

III vol III (42)

God 001

Portemak  
dona da  
pue



# PASTERNAK

## le sens de la grandeur

de notre correspondant particulier DOMINIQUE BIRMAN

Stockholm, 24 octobre. — « C'est Pasternak », a dit simplement hier jeudi à Stockholm, dans l'aimable désordre d'une réunion de reporters, le secrétaire général de l'Académie suédoise, le poète Anders Österling. Il quitta aussi rapidement qu'il y était entré le salon de la banque Nobel, abritée dans le joli immeuble de la Bourse, au cœur du vieux Stockholm.

On ne saurait imaginer communiqué officiel solennel ; les solennités sont réservées pour la cérémonie officielle du 6 novembre. Il est vrai aussi que, nous le laissons entendre dans le discours d'avant-hier, le secret des dix-huit était déjà plus qu'un secret de famille.

Le choix de l'Académie, a précisé Österling, n'a été dicté que par les critères purement littéraires de Pasternak, nous l'avons vu, nous y avons été à deux fois.

Un prix Nobel de littérature n'a jamais fourni autant de matière à polémique que celui de cette année, à Stockholm et non point à polémique, sauvegardée de la part des communistes suédois, car ce choix a été accueilli avec un extraordinaire faveur, non seulement en Europe du Nord, mais dans toute l'Europe. Si l'on excepte Ivan Goukoul, en 1933, vivait en apatride à Paris, l'auteur du *Docteur Jivago* est le premier lauréat soviétique, le lauréat ! Sans doute les dix-huit motifs le choix de Pasternak tiennent de l'importante contribution apportée aussi bien dans le domaine de la poésie contemporaine que celui de la grande tradition épique russe.

On croit sans peine que l'honorable compagnie n'a pas eu de maligne intention en récompensant de tous les écrivains soviétiques celui précisément le moins docile aux mots d'ordre.

Les dix-huit n'ont cependant point d'avis qu'ils avaient tout songé au *Docteur Jivago*, « ce roman comparable à *Guerre et Paix* de Tolstoï... où Pasternak ne critique pas la révolution mais la révolution servile qui a suivi ».

En vérité, a déclaré hier soir M. Österling à la radio suédoise, c'est un fait que d'avoir pu achever dans des conditions difficiles une œuvre d'une telle envergure, qui domine de très haut les controverses des partis politiques et les visées tout humaines sont plus un témoignage antipolitique.

On se demande avec curiosité quelle sera la réaction finale de Moscou. Il est peu probable, du moins actuellement, que le lauréat puisse venir recevoir à Stockholm son diplôme et le prix Nobel traditionnel, dont le montant annuel correspond à 17 164 720 francs. Bien qu'avertie par un membre de l'Académie suédoise, Pasternak n'avait pas répondu ce matin et ne pouvait être joint par téléphone.

En Pologne, l'Europe orientale a une nouvelle. L'agence Tass et Radio-Pologne sont restés muets. La censure soviétique a retenu les interviews prises par les correspondants étrangers. Mais Pasternak avait déclaré, en français, à des conservateurs de la bibliothèque de Göttingen, M. Erik Mästerton, qu'il n'enregistrait pour les archives soviétiques de l'institution :

« Un musicien qui faisait ses études à Moscou m'a prié de lui écrire une lettre. Parodiant Verlaine — « de la poésie, de la musique avant toute chose », — j'ai écrit : « De la grandeur, de la grandeur avant toute chose. » L'art en est le langage, l'expression, l'émotion manifestée avec désinvolture et enchanement. Voilà ce qu'est la

qu'il s'agisse. Celle-là qui est à l'opposé de la petitesse, du médiocre, du stérile, du verbe hystérique, de tout art de second ordre, du romantisme par exemple. Il faut être libre souverainement à l'égard non pas des autorités de son art, ni des usages environnants, mais de ses propres perfections acquises. Il faut avoir remué les mondes, mais vraiment que tout le monde le dise, et non point en vaines paroles, et, les ayant remués, s'en aller vers d'autres buts nouveaux. »

Cette déclaration est sans doute plus révélatrice que les déclarations de circonstance qu'il a pu faire hier et qui restent actuellement bloquées dans les bureaux de la censure de Moscou.

On attend aujourd'hui vendredi à Moscou une déclaration de l'Union des écrivains au sujet de Boris Pasternak. C'est ce qu'a annoncé M. Mikhalov, ministre de la culture, au cours d'une réception offerte en l'honneur du maréchal Amer. Le ministre a célébré les mérites de Pasternak, poète et traducteur, et porté une appréciation sévère sur le Docteur Jivago. D'autre part un représentant du comité d'Etat chargé des relations culturelles avec l'étranger a informé le correspondant du quotidien finlandais Uusi Suomi que Pasternak était malade et « ne désirait pas recevoir de journalistes ».

### M. ÖSTERLING : l'isolement n'a pas affaibli la puissance créatrice de Pasternak.

M. Anders Österling, secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, a prononcé jeudi après-midi un discours radiodiffusé dans lequel, après avoir retracé la carrière et l'œuvre du lauréat, il a déclaré notamment :

« Si l'on pouvait craindre que la puissance créatrice de Pasternak ne faiblisse, ne s'exténue dans l'isolement où il vit, son nouveau roman le Docteur Jivago est venu l'an dernier, comme une excellente surprise, prouver qu'il n'en est rien. L'œuvre traite de la phase fatidique de l'histoire de la Russie qui va de 1903 à 1929, ainsi qu'un épilogue, qui, après la mort du personnage principal, mène le lecteur jusqu'à la seconde guerre mondiale. En tant que témoignage d'une époque, ce roman est comparable à *Guerre et Paix* de Tolstoï, et même en tant que création littéraire, ses affinités avec cette œuvre monumentale font naître de fréquents rapprochements.

« Par son génie pur et puissant », a ajouté M. Österling, Boris Pasternak peut être considéré comme remplissant au plus haut point les exigences d'un prix Nobel de littérature... C'est en effet une grande réussite que d'avoir su mener à bien en des circonstances difficiles une œuvre d'une pareille dignité. »



dix-huit n'ont cependant point  
ils avaient avant tout songé au  
ur Jivago, «ce roman comparable  
erre et Paix de Tolstoï... où Pas-  
k ne critique pas la révolution mais  
itation servile qui a suivi».  
En vérité, a déclaré hier soir M.  
ling à la radio suédoise, c'est un  
it que d'avoir pu achever dans des  
tions difficiles une œuvre d'une  
dignité, qui domine de très haut  
controverse des partis politiques et  
les visées tout humaines sont plu-  
un témoignage antipolitique. »  
se demande avec curiosité quelle  
la réaction finale de Moscou. Il  
de peu probable, du moins actuel-  
ent, que le lauréat puisse venir rece-  
à Stockholm son diplôme et le  
ne traditionnel, dont le montant  
année correspond à 17164720  
es français. Bien qu'averti par un  
ramme de l'Académie suédoise,  
ernak n'avait pas répondu ce matin  
re et ne pouvait être joint par té-  
one.

uf en Pologne, l'Europe orientale a  
nouvelle. L'agence Tass et Radio-  
ou sont restés muets. La censure  
tique a retenu les interviews prises  
des correspondants étrangers. Mais  
ernak avait déclaré, en français, à  
des conservateurs de la bibliothé-  
de Gottenbourg, M. Erik Mesterton,  
l'enregistrier pour les archives so-  
s de l'institution :

Un musicien qui jaisait ses études  
Moscou m'a prié de lui écrire une  
pace. Parodiant Verlaine — «de la  
lique, del a musique avant toute  
e», — j'ai écrit : « De la grandeur,  
la grandeur avant toute chose. »  
L'art en est le langage, l'expression,  
ublimité manifestée avec désinvol-  
nonchalamment. Voilà ce qu'est la  
ité. Il faut être grand, il faut le  
re ou le savoir apprendre. On l'ap-  
nd par toute une vie de pitié pour  
femmes et les enfants, par une vie  
ne de bonté prêtée aux autres. Il  
être grand, de quelque grandeur

sance créatrice  
chisse, ne s'étendue dans l'isolement où  
il vit, son nouveau roman le Docteur  
Jivago est venu l'an dernier, comme une  
excellente surprise, prouver qu'il n'en  
est rien. L'œuvre traite de la phase  
fatidique de l'histoire de la Russie qui  
va de 1903 à 1929, ainsi qu'un épilogue,  
qui, après la mort du personnage prin-  
cipal, mène le lecteur jusqu'à la seconde  
guerre mondiale. En tant que témoi-  
gnage d'une époque, ce roman est com-  
parable à Guerre et Paix de Tolstoï, et  
même en tant que création littéraire  
ses affinités avec cette œuvre monu-  
mentale font naître de fréquents rap-  
prochements.

» Par son génie pur et puissant, a  
ajouté M. Esterling, Boris Pasternak  
peut être considéré comme remplissant  
au plus haut point les exigences d'un  
prix Nobel de littérature... C'est en effet  
une grande réussite que d'avoir su mener  
à bien en des circonstances difficiles  
une œuvre d'une pareille dignité. »

## BULGARIE

### Le paysan dans les récits d'Ilya Volène

DANS la littérature bulgare, la vie rustique reste une source intar-  
rissable d'inspirations poétiques. Dans la ligne droite du réalisme  
rustique, tout en suivant la voie de Iordan Iovkov et Eline Péline,  
l'écrivain sexagénaire Ilya Volène est sans doute le plus original. Il  
débuta aux environs de 1928 par un petit livre de récits intitulé «Gué-  
rets noirs», suivi, trois ans plus tard, du recueil «Meules de blé». Ces  
pages sont la révélation d'un agréable talent de conteur qui, au contact  
quotidien des paysans soumis à un travail exténuant, à l'injustice et à  
l'inégalité sociale, livrera de profondes études sur la psychologie du  
paysan bulgare.

Lyrique et romantique au début, Ilya Volène cède graduellement  
à un réalisme dru et austère qui n'est guère éloigné d'un certain popu-  
lisme. Mais, malgré les variations de son art narratif, l'auteur d'«Hom-  
mes de Dieu» et d'«Ames sauvages», titres de ses deux livres suivants,  
demeure fidèle à ses premières inspirations. Il trace le portrait du  
paysan bulgare sans rien dissimuler de ses défauts et de ses faiblesses,  
décrit son personnage avec une verve jamais tarie, dans un langage  
spontanée, coloré et malicieux. L'un de ses thèmes principaux paraît  
être le pouvoir de l'argent, qui subjugue tout, détermine les rapports  
au sein de la famille, engendre amour ou haine, sympathie ou jalousie  
dans ces «âmes sauvages», comme le veut le titre d'un des livres de  
Volène. En contrepoint, la pauvreté, la souffrance des gens qui ne man-  
gent pas à leur faim.

#### Le pays occupé

Chronologiquement, les récits de Volène réunis dans les recueils  
déjà cités se déroulent dans la période postérieure à la première  
guerre mondiale. Celle-ci finit par une catastrophe pour le pays, occupé  
par des troupes étrangères. Le paysan sent la misère des conditions  
sociales que les livres d'Ilya Volène décrivaient avec une extrême sim-  
plicité. Le paysan bulgare fut la grande victime de cette guerre dévas-  
tatrice dont il devait subir toutes les conséquences matérielles et sup-  
porter l'immense fardeau des travaux de restauration.

Ilya Volène ne demeura pas insensible à cette profonde dislocation  
sociale qui s'opéra avec l'instauration du régime de démocratie popu-  
laire. Son plus récent livre, intitulé «Entre deux mondes», marque la  
nouvelle préoccupation de l'écrivain qui se trouve face à face avec la  
nouvelle réalité sociale. Il tente d'expliquer les changements survenus  
à la campagne sous l'influence de la collectivisation et des nouveaux  
rapports de travail et de production. Volène manie la langue bulgare  
avec un sens profond de sa force secrète et primitive, offrant un tableau  
du personnage paysan dont la réalité sociale change graduellement les  
habitudes et le soumet à de nouvelles règles de conduite.

NICOLAI DONTCHEV.

de André 29 Nov 1969



# LA LITTÉRATURE

**BULGARIE**

## Yordan Raditch : un ton nouveau dans les lettres contemporaines

**V**ERSEAU, recueil de contes de Yordan Raditchkov, peut être présenté au public étranger sous un double aspect : comme la dernière œuvre de ce jeune et déjà important écrivain et aussi dans son apport à la littérature bulgare, dans la mesure où il dévoile la nature même de sa sensibilité.

En quoi consiste l'élément nouveau chez Raditchkov ? D'abord, c'est la vision particulière du monde que l'auteur prête à chacun de ses personnages, cette sorte de métaphysique du paysan bulgare, enracinée dans son être même et qui, malgré les traditions chrétiennes, reste profondément panthéiste et païenne.

On peut en trouver des exemples à chaque page du livre : « ...le phylloxéra s'accroupit tel un homme dans les ronces et remue les moustaches », « Sacrebleu ! jase la pie comme une mégère, les oreillons attirent leurs victimes d'une voix humaine, les oies ivres expriment leur gaieté comme le font les paysans après avoir trop bu, et même une oie bat la terre de ses ailes tout comme un soulard jeterait sa casquette sur le sol, tandis que les autres oies lui disent qu'elle défoncera la terre mais l'oie obstinée répond qu'elle ne le fera pas et se met à battre la terre de plus belle... » et bien d'autres passages de la même venue.

Ainsi, comme le dit Raditchkov lui-même, « tout être et toute chose porte son âme ». Voilà pourquoi, de même qu'ils donnent un visage humain à une bête domestique (« le canardeau deviendra sans faute un homme. Il ne se trahira pas »), les paysans, une fois lâchés dans le monde, se débrouillent sans grande difficulté, face aux éléments les plus impressionnants de la nature, en les dominant par ce sentiment typiquement paysan d'être les maîtres de cette terre. Pour eux « l'océan vit tranquillement sa vie comme une bête dans son pâturage : sa queue se trouve de ce côté-ci tandis que les cornes atteignent jusqu'à Boston... Là-bas les rives sergent toutes, lé-

point, la préface de son livre, les Cours mal éclairées, représente un véritable manifeste esthétique. « Les mots grelotaient, le poil hérissé... il y avait des mots toujours prêts à vous lécher les bottes et qui ne faisaient que ça tout le long du voyage : toujours à portée de la main, toujours prêts à accourir avec zèle sur commande, toujours guettant votre regard de sorte que vous le sentiez même si vous ne les regardiez pas. Et ils réussissaient parfois, les salauds ! »

### Thèmes politiques

Outre la découverte de la force poétique de l'anthropomorphisme et du panthéisme populaires, Yordan Raditchkov traite de façon originale les thèmes de la résistance antifasciste et des changements politiques survenus en Bulgarie depuis une trentaine d'années. En général, lorsque de tels sujets sont abordés c'est le partisan, l'homme nouveau, qui est l'élément moteur de l'action, le personnage principal. Dans son conte le *Petit Soldat*, Raditchkov présente pourtant les choses sous un autre angle : les partisans sont loin ; au premier plan évoluent des gens simples et analphabètes. Dans cette ambiance, l'auteur réussit à nous faire voir comment l'écho lointain d'une initiative peu importante mais juste des partisans pénètre dans l'âme du paysan, la « décompose » irréversiblement et se matérialise dans une nouvelle conception du monde.

Non moins intéressants et originaux sont les contes de Raditchkov dans la seconde partie de *Verseau*, qui a pour titre *la Nouvelle Bible*.

L'intention de l'auteur s'y exprime nettement : sous forme de courtes paraboles, prenant souvent un ton grotesque, l'écrivain pose des problèmes éthiques très importants, qui sont ceux de notre existence d'aujourd'hui. Le caractère « biblique » (c'est-à-dire présentant des normes

morales) de cette partie du recueil est évident dans les récits comme *les Enfants abandonnés*, *l'Apprivoisement des taupes-grillons*, *Si tu vises le moineau*, où l'auteur traite un problème moral et propose une solution, essayant ainsi, sciemment je crois, de répondre au besoin qu'a notre société d'un code moral dont les principes fondamentaux soient présentés sous une forme mythique.

Le meilleur de la *Nouvelle Bible* se trouve, à mon avis, dans les paraboles : *De la côte d'Adam*, *le Jeu de la plume*, *les Bergers*, et *les Enfants abandonnés*. Voici, par exemple, la brève conclusion de la première : « Comment peut-on trouver sa propre côte parmi tant d'autres ? C'est ainsi que Dieu nous punit : les uns couchent avec nos côtes, chers lecteurs, tandis que nous couchons avec les côtes des autres ». Sous l'humour, on perçoit les notes dramatiques d'une nostalgie de l'union physique et spirituelle idéale entre l'homme et la femme.

Le *Jeu de la plume* pose franchement le problème de la pénible contradiction créatrice entre l'élan individuel et les exigences de la société, tandis que *les Bergers* nous donnent une idée de l'immense force matérielle des lois sociales qui pèsent sur nous. Quant aux *Enfants abandonnés*, je pense qu'on peut les comprendre comme une charge ironique dirigée contre le gentil pseudo-humanisme des petits-bourgeois.

Faut-il conclure ? Avec *Verseau*, Yordan Raditchkov prouve qu'une psychologie populaire peut s'exprimer aussi bien par des procédés modernes d'écriture. Gardant le contact avec la chaleur humaine de tout un peuple, sa réussite est indiscutable. Il en fut d'ailleurs de même pour sa comédie *la Pagaïlle*, accueillie avec un véritable enthousiasme par le public.

GEORGI VACILEV.



cette terre. Pour eux, l'océan est  
tranquillement sa vie comme une  
bête dans son pâturage : sa queue  
se trouve de ce côté-ci tandis que  
les cornes atteignent jusqu'à Boston...  
Là-bas les rives seraient toutes lé-  
chées, avez-vous vu comment une  
vache lèche son morceau de sel,  
c'est comme ça que l'océan lèche  
la terre ».

Naturellement, une telle concep-  
tion exige de nouveaux procédés  
formels. Ainsi, pour exprimer direc-  
tement la psychologie de ses héros,  
l'auteur leur laisse le soin de pré-  
senter spontanément dans un mono-  
logue intérieur le déroulement natu-  
rel de leur pensée, le cours de leurs  
sentiments.

Ce procédé n'est pas nouveau,  
dira-t-on. Mais il faut préciser que  
beaucoup d'auteurs modernes se  
sont servis du monologue intérieur  
pour effectuer une sorte de dissec-  
tion glacialement indifférente de la  
conscience humaine. Si Raditchkov  
recourt lui-même à la même mé-  
thode, c'est en lui donnant une cha-  
leur, une vie particulières propres à  
un humanisme spontané qui va jus-  
qu'à donner au langage une exis-  
tence humaine ou animale. Sur ce

## Les enfants abandonnés

**D**ES enfants abandonnés vin-  
rent un jour dans notre vil-  
lage. Les femmes du village  
s'affairèrent autour d'eux, se mirent  
à les plaindre : *Ah, les pauvres en-  
fants !* Après quoi chacune d'elles  
apporta des pommes dans son tablier  
et les donna aux enfants. Ils man-  
gèrent les pommes tandis que les  
femmes leur demandaient d'où ils  
venaient, où ils allaient, où ils lo-  
geraient si quelque pluie venait à  
tomber, ce qu'ils feraient si un  
chien, etc. toutes questions dont  
seules les femmes sont capables. Les  
enfants leur dirent ce qui les inté-  
ressait et partirent.

Mais ils revinrent, et chacun por-  
tait une fleur. Les femmes se pres-  
sèrent de nouveau, autour d'eux, se  
mirent de nouveau à répéter : *Ah,  
les pauvres enfants !* et chacune  
d'elles apporta des pommes dans son  
tablier. Les enfants abandonnés  
dirent qu'ils portaient des fleurs  
pour les femmes parce qu'elles leur  
avaient donné des pommes et leur  
avaient demandé ce qu'ils feraient  
si la nuit tombait, si quelque pluie  
les surprenait, si un chien les ren-  
contrait.

Les femmes prirent les fleurs et  
les enfants poursuivirent leur che-  
min.

Les femmes voulurent respirer le  
parfum des fleurs et les portèrent  
à leur nez. Et alors : atchoum ! at-  
choum ! atchoum ! Elles éternuèrent  
comme ça jusqu'au soir. Les enfants  
abandonnés avaient saupoudré les  
fleurs de poivre.

YORDAN RADITCHCOV.

sont c  
jourd'  
(c'est-à

Le Nouvel Observateur  
22 juin 1966

## Nouvelles

# Un ange passe

par Claude Roy

LES VOIES AERIENNES

par Boris Pasternak

Gallimard (« Littératures  
soviétiques »), 218 p., 12 F.

**L'**ennui, avec les ennuis qu'ont  
les écrivains soviétiques, c'est  
la difficulté qu'on a à les lire.  
Je ne parle pas de l'obstacle de la  
langue, des retards ou des infidélités  
des traductions, des entraves appor-  
tées à leur publication en U.R.S.S.,  
de ce mystère de l'édition d'Etat dans  
les pays socialistes, qui semble igno-  
rer, à l'exception des classiques ac-  
ceptés, ce qu'est un *fond*. (Un bon  
livre est épuisé en trois jours, rare-  
ment réimprimé, neuf fois sur dix  
*introuvable*, littéralement, cinq ou six  
ans après sa publication. On nous  
explique que c'est l'appétit de culture,  
la pénurie de papier, que c'est parce  
que l'esprit se porte trop bien et l'éco-  
nomie trop mal. N'importe : c'est  
bizarre, une littérature dont les neuf  
dixièmes des œuvres sont comme la  
partie immergée de l'iceberg, sous les  
eaux du non-réimprimé...)

L'ennui dont je parle vient de cette  
manière de lire que les directeurs de  
la culture d'Etat et les censeurs offi-  
ciels nous communiquent à notre  
corps défendant. On dirait qu'un au-  
teur soviétique ne parle jamais qu'en  
présence de son avocat ou face au  
présidium de l'Union des Ecrivains,  
que l'innocence de l'écriture et le ra-  
vissement de la lecture sont interdits  
dès qu'on ouvre son livre. Si un  
Soviétique écrit : « *La marquise (ou  
le kolkhozien) sortit à cinq heures* »,  
nous flairons aussitôt la phrase avec  
des arrières-pensées de *kremlinologue*.  
Si le kolkhozien sort à cinq heures,  
est-ce que cela n'est pas une critique  
voilée de l'abaissement des normes  
dans le cadre de la planification  
agraire socialiste ? Est-ce que ce n'est  
pas une allusion au fait que la  
commission centrale du Plan a préci-  
sément levé sa séance le mois dernier  
à 17 heures ? Examinons les choses de  
près : pourquoi le kolkhozien est-il  
sorti justement à cinq heures ? Est-ce  
que ce n'est pas parce que l'auteur,  
lors de son arrestation en 1938, a été  
embarqué pour le camp de concen-  
tration à cinq heures du matin ?

## Mille étincelles

C'est à l'écrivain dont l'œuvre et  
le nom ont cristallisé le plus ces  
constellations d'arrière-pensées qu'on  
doit miraculeusement cette semaine  
de nous restituer ce violent plaisir,  
cette joie souveraine d'une lecture qui  
publie, dit-on, sans critique, histoire



BORIS PASTERNAK  
Le génie

*Rhétorique de l'injure en U.R.S.S* »  
et une thèse secondaire sous la forme  
d'un « *Dictionnaire des invectives po-  
litiques soviétiques* ». Le célèbre Pas-  
ternak, cet inconnu dont voici enfin  
traduites quatre nouvelles fameuses  
en Russie, « *Les Voies aériennes* »,  
que présente Aragon, en quelques li-  
gnes où il fait allusion à la « *profonde  
tragédie* » d'un « *génie* ».

Même si une traduction laisse  
échapper neuf cents étincelles sur mille  
de cette prose prodigieuse, c'est en  
effet le mot génie, c'est sa présence  
presque physique, dans la respiration  
de nuage et de vent de la phrase, dans  
l'évidence précieuse de chaque méta-  
phore, jamais « tirées par les che-  
veux », mais chargées d'une néces-  
saire fulgurance, faisant éclater une  
vérité jamais vue, c'est le mot génie,  
oui, qui s'impose avec au moins deux  
des nouvelles des « *Voies aériennes* ».

## Un peu de soleil sur un mur

« *Les Voies aériennes* » est  
construit comme une tragédie dont de  
brefs éclairs surprendraient les points  
culminants. Un jour orageux, un en-  
fant est ravi à sa nourrice. Une nuit  
de recherches folles. Un ami des pa-  
rents, lieutenant de vaisseau, vient  
d'arriver dans la maison sans dessus  
dessous. La mère au visiteur : « *Nous  
sommes à bout. Sauve-nous ! Trou-  
ve-le. C'est ton fils.* » Les années pas-  
sent. Le lieutenant de vaisseau est  
devenu un des dirigeants de l'Armée  
Rouge pendant la guerre civile. Une  
femme arrive à son P.C., c'est la mère  
de l'enfant qui fut retrouvé. On va le  
fusiller, comme contre-révolution-  
naire. Sous un nom d'emprunt. Le  
lieutenant appelle au téléphone,  
« *jusqu'au moment où s'ouvrit, béant,  
l'abîme du dernier renseignement* ». Et  
au-dessus des héros de la tragédie,  
dans le ciel, règnent les dieux du des-  
tin tragique. Par radio, par avion,  
« *c'étaient les voies aériennes par les-  
quelles partaient chaque jour comme  
des trains les pensées rectilignes de  
Liebknecht, de Lénine... C'était le ciel  
de la Troisième Internationale* ».

« *L'Enfance de Louvers* », ce n'est  
rien : une petite fille qui va devenir...  
autre. Genis regarde le monde, de ce  
regard dont Ehrenbourg définissait le  
génie de Pasternak, « *le monde pour  
la première fois* ». La première grande  
fièvre, la vraie maladie de malen-  
fance. Le premier sang sur le drapeau  
au matin, au réveil. Les premières  
hontes, et les premiers pressentiments  
de l'autre vie. L'envers de l'enfance.  
Ce n'est rien, au sens où l'on dit : ce  
n'est rien quand rien n'a l'air de se



la place où ils dorment et où ils mangent. Un porc n'aurait pas fait ce qu'a fait Pasternak et celui-ci, pourtant, prétend faire partie des élites ! A mon avis il n'y a qu'à lui laisser faire l'expérience du paradis capitaliste ; il n'a qu'à devenir un vrai émigré. »

● Le lendemain, huit cents écrivains soviétiques, participant à une réunion de leur syndicat à Moscou, « demandent au gouvernement soviétique de déchoir Boris Pasternak de sa nationalité soviétique, la conduite du littérateur étant incompatible avec le nom d'écrivain et de citoyen soviétique ».

En fait, le comité directeur de cette section avait déjà exclu Pasternak (sans l'entendre) quelques jours auparavant. La décision de l'assemblée plénière approuve donc et aggrave celle des dirigeants.

● Le même jour, Pasternak adresse à M. Khrouchtchev une lettre qui est rendue publique presque aussitôt. La voici :

« Estimé Nikita Sergueievitch, »  
 « Je m'adresse à vous personnellement, ainsi qu'au Comité central du P.C. de l'U.R.S.S. et au gouvernement soviétique. »

« J'ai su par le rapport du camarade Semitchastny que le gouvernement ne s'opposerait pas à mon départ de l'U.R.S.S. C'est pour moi impossible. »

« Je suis lié à la Russie par ma naissance, par ma vie et par mon travail. Je ne conçois pas d'en être séparé ou de vivre en dehors d'elle. »

« Quels que fussent mes erreurs et mes égarements, je ne pouvais pas imaginer que je me trouverais au centre de la campagne politique qu'on a déclenchée autour de mon nom à l'Occident. »

« M'en étant rendu compte, j'ai fait connaître à l'Académie royale de Suède que je renonce de ma propre volonté au prix Nobel. »

« Le départ hors des frontières de ma patrie équivaldrait pour moi à la mort, et c'est pourquoi je vous prie de ne pas prendre à mon égard cette mesure extrême. La main sur le cœur, je puis dire que j'ai quand même fait quelque chose pour la littérature soviétique et que je puis encore lui être utile. »

Boris PASTERNAK. »

● Un journaliste suédois téléphone à Michel Cholekov, dont le nom avait été prononcé pour le prix Nobel 1958 en même temps que celui de Pasternak. L'auteur de « Sur le Don paisible » répond qu'il se range derrière l'opinion moscovite et que « l'Académie suédoise ne s'est pas montrée objective dans son choix ».

● Par la voie de l'agence Tass, le gouvernement fait répondre à la lettre de l'écrivain que Pasternak pourra, « s'il le désire, quitter le pays pour recevoir le prix Nobel et pour s'établir définitivement à l'étranger ».

Evitant de répondre directement à la requête de l'écrivain, la déclaration ne fait aucune allusion à l'éventualité d'une expulsion. Elle n'envisage que celle d'un départ volontaire de Pasternak, sans préciser si l'écrivain serait autorisé à regagner son pays dans le cas où, changeant d'opinion, il se rendrait à Stockholm pour recevoir son prix.

## PASTERNAK DANS LE MONDE

● Après la réception, à Stockholm, du deuxième télégramme de Boris Pasternak — celui du refus faisant suite à celui du remerciement —, l'Académie suédoise télégraphie à l'auteur du *Docteur Jivago* :

« Nous avons pris connaissance de votre refus en le regrettant profondément. »

Le docteur Oesterling, secrétaire du jury Nobel, déclare :

« Si l'Académie a choisi le nom de Pasternak, c'est qu'elle considérait que son

# pas

par Claude Roy

LES VOIES AERIENNES  
 par Boris Pasternak  
 Gallimard (« Littératures  
 soviétiques »), 218 p., 12 F.

L'ennui, avec les ennuis qu'ont les écrivains soviétiques, c'est la difficulté qu'on a à les lire. Je ne parle pas de l'obstacle de la langue, des retards ou des infidélités des traductions, des entraves apportées à leur publication en U.R.S.S., de ce mystère de l'édition d'Etat dans les pays socialistes, qui semble ignorer, à l'exception des classiques acceptés, ce qu'est un *fond*. (Un bon livre est épuisé en trois jours, rarement réimprimé, neuf fois sur dix introuvable, littéralement, cinq ou six ans après sa publication. On nous explique que c'est l'appétit de culture, la pénurie de papier, que c'est parce que l'esprit se porte trop bien et l'économie trop mal. N'importe : c'est bizarre, une littérature dont les neuf dixièmes des œuvres sont comme la partie immergée de l'iceberg, sous les eaux du non-réimprimé...)

L'ennui dont je parle vient de cette manière de lire que les directeurs de la culture d'Etat et les censeurs officiels nous communiquent à notre corps défendant. On dirait qu'un auteur soviétique ne parle jamais qu'en présence de son avocat ou face au *praesidium* de l'Union des Ecrivains, que l'innocence de l'écriture et le ravissement de la lecture sont interdits dès qu'on ouvre son livre. Si un Soviétique écrit : « La marquise (ou le kolkhozien) sortit à cinq heures », nous flairons aussitôt la phrase avec des arrière-pensées de *kremlinologue*. Si le kolkhozien sort à cinq heures, est-ce que cela n'est pas une critique voilée de l'abaissement des normes dans le cadre de la planification agraire socialiste ? Est-ce que ce n'est pas une allusion au fait que la commission centrale du Plan a précisément levé sa séance le mois dernier à 17 heures ? Examinons les choses de près : pourquoi le kolkhozien est-il sorti justement à cinq heures ? Est-ce que ce n'est pas parce que l'auteur, lors de son arrestation en 1938, a été embarqué pour le camp de concentration à cinq heures du matin ?

### Mille étincelles

C'est à l'écrivain dont l'œuvre et le nom ont cristallisé le plus ces constellations d'arrière-pensées qu'on doit miraculeusement cette semaine de nous restituer ce violent plaisir, cette joie souveraine d'une lecture qui oublie d'être socio-critique, historiciste, enquêteuse et questionneuse, une lecture pleine comme un fruit mûr, comme un baiser amoureux, comme une journée de printemps au soleil dans l'herbe. Oui, Pasternak, vous connaissez ? Le « *renégat bestial* », l'homme « *du chemin de la honte et du déshonneur* », le « *serpent abject* », la « *mauvaise herbe* » (Etiemble devait suggérer à un de ses étudiants une thèse principale sur « la



BORIS PASTERNAK  
Le génie

*Rhétorique de l'injure en U.R.S.S.* » et une thèse secondaire sous la forme d'un « *Dictionnaire des invectives politiques soviétiques* ». Le célèbre Pasternak, cet inconnu dont voici enfin traduites quatre nouvelles fameuses en Russie, « les Voies aériennes », que présente Aragon, en quelques lignes où il fait allusion à la « *profonde tragédie* » d'un « *génie* ».

Même si une traduction laisse échapper neuf cents étincelles sur mille de cette prose prodigieuse, c'est en effet le mot génie, c'est sa présence presque physique, dans la respiration de nuage et de vent de la phrase, dans l'évidence précieuse de chaque métaphore, jamais « tirées par les cheveux », mais chargées d'une nécessaire fulgurance, faisant éclater une vérité jamais vue, c'est le mot génie, oui, qui s'impose avec au moins deux des nouvelles des « Voies aériennes ».

### Un peu de soleil sur un mur

« Les Voies aériennes » est construit comme une tragédie dont de brefs éclairs surprendraient les points culminants. Un jour orageux, un enfant est ravi à sa nourrice. Une nuit de recherches folles. Un ami des parents, lieutenant de vaisseau, vient d'arriver dans la maison sans dessus dessous. La mère au visiteur : « *Nous sommes à bout. Sauve-nous ! Trouve-le. C'est ton fils.* » Les années passent. Le lieutenant de vaisseau est devenu un des dirigeants de l'Armée Rouge pendant la guerre civile. Une femme arrive à son P.C., c'est la mère de l'enfant qui fut retrouvé. On va le fusiller, comme contre-révolutionnaire. Sous un nom d'emprunt. Le lieutenant appelle au téléphone, « *jusqu'au moment où s'ouvrit, béant, l'abîme du dernier renseignement* ». Et au-dessus des héros de la tragédie, dans le ciel, règnent les dieux du destin tragique. Par radio, par avion, « *c'étaient les voies aériennes par lesquelles partaient chaque jour comme des trains les pensées rectilignes de Liebknecht, de Lénine... C'était le ciel de la Troisième Internationale* ».

« L'Enfance de Louvers », ce n'est rien : une petite fille qui va devenir... autre. Genis regarde le monde, de ce regard dont Ehrenbourg définissait le génie de Pasternak, « *le monde pour la première fois* ». La première grande fièvre, la vraie maladie de malen-fance. Le premier sang sur le drap, un matin, au réveil. Les premières hontes, et les premiers pressentiments de l'autre vie. L'envers de l'enfance. Ce n'est rien, au sens où l'on dit : ce n'est rien, quand rien n'a l'air de se passer, quand c'est seulement « *Bérénice* », ou les premiers chapitres de Proust, ou ces pages presque *abstraites* de Rilke, où il y a seulement un peu de soleil sur un mur gris, un grand silence de dimanche, et (comme on dit encore dans la conversation, quand elle se suspend) qu'un ange passe. Ici l'ange passe, un doigt sur les lèvres, pieds nus, grave et innocent.



# PASTERNAK ET LE MARTYRO

SOUVENIRS PAR G. ANNENKOV

**B**ORIS PASTERNAK avait de grands yeux, des lèvres bouffies, un regard orgueilleux et rêveur, une belle stature, une démarche harmonieuse, une forte et jolie voix. Les gens, dans la rue, sans savoir qui il était, se retournaient instinctivement sur ce passant. Je me souviens qu'une fois Pasternak se retourna lui aussi sur une jeune fille qui l'observait, se mit d'aplomb sur ses deux jambes et lui tira la langue. Effrayée, la jeune fille se sauva à vive allure.

— Tout de même ! lui reprochai-je.

— Je suis trop timide et la curiosité me gêne, s'excusa Pasternak.

Oui, il était timide. Mais il ne l'était pas dans l'art, ni dans sa conduite civile. Sa biographie le prouve.

Je dis « il était », car je parle de notre jeunesse. J'ai fait la connaissance de Pasternak quelque temps avant la révolution (deux ans après ses débuts littéraires), à Moscou, et je l'ai vu, pour la dernière fois, en 1935, à Paris, au Madison Hotel, 143, boulevard Saint-Germain. En cette dernière année, tout en étant en pleine gloire, il n'avait encore ni cheveux blancs ni rides. Pendant son court séjour en France, nous avons beaucoup parlé de Paris, qui avait produit une forte impression sur Pasternak. Nous avons parlé de Paris et non de la révolution russe. Pasternak parla également de Venise et de Florence. Le langage courant de Pasternak

n'était pas ordinaire : il parlait de la « sincérité de Venise fatiguée », du « sourire solennel et triste » de Florence, du « deuil gris » de Notre-Dame de Paris, de la « rapidité » des Champs-Élysées...

## NECROLOGIE

La nécrologie des poètes et des écrivains soviétiques est terrifiante : Alexandre Blok mourut, faute de pouvoir partir se soigner à l'étranger.

Wladimir Piastre se pendit avec ses bretelles.

Sergueï Essenine s'ouvrit les veines et se pendit.

Weleimir Khlebnikov mourut de faim et sans logis.

Marina Tsvetaïeva et André Sobol se suicidèrent.

Nicolas Goumiltov, Sergueï Treftakov, Adrian Piotrovsky (théoricien du théâtre soviétique), Boris Pilniak et Bruno Jassensky (romanciers) furent fusillés.

Le poète Ossip Mandelstam, le romancier Isaac Babel ont disparu pendant l'époque stalinienne.

Pasternak me demanda de lui montrer la maison qu'habita Rainer Maria Rilke, rue Campagne-Première...

La poésie de Pasternak ne touchait pas non plus à la révolution et aux problè-

mes sociaux. Les averses ou l'odeur des foins attiraient beaucoup plus l'attention du poète qui était très loin des faits divers, de la réalité matérialiste et du réalisme. « L'art — écrivait-il — est un déplacement de la réalité, produit par les sentiments. »

Cependant, malgré le fort individualisme (poétique et humain) de Boris Pasternak, il est pratiquement impossible de parler de lui sans évoquer les événements qui ont bouleversé la Russie en 1917 et qui conditionnent jusqu'aujourd'hui la vie des « citoyens soviétiques » et celle des artistes en particulier.

Pasternak habitait Moscou ; moi, je vivais à Pétersbourg. Il était poète, j'étais peintre. Mais, à cette époque, nous tous, la jeunesse artistique, en Russie, nous étions animés d'un même élan vers des recherches de nouvelles formes d'expression, et cela dans toutes les branches de l'art : littérature, peinture, musique, théâtre. Pasternak appartenait au mouvement futuriste, avec Weleimir Klebnikov, Wladimir Maïakovsky, Vassily Kaminsky, David Bourliouk, Olimpov Kroutchenko. Dans la même mesure, nous étions tous adversaires de la guerre (c'était encore le temps de guerre) et de toutes les manifestations du nationalisme. Pasternak souhaitait « fermer les yeux sur la guerre » pour se débarrasser « du mauvais rêve ». Ces mêmes paroles s'adressèrent à la révolution. Nous voulions voir l'union créatrice de tous les humains, les humains-frères, sans aucune distinction de couleur, de langue sans l'histoire qui les a formés.

## DE MOSCOU A STOCKHOLM L'AFFAIRE DU NOBEL 1958 n'a pas fini de faire des remous...

**A** PRES la campagne que la Littérature *Gazeta* lança immédiatement contre Boris Pasternak au lendemain de l'attribution du prix Nobel, l'écrivain avait envoyé à l'Académie suédoise (dans l'après-midi du 29 octobre) un télégramme que nous avons donné, en « dernière minute », dans notre précédent numéro. Revenant sur sa première acception de l'honneur qui lui échappait, Pasternak disait : « Non, merci. » En raison, ajoutait-il, « de la signification attachée à cette récompense dans la société où je vis ».

● Dans la soirée du 30 octobre, le premier secrétaire des Komsomols (Jeunesses communistes) s'écria, au cours d'un meeting qui a lieu en présence de M. Khrouchtchev :

« Nous avons une brebis galeuse dans notre société socialiste. Pasternak a vécu quarante et un ans dans notre pays. Il a mangé le pain et le sel du peuple pendant que ce peuple souffrait de la faim et du froid ; il a été mieux pourvu que la moyenne. Et maintenant il nous a craché au visage... Ceux qui ont affaire aux animaux savent que même les cochons ne sautent jamais la place où ils dorment et où ils mangent. Un porc n'aurait pas fait ce qu'a fait Pasternak et celui-ci, pourtant, prétend faire partie des élites ! A mon avis il n'y a qu'à lui laisser faire l'expérience du paradis capitaliste ; il n'a

œuvre littéraire méritait cette récompense. Notre jugement ne saurait être modifié par ce qui vient de se passer, et les valeurs honorifiques que comporte le prix ne pourront être annulées.

● Témoignages de sympathie pour Pasternak et protestations adressées au gouvernement soviétique ont déferlé toute cette semaine du monde entier.

— A Paris, le comité exécutif de l'Union des écrivains pour la vérité (Louis Martin-Chauffier, Edith Thomas, René Tavernier, Louis de Villefosse, Clara Malraux, George Adam, Jean Amrouche, Claude Aveline, Marc Beigbeder, Jean Lescure, Edgar Morin et Maurice Nadeau) publie le communiqué suivant :

L'Union des écrivains pour la vérité proteste avec indignation contre les accusations injurieuses et sans fondement dont l'Union des écrivains soviétiques, après la Pravda et la Littérature *Gazeta*, prétend accabler Boris Pasternak, en excluant de son sein le plus noble et le plus glorieux de ses membres.

Une telle décision, prise à l'unanimité, démasque la servilité des écrivains soviétiques devant le pouvoir et dénonce le mépris qu'ils montrent à l'égard de la vérité, comme envers la culture et les droits de l'esprit.

En condamnant Pasternak au silence, en le dépouillant de tout, en le privant des moyens de vivre, en le contraignant à s'humilier, les écrivains soviétiques trahissent « la tradition de la littérature russe, le peuple, la paix et le socialisme », dont ils feignent de se réclamer par une imposture majeure.

— A New York, Howard Fast, qui fut prix Staline de la paix en 1953, déclare : « Je ne pense pas que rien ne se soit produit en Russie, pendant toute ma vie, d'aussi honteux, d'aussi écœurant que tout ce spectacle autour de Boris Pasternak... »

— Au Brésil, Jorge Amado, prix Staline, et en Islande le poète Laxness, prix Nobel, condamnent l'attitude soviétique et assurent Pasternak de leur sympathie.

— L'Association des écrivains danois, l'Ordre national des auteurs dramatiques et des écrivains italiens, l'Union des écrivains néerlandais ont lancé des appels à Moscou pour que « les droits de Pasternak soient sauvegardés ».

— Par la voix de la radio de Brême, l'écrivain allemand Schaper, qui vit en Suisse, déclare que la Croix-Rouge ou le gouvernement suisse devraient fournir à Pasternak le moyen de se réfugier à l'étranger. « La paix et la liberté intellectuelle ».



# LOGE DES ECRIVAINS SOVIETIQUES

chestre. Orchestre sans di-  
urs, à cette époque, s'orga-  
ussie des compagnies musi-  
naient des concerts sans chef.  
Des concerts, alors très en-  
tousjours, fort applaudis.  
un violon, j'ai de l'oreille et  
asser de la baguette du chef

d'orchestre pour m'accorder avec les autres  
instruments, me disait Pasternak. Bien  
plus, cette baguette m'empêche de me  
concentrer, je perds mon équilibre inté-  
rieur, je deviens conformiste.

Pasternak aimait parler musique, en évo-  
quant la parenté évidente de la musique  
et de la poésie. Ses poèmes étaient tou-

jours basés sur la phonétique verbale, sur  
la musicalité, sur l'orchestration des syl-  
labes avoisinantes. On pouvait trouver chez  
Pasternak des strophes où toutes les  
voyelles de la première ligne ne sont que  
« OI », celles de la deuxième ligne  
« OU », celles de la troisième ligne « A »  
et celles de la quatrième de nouveau  
« OI », et ainsi de suite. C'est pourquoi  
la poésie de Boris Pasternak reste intradui-  
sible : on traduit les mots, mais leur sens  
poétique disparaît. Kroutchenykh, ou, par-  
tiellement, Khlebnikov, avec leur phoné-  
tique abstraite, purement sonore, n'ont  
pas, heureusement, besoin d'être « tra-  
duits » ; il suffit de « transcrire » leur  
œuvre en lettres étrangères pour que ces  
poèmes deviennent lisibles : un violon,  
une harpe, une flûte sonnent en Russie  
exactement comme en France, en Italie  
ou dans les autres pays. La poésie de Pas-  
ternak n'est pas abstraite.

En 1921, Pasternak posa devant mon  
chevalet pour son portrait. En 1922, à  
Berlin, aux Editions Grijebine, parut, en  
langue russe, le meilleur recueil de la poé-  
sie de Pasternak, *Ma sœur, la vie*, avec ce  
portrait comme frontispice. Nous étions  
jeunes, débordés de travail. La vie cou-  
rait. Aujourd'hui, je suis fier de ce petit  
volume.

Plusieurs années écoulées, Pasternak  
écrivait avec amertume :

*Oh, si j'avais su, en m'élançant dans mes  
début,  
Qu'il pouvait arriver cela,  
Que les strophes, pleines de sang, tuent,  
Qu'elles monteront à la gorge et tue-  
ront !*

*Les blagues avec un tel revers,  
Je les aurais refusées sans hésitation.  
Le commencement est si lointin,  
Le premier essor fut si frêle.*

*Mais la vieillesse — c'est Rome qui,  
Au lieu de bavardages et de ballades,  
Exige de l'acteur non une simple récita-  
tion*

*Mais la perdition entière et profonde.*

*Lorsque le sentiment dicte une ligne,  
Il envoie sur la scène un esclave,  
Et là, c'est la fin de l'Art,  
C'est le sol et le destin qui respirent.*

Nous connaissons, maintenant, à quel  
point ce poème fut prophétique.

Si tant de poètes et d'écrivains russes,  
restés en U.R.S.S., se suicidèrent (Maïa-  
kovsky, Piast, Essenine, Tzwetaïeva...), si  
tant d'autres furent « liquidés » (Treti-  
akov, Goumilev, Pilniak, Babel, Mandel-  
stam...), si tant d'autres encore devinrent  
les lèche-bottes des grands du régime et  
obtinrent pour cela des prix Staline et des  
privileges matériels, Boris Pasternak (com-  
me la superbe poétesse Anna Akhmatova)  
accepta le mutisme et disparut des pages  
imprimées.

Le fait que le roman *Le Docteur Jivago*  
réussit à se faufiler à l'étranger et à être  
publié est un cas unique. Mais ce serait  
une erreur grossière de penser qu'en de-  
hors de Pasternak (toujours courageux, et,  
malgré les circonstances, d'une force créa-  
trice inépuisable) la littérature russe (et  
non soviétique) ait cessé d'exister en  
U.R.S.S. Il serait absurde de croire que le  
peuple qui a donné Gogol, Tolstoï, Dos-  
toïevsky, Tchekhov, Gorki, Blok, Essenine,  
Maïakovsky, ou, dans les autres branches

artistiques, Moussorgsky, Tchaïkovsky,  
Rimsky-Korsakov, Borodine, Stravinsky,  
Prokofieff, Kandinsky, Tatline, Malevitch,  
Diaghilev, Stanislavsky, Meyerhold, Tai-  
rov..., il serait absurde de croire que ce

## L'œuvre de Pasternak

*Le Jumeau dans les nuées*, Mos-  
cou, 1914. — *Par-dessus les barrières*,  
Moscou, 1917. — *Ma sœur la  
vie*, Berlin, 1922. — *Thèmes et varia-  
tions*, Berlin, 1923. — *Récits*, Moscou,  
1925. — *Carrousel*, Moscou, 1925. —  
*Poèmes choisis*, Moscou, 1926. — *Le  
Lieutenant Schmidt*, Moscou, 1926. —  
*L'Année 1905*, Moscou, 1927. — *Deux  
livres*, Moscou, 1927. — *Ménagerie*,  
Moscou, 1929. — *Sauf-conduit*, Leni-  
ngrad, 1931. — *Spectorski*, Moscou,  
1931. — *Seconde naissance*, Moscou,  
1932. — *Petit livre pour enfants*,  
Moscou, 1933. — *Voies aériennes*, Le-  
ningrad, 1933. — *Poésies*, Leningrad,  
1933. — *Poèmes choisis*, Moscou,  
1934. — *Sur des trains matinaux*,  
Moscou, 1943. — *Choix de poèmes*,  
Moscou, 1945. — *Sélection*, Moscou,  
1948. — *Le Docteur Jivago*, Milan,  
1957 ; Paris, Londres, New York,  
1958.

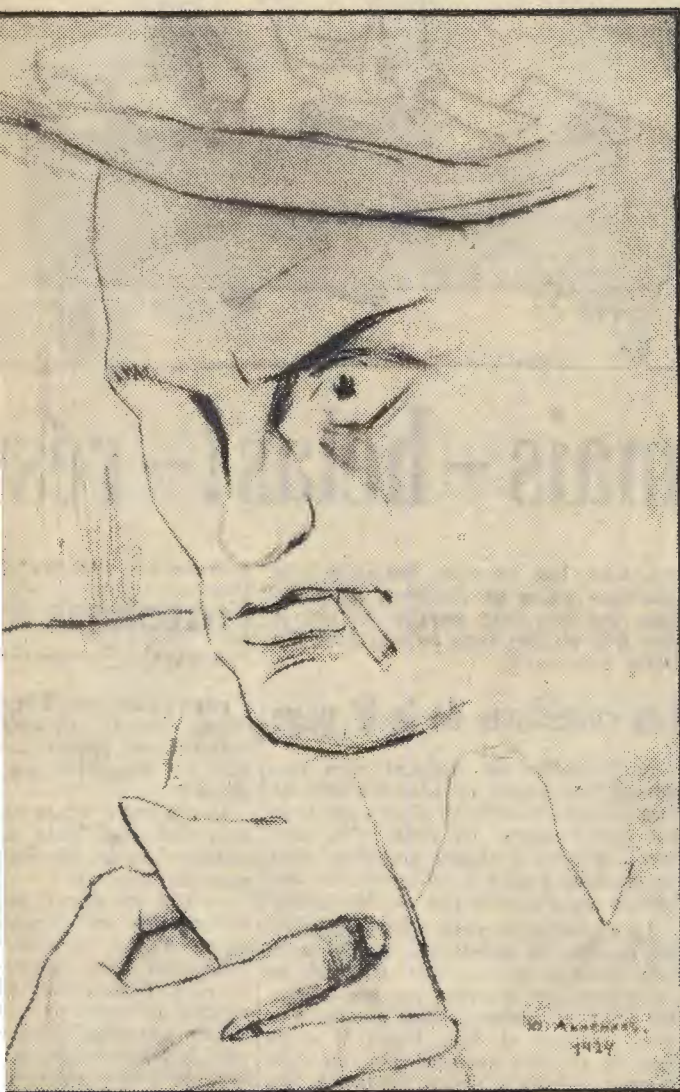
En outre, Pasternak a été considé-  
ré en U.R.S.S., jusqu'à ces derniers  
jours, comme le plus éminent des  
traducteurs. Le public de langue russe  
lui doit la traduction du « Faust »  
de Goethe, celle de plusieurs pièces  
de Shakespeare (« Hamlet », « Othel-  
lo », « Macbeth », « Roméo et Ju-  
liette », « Antoine et Cléopâtre »,  
« Le Roi Lear », etc.) ainsi que cel-  
le de poètes géorgiens et du poète  
hongrois Sándor Petöfi. Enfin Kleist  
et, nous dit-on, quelques poèmes de  
Verlaine ont eu leur place dans ses  
travaux de traducteur.

peuple ne peut donner aujourd'hui, dans  
les domaines de l'art, que la platitude  
du réalisme socialiste nécessaire à la pro-  
pagande communiste.

L'art vivant, l'art le plus progressif  
existe. Le cas de Pasternak est un ex-  
emple frappant.

G. Annenkov

kovski en 1924, par Annenkov



un petit volume consacré  
aux poèmes sur Paris  
Maïakovsky (il vient de pa-  
rître, Editions P.-J. Oswald),  
Annenkov évoque sa der-  
nière, à Nice, avec le  
poète. Après avoir em-  
porté francs à son ami, car il  
perdre tout son argent à  
Paris, Maïakovsky l'invita à  
ne bouillabaisse.

Après le repas, Maïakovsky  
me quand je retournais à  
Paris, lui répondis que je vou-  
lais être artiste et que je n'y pen-  
sais plus. Maïakovsky me donna une  
paule et, devenu sombre,  
une voix crépitante :

— Moi, je rentre... car j'ai cessé  
d'être poète.

Il s'effondra en de profonds san-  
glots et chuchota un :

— Je suis... un fonctionnaire (à  
peine audible).

En quittant le restaurant (il était  
déjà tard), nous nous serrâmes la  
main :

— On se verra à Paris.

— A Paris !

Il s'en alla vers son hôtel, moi vers  
le mien. Je ne l'ai jamais revu de-  
puis.

Maïakovsky rentra à Moscou pour  
en repartir, un peu plus tard, une  
balle dans le cœur, le 14 avril 1930.

ère

imau

www.arhivaexilului.ro



# Cette distinction est pour moi un soutien moral ; dites aussi que ma joie est bien solitaire »

DÉCLARE AU « MONDE » BORIS PASTERNAK, NOUVEAU PRIX NOBEL

Moscou, 25 octobre. — Ce petit village de la banlieue moscovite doit être ruisissant au printemps au milieu des arbres verdoyants face à une petite maison de campagne aux couleurs fraîches et pimpantes. En automne, après quelques jours d'une pluie qui continue à tomber sans désespérer sur Moscou, il n'est que ruissellement, terre détrempée, solitude et mélancolie.

Le feu d'animation au cœur de Peredelkino, « village des écrivains », lieu de présence de toutes les célébrités de la littérature officielle et non officielle de Moscou. Une femme nous montre du

De notre correspondant particulier  
**MICHEL TATU**

doigt quelques « datchas » au milieu des arbres, pointant des toits multicolores vers le ciel délavé : ici c'est Constantin Fedine, secrétaire de l'Union des écrivains ; plus loin Andronikov, autre écrivain en vue. Entre les deux, ce toit rouge, cette grande véranda arrondie, c'est la villa où Boris Pasternak, titulaire depuis avant-hier du prix Nobel, vit en compagnie de sa femme, de son fils

Léonide et de la veuve du poète géorgien Tabidze.

(Douze lignes censurées.)

Les félicitations auxquelles tout écrivain est si sensible après pareille récompense n'ont pas été nombreuses, et la maison a été à peine troublée par la visite de quelques journalistes occidentaux et les congratulations d'un seul voisin. La première journée du prix Nobel s'est passée comme d'habitude au retour de la promenade quotidienne. C'est le même homme, seul, courbé sous la pluie dans un méchant imperméable, une vieille casquette enfoncée sur le front, qui regagnera une maison étonnamment vide, silencieuse.

Etrange spectacle que celui de cet homme sur lequel un prix Nobel vient d'attirer l'attention du monde entier et qu'entourent ici le même rideau d'indifférence, les mêmes façades obstinément muettes des datchas des « chers collègues » !

Ce calme est trompeur. L'atmosphère s'éclaire brusquement dès l'apparition du maître des lieux dans cette morne petite salle de musique au piano noir, aux murs couverts des peintures de Léonide Pasternak — père de Boris et autre célébrité de la famille, — où, avec un collègue français et un journaliste italien, nous l'attendons. Le visage énergique et encore jeune malgré les cheveux argentés, la voix et le geste puissants, le vêtement aux allures sportives, Boris Pasternak est loin de porter ses soixante-huit ans. Et l'on comprend très vite pourquoi cette solitude, à la fois voulue par cet individualiste farouche et soigneusement entretenue par le « collectif des bien-pensants », n'en est pas une pour une personnalité aussi éclatante, un tempérament aussi fougueux.

(Lire la suite en 4<sup>e</sup> page, 1<sup>re</sup> colonne.)

## La « Literatournaïa Gazeta » parle de provocation « Le Docteur Jivago » est une œuvre vile, insignifiante sans valeur »

Moscou, 25 octobre (A.F.P.). — Sous le titre « Sortie provocatrice de la réaction internationale », la Literatournaïa Gazeta a publié un article dans lequel elle s'élève contre l'attribution du prix Nobel à Boris Pasternak.

Nous sommes en présence d'une version idéologique minutieusement prôchée, à laquelle a été réservée une place considérable dans la croisade antimuniste déployée ces derniers temps par les forces ultra-réactionnaires de l'Occident, écrit le journal. La presse réactionnaire s'est servie, comme d'une arme et comme d'un moyen pour attiser la guerre froide, du livre de Pasternak, qui relate l'existence d'un bourgeois harcelé, ennemi de la révolution.

Au début, poursuit la Literatournaïa Gazeta, certains critiques occidentaux,

sans prévoir le rôle qui serait réservé au Docteur Jivago dans la propagande antisoviétique, soulignaient franchement la douteuse valeur littéraire de ce livre.

» Mais bientôt le vent a changé de direction après que la presse américaine, notamment l'hebdomadaire Nation, eut qualifié d'erreur le fait que Pasternak n'ait pas encore reçu le prix Nobel.

» Et l'on a exigé catégoriquement que cette erreur soit corrigée à la prochaine attribution du prix.

» La presse réactionnaire a beau se mettre en quatre pour accroître artificiellement l'importance de Pasternak, elle ne réussira pas à dissimuler le fait que le Docteur Jivago est un ouvrage d'artisan, une œuvre vile, insignifiante et sans valeur. »

## TROIS SAVANTS SOVIÉTIQUES POURRAIENT RECEVOIR LE PRIX NOBEL DE PHYSIQUE

Stockholm, 25 octobre (A.P.). — On affirme à Stockholm que le prix Nobel de physique pour 1958 serait attribué à trois grands savants atomistes soviétiques pour une découverte qui fut utilisée dans le troisième Spoutnik.

Selon le journal Aftonbladet, le prix serait partagé entre les professeurs Cherenkov, Igor Tamm et I. Frank.

[Le professeur Cherenkov est bien connu des milieux scientifiques. Il a notamment mis en évidence un phénomène — appelé maintenant « effet Cherenkov » — propre aux réacteurs-piscines : l'action du rayonnement gamma sur l'eau provoque une luminescence. Ce phénomène a été employé dans divers pays pour construire des nouveaux compteurs à rayons cosmiques.]

Le Monde  
26 et 27 Oct 1958



## Une déclaration au « Monde » de M. Boris Pasternak

(Suite de la première page.)

Boris Pasternak a eu le temps de surmonter l'émotion éprouvée mercredi soir lorsqu'un journaliste américain est venu lui annoncer la nouvelle. Mais son enthousiasme, sa joie, sont aussi vifs.

« Oui, dites bien que je suis très heureux, infiniment touché et reconnaissant de cette distinction. Celle-ci est pour moi plus qu'une joie, c'est un soutien moral ; dites aussi que ma joie est bien solitaire. »

Mais Pasternak n'est ni accablé ni abattu par cette solitude. La fougue, la joie de vivre, l'enthousiasme quasi enfantin de cet homme, reprennent vite le dessus. Il parle avec passion en un français qui lui coûte beaucoup d'efforts, mais lui procure aussi un plaisir évident. Il évoque les très nombreux livres qu'il reçoit de ses admirateurs et collègues de toutes les parties du monde, la correspondance qu'il mène avec Camus, Mauriac, Thomas Merton, une nièce du docteur Schweitzer. Il cite certains de ces noms sans y attacher d'importance, et il est le premier étonné d'apprendre qu'il s'agit parfois de personnalités de renommée mondiale avec lesquelles il échange de « véritables romans ». On le devine sensible aux éloges, certes, mais moins à la manière des pontifes qu'à celle du débutant inquiet des réactions d'un public dont il est coupé et pour qui les éloges sont rares.

### La traduction française « si parfaite et si fraîche »

Le Docteur Jivago, bien sûr, est le centre de toute cette correspondance. Pasternak, qui a reçu des exemplaires des éditions étrangères de son livre, avoue avoir lu les larmes aux yeux la traduction française « si parfaite et si fraîche », dont il prit connaissance avec le même intérêt que s'il s'était agi d'un livre nouveau pour lui. Même passion pour décrire ses projets d'avenir, sa conception de l'œuvre d'art, cherchant ses mots avec obstination, étayant sa démonstration de gestes emportés. Pasternak rejette toute distinction entre les différentes « catégories » d'auteurs. L'activité de l'écrivain doit être un tout indissociable. La poésie ? « Des perles sur un rayon », un aspect seulement de la personnalité de l'écrivain complet. C'est pourquoi le prochain livre qu'il écrira, lorsqu'il pourra se distraire de la correspondance, sera prose et poésie, de manière beaucoup plus étroite que dans le Docteur Jivago.

Définitivement rendu à l'épopée réaliste et reniant ses erreurs modernistes de jeunesse, Pasternak compte élargir le cadre qui lui a si bien réussi avec Jivago, à d'autres horizons, à l'Europe tout entière ; de la contemplation, de l'attraction étroite de la nature et des hommes, de la discrétion amoureuse de

l'immédiat, on débouchera sur l'histoire et la philosophie, dans la meilleure tradition humanitaire des grands romanciers russes.

Avec la même énergie, Pasternak rejette tous les systèmes et tous les « ismes ». Bien qu'il ne le dise pas, il reste l'individualiste passionné, non pas replié sur lui-même, mais au contraire assez humain pour se pencher avec une sollicitude infinie sur la misère de ses semblables, assez indépendant pour prêcher la modestie et la tolérance face à la démesure des ambitions et des idéologies.

On écoute, et c'est le mot de Lara devant le cercueil de Jivago qui revient à l'esprit : « L'énigme de la vie, l'énigme de la mort, le charme du génie, le charme de la nudité, cela nous le comprenons. Quant aux petites affaires du monde, comme la reconstruction du bloc terrestre, nous regrettons beaucoup, mais ce n'était pas notre affaire. »

Mais ces « petites affaires du monde » n'allaient pas tarder à faire parler d'elles...

MICHEL TATU.

[Le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise a indiqué que Boris Pasternak avait exprimé sa satisfaction d'avoir obtenu le prix Nobel et fait part de son désir de venir à Stockholm le 10 décembre si les autorités soviétiques lui en donnent l'autorisation. Mais après l'article de la Litteraturnaya Gazeta — le seul journal moscovite qui ait d'ailleurs annoncé l'événement — on doute que cette autorisation soit accordée.]

### CRÉATION D'UN « CERCLE PETOEFI EN EXIL »

A l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection hongroise d'octobre 1956, l'Association des écrivains hongrois en exil a organisé entre écrivains français, hongrois et polonais un colloque auquel ont pris part notamment : MM. Maurice Nadeau, Jean Guehenno, Manes Sperber, Clara Malraux, Czeslaw Milosz, Carol Jelenksy, l'écrivain noir Edouard Glissant, Albert Memmi, Tibor Meray, Louis de Villefosse, François Fejto et Paul Ignoutus, président des écrivains hongrois en exil.

D'autre part, un certain nombre d'anciens membres du cercle Petoeft, foyer du mouvement intellectuel ayant abouti à l'insurrection, réunis à Paris, ont décidé de donner naissance à un « cercle Petoeft en exil ».

L'anniversaire de la révolution a été également marqué par un meeting qui s'est tenu jeudi, ainsi que le Monde l'a annoncé, dans la grande salle des Sociétés savantes. Mme Anna Kethly a exprimé l'espoir de ses compatriotes, et M. Paul Ignoutus a affirmé que « la volonté de paix et le désir de libération ne faisaient qu'un pour son pays »



Le Figaro  
6 Avril 1969

Une pièce de théâtre de Boris Pasternak — inachevée, à vrai dire, et non encore éditée en Union soviétique — vient d'être publiée en Italie. Elle est intitulée **La Beauté aveugle**. Rectifiant certaines erreurs commises à ce sujet, Vera Fosty nous dit ici le pourquoi de ce titre et comment Pasternak a conçu cette œuvre.

A cette occasion, elle nous entraîne encore un peu plus loin dans la connaissance de l'auteur du **Docteur Jivago**. Elle vient, en effet, d'avoir entre les mains le manuscrit d'un écrivain soviétique très connu, sinon célèbre, où celui-ci rend compte de longues conversations qu'il eut avec Pasternak à partir de 1942 et qui furent interrompues en 1948, lorsque l'auteur de ces notes fut envoyé dans un camp d'où il ne devait revenir que six ans plus tard, Staline mort. L'auteur de ce manuscrit, bien que son texte n'ait rien qui puisse nous paraître subversif, préfère ne pas voir divulgué son nom. Il ne nous appartient pas de lui faire courir un risque qu'il est mieux placé que nous pour apprécier.

**D**ANS le flot des manuscrits qui continuent à sortir clandestinement d'U.R.S.S., il en est deux, tout récents, qui touchent de près à Boris Pasternak. Il s'agit d'abord de sa dernière œuvre, une pièce de théâtre inachevée, **La Beauté aveugle**, interrompue en mai 1960 par la mort du poète. La revue italienne **Il dramma** vient de la publier avec une introduction de Giancarlo Vigorelli.

Contrairement à l'affirmation contenue dans la dépêche de presse qui annonçait la nouvelle, le titre ne fait nullement allusion à l'U.R.S.S., pays privé de liberté spirituelle. **La Beauté aveugle** est un symbole de la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle, où se situe l'action du drame. Devant l'interprétation donnée au titre, on songe au propos tenu jadis par Pasternak : « On m'a toujours pris pour ce que je n'étais pas [un opposant

# PASTERNAK

Un témoignage inédit  
éclaire son drame.  
Une pièce inachevée  
témoigne pour lui.

d'écrire une pièce. Mais c'est seulement à partir de 1958, après le scandale du prix Nobel, que l'auteur du **Docteur Jivago**, confiné dans sa datcha de Pérédelkino, travaillera assidûment à son drame historique.

A l'origine, Pasternak voulait donner à son œuvre la forme d'une trilogie, puis il la transforma en un drame dont il ne réussit à terminer que le prologue et le premier acte, chacun composé de deux scènes. Le prologue se situe vers 1840, dans la propriété d'une famille noble à demi ruinée dont le destin est inextricablement lié tout au long de l'œuvre à celui de ses serfs. L'action est compliquée et mélodramatique : la réhabilitation du mélodrame entraine dans les vues de l'auteur. « Le théâtre devrait être plein d'action, d'émotion et de couleur. Le monde en a assez de ces plateaux où



quand il avait un verre dans le nez, venait me faire certaines confidences qui me mettaient fort mal à l'aise. »

Ces paroles furent recueillies pendant la guerre par un écrivain soviétique dont un manuscrit sur Pasternak vient de parvenir en Occident. En cette période de durcissement politico-culturel, nous préférons taire le nom de cet écrivain, encore que son manuscrit ne contienne rien de prohibé.

## Sur les traces de Shakespeare

Pasternak avait rencontré X... en 1942, dans une petite ville sur la Kama, où de nombreux écrivains furent évacués lors de l'avance allemande. Les deux hommes se lièrent d'amitié et eurent de longues conversations. Dans les propos recueillis avec ferveur par X..., nous retrouvons l'élocution brillante, passionnée et apparemment chaotique de Pasternak, la richesse de sa pensée qui s'engorgeait parfois dans l'expression verbale, pour fuser à d'autres moments en d'extraordinaires feux d'artifice.

A cette époque, Pasternak traduisait Shakespeare ; il avait terminé *Hamlet*, travaillait à *Roméo et Juliette*, se préparait à aborder *Antoine et Cléopâtre*. Pasternak travaillait beaucoup et avec goût ; il travaillait comme d'autres s'amuse. Au restaurant des écrivains, on le voyait écarter son assiette de maigre soupe aux choux pour consulter son dictionnaire anglais ou apporter des corrections sur des feuillets déposés sur un coin de table. La liberté de Shakespeare l'enchantait. Ce fut lui qui donna le premier à Pasternak la hantise du théâtre et l'envie

## PAR VERA FOSTY



Boris Pasternak : « On m'a toujours pris pour ce que je n'étais pas. »

parlant de sa pièce à Olga Andréiev-  
Carlisle (Cf Voix dans la neige, de celle-ci).

« Ma trilogie, lui confiait-il, couvre trois moments importants du long processus qui a mené à l'affranchissement des serfs. La première partie [l'actuel prologue] montre l'agitation causée dans le pays par le servage. » Il y a là une histoire de bijoux escamotés, qui mènera en Sibérie un domestique innocent, des coups de feu, un buste magique brisé et une serve, qui est en même temps une excellente chanteuse, aveuglée par des éclats de plâtre, d'où le titre de l'œuvre.

La deuxième partie, devenue le premier acte, se place quinze ans plus tard, à la veille de la libération des serfs. Quelque chose commence à bouger en Russie, des propriétaires libéraux apparaissent, des aristocrates s'éveillent aux idées occidentales. Dans la quatrième scène on voit apparaître, en pleine campagne balayée par une tempête de neige, Alexandre Dumas père, alors en voyage en Russie. Voici la littérature et l'Occident qui joignent leur voix au chœur russe. Le fils adoptif de la servante aveugle est en train de devenir un grand acteur. Il devait atteindre à la célébrité dans la troisième partie, celle que Pasternak n'a pas eu le temps d'écrire. Vingt ans après l'affranchissement des serfs, le célèbre comédien allait faire venir un médecin étranger qui rendrait la vue à sa mère adoptive. On voit que la pièce regorge de symboles.

Il est peu vraisemblable que Pasternak ait jamais lu *Le Père humilié*, de Claudel dont les œuvres ne sont pas connues en Russie. Le parallélisme est d'autant plus frappant entre la cécité de Pensée, la jeune juive, symbole du judaïsme resté aveugle à la venue du Christ, et la jeune serve de Pasternak dont les yeux s'ouvriront à la liberté vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les problèmes de l'art, la naissance d'une



## USAGE ET GRAMMAIRE

## Jouer à la gaille enterrée

**M**ES lecteurs, une fois de plus, ont été merveilleux : depuis ma chronique du 17 mars, qui donnait une demi-douzaine de réponses à la question posée par M. André Lazar, le traducteur en hongrois de *La Jument verte*, j'ai reçu une vingtaine de lettres, où il s'en trouve trois qui nous exposent de façon précise ce qu'est jouer à la gaille enterrée :

1 - D'un correspondant de Berlin (sur papier à en-tête de la Librairie française), qui se déclare né entre Claquebue et Saint-Margelon : « Dans la région de Dole (sans accent circonflexe, merci, remarque-t-il), tout jeune berger qui « va en champ les vaches » vous dira qu'une gaille c'est tout bonnement une truie. Et les règles du jeu de la gaille enterrée n'ont pas changé depuis l'époque du Tintin Maloret : on frappe avec un bâton un petit bout de bois pour le faire entrer dans un trou. Le mot gaille, comme son dérivé gaillerie (cochonnerie), n'est pas seulement employé en patois : il appartient au savoureux vocabulaire franc-comtois, dont beaucoup de termes étaient courants en ancien français et sont en partie encore en usage dans d'autres provinces. »

2 - D'un assistant de philologie française à la faculté des lettres de Dijon : « Je pense connaître assez bien les dialectes bourguignons, puisque je suis en train de rédiger l'Atlas linguistique de Bourgogne ; or Marcel Aymé est un Bourguignon, ou presque... Dans toutes ces régions, une gaille est une truie. Mais, par une évolution sémantique comparable à celle du français cochon/cochonnet, la gaille ou la truie peut désigner également une sorte de grosse bille. Jouer à la gaille enterrée, c'est donc jouer à la bille enterrée. »

« Le chaos est la chose la plus complexe du monde. L'art est une manière de juguler le chaos. »

Pasternak parlait librement avec son ami X... de politique et de Staline, qu'il considérait comme un géant de l'ère pré-chrétienne.

— Nous sommes partiellement responsables de la situation [qu'on appellera plus tard « culte de la personnalité »]. Nous nous sommes créés des liens supplémentaires, tout un rituel exigeant des serments de fidélité qui se dévaluent à force de répétitions.

Comme tout le monde à cette époque, Pasternak et X... se demandaient si Staline était au courant de ce qui se passait. « S'il ne le sait pas, dit Pasternak, c'est peut-être là le plus grand crime pour un homme d'Etat. Après la guerre, il nous fera marcher au pas, il nous serrera la vis, vous verrez. »

Pasternak aimait ou du moins estimait Lénine. Il fut un jour où il

sion à ses traductions, dont il a dit à un moment de lassitude qu'elles n'étaient que des succédanés de la poésie].

« On m'apprécie au-delà de mes mérites. Je me sens une espèce de Khlestakov [l'imposteur du *Révizor* de Gogol] ou de fantôme sans consistance. Qu'ai-je fait ? Qu'avons-nous fait ? Ayant reçu en héritage la remarquable culture russe, nous l'avons échangée en menue monnaie. »

L'artiste, croit-il, doit savoir se débarrasser de ses œuvres anciennes : Pasternak n'a jamais fait que cela, se fuir, renier ce qu'il a fait pour mieux se renouveler, trahir ses œuvres pour rester fidèle à lui-même. « Pour l'artiste, disait-il, perdre est plus important que trouver. »

— N'allez pas me dire que vous aimez mes œuvres de jeunesse. Dans ce cas, vous n'aimerez pas ce que je prépare. L'artiste doit résister aux goûts de ses admirateurs. Les lecteurs



Eloquent, brillant, passionné, il travaillait comme d'autres s'amuse.

nouvelle classe de commerçants dynamiques et généreux occupent une place importante dans la vie culturelle.

Il est difficile de porter un jugement sur une œuvre inachevée, sous forme de traduction. L'œuvre se situe au moment où Pasternak était un jeune poète. Ma sœur la Vie et de la Beauté de l'évolution baroque du Sauf-Conduit. On ne la sépare pas de la poésie. On ne sait que dans son Docteur Jivago, à la manière d'un simple chronologiquement, Pasternak a abouti, cédé à rebours, partant d'un classique des années 10 de notre siècle, en somme, rejoindre finalement les traditions du XIX<sup>e</sup>. Dans cette évolution, le futurisme aveugle représente l'étape finale pour intéressant de noter que, dans les éditions du Pasternak confiées à son ami, La Beauté désire de ressusciter les œuvres oubliées du théâtre d'Ibsen dès 1942, Tchekhov, ainsi que son intérêt pour les courants tziganes dans les conceptions



miques et généreux occupent dans l'œuvre une place importante.

Il est difficile de porter un jugement sur une œuvre inachevée, publiée sous forme de traduction. *La Beauté aveugle* se situe au bout de l'évolution pasternakienne ; un monde la sépare des recueils poétiques tels que *Ma sœur la Vie* et de la prose dite baroque du *Sauf-Conduit*. On sait que Pasternak a renié sa première manière et qu'après la tentation d'une simplicité confinant au mutisme il a abouti, dans son *Docteur Jivago*, à un classicisme doublé de poésie. En somme, chronologiquement, Pasternak a procédé à rebours, partant du futurisme des années 10 de notre siècle pour rejoindre finalement les traditions du XIX<sup>e</sup>. Dans cette évolution, *La Beauté aveugle* représente l'étape finale. Il est intéressant de noter que, dès 1942, Pasternak confiait à son ami X... son désir de ressusciter les conceptions oubliées du théâtre d'Ibsen et de Tchekhov, ainsi que son intérêt pour les courants tziganes dans la poésie universelle.

Voici ce qu'écrivait Pasternak le 8 janvier 1960 à l'auteur de cet article : « Il est encore trop tôt pour parler du contenu et du sort futur de ma pièce, sur laquelle des informations se sont glissées prématurément dans la presse occidentale. C'est à cette œuvre que je fais allusion, en me plaignant de la lenteur avec laquelle avance mon travail et du désespoir doublé de mortel ennui où me plonge souvent la vue de mes brouillons. »

### « Je vis à crédit »

Depuis de longues années, Pasternak souffrait d'insatisfaction de soi. Il se sentait en dette envers ses lecteurs, sa réputation, l'univers entier.

— De tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent, c'est à peine si la valeur d'un mince volume trouverait grâce à mes yeux, disait-il en 1942 à son ami X... Depuis des décennies, je vis à crédit, sans rien produire de personnel [allu-

à un moment de lassitude qu'elles n'étaient que des succédanés de la poésie].

« On m'apprécie au-delà de mes mérites. Je me sens une espèce de Khleshtakov [l'imposteur du Révizor de Gorko] ou de fantôme sans consistance. Qu'ai-je fait ? Qu'avons-nous fait ? Ayant reçu en héritage la remarquable culture russe, nous l'avons échangée en menue monnaie.

L'artiste, croit-il, doit savoir se débarrasser de ses œuvres anciennes : Pasternak n'a jamais fait que cela, se fuir, renier ce qu'il a fait pour mieux se renouveler, trahir ses œuvres pour rester fidèle à lui-même. « Pour l'artiste, disait-il, perdre est plus important que trouver. »

— N'allez pas me dire que vous aimez mes œuvres de jeunesse. Dans ce cas, vous n'aimerez pas ce que je prépare. L'artiste doit résister aux goûts de ses admirateurs. Le lecteur est toujours plus conservateur que l'artiste.

Pasternak était attiré, en 1942, par « une forme commune à tous, un style invisible d'une simplicité pareille au murmure d'une berceuse ». Les problèmes de la liberté, des devoirs du poète, de la connaissance de soi le préoccupaient.

« Nul ne peut me donner la liberté si je n'en porte pas l'embryon en moi. L'homme le moins contraint du monde est moins libre qu'un philosophe en prison.

« C'est l'imagination qui donne au poète la liberté et l'audace sans lesquelles il n'est pas de réussite en poésie.

« Pour se connaître, le poète doit courir un risque spirituel.

« Il faut s'assigner des tâches au-dessus de ses forces ; celles-ci viendront de surcroît.

« Il est donné au poète d'inventer une réalité qui ne fait pas partie de son expérience propre.

« On naît soi-même, puis on se perd et on passe son existence à se retrouver.

« L'inspiration est un état où l'expression va plus vite que la pensée, où la réponse surgit avant que la question ne soit formulée.

plexe du monde. L'art est une manière de juguler le chaos. »

Pasternak parlait librement avec son ami X... de politique et de Staline, qu'il considérait comme un géant de l'ère pré-chrétienne.

— Nous sommes partiellement responsables de la situation [qu'on appellera plus tard « culte de la personnalité »]. Nous nous sommes créés des liens supplémentaires, tout un rituel exigeant des serments de fidélité qui se dévaluent à force de répétitions.

Comme tout le monde à cette époque, Pasternak et X... se demandaient si Staline était au courant de ce qui se passait. « S'il ne le sait pas, dit Pasternak, c'est peut-être là le plus grand crime pour un homme d'Etat. Après la guerre, il nous fera marcher au pas, il nous serrera la vis, vous verrez. »

Pasternak aimait ou du moins estimait Lénine. Il fut ravi, un jour où il crut découvrir des similitudes de style entre Lénine et Tolstoï.

X... raconte que le poète vivait pauvrement et s'en accommodait avec bonne humeur. Alors que des magnats de la littérature comme Léonov et Fédine louaient dans la petite ville des maisons entières, Pasternak et sa femme disposaient d'une modeste chambre mal chauffée, contiguë à une bruyante cuisine communautaire. « J'ai rarement rencontré un homme moins gâté et plus patient », observe X...

Après 1946, Pasternak s'éloigne du milieu des lettres, dégoûté des opportunistes et ne s'en cachant pas. Il confie à X... que des choses d'une signification profonde entraient dans sa vie indépendamment de sa volonté. « Pour créer une œuvre forte, le seul domaine terrestre ne suffit pas : il faut régler son tir plus haut. »

En 1947, ses pressentiments se précisaient : « J'ai de nombreux ennemis. Les choses se gâtent. Mon tour va venir... » Il viendra dix ans plus tard.

L'année suivante, X... sera envoyé dans un camp où il passera six années. A son retour, en 1954, il racontera à Pasternak qu'on le lisait dans les camps et le poète répondra : « Si j'avais su que j'étais présent là-bas, ma vie eût été moins pénible. »

Vera Fosty.

bout de bois pour le faire entrer dans un trou. Le mot *gaille*, comme son dérivé *gaillette* (cochonnerie), n'est pas seulement employé en patois : il appartient au savoureux vocabulaire franc-comtois, dont beaucoup de termes étaient courants en ancien français et sont en partie encore en usage dans d'autres provinces. »

2 - D'un assistant de philologie française à la faculté des lettres de Dijon : « Je pense connaître assez bien les dialectes bourguignons, puisque je suis en train de rédiger l'*Atlas linguistique de Bourgogne* ; or Marcel Aymé est un Bourguignon, ou presque... Dans toutes ces régions, une gaille est une truie. Mais, par une évolution sémantique comparable à celle du français *cochon/cochonnet*, la gaille ou la truie peut désigner également une sorte de grosse bille. Jouer à la gaille enterrée consiste donc à creuser un petit trou dans le sol. Le jeu est alors de pousser dans le trou une bille spéciale (la gaille ou la truie) en la heurtant avec d'autres billes. Le règlement de détail peut d'ailleurs varier selon les villages. (J'aurais dû parler à l'imparfait, car ces jeux ont disparu depuis longtemps.) »

3 - Enfin, d'un lecteur de Besançon : « Jouer à la gaille ou gaillette enterrée ou enragée est un jeu pratiqué dans le Doubs de la manière suivante : les enfants placent un récipient métallique (boîte de conserve) légèrement enterré, dans lequel chaque joueur mise en pièces de monnaie ou, à défaut, en billes. Se trouvant placés à plusieurs mètres de distance, les enfants, à l'aide de galets ou *gogottes*, visent la boîte avec violence pour en faire sortir le contenu. Les pièces ou les billes qui en sont expulsées sont gagnées par le joueur. »

Il n'y a plus de mystère de la gaille enterrée. Mais ce jeu, on l'a vu, se pratiquant de plusieurs façons, comment savoir à laquelle pensait Marcel Aymé lorsqu'il écrivit *La Jument verte* ? J'espère, néanmoins, que M. André Lazar sera pleinement satisfait.

Aristide.



# **LA DOCUMENTATION FRANÇAISE**

PRESIDENCE DU CONSEIL  
SECRETARIAT GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT  
DIRECTION DE LA DOCUMENTATION :  
14, rue Lord-Byron, PARIS-8<sup>e</sup> - Tél. ELY. 82-00

## **CHRONIQUES ÉTRANGÈRES**

Bulletins mensuels sur les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, l'U.R.S.S., l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie

### **U. R. S. S.**

#### **Principaux sujets traités**

Le 40<sup>e</sup> anniversaire du Komsomol

A propos de Boris Pasternak

M. Khrouchtchev et la vie en U.R.S.S.

25 NOVEMBRE 1958

N° 196



EDITIONS DE LA DOCUMENTATION FRANÇAISE

# CHRONIQUES ÉTRANGÈRES

Bulletins mensuels d'information sur

les ETATS-UNIS. la GRANDE-BRETAGNE, l'U.R.S.S., l'ALLEMAGNE,  
l'ESPAGNE, l'ITALIE

Dans chaque numéro  
un exposé complet et documenté sur la vie de ces pays

## ABONNEMENTS :

	Six mois	Un an
Service global des six bulletins : France	1.700 fr.	3.200 fr.
Service de chacun des six bulletins : France	310 fr.	550 fr.

Pour l'Etranger : renseignements sur demande

En vente : 16, rue Lord-Byron, Paris (8°)

Versements à M. le Régisseur des Recettes — C.C.P. Paris 9060-98



11 Dec 1958

## EN DÉPIT DES ATTAQUES DU CONGRÈS DES ÉCRIVAINS RUSSES

# L'«affaire Pasternak» semble terminée à Moscou

Moscou, 10 décembre. — La remise des prix Nobel à Stockholm et le congrès des écrivains russes ont ramené l'attention sur l'affaire Pasternak, sur laquelle le calme semblait être retombé un peu partout dans le monde ; tout paraissait ici rentré dans l'ordre depuis que l'intéressé lui-même avait mis un point final à l'affaire par sa lettre à la Pravda du 5 novembre. Certes il avait fallu qu'un des principaux protagonistes du drame, le polémiste Zaslavski, qui fut l'un des premiers à partir à l'attaque, donnât aussi le dernier son de cloche en parlant, dans la Literatournaïa Gazeta du 7 novembre, de « la coulée égarée sur les cimes vers laquelle les grenouilles du marais coassent de compassion ». Mais déjà il ne nommait plus l'auteur interdit et ajoutait : « Eh bien ! nous avons fait une pause, jeté la coulée de côté et sommes repartis en avant... » Et, si l'on a reparlé à nouveau de l'affaire à l'occasion du congrès de l'Union des écrivains de Russie, cela n'est plus qu'à titre d'exemple, pour attirer l'attention sur les dangers du révisionnisme et montrer la cohésion de l'intelligentsia communiste, et aussi parce que l'affaire est encore aujourd'hui présente à toutes les mémoires. Du moins les attaques soigneusement mesurées portées contre l'écrivain ne semblent pas vouloir mettre en cause son sort personnel et encore moins sa qualité de citoyen soviétique, que l'on a voulu à un moment lui dénier. La paix est retombée sur l'homme sinon sur le nom. Le moment est venu de tirer les leçons de l'incident et d'en éclaircir certains détails peu connus.

(4 lignes censurées)

### Il n'y a pas de sanctions administratives

Précisons tout de suite que l'intéressé n'est pas et n'a jamais été l'objet de sanctions administratives : il garde la jouissance de sa villa de Peredelkino et n'a rien changé, même aux pires moments de la campagne dirigée contre lui, à son mode de vie habituel. Certes il a dû demander aux journalistes étrangers qui l'ont visité de ne plus chercher à le voir pendant « au moins un an », et cette demande a été respectée. Mais l'écrivain continue de recevoir les visites de ses amis intimes, et son abondant courrier lui parvient régulièrement. Aux dernières nouvelles, Pasternak se montre tout aussi optimiste, confiant en l'avenir et heureux de son sort, qu'il nous était apparu le 23 octobre au lendemain de l'attribution du prix Nobel (1).

Cela veut-il dire que l'anathème lancée contre lui par l'Union des écrivains a constitué une erreur de manœuvre ? C'est probablement le cas pour certains termes par-

### De notre correspondant particulier MICHEL TATU

Mikhalkov (le seul homme de lettres soviétique qui ait mis son talent au service de la campagne contre Pasternak) fournit la légende suivante :

Notre ennemi direct cuisinait outre-mer  
Un poison antisoviétique.

Une nouvelle recette proposa aux  
[cuisiniers]

Comme ingrédient pasternak (2)

Tout notre peuple crache sur ce plat :  
A l'odeur déja

Nous savons d'où il vient.

Le même jour, devant dix mille jeunes gens rassemblés au palais des sports de Loujniki et en présence de M. Khrouchtchev et de toute la haute direction du parti, le secrétaire du Komsomol, Semitchastny, se livre à la plus violente diatribe jamais entendue contre Pasternak, qu'il « n'ose même pas comparer à un porc ». Pour la première fois il demande l'exil du traître à l'étranger. Toute cette journée et celle du lendemain marquent le point culminant des attaques contre l'écrivain, qui, le 30, envoie un télégramme à Stockholm revenant sur sa première acception « en raison de l'interprétation donnée à cette récompense par la société dans laquelle il vit ». Malgré ce geste, Pasternak semble considérer à ce moment son exil comme inévitable. Si c'est bien le cas il lui faudra se séparer d'une partie de sa famille, dont certains membres sont décidés à rester, quoi qu'il arrive.

Mais la haine des collègues de l'Union des écrivains n'est pas assouvie. Elle va culminer avec la réunion du 31 octobre, à laquelle assistent près de huit cents écrivains de Moscou, dont il a été rendu compte ici (3). Mis à part Sofronov, Galina Nikolaeva et Boris Palevoï, aucun des quatorze écrivains qui prennent la parole à cette réunion n'appartient aux grands noms de la littérature contemporaine : les débats sont en effet interrompus, à la majorité des voix, après cinq heures de séance.

Le rapporteur, Serge Smirnov, se montre très dur à l'égard de l'auteur du Docteur Jivago, qui sera dans la résolution finale le « littérateur Pasternak » et dans la bouche des orateurs « Gospodine Pasternak » (Monsieur), avec tout le mépris qui est attaché à cette expression dans une société de « camarades ». Remontant fort loin dans le passé, il révèle que Pasternak a refusé en son temps de signer le fameux appel de Stockholm, malgré les représentations qu'un autre voisin de Peredelkino, l'écrivain Andronnikov, est venu lui faire à

de son refus du prix Nobel, qui était le but original des démarches des officiels. Les autres pourront au contraire faire observer que les deux déclarations de Pasternak — lettre du 31 octobre à M. Khrouchtchev et du 5 novembre à la Pravda — n'impliquent aucun fléchissement, aucun retentement de sa part, et que de toute façon la violence primitive des attaques excluait jusqu'à la possibilité que « Pasternak le traître », Pasternak « l'émigré de l'intérieur », puisse faire entendre sa voix. En tout cas entre le chœur des indignés, qui demandaient l'exil, et l'homme seul, qui se déclarait « lié à la Russie par la naissance, la vie et le travail », c'est le second qui l'a emporté.

Non seulement Pasternak est resté, mais les accusateurs ont dû baisser d'un ton leurs diatribes et renoncer à réclamer les mesures extrêmes envisagées à la fin du mois d'octobre. On a même parlé d'une réintégration prochaine de Pasternak au sein de l'Union des écrivains : malgré le démenti que vient de lui apporter M. Sobolev, la rumeur était exacte à ceci près qu'elle semblait provenir de l'intéressé lui-même — qui avait peut-être reçu quelques encouragements en ce sens de la part de personnalités non littéraires — et que Pasternak lui-même, d'abord soucieux de se faire oublier, ne semblait pas excessivement pressé d'entreprendre les démarches nécessaires. Mais il ne fait pas de doute que plus encore que toute autre catégorie de la société soviétique les écrivains et surtout leurs responsables sont fermement opposés à une telle mesure.

Alors que les brutales réactions de l'Union des écrivains ont été accueillies à juste titre en Occident comme la marque d'une rigidité très évocatrice d'une époque encore toute proche, l'heureuse issue qui a été donnée à l'affaire constitue le seul mais important indice, que quelque chose a vraiment changé ici depuis la mort de Staline. Il convient de saluer ce signe réconfortant.

(1) Voir le Monde des 26 et 27 octobre 1958.

(2) « Pasternak », écrit avec un p minuscule, rime avec « vrage » : l'ennemi.

(3) Voir le Monde des 2 et 3 novembre 1958.



denier. La paix est retombée sur l'homme sinon sur le nom. Le moment est venu de tirer les leçons de l'incident et d'en éclaircir certains détails peu connus.

(4 lignes censurées)

## Il n'y a pas de sanctions administratives

Précisons tout de suite que l'intéressé n'est pas et n'a jamais été l'objet de sanctions administratives : il garde la jouissance de sa villa de Peredelkino et n'a rien changé, même aux pires moments de la campagne dirigée contre lui, à son mode de vie habituel. Certes il a dû demander aux journalistes étrangers qui l'ont visité de ne plus chercher à le voir pendant « au moins un an », et cette demande a été respectée. Mais l'écrivain continue de recevoir les visites de ses amis intimes, et son abondant courrier lui parvient régulièrement. Aux dernières nouvelles, Pasternak se montre tout aussi optimiste, confiant en l'avenir et heureux de son sort, qu'il nous était apparu le 23 octobre au lendemain de l'attribution du prix Nobel (1).

Cela veut-il dire que l'anathème lancée contre lui par l'Union des écrivains a constitué une erreur de manœuvre ? C'est probablement le cas pour certains termes particulièrement grossiers, non pour le fond du procès, qui, comme André Pierre l'a justement fait remarquer dans ces colonnes, pouvait difficilement se dérouler autrement. En particulier les écrivains soviétiques n'avaient nul besoin d'attendre les réactions de la presse occidentale, comme certains l'ont prétendu, pour condamner avec vigueur l'affront qui leur était fait par la seule attribution du prix Nobel à un ouvrage dont ils avaient refusé la publication. Aussi bien ceux-ci n'étaient-ils pas restés inactifs pendant les deux jours où le silence de la presse officielle avait pu faire douter de leurs intentions : c'est au soir du 22 octobre que la nouvelle de l'attribution du prix Nobel à Pasternak parvint à Moscou...

(5 lignes censurées)

...Le poète Serge Smirnov le révélera le 31 octobre devant les écrivains de Moscou, pour prouver que Pasternak a eu droit à tous les avertissements nécessaires. Car c'est le premier refus de Pasternak de rejeter ce « cadeau de la réaction », qui est la cause de tout le mal. Mais à ce moment l'écrivain ne consent pas à renoncer à son prix.

(4 lignes censurées)

Le 24 octobre il envoie à Stockholm son télégramme de remerciement. La coupe est pleine, et la rédaction de la *Literatournaïa Gazeta* prépare l'éditorial vengeur qui paraîtra dans le numéro du lendemain, en même temps que la lettre par laquelle la rédaction de *Novy Mir*, Simonov en tête, renvoyait en septembre 1956 le manuscrit du *Docteur Jivago* à son auteur.

Entre temps les bruits concernant Pasternak et une prochaine mise au point de l'Union des écrivains se sont répandus à Moscou. Dès 6 heures du matin, le 25 octobre, des queues se forment devant les kiosques en attendant l'arrivée de la *Literatournaïa Gazeta*, dont tous les exemplaires sont vendus en quelques minutes.

(11 lignes censurées)

vit ». Malgré ce geste, Pasternak semble considérer à ce moment son exil comme inévitable. Si c'est bien le cas il lui faudra se séparer d'une partie de sa famille, dont certains membres sont décidés à rester, quel qu'il arrive.

Mais la haine des collègues de l'Union des écrivains n'est pas assouvie. Elle va culminer avec la réunion du 31 octobre, à laquelle assistent près de huit cents écrivains de Moscou, dont il a été rendu compte ici (3). Mis à part Soïronov, Galina Nikolaïeva et Boris Polevoi, aucun des quatorze écrivains qui prennent la parole à cette réunion n'appartiennent aux grands noms de la littérature contemporaine : les débats sont en effet interrompus, à la majorité des voix, après cinq heures de séance.

Le rapporteur, Serge Smirnov, se montre très dur à l'égard de l'auteur du *Docteur Jivago*, qui sera dans la résolution finale le « *littérateur Pasternak* » et dans la bouche des orateurs « *Gospodine Pasternak* » (Monsieur), avec tout le mépris qui est attaché à cette expression dans une société de « camarades ». Remontant fort loin dans le passé, il révèle que Pasternak a refusé en son temps de signer le fameux appel de Stockholm, malgré les représentations qu'un autre voisin de Peredelkino, l'écrivain Andronnikov, est venu lui faire à domicile. Il annonce avec indignation que Pasternak a refusé d'arrêter la publication de son *Docteur Jivago* à l'étranger. Le reste de l'intervention de Smirnov est consacré aux « *congratulations révélatrices* » que Pasternak a reçues des personnalités les plus réactionnaires d'Occident, y compris par exemple de « *l'écrivain fascisant Camus* », qui, ajoute-t-il, est « *presque inconnu en France* ».

## Réintégration à l'Union des écrivains ?

Quoi qu'il en soit Pasternak sort maintenant de son silence et sa voix va être entendue. A-t-il tenté une dernière démarche en désespoir de cause pour éviter l'exil ou, au contraire, a-t-il compris que les officiels étaient prêts à l'indulgence ? Toujours est-il que sa supplique à M. Khrouchtchev, demandant qu'un exil « équivalent à la mort » lui soit épargné, parvient à son destinataire dans l'après-midi du 31 octobre, c'est-à-dire au moment même où les écrivains de Moscou viennent de réclamer officiellement cette mesure. Et dès le lendemain 1<sup>er</sup> novembre l'agence Tass diffuse le texte de cette lettre accompagné d'un communiqué qui, certes, « *passé à côté* » de la requête de Pasternak, mais ignore avec la même désinvolture la démarche des écrivains. Les uns diront que cette clémence subite provient des amendements que Pasternak a apportés à sa position et d'

que toute autre catégorie de la société soviétique les écrivains et surtout leurs responsables sont fermement opposés à une telle mesure.

Alors que les brutales réactions de l'Union des écrivains ont été accueillies à juste titre en Occident comme la marque d'une rigidité très évocatrice d'une époque encore toute proche, l'heureuse issue qui a été donnée à l'affaire constitue le seul mais important indice, que quelque chose a vraiment changé ici depuis la mort de Staline. Il convient de saluer ce signe réconfortant.

(1) Voir *Le Monde* des 26 et 27 octobre 1958.

(2) « Pasternak », écrit avec un *p* minuscule, rime avec « *vrag* » : l'ennemi.

(3) Voir *Le Monde* des 2 et 3 novembre 1958.



Nouv. Litt. 7/10 1958

# LE LIVRE DE LA SEMAINE

René Lalou

## Le Docteur Jivago

par

BORIS LÉONIDOVITCH PASTERNAK



En même temps que *Le Docteur Jivago* (1), paraît en français l'*Essai d'Autobiographie* (2) que Boris Pasternak écrivit à la même époque où il achevait cette fresque romancée. L'*Essai* dans lequel il prolonge et complète les confidences de *Sauf-Conduit* est aussi un précieux témoignage sur beaucoup de ses contemporains. Né en 1890, fils d'un peintre qui était le familier de Léon Tolstoï (dont la mort est ici évoquée en des images inoubliables), Pasternak raconte comment sa vocation de poète s'éveilla, puis se fortifia dans les milieux intellectuels de Moscou. Depuis le musicien Scriabine en qui Pasternak décelait « le penchant russe immémorial pour l'extraordinaire » jusqu'à Ehrenbourg, il définit « cet écrivain intelligent, cet homme actif, ouvert, mon antithèse », il trace de vivants portraits d'artistes appartenant à deux générations. Car Pasternak, s'il a connu Rilke, Verhaeren et Alexandre Blok, a fréquenté intimement Andréï Bély, Maïakovski, Essénine, Marina Tsvetaïeva, sans oublier les poètes géorgiens Tabidzé et Iachvili. Et je regrette de devoir me borner à signaler l'émouvant adieu qu'il adresse à quatre d'entre ces amis qui périrent de leur propre main.

Si vif que soit l'intérêt de cette autobiographie, *Le Docteur Jivago*, un volume de 640 pages que Pasternak termina en 1954 et dont l'édition originale a paru chez Giangiacomo Feltrinelli, à Milan. Son protagoniste se nomme Iouri Andréievitch Jivago, fils d'un riche industriel qui s'est suicidé après avoir gaspillé des millions et d'une mère qui, rongée par la tuberculose, est morte en 1903. Orphelin à l'âge de dix ans, Iouri a été recueilli par son oncle, un prêtre rendu à l'état laïc sur sa propre demande. Ainsi peut-il faire des études de médecine à l'Université, tout en composant des poèmes et en rêvant d'écrire un livre de « biographies ». En février 1917, il est médecin militaire dans un hôpital du front. Blessé, il revient à Moscou retrouver sa femme Tonia et leur fils Sacha. Après les journées d'octobre, il repart avec eux pour le lointain Oural, car on leur assure que la vie y sera moins difficile que dans la cité qui porte encore les plaies de la révolution.

Mais la vaste fresque sociale du *Docteur Jivago* est aussi l'histoire d'un grand amour désespéré. A Iouratine, en 1918, Jivago rencontre de nouveau Lara. Il l'avait

connue, en 1905, comme « la petite fille d'un autre milieu », une belle créature de seize ans. Il ignorait qu'elle s'était laissée séduire par le protecteur de sa mère veuve, l'avocat Komarovski. Quand elle eut épousé Pavel Antipov, Iouri s'était marié avec Tonia. Or, à présent, Lara vit seule, Pavel l'ayant abandonnée pour devenir, sous le nom de Strelnikov, un des chefs révolutionnaires alliés aux bolcheviks. A peine Iouri l'a-t-il retrouvée et lui a-t-il déclaré son amour qu'il est mobilisé de force par un groupe de partisans. Il sera leur prisonnier pendant plus d'un an. Lorsqu'il reviendra, libéré par les Blancs, à Iouratine, Tonia aura réussi à quitter la Russie. Iouri et Lara connaîtront quelques mois d'un bonheur toujours menacé. Puis Komarovski reparaitra

et, pour sauver la vie de sa bien-aimée, Iouri devra la laisser fuir avec leur mauvais génie.

Iouri Andréievitch regagnera Moscou au début de la NEP, « la plus équivoque et la plus fausse des périodes du régime soviétique ». Mais ses dernières années ne seront plus qu'un lent et douloureux déclin jusqu'à sa mort, en 1929. Témoin des souffrances de son peuple durant toutes ces années de luttes intestines et étrangères dont Pasternak a composé un panorama qui nous rappelle *Guerre et Paix* et *Sur le Don paisible*, il a été l'une des innombrables victimes de son temps. En revanche, il a connu les joies de vivre des heures d'harmonie dans son entente avec Lara, dans sa communion avec la nature, dans ses méditations sur Pouchkine et Tchekov. Et il lui a été accordé de les traduire en écrivant les vingt-cinq poèmes qui servent de conclusion au récit. En lisant ce recueil que Iouri Jivago a légué à la postérité, quelques années après la seconde guerre mondiale, ses deux vieux amis constatent que si « la victoire n'avait pas apporté la lumière et la délivrance qu'ils en attendaient, pourtant les signes avant-coureurs de la liberté flottaient dans l'air depuis la fin de la guerre ». Ils ont alors l'impression que « cette liberté intérieure est venue », qu'ils sont entrés dans l'avenir de sécurité que Jivago avait prophétisé et que son livre « apporte à leurs sentiments une confirmation et un soutien ». Qui refuserait de partager l'espoir du grand poète qui se révèle ici un des maîtres du roman contemporain?

(1) et (2) Gallimard.



# PASTERNAK a c

## VOUS TIREZ SUR LES ROSSIGNOLS CAMARADES

par Henri LEFEBVRE



**Q**UELQU'UN a écrit (ne serait-ce pas Amiel ?) que pour un poète romantique qui rêve, la chute d'une feuille a autant d'importance que la chute d'un empire. Nous pouvons imaginer qu'un tel poète écrive un beau poème sur la chute d'une feuille en déclarant qu'elle a pour lui autant d'importance qu'une guerre mondiale ou qu'une révolution. A la lecture de ce poème, beaucoup de gens s'étonneront, et les politiques ne seront pas contents. Aussi longtemps qu'il y aura des poètes et des politiques, les cris du cœur des premiers méconteront les seconds. Supposons maintenant qu'un écrivain politique s'adresse gentiment au poète et lui dise : « Cher ami, vous allez un peu loin... ». Il n'aura pas tort. Il commencera à avoir tort, s'il déclare que le poème sur la chute d'une feuille ne vaut rien, parce qu'en réalité une guerre est plus importante. Il aura complètement tort s'il use d'une pression politique sur le poète. Comme les politiques passent avec la plus grande facilité du critère théorique à la pression pratique et à la raison d'Etat, une loi s'impose, une légalité (socialiste ou capitaliste peu importe.) Le poète doit avoir le droit de dire, d'écrire, de crier sur les toits que pour lui, lorsque ça lui prend de rêver, une feuille a autant d'intérêt et d'importance que l'Etat, la société, la propriété, le travail, la famille et la patrie. Que les autres expriment ensuite des réserves au nom de ceci ou de cela, morale ou politique. Mais qu'on ne cherche pas noise au poète. Pour cela, il faut une légalité, ou pour le moins une

Mais ici, attention. Des deux côtés il y a opération politique. A une opération politique d'un côté répond une opération politique de l'autre côté. Et c'est pourquoi l'affaire Pasternak sombre dans l'abjection; elle s'enferme dans le cycle infernal de l'ignominie. Des deux côtés.

Celui qui connaît le style de l'opération politique sait que l'on crie beaucoup, et fort, sans jamais dire de quoi il s'agit au juste. On atteint par la bande un objectif. Quelquefois l'objectif transparait. Alors l'opération est mauvaise, grossière, ratée. La bonne opération politique atteint son but sans le nommer. L'analyse cependant peut le détecter.

### UN ARBRE, CE N'EST PAS LE SOCIALISME

Quel est l'objectif de l'opération Pasternak en U.R.S.S. ? Probablement celui-ci : « Empêcher que les gens, écrivains professionnels ou non, se mettent à dire et à écrire ce qu'ils ont su, subi, souffert, depuis le stalinisme; car s'ils se mettaient à le dire et à l'écrire, quel torrent de boue et de sang et de larmes... ». Il faut les intimider. D'où les incroyables grossièretés dans la polémique. Après quarante ans de socialisme, l'U.R.S.S. n'aurait-elle pas dû faire fi des provocations et laisser chanter un poète ? O combien grande elle eût apparu à nos yeux !...

De l'autre côté, l'opération politique est aussi vulgaire, et plus transparente. Il s'agit de faire flèche de tout bois contre le socialisme. Le grand poète Pasternak était-il tellement célèbre en Europe avant Jivago ?

Devant ce spectacle, le philosophe crie : « Bas les pattes ! ». Il ne peut que tenter de se placer au-dessus de cette mêlée, en connaissant d'ailleurs par une longue expérience les périls multiples de sa situation.

J'aime Pasternak quand il décrit un sorbier givré comme une princesse, comme une femme, comme une jeune mère. Je l'aime quand il vient chercher auprès du sorbier de la force et quand il lui



**L**A surprise que certains semblent éprouver devant les injures adressées à Pasternak par les écrivains soviétiques me surprend à mon tour. Qu'y a-t-il donc, à l'Est, de nouveau ? Ne savons-nous pas qu'aux yeux des critiques officiels du communisme quiconque attache quelque prix aux exigences éternelles, « insituables dans le temps », de la conscience humaine est un « subjectiviste », un « idéaliste », et donc un traître, un ennemi du peuple, qu'il convient pour le moins, d'insulter ? Pour être informé de cet état de choses, il n'est pas besoin de lire la Pravda. Il suffit de parcourir la Nouvelle Critique : on y retrouvera, sous des signatures françaises, le ton et la mauvaise foi que certains paraissent aujourd'hui découvrir chez M. Zaslavsky. Que l'on songe pourtant, pour l'honneur des hommes, que les écrivains officiels soviétiques ne représentent pas plus le peuple russe que quelques aboyeurs n'expriment ici les sentiments du prolétariat français et même de l'ensemble des communistes. Quant à l'attitude de Pasternak



**S**I le gouvernement F.L.N. fondait un prix littéraire de 30.000.000 de francs et me l'octroyait, mon premier geste serait de courir à la poste et d'envoyer un télégramme ainsi conçu : « Ravi, étonné, ému, troublé, j'accepte. » Nul doute que dans l'heure qui suivrait mon acceptation je serais déjà tirillé entre les uns et les autres, pris à partie par les partis

## L'ÉCRIVAIN OU LA F

lui-même, notre manque d'informations réelles nous rend difficile de l'apprécier.

En revanche, il est possible de réfléchir, à propos des récentes attributions des prix Nobel, des réactions qu'elles ont provoquées, sur les différentes conceptions qui sont faites, en la société soviétique, d'une part aux savants, d'autre part aux artistes et aux philosophes. On tend souvent de nous aveugler en posant cette différence sous silence, en englobant écrivains et savants sous le nom commun et absurde d'« intellectuels », voire en cooptant les philosophes à ne plus s'occuper que de « sciences humaines », et à se préparer ainsi à devenir ces « ingénieurs d'Ames » dont nul régime totalitaire ne saurait se passer. Il faut beaucoup (ainsi, dernièrement, la revue Réalités) répandent et reprennent à leur compte de tels propos, sans apercevoir les germes de confusion qu'ils contiennent, sans comprendre que l'engagement de toute activité intellectuelle sur la démarche scientifique marquerait la fin de la liberté de l'esprit.

La liberté dont l'esprit a besoin est en effet fort différente selon qu'il s'agit des sciences des lettres ou des arts. C'est qu'exige l'esprit qui s'adonne

## UN DIABLE BLANC UN PAY

par Jacques

parti pour un académicien c'est avoir opté définitivement pour la lâcheté et la facilité; on est couvert par l'Etat et enterré par lui.

Lorsque les 18 honorables membres de l'Académie Royale des Lettres et des Sciences de Norvège se réunissent la semaine dernière de remettre le prix Nobel de Littérature à Boris Pasternak...







notre part on aurait  
n grand pays comme  
soviétique ne réponde  
provocation de quel-  
gués vieillards gâteaux  
colères de femme en-  
Défenestration, exclu-  
tes, le tout appuyé, et  
» par des campagnes  
des meetings, la radio  
vision. Ceux qui accu-  
ceux qui approuvent  
de Pasternak de  
s Ecrivains Soviétiques  
t droit, ils sont de la  
npe que les 18 mem-  
Académie Royale de  
st facile de relever la  
hausser le ton de sa  
soudain retrouvée  
est derrière la barri-  
stitutions et que l'on  
u de sa solidité, ni de

k, à l'heure qu'il est,  
seul à souffrir. Je pen-  
porte pas davantage  
cœur les Messieurs  
l'ont élu, que ses ca-  
rivateurs qui l'ont ex-  
cette affaire on a  
ut, sauf à Pasternak ;  
ons, bien sûr, que  
at toujours bouffé par  
De Pasternak, hom-  
on fait maintenant au-  
tous les hypocrisies des  
os un homme révolté  
Le voici seul dans sa  
vec son télégramme  
ns la poche. Ça lui  
avenir... De nos jours  
S. comme ailleurs, il  
cré courage pour vivre  
révolté. Révolté dit  
t exclusion signifie la  
s biens matériels. Mais  
n sûr, moi, que les 18  
membres de l'Académie  
Suède comme les 22  
lettres soviétiques qui  
vé l'exclusion de Pas-  
dans leur poche, ces  
bres, le prix de cette  
est-à-dire : une carte de  
Sociale, un bulletin  
une appartenance à  
t, un compte en ban-  
uméro de téléphone,  
obille noire. A Boris  
il ne reste plus qu'à  
l'air comme un dra-  
dans un pays rouge.

me que l'on  
admirer

es BATAILLE

oi, Le Docteur Ji-  
sinon le plus beau,  
plus beaux livres  
longtemps.

tenir ce livre pour  
intérêts de l'U.R.S.S.  
il oblige d'aimer  
la Russie. Il ne  
e temps qu'aider à  
es difficultés que  
e a surmontées.

jugements officiels  
S.S. sur la valeur  
Docteur Jivago est  
regrettable.

soit, il est diffi-  
pir lu, de ne pas  
Pasternak, de ne  
fondement. Boris  
l'un des hommes  
dignes d'être ai-  
anner est s'opposer  
lot de sympathie  
verse aujourd'hui  
c.

ommes, et donc en situant l'es-  
prit, qui juge, au-dessus des lois  
elles-mêmes. Et l'artiste, s'il peut  
aimer le monde et la société où  
il vit, ne les aimera jamais qu'au

petit. « Non, dit Malebranché,  
je ne vous conduirai pas dans  
une terre étrangère. Mais je vous  
apprendrai peut-être que vous  
êtes étranger vous-même dans  
votre propre pays. »

# ET NOUS SOMMES-NOUS LIBRES ?

par Jean-François REVEL



L'AN dernier, Camus recevait le Nobel. En novembre, Bernard Frank publiait dans La Nef un article sévère, juste et spirituel sur Camus. La livraison suivante de La Nef reproduisait quelques-unes des lettres que l'article de Frank avait suscitées, lettres furieuses, voire impérieuses. Un ancien prix Goncourt affirmait que nous devions nous sentir « concernés » par le triomphe de Camus (utilisant ainsi le verbe « concerner » de cette manière, de plus en plus répandue, qui offre le triple avantage de l'impropriété, de la laideur et de ne rien signifier du tout). Il admettait donc ainsi qu'un écrivain devrait se considérer comme solidaire, même de ceux qui ne l'ont pas lu, qui le détestent ou ignorent son existence. Et c'est ce principe devant lequel s'incline Pasternak lorsqu'il parle, dans son télégramme de refus adressé à l'Académie Suédoise, des réactions de « la communauté à laquelle il appartient ». La responsabilité d'un artiste doit-elle s'étendre d'une façon si globale, si extérieure ? A-t-elle le moindre sens, en dehors du domaine précis dont relève son œuvre, et vis-à-vis d'autres hommes que ceux qui prennent effectivement connaissance de cette œuvre ? C'est illogique, c'est une situation de fou, mais qui existe.

Certes, comme le soulignent aussi bien L'Observer de dimanche, qu'Etienne dans Le Monde de lundi, il n'est pas douteux que les Soviétiques aient pris ce Nobel comme un geste hostile ; et il n'est pas sûr que les intentions de l'Académie Suédoise aient été pures. Pas plus que ne le sont les réactions de l'Occident : l'intolérance nous choque chez autrui alors que la nôtre nous paraît légitime. Contraindre Pasternak à renoncer au Nobel ne diffère pas en essence de l'affront que le gouvernement français infligea aux Ballets soviétiques, en 1954, lorsqu'il mit ignominieusement cette troupe de danseurs à la porte parce qu'à plusieurs milliers de kilomètres de là, d'autres troupes, à Dien-Bien-Phu, lui donnaient du fil à

retordre. Et que dire des pièces interdites comme Le Balcon de Genet, sous prétexte qu'elles risquent de « troubler l'ordre public » ?

La répression des œuvres dangereuses est néanmoins plus subtile en Occident qu'à l'Est. Elle utilise des moyens indirects, dont le moins efficace n'est pas l'admission d'une avant-garde conventionnelle de l'idée d'avant-garde, pour mieux empêcher la chose. — Quel mandarin nanti, pratiquant quotidiennement la censure occulte, le népotisme et le protectionnisme intellectuel n'est pas le partisan déclaré de la plus totale, de la plus constante, de la plus impitoyable révision de toutes les valeurs ? Mais une épée vient-elle à pénétrer vraiment dans la chair, les mécanismes de défense se remettent en marche, c'est le retour à la jungle primitive. La vraie littérature nous ramène perpétuellement à l'année zéro.

Tous les droits qui lui sont théoriquement reconnus se retrouvent contestés dès qu'elle en fait usage, dans quelque société que ce soit. La faible marge qu'elle parvient à soustraire à la contre-attaque sociale, laquelle tend normalement à la suppression de la liberté d'expression est ce qui probablement permet les grandes œuvres, malgré tout, et il est vrai que cette marge ne subsiste pas en U. R. S. S. Mais il s'agit d'une différence de degré, non de nature. Jamais on ne discute le principe de la liberté d'expression, mais partout on en refuse les conséquences dans les cas particuliers. Le chargé d'affaires soviétique à Stockholm a déclaré à propos de Pasternak : « L'U. R. S. S. admet toutes les critiques, mais à condition qu'elles soient constructives, et non hostiles ». Distinguo universel ! Ne lisons-nous pas cette phrase tous les jours dans nos journaux ?

Et pourtant, la littérature et l'art, comme les Etats et les sociétés sont avides de s'en orner ! Quand deux pays négocient quoi que ce soit, ne parlent-ils pas aussitôt de « resserrer les liens économiques et culturels ». Alliance d'adjectifs qui laisse rêver. L'intelligence, comme on l'aime en haut lieu, si seulement était réalisable l'équation du talent et de la tranquillité ! Mais elle ne l'est pas. Aussi ces étreintes culturelles internationales et officielles n'unissent-elles par tendance que les échantillons les plus ternes que l'on peut trouver de part et d'autre.

On doit protester contre l'humiliation brutale dont Pasternak est victime. Mais la campagne menée à l'Ouest à son propos présente le danger de fortifier notre illusion d'être, nous, libres.

Cerenkov de plagiat ? — Ne prononcez pas ce mot cher ami : plagiat... Nul n'a été plus plagié que moi, j'en crève !... Mais raison de plus pour obtenir ces deux Nobel... »

« En France l'enthousiasme se perd, en Perse je vous assure qu'il est en parfaite condition, effervescence... » Comment me débarrasser de ce jeune fervent ?... Il me tend la perche : le PEN Club !

« Voyez, ils ont tous signé pour que Pasternak, honneur des lettres russes, ne devienne pas ce qu'il est en train de devenir : « exilé à l'intérieur » ! »

« Oh ! diable, m'écriai-je, tout ce Pen Club ne pensait qu'à ma pendaison, quand j'étais bien près du poteau, et ne pense encore qu'à ma mise en croix. Gardez-vous bien d'alerter ces gens, pleins de haine, et mille venins !... »

« Les journaux ? Aucun à vous indiquer... Ils sont tous venus ici pour parfaire leur documentation... exactement préfacer mon article nécrologique. Le meilleur d'entre eux, je crois : Parinaud André, du journal Arts et Spectacles. Allez le voir, vite !... »

Pour cela, mon cher Parinaud, vu la passion de ce Persan, qu'il finisse, quand même, par vous découvrir ! Et bien fidèlement à vous L.-F. CELINE.

## MONGO BETI LE ROI MIRACULÉ

roman

« Un livre riche, sincère, douloureux. »

Renaud MATIGNON  
ARTS.

« Il faut lire ce livre cocasse et charmant, où une Afrique rou-diarde pose le problème de l'art de gouverner. »

L'EXPRESS.

BUCHET-CHASTEL  
CORRÈP

## NOUS EDITONS

VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS  
EDITIONS REGAIN - MONTE-CARLO

## BONS LIBRAIRES

LE SOLEIL DANS LA FÊTE, 10, rue de Vaugirard. ODE, 80-91. M<sup>e</sup> Odéon. Littérature d'avant-garde. Poésie. Surréalisme. Dessins et gravures de Beilmer, Coulaud, Toulouse et la Jeune estampe.

ROUX-DEVILLAS, 12, rue Bonaparte. ODE, 69-32. — Incunables illustrées du XVI<sup>e</sup>. Sciences anciennes. Voyages. Reliures. Autographes. Documents historiques. (Catalogue sur demande.)

LIBRAIRIE GERARD LE PRAT, 268, bd Saint-Germain (Chambre des Députés. INV. 95-77. — Beaux-Arts, Beaux Livres, Belles Lettres. Documentation.

LE TERRAIN VAGUE, 23-25, rue du Cherche-Midi (6<sup>e</sup>). Surréalisme, Dada, Fantastique, Science, Fiction. Catalogue franco sur demande.



## UNE OPERATION QUI SOMBRE DANS L'ABJECTION

Pasternak n'a jamais écrit que la chute d'une feuille a autant d'importance ou d'intérêt pour lui que les victoires ou les échecs de la Révolution. Parfois le lecteur a l'impression que pour ce très grand poète l'instant éternel d'un baiser qui incarne dans l'éphémère l'amour humain de tous les temps vaut plus qu'un acte héroïque ou qu'une décision historique. A-t-il tort ? A-t-il raison ? La question risque d'être mal posée. Pour le poète qui vit et chante son amour, son amour est plus important que le reste du monde. S'il sentait autrement, il n'écrirait pas son poème d'amour, ou l'écrirait mauvais. Mais ce n'est pas réel ! Ce n'est pas vrai ! Oh ! le pédant réaliste, le censeur socialiste qui oppose au poème d'amour des comptabilités et des chiffres et de grosses vérités premières... Si vous tirez sur les rossignols, camarades, il n'y aura plus de chansons lors de vos nuits d'été !

Entre le critère politique et la raison d'Etat, il n'y a pas de démarcation bien nette. Il y en a encore moins entre la pression politique et l'opération politique. Or, l'opération politique sort de la discussion politique acceptable comme telle ; elle tombe dans la bassesse la plus boueuse.

« Ma beauté, ma perle rouge... ». A bas les cuistres qui arrivent en braillant : « Un arbre, ce n'est pas le socialisme... ». A bas également les hypocrites qui arrivent susurrant : « Petits amis, consolez-vous, il y a partout de gentils petits arbres ; allez leur raconter vos misères ; ayez de grandes âmes, petits bourgeois... ».

La société industrielle, quelle que soit sa « structure », tend à perdre le contact avec la naïveté, la spontanéité, la vie immédiate. Inversement, l'expression de ce contact direct tend à s'ériger en vertu ou en « valeur » contre les éléments culturels issus de la société industrielle. Ce phénomène s'observe en philosophie comme en littérature. Le romantisme cosmologique, celui de Pasternak, ne va pas sans dangers. Son contraire, le romantisme anthropologique (celui des utopies, anticipations et fictions) ne va pas non plus sans dangers. Quant au réalisme du fait, du résultat et de la chose, ce qui le menace, c'est d'abord la platitude. Aujourd'hui, le témoignage des philosophes ne devrait-il pas s'unir au message des poètes ? Que la civilisation planétaire de demain, explicitant les « valeurs » de la technique à l'échelle mondiale, laisse sa place à la naïveté : à toutes les formes de la naïveté. Ce n'est qu'un vœu. Selon ce vœu, il faut que le naïf chanteur ait le droit de venir chanter sur les derniers arbres de la cité, sans que l'on ait le droit de jeter sur lui des pierres ou de la boue, ou de lancer des filets pour le capturer et l'encager.

Pour le gouvernement français évidemment la chose ne serait pas si simple. Il y a bien ce nouvel article de loi qui condamne à l'incarcération toute personne offrant une aide matérielle directe ou indirecte aux rebelles, mais pour le cas contraire aucun article de loi n'a encore été prévu. 30.000.000 de francs c'est une somme. Mais le gouvernement français je ne m'en fais pas pour lui, trouverait rapidement un moyen de pression sur ma personne, direct ou indirect, et pour éviter les ennuis je me précipiterais de nouveau à la poste pour y rédiger un second télégramme ainsi conçu : « Considérant la signification qui a été donnée à l'attribution de ce prix dans la communauté à laquelle j'appartiens, je dois refuser cette distinction non méritée qui m'a été offerte. Je vous prie de ne pas recevoir ce refus volontaire en mauvaise part d'un Français à part entière depuis toujours. »

Ceci fait et pour fuir le dos et les reproches de mes amis, on m'envierait méditer dans un hôtel de Belle-Ile-en-Mer. Quelques jours plus tard, aidé en ma détermination par la radio, la presse et les pensionnaires de l'hôtel, je déclarerais à quelques paysans, pour libérer ma conscience, que le prix F.L.N. est un mauvais prix, donné pour de mauvaises raisons, à un mauvais livre d'un mauvais écrivain et j'ajouterais en m'essuyant les lèvres que le bruit fait autour de cette attribution dépasse de loin la personnalité de l'auteur et, n'en déplaise, de beaucoup celle du jury F.L.N.

Bien sûr on aura compris en lisant ces lignes que j'ai politisé à outrance, tout exprès, cette malheureuse affaire du prix Nobel 58. Trop de gens, hélas ! croient dur comme fer à l'irréprochable conscience des jurés et à l'honnêteté héréditaire des académiciens. On dit : « Ces gens-là sont purs, ils n'ont pas de parti ». Mais ne pas avoir de

part, pour le même fidèle à leur milieu et à leur monde, Pasternak (on aime ou on n'aime pas « Le Dr Jivago ») n'est pas Françoise Sagan. Il était connu, voici déjà 20 ans et n'allait pas d'une année à l'autre leur glisser entre les doigts. Ils auraient pu le décorer bien avant Jivago ou bien après, mais ils aiment comme le dit sans doute l'un d'entre eux, le poète Osterling « courir deux lèvres à la fois » : le littéraire et le politique. Ces dix-huit honorables gags de l'Académie suédoise souffrent parfois, dirait-on, de leur neutralité. Alors, pour se dégourdir les jambes et s'épancher le cœur, ils se mettent à la recherche de la provocation. Trop lâches d'année en année pour oser récompenser de leur bien un écrivain soviétique sans choquer du même coup tous les tenants de la culture occidentale, ils attendaient, donc l'événement qui allait leur permettre de clouer des milliers de becs orientaux. Tranquilles et sereins, comme Baptiste, ils attendaient assis sous leur coule, en corrigeant le dictionnaire de la langue suédoise, quand l'événement arriva sous la forme du « Dr. Jivago ». Enfin un Soviétique qui écrivait comme un Russe ! L'occasion était trop belle : d'un martyr oriental on allait faire un millionnaire occidental. Mais étrange coïncidence, la veille de ce prix dynamite, les Soviétiques mettaient eux aussi leur diplomatie en branle en attribuant le prix Lénine de la paix à l'honorable écrivain suédois de gauche Artur Lundkvist avec l'espoir que Cholochoy supplanterait Pasternak. Comme chacun suivait sa propre politique, elles ne se rencontrèrent pas.

Quelques jours plus tard l'attribution du prix Lénine amena à Stockholm, et venant tout droit de Moscou, l'académicien soviétique Skobetzyn : celui-ci à sa descente du Tupolev arborait un sourire aussi large que le bas de son pantalon, qui se mua, hélas ! bientôt en grimace : aucune personnalité officielle n'était là

**le nouveau**  
**SOUBIRAN**  
**Au revoir**  
**D. ROCH**  
tome IV de la grande suite :  
**LES HOMMES EN BLANC**  
1 vol. 960 fr.  
S.E.G.E.P.

## Hommage aux suicidés par Boris Pasternak

Il nous a paru particulièrement émouvant dans les circonstances présentes de citer quelques phrases de « l'Essai d'autobiographie » récemment paru chez Gallimard, où Pasternak évoque la mort de quelques-uns des plus grands écrivains et poètes soviétiques.

**MAIAKOVSKI :** « Il me semble que Maïakovski s'est tiré une balle dans la peau par orgueil parce qu'en lui-même ou autour de lui-même il avait condamné quelque chose à quoi ne pouvait se résigner son amour-propre. »

**ESSENINE :** « S'est pendu sans avoir bien réfléchi aux conséquences et pensant au fond de lui-même : Qui sait,

peut-être n'est-ce pas encore la fin, et, sait-on jamais, la vieille a peut-être encore tiré des cartes à double sens. »

Après avoir cité encore les suicides de Marina Tsvetaeva et celui de Paolo Iachvili, auteur de « La Jeune garde », Pasternak en arrive à Fadeev.

**FADEEV :** « Et il me semble que Fadeev, avec ce sourire coupable qu'il réussit à conserver à travers toutes les manœuvres astucieuses de la politique, a pu à la dernière minute, juste avant d'appuyer sur la détente, prendre congé de lui-même avec un mot de ce genre : « Eh bien ! voilà, tout est terminé, adieu Sacha ! »

**LES EXIGENCES DE L'ACTUALITE NOUS CONTRAIGNENT A REPORTER A LA SEMAINE PROCHAINE LA PUBLICATION DE NOTRE PAGE « NOUVELLE ».**



## UN CRIME CONTRE L'ESPRIT

**S**AUF un imprévu qui peut toujours se produire, dans un monde où la parole ne lie pas, on peut penser que le film de ce qu'il faut bien appeler l'affaire Pasternak touche à son terme. D'après les dernières nouvelles, l'écrivain, après avoir fait amende honorable devant Nikita Khrouchtchev ne se voit pas interdire (avec des sous-entendus menaçants) d'aller à Stockholm recevoir le prix que, dans des conditions mal connues, on l'avait mis en demeure de refuser.

« Eh bien ! voyez », déclarent les optimistes — je dirais plus volontiers les niais — « tout est bien qui finit bien ».

Hélas ! Est-ce bien ainsi qu'il faut apprécier ce dernier développement ? Un écrivain, dont l'œuvre est celle d'un homme libre, avait été jugé digne par ses pairs de se voir décerner la plus haute récompense interna-

tionale ; c'est cet homme libre qui devait se rendre à Stockholm. Cela eût été juste et beau, mais c'est précisément ce dont les potentats et les fantoches stipendiés de Moscou ne voulaient à aucun pris. Pasternak n'ira sans doute pas à Stockholm, car

par **Gabriel MARCEL**  
de l'Institut

il irait les fers aux pieds ; c'est trop peu dire, car le fait d'être prisonnier n'est pas par lui-même déshonorant. Il présenterait l'aspect de l'homme frappé au visage qui baise la main de celui qui l'a souffleté. « N'est-ce pas chrétien ? » demanderont quelques serins. Eh non ! car jamais, en aucun cas, une religion décente n'exigera d'un homme qu'il humilie son jugement, qu'il feigne d'approuver ce qu'il con-

damne dans son for intérieur, et lorsqu'une religion émet semblable exigence elle fait la preuve de sa propre dégradation.

Entendons-nous bien : il ne saurait être question d'adresser à Pasternak serait-ce l'ombre d'un reproche — pas plus qu'aux malheureux qui parlent sous la torture. L'événement retombe de tout son poids de honte exclusivement sur ce régime qui, non content de broyer des hommes libres, à l'occasion s'attache à les avilir.

Nous avons déjà connu cela dans un autre contexte ; le scandale est resté identique à lui-même.

Au demeurant, il ne faudrait pas se fier à certaines apparences fallacieuses et s'imaginer que la protestation émise par le Pen-Club, par les écrivains anglais, etc., a eu une efficacité quelconque.

(Suite page 13.)



Comment on récompense un écrivain : « Monsieur Pasternak, partez donc si vous



(Suite de la première page.)

Non. Sachons le reconnaître avec douleur, la cause de la liberté, qui doit nous être à tous sacrée, n'a remporté aucune victoire réelle, et ce serait entrer dans le jeu soviétique que de chercher à se persuader du contraire. L'essentiel est et doit être à nos yeux que l'inaliénable dignité d'un créateur soit sauvegardée dans tous les cas. L'est-elle ici ? On ne peut le prétendre sérieusement.

D'ailleurs que savons-nous de l'existence qui serait faite à cet infortuné après son retour de Stockholm ? De quelles garanties disposons-nous à ce sujet ? La seule idée d'un contrôle quelconque est absurde. Qui pourrait l'exercer et en quel nom ? Nous savons d'autre part qu'il envisage pas de se fixer hors son pays natal ; qui oserait faire grief ?

C'est ici que viennent des remarques que je

crois importantes. Il ne faut à aucun prix que le souvenir de cette histoire s'efface de nos mémoires. Nous avons des conclusions pratiques à en tirer. Je vise ici l'attitude proprement inqualifiable des écrivains soviétiques excluant de leur union l'auteur du *Docteur Jivago*. Par là ils se sont mis au ban d'une certaine communauté, dont l'idée devrait commander nos pensées. Malheureusement cette communauté n'existe pas, et il faut bien convenir qu'un organisme pléthorique et à peu près-impuissant comme l'UNESCO n'en est en aucune façon l'expression même approximative. La preuve irréfutable en est le fait qu'elle ne semble avoir aucunement réagi dans le cas qui nous occupe : apparemment, il n'était pas de sa compétence.

Ce qui ressort clairement à mes yeux de l'affaire Pasternak, c'est l'inanité dangereuse des rencontres que certains préconisent et cherchent à promouvoir

entre écrivains des deux blocs. Je dis dangereuse, car elles tendent à favoriser l'idée mensongère d'une solidarité qui, à l'heure actuelle, ne peut pas exister puisque là-bas morale minima fait défaut.

Mais il faut aller beaucoup plus loin : ce sont aussi les savants — les nôtres — que nous avons à placer en face de leurs responsabilités. Il importe de signaler ici un piège dans lequel il ne faut pas tomber. C'est un fait indéniable et à maints égards heureux qu'une collaboration féconde tend à s'établir depuis quelques mois entre spécialistes des deux blocs. Mais prenons garde : cette collaboration qui, sur le plan technique, doit assurément donner des résultats appréciables, risque fort de se poursuivre en marge des instances humaines fondamentales qui restent la liberté, la paix, la vérité authentique. Il ne faut à aucun prix que nos savants acceptent de laisser creuser cet intervalle entre science d'une part, morale, culture et civilisation d'autre part. Une science si j'ose dire « insularisée » ne peut en fin de compte que se retourner contre l'homme, et un savant qui, de gaieté de cœur, accepte ce risque, est un savant qui trahit. Nous pourrions nommer tel homme de science illustre qui refuse invariablement de s'engager sur le terrain, je ne dis pas seulement de la politique, ce qui est normal, mais de la morale, sous prétexte que ce n'est pas son domaine. Je n'hésite pas une seconde à dire qu'une pareille attitude équivaut à une trahison. Einstein, lui, pressentait l'unité de l'esprit, tout dans sa vie l'atteste, et cela suffit pour que son exemple s'impose à jamais à l'admiration et au respect des hommes.

En résumé, il dépend de nous tous — écrivains, philosophes, artistes, savants — que cette affaire ne se réduise pas à un incident isolé et scandaleux, qu'elle soit au départ d'une nouvelle prise de conscience. Mais je ne puis m'empêcher de craindre, hélas ! que si nous n'y prenons pas expressément garde, si nous ne déployons pas toutes les ressources d'une combativité inventive, elle ne soit rapidement recouverte par l'oubli et l'indifférence. On ne le dira jamais assez : les hommes d'aujourd'hui assistent aux événements comme à des films ; certains leur paraissent déprimants, mais il y a tant de manières de se changer les idées... Ce serait intolérable, et ne pourrait être imputé qu'à l'inertie de tel ou tel d'entre nous. Oui, ce serait notre faute. Que cette pensée nous soit un aiguillon.

Gabriel MARCEL.

# PASTERNAK AU PILORI

L'AFFREUX spectacle a commencé. Hier, ses confrères ont retiré à Pasternak le titre d'« écrivain soviétique » et l'ont exclu (à l'unanimité, bien sûr), de leur association.

Ce n'est que le début du supplice, la première cuillerée de ciguë, le préalable de la dégradation publique.

Demain, l'exclu ne pourra plus faire métier d'écrivain. Aucun éditeur ne publiera ses livres, aucun journal n'insérera ses articles, s'il a encore la témérité, l'innocence d'en écrire. Il perdra ce que le régime appelle avec aplomb les « avantages » de sa profession, c'est-à-dire sa maison, ses droits d'auteur, ses droits de citoyen, et, s'il plaît au pouvoir, son droit de vivre.

Le prix Nobel l'avait élevé un peu au-dessus des autres. Nous le voyons là, en pleine lumière, sur le piédestal malencontreusement glissé sous ses pieds, recevant les premières insultes de

la haine et les premiers coups de la lâcheté.

Que le monde entier puisse voir cette scène hideuse d'un homme seul subissant les préliminaires d'une espèce de lynchage officiel, peu importe ! Le régime est incapable de résister à sa propre nature, une seule main libre dans le périmètre de sa tyrannie est une menace directe qu'il ne peut tolérer, il perd d'un coup tout sang-froid, tout faux semblant de bonhomie ; il réapparaît tel qu'il n'a jamais cessé d'être, irritable et vindicatif, toujours prêt à écraser le moindre germe de liberté et à mobiliser contre l'esprit.

Et il y a encore, chez nous, des intellectuels qui rêvent de porter sa livrée... Soviétiques, ils se verraient aujourd'hui contraints d'accabler Pasternak, quelle que soit la déshonorante inégalité de l'assaut. Français, leur attitude nous donnera bientôt la mesure de leur dignité.

André FROSSARD.

EN PAGE 3 : Le câble d'H. SHAPIRO : Pasternak n'est plus écrivain soviétique.

EN PAGE 9 : Les Prix Nobel de physique et chimie que se partagent trois savants russes (Cherenkov, Franck et Tamm) et un britannique (F. Sanger).

21 Duran  
29 Oct 1958



# L'affaire Pasternak n'est pas close

Un député anglais désapprouve l'attribution du prix à l'écrivain russe  
Un groupe d'écrivains italiens lance un manifeste

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

terminant, l'appel invite les organisations culturelles du monde à s'associer à l'initiative d'écrivains italiens « afin de garantir la dignité de la culture, laquelle une offense a été causée par l'attitude du gouvernement soviétique à l'égard de Pasternak ».

poète russe : « Le peuple ne se souhaite pas de mal à Pasternak »

LONDRES, 4 novembre. — Un député soviétique, M. Dolmatovsky, déclaré au micro de Radio-Scout que le peuple soviétique n'a jamais souhaité de mal à Pasternak.

Pasternak, a ajouté M. Dolmatovsky, « a vécu parmi nous pleine prospérité. Les journaux étrangers ont eu maintes occasions de le voir. Je ne crois que Pasternak doive être déshonoré du peuple soviétique mais à cause de ses propres illusions et de champions de la guerre froide qui utilisent son roman « Le Docteur Jivago » contre la cause de la paix.

Le « Docteur Jivago » introduira-t-il clandestinement en U.R.S.S. ?

LONDRES, 4 novembre. — Une manifestation de réfugiés russes communistes, « l'Union Populaire des Travailleurs », a l'intention de diffuser en Union Soviétique,

sous le manteau, des exemplaires du roman de Boris Pasternak : Dr. Jivago.

Un porte-parole de l'organisation M. Geramine, a déclaré aux journalistes que des exemplaires du Dr. Jivago seront remis aux touristes soviétiques, aux marins et aux hommes d'affaires russes se trouvant à l'étranger. D'autres exemplaires seront introduits clandestinement en U.R.S.S.

L'organisation a obtenu d'un prête russe au pavillon du Vatican à l'Exposition internationale de Bruxelles une copie en russe de l'ouvrage de Pasternak.

M. Crossman : « Une arme fournie aux dirigeants soviétiques »

LONDRES, 4 novembre. — Le député travailliste britannique Richard Crossman commente ce matin dans le Daily Mirror l'affaire Pasternak.

Il affirme que par leur décision, les jurés de Stockholm ont « fourni aux dirigeants soviétiques l'arme que, précisément, il leur fallait pour passer à la contre-offensive contre les forces croissantes de la liberté » à l'intérieur de l'U.R.S.S. « Au lieu d'avancer la cause de la liberté, estime M. Crossman, cette décision aura peut-être tué dans l'œuf l'évolution la plus saine qui s'est manifestée en U.R.S.S. depuis la mort de Staline ».

Le « Docteur Jivago » de Boris Pasternak best-seller en Allemagne

BERLIN, 4 novembre. — Le roman de Boris Pasternak Docteur Jivago a d'ores et déjà battu le record des « best sellers » de l'édition détenue dans l'ancienne capitale du Reich depuis trente-quatre ans par la Montagne Magique (1924) de Thomas Mann.

## L'AFFAIRE PASTERNAK

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

~~Remercions tous ceux qui ont signé notre adresse et, plus particulièrement, MM. André Chamson, Robert Kemp, François Mauriac, Marechal Juin, Georges Duhamel, André Maurois, Maurice Genevoix, Jules Romains, Henri Mondor, Maurice Garçon, Général Weygand, André François-Poncet, Robert d'Harcourt, Henry Bordeaux, Jacques de Lacretelle, Léon Bernard, Jacques Chastenet, Fernand Gregh, de l'Académie française; Roland Dorgelès, Armand Salacrou, Alexandre Arnoux, André Billy, Hervé Bazin, Philippe Hériat, de l'Académie Goncourt.~~

~~Montherlant, René Clair, Yves Gandon, président de la Société des Gens de Lettres; Gabriel Marcel, Henri Breuil, de l'Institut; Jean Schlumberger, Princesse Bibesco, Louis Massignon, professeur au Collège de France; Blaise Cendrars, Jean Cassou, Pierre Descaves, administrateur général de la Comédie-Française; Paul Fort, Francis de Miomandre, cette Casteller, Louis Martin-Chauffier, Roger Haim, directeur du Muséum; Jean Pivoteau, André George, Marcel Aymé, Marc Bernard, Henri Troyat, Michel de Saint Pierre, René Lalou, Jean Guéhenno, François-Régis Bastide, Jean-Marie Domenach, Jules Roy, Béatrix Beck, Daniel Guérin, Albert Grenier, Maurice Nadeau, Bertrand Imbert, chef des Expéditions antarctiques, et Mme Saint-Exupéry-Imbert, Robert Mallet, Janine Bouissounouse, Louis de Villemor, Jean Dutourd, Luc Estang, Henri Clouard, André Dhôtel, Marcel Sauvage, Pierre Humbourg, Pierre-Henri Simon, Jean Rousselot, Paul-André Lesort, Pierre Courthion, Guy Mazeline, Jean Cayrol, Roger Ikar, Claude Aveline, Edouard Peisson, Eugène Ionesco, Paul Vialar, Michel-Droit, André Soubiran, Jules Supervielle, Henri Pourrat, Françoise Mallet-Joris, Pierre Bost, Pierre Seghers, Michel Butor, Jean Paulhan, Raymond Las Vergnas, Armand Lanoux, Marc Blancpain, Jeanne Galzy, Dominique Rolin, Edmond Humeau et les poètes de La Tour de feu, Jean-Louis Bory, Francis Ambrière, Delany, Jacques Perret, Jean Rostand.~~

Nous nous excusons auprès de tous ceux dont les signatures nous sont parvenues trop tard pour pouvoir être mentionnées ici.

(1) Emmanuel Vitte. — (2) Gallimard.

# L'affaire Pasternak n'est pas close

- Un groupe d'écrivains italiens lance un manifeste.
- Un député britannique désapprouve l'attribution du prix à l'écrivain soviétique.

ROME, 4 novembre. — Un groupe d'écrivains italiens, parmi lesquels figurent Ignazio Silone, Eugenio Montale, Ugo La Malfa, etc., a lancé aujourd'hui un appel solennel pour protester contre « la violence faite à l'écrivain soviétique Boris Pasternak ».

« La gloire de Pasternak en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, déclarent notamment les écrivains italiens, ne dépend d'aucun pouvoir constitué et ne peut être obscurcie par quelque puissance que ce soit. Nous n'avons jamais mieux compris cela que devant le spectacle de l'Etat soviétique, tout entier mobilisé pour étouffer l'œuvre et la personnalité d'un écrivain, mais ne parvenant pourtant qu'à lui donner un relief toujours plus grand ».

« Une offense a été faite à la culture »

Le manifeste demande ensuite à « tous les hommes libres » d'interrompre tout rapport avec ceux qui se sont faits les persécuteurs de Pasternak « tant que ne sera pas formellement et concrètement garanti à Boris Pasternak le droit au travail et le droit de participer à la vie de la culture mondiale, qui sans lui serait diminuée ».

(SUITE PAGE 10, COLONNE 3)

## L'affaire PASTERNAK

Une adresse de sympathie à Boris Pasternak a recueilli des centaines de signatures et qu'elle eut paru dans la presse. Elles ont de tous les horizons, témoignant que l'accusation portée contre l'Académie suédoise d'avoir fait un geste politique sans aucun fondement. On sait qu'elle a été chaque année l'ensemble d'une œuvre est donc le poète, le traducteur, l'auteur de Récit (1) et d'Essai d'autobiographie (2) qui a reçu le prix Nobel. La vérité, que les académiciens de Stockholm, ont jugé aucun écrivain soviétique digne de recevoir cette haute récompense, se sont vu que le succès remporté dans le monde du Docteur Jivago leur ait fourni l'occasion de réparer l'injustice dont souffrait, à leurs yeux, la littérature russe; celle-ci, en effet, n'avait pas figuré au palmarès du Nobel de littérature depuis qu'Ivan Bounine, il y a cinq ans, obtint le prix.



# L'AFFAIRE PASTERNAK

les autorités soviétiques ne m'en ont fait le reproche, ni alors ni par la suite.

De longs mois passèrent. Lorsque je souhaltais revoir Pasternak, à la veille d'un départ en vacances, le temps me fit défaut. C'était au printemps 1957. L'écrivain séjournait à Moscou. Il souffrait d'une sciatique. Je me rendis à son appartement de la rue Laccrainski. On me dit que l'écrivain était hospitalisé et l'on me déconseilla toute visite.

Une semaine plus tard, à Milan, l'éditeur Feltrinelli m'apprit que la maison soviétique éditant les œuvres de Pasternak (la « Goslitizdat », je crois), lui avait demandé de différer jusqu'en septembre 1957, la publication du « Docteur Jivago ». Fort courtoisement, Feltrinelli déféra à la demande soviétique. A Milan, je n'entendis jamais parler de la très longue lettre portant la signature d'un groupe d'écrivains soviétiques, et qui détermina les mesures prises contre Pasternak. Ce dernier ne m'en avait jamais parlé. J'ignorais donc tout de cette lettre jusqu'au jour où la presse soviétique, irritée par l'attribution du prix Nobel à Pasternak, en octobre 1958, mentionna, entre autres, que l'écrivain en avait pris connaissance dans le courant de l'été 1956.

## Olga Ivinskaïa entre en scène

A mon retour à Moscou, mon épouse, restée dans la capitale soviétique pendant mon absence, me fit savoir qu'une dame, dont le nom lui échappait, était venue à notre domicile pour m'entretenir « d'une affaire concernant Pasternak ». Une affaire urgente, avait-elle précisé. Je me servis du numéro téléphonique laissé par la visiteuse. Au bout du fil, c'était Olga Ivinskaïa.

Nous nous rencontrâmes. D'emblée Olga Ivinskaïa me dit que la position de Pasternak lui inspirait bien des préoccupations. Dans les hautes sphères littéraires de l'U.R.S.S.

venait de recevoir une mise en demeure : il devait demander à Feltrinelli la restitution de son manuscrit. La menace de mesures graves à l'encontre de l'auteur accompagnait cet ultimatum. Insensible aux pleurs de sa compagne, Pasternak refusait de plier sous la menace. Je devais aller le voir.

## Il repousse ma "mission de charité"

Mon second entretien avec le célèbre écrivain russe fut moins facile que le premier. Le tempérament de Pasternak était à la fois cordial, délicat et magnanime ; mais à certains moments il se révélait orgueilleux, et ses instants de rébellion étaient terriblement coléreux.

Il s'insurgea contre notre « mission de charité ». Aucun de nos arguments n'eut prise sur lui. Il nous accusa de lui manquer de respect, de le considérer comme un homme sans dignité. « Et puis, lança-t-il, que penserait l'éditeur Feltrinelli d'une telle inconstance, alors que quelques jours plus tôt une lettre de Pasternak l'informait que la publication du « Docteur Jivago » était « le but principal de la vie de l'auteur » ? « Non, s'écria Pasternak, je ne veux pas passer pour un lâche. »

Je ne cédai pas à la fatigue et, inlassablement, je poursuivis mon argumentation. Je lui dis que Feltrinelli serait compréhensif, que la partie n'était pas encore terminée, car si le principal adversaire de Pasternak était un écrivain russe dépourvu de talent et de ce fait jaloux de la notoriété de l'auteur du « Docteur Jivago », d'autres parmi les intellectuels soviétiques pourraient intervenir en vue d'un compromis raisonnable.

Pasternak signa alors le télégramme destiné à Feltrinelli.

Deux jours plus tard, le traducteur italien du « Docteur Jivago » vint à Moscou. Il ne semblait plus possible, nous dit-il, de bloquer la publication de l'œuvre de Pasternak. Il





A mon retour à Moscou, mon épouse, restée dans la capitale soviétique pendant mon absence, me fit savoir qu'une dame, dont le nom lui échappait, était venue à notre domicile pour m'entretenir « d'une affaire concernant Pasternak ». Une affaire urgente, avait-elle précisé. Je me servis du numéro téléphonique laissé par la visiteuse. Au bout du fil, c'était Olga Ivinskaïa.

Nous nous rencontrâmes. D'emblée Olga Ivinskaïa me dit que la position de Pasternak lui inspirait bien des préoccupations. Dans les hautes sphères littéraires de l'U.R.S.S. des jugements sévères portés contre le « Docteur Jivago » présageaient une campagne contre l'auteur ; la sécurité de ce dernier était en cause.

Que pouvait-on faire pour « dépassionner » les esprits ? Une formule de compromis lancée dans les milieux de l'édition soviétique était venue à l'oreille d'Olga Ivinskaïa. Il s'agissait d'apporter un certain nombre de modifications au texte de « Docteur Jivago » et de supprimer quelques passages du livre. Je promis à Olga Ivinskaïa d'intervenir auprès de Feltrinelli tandis que, de son côté, elle se proposait de convaincre Pasternak, seul maître de son texte.

Nous ne fûmes pas en mesure de réaliser ce projet. Olga Ivinskaïa revint me voir. Des larmes coulaient sur son visage. Pasternak

ment, je poursuivis mon argumentation. Je lui dis que Feltrinelli serait compréhensif, que la partie n'était pas encore terminée, car si le principal adversaire de Pasternak était un écrivain russe dépourvu de talent et de ce fait jaloux de la notoriété de l'auteur du « Docteur Jivago », d'autres parmi les intellectuels soviétiques pourraient intervenir en vue d'un compromis raisonnable.

Pasternak signa alors le télégramme destiné à Feltrinelli.

Deux jours plus tard, le traducteur italien du « Docteur Jivago » vint à Moscou. Il ne semblait plus possible, nous dit-il, de bloquer la diffusion de l'ouvrage. Feltrinelli avait déjà fait transmettre la copie du texte original à de nombreux éditeurs étrangers.

(A-sulvre.)

Copyright Mondial Press Milan.

Traduit de l'italien par Marcel GROS.

## LUNDI

Boris m'avertit :

"On me tend un piège"



BORIS PASTERNAK, peu avant sa mort, ne dissimulait pas son inquiétude quant au sort que les autorités soviétiques réserveraient, après sa disparition, à sa compagne Olga Ivinskaïa.

## BANQUE DE FRANCE

Le compte rendu des opérations de la BANQUE DE FRANCE pour l'exercice 1960 vient d'être présenté à M. le président de la République.

Comme les années précédentes, ce document comporte trois parties. La première décrit l'évolution de l'économie intérieure et du commerce extérieur. La seconde, consacrée à l'examen des éléments dont dépend de façon plus directe la tenue du franc, expose les facteurs qui ont agi sur les réserves de change et sur la trésorerie de l'Etat, et décrit la politique suivie en matière de crédit. La troisième analyse l'évolution du bilan de la banque.

En conclusion, le rapport donne un aperçu des perspectives qui s'offrent à la France, au printemps de 1961.

AVIS FINANCIERS

BANQUE

# LA BOURSE

et les commentaires de Jean WIEDMER

DU VENDREDI 5 MAI 1961

A la veille du week-end, la réserve s'accroît chez les opérateurs. Les offres l'emportent très souvent sur les demandes. On ne trouve pratiquement plus de mouvements de hausses localisés, comme ce fut le cas lors des dernières séances. Toutefois, les cours de la veille ne sont que très modérément altérés.

L'emprunt Pinay poursuit son avance, et les rentes, en général, conservent de bonnes dispositions. En revanche, les banques sont alourdies. Les constructions électriques font preuve de résistance, mais les métallurgiques et les produits chimiques sont discutées.

Les valeurs nord-africaines et les pétroles ne s'écartent guère de leurs cours précédents.

Le calme règne au compartiment des valeurs internationales... Les américaines, toujours bien influencées par Wall Street, sont fermes. Mais c'est parmi les titres belges que l'on trouve la principale progression de la journée : Vieille Montagne gagne 87 NF.

Sur le marché de l'or, l'activité a peu varié ; le volume des échanges passe de 5,97 millions de NF à 5,61 millions. Légère tension du cours du lingot et des principales pièces.

• La PATERNELLE-VIE a réalisé un bénéfice de 2,8 millions de NF au cours de l'exercice 1960, contre 1,9 million de NF en 1959. Le conseil proposera à l'assemblée du 26 mai la distribution d'un dividende de 7 NF par action, au lieu de 6,50 NF.

• La PATERNELLE RISQUES DIVERS

• Le bénéfice de BANANIA, en 1960, ressort à 2,5 millions de NF contre 2,1 millions de NF en 1959. Le conseil proposera la répartition d'un dividende net de 10 NF par action, contre 8 NF l'année dernière.

• DELATTE ET FROUARD REUNIS : le bilan de l'année 1960 se totalise à

## Les principales variations de la journée

(Les valeurs non mentionnées n'ont pas subi d'écart sensible)

### EN HAUSSE

3 % Perpétuel .....	78	+ 0,00
3 1/2 % 52-58 .....	123	+ 0,70
Dynamite (Cie) .....	540	+ 10
Cdit Fonc. Immobil. ..	285	+ 7
France Vie .....	410	+ 15
Cie des Compteurs .....	753	+ 40
Cie des Lamp. part ..	539	+ 15
Fse Glycérines .....	825	+ 21
Cellulose du Pin .....	805	+ 16
S. I. F. A. ....	766	+ 18
O. V. A. I. M. ....	354	+ 14
Magas. Louvre .....	235	+ 6
Lesieur .....	776	+ 10
Permière Vichy .....	65	+ 3
O. V. A. I. M. ....	39	+ 2,75
Alg. Prod. Chimiq. ....	159	+ 3,80
Ouenza .....	89	+ 3
Ciments Maroc .....	247	+ 8
Indo. Electricité .....	755	+ 87
Vieille Montagne .....	391	+ 7
Intern. Nickel .....	530	+ 16
Cdit F. Eco-Canad. ....		

### EN BAISSSE

Finalens .....	246	- 0
Sofinord .....	223	- 7,10
Rente Foncière .....	1382	- 48
Finarep S.A. ....	87	- 3

Progil .....	845	- 15
Produits Azotés .....	837	- 17
Usines de Melle .....	790	- 22
Jean Lefebvre .....	890	- 27
Drag. Trav. Publics ..	191	- 7
Gda Trav. Marseille ...	320	- 9
Celtex .....	1067	- 53
Astral Celluco .....	145	- 5
Eaux Vichy .....	390	- 17
Béghin .....	650	- 13
Say .....	161,50	- 4,90
Union Sucrière Aisne ...	202	- 5
Librairie Hachette ....	1880	- 53
Pierrefitte .....	240	- 10
Alcan Safic .....	349	- 7
Afrique Occidentale ..	385	- 7
Africaine Mines .....	349	- 8
Reichhold nouv. ....	218	- 6
Anglo American .....	82	- 2,40
De Beers siccov. ....	66,20	- 2,80
M'Dilla .....	47,10	- 2,40
Min. Ht-Katanga .....	158	- 5
Kinta .....	223	- 6

### OR ET DEVICES

Cours précéd.	Cours du jour
NF	5610
	27,20

www.archivaexilului.ro



# TOUTE LA VÉRITÉ SUR

par

## Sergio d'Angelo

Sans l'intervention de cet homme, le journaliste et écrivain italien Sergio d'Angelo, les pays de l'Ouest n'auraient peut-être jamais connu le dernier chef-d'œuvre de Boris Pasternak : « Docteur Jivago ». Ancien militant du parti communiste italien, c'est d'Angelo, en effet, qui rapporta d'U.R.S.S., en 1956, le manuscrit de ce roman à l'éditeur milanais Feltrinelli. Alors que « Docteur Jivago », interdit par Moscou, circulait en Union soviétique sous le manteau, recopié sur des cahiers d'écolier, Feltrinelli le faisait traduire du russe en italien.



NUL n'a compris, à l'Occident, pourquoi les autorités soviétiques se sont acharnées, alors que la « destalinisation » battait son plein, à alourdir les derniers instants de l'écrivain Boris Pasternak, dont l'œuvre valut à l'auteur, décédé il y a un an, le Prix Nobel de littérature 1958. Nul n'a compris encore pourquoi, quelques mois après la disparition de Boris Pasternak, sa compagne Olga Ivinskaïa et la fille de cette dernière, Ira, étaient frappées de graves peines de prison. Un épais mystère planait et plane encore sur ces événements. Pourquoi des intellectuels soviétiques se sont-ils attaqués à une œuvre que M. Krouatchev devait considérer lui-même, semble-t-il, d'esprit conforme à l'évolution de l'Union Soviétique post-stalinienne ? Pourquoi a-t-on contraint Pasternak à décliner le Prix Nobel ? Pourquoi avait-on continué à le brimer ? Et que sont devenues les sommes énormes produites par la vente à l'étranger du dernier ouvrage de Pasternak, « Le Docteur Jivago » ? Car, dans cette étrange histoire, rien ne manque pour accentuer ses reliefs mystérieux, pas même des manipulations d'argent. Le seul qui pouvait apporter un témoignage positif sur ce drame est Sergio d'Angelo, ami et confident du grand défunt. Il peut le faire pour la simple raison qu'il en a été, après Pasternak, le principal acteur. Sergio d'Angelo a séjourné longuement en U.R.S.S., où il a lié de nombreuses relations. Voici ce témoignage extraordinaire que « Paris-Jour » publie en exclusivité. — M. G.

Je dois, avant tout, m'expliquer. Lorsque l'Occident apprit, il y a quelques mois, la condamnation d'Olga Ivinskaïa et de sa fille Ira, on me pressa de toutes parts de faire connaître publiquement ce que je savais d'une affaire à laquelle je fus directement ou indirectement mêlé. Mon premier mouvement fut de porter immédiatement mon témoignage devant l'opinion mondiale. Mais les quelques heures de réflexion que je m'accordai avant de céder à ce mouvement me conduisirent à une autre décision. Je pris le parti d'attendre.

Il faut se souvenir des circonstances de l'époque. La radio soviétique donnait de l'événement une version contre laquelle je devais m'inscrire, en faux, car elle ne correspondait pas à ce que je savais. Mon témoignage n'eût pas manqué d'être considéré par les Russes comme un acte d'hostilité à leur encontre et non comme l'expression de mon profond désir de servir la justice. J'aurais été accusé de jeter de l'huile sur le feu. La position des condamnées risquait de s'aggraver en ce sens qu'une politisation du débat international aurait eu pour conséquence d'enlever à la compagne de Boris Pasternak et à sa fille toute chance d'escompter un acte de clémence des autorités soviétiques, voire d'une révision du procès.

Je fis part de mes vues et de mes doutes à l'avocat de M. Feltrinelli, l'éditeur milanais qui, par mon entremise, prit, le premier en Occident, connaissance du manuscrit du « Dr. Jivago ». L'avocat me conseilla d'attendre. L'éditeur, me dit-il, se proposait de discuter de l'affaire avec des représentants qualifiés de l'Union Soviétique.

# Première rencontre avec le poète écrivain soviétique

www.arhivaexilului.ro

chemise russe et d'un pantalon de travail. Il constitue-t-elle pas le meilleur exercice pour



journaux italiens. Pour preuve de sa volonté d'éviter toute polémique, M. Feltrinelli s'abstint de publier les nombreuses lettres qu'il avait reçues de Boris Pasternak. Les Russes devaient donc, à son avis, tenir compte de sa bonne foi et consentir à un réexamen de la condamnation d'Olga Ivinskaja et de sa fille Ira.

## J'étais alors communiste

Dès lors, je n'eus qu'à rester sur ma décision : attendre. Je ne cédaï certes pas à un excès d'optimisme. Je me dis simplement qu'il ne fallait compromettre aucune chance, si faible fût-elle, d'aider les condamnées.

Mon attitude réservée suscita beaucoup de critiques et, cela va de soi, une foule d'informations inexactes sur l'affaire Pasternak, et ses développements. Mais devais-je vraiment agir différemment ? Certes, des mois sont passés depuis la condamnation d'Olga Ivinskaja et d'Ira. Aucun signe encourageant n'est venu depuis du côté soviétique. Toutefois, d'avoir observé le silence jusqu'à présent me donne maintenant l'avantage de parler à un auditoire « dépassionné » donc plus attentif, en quelque sorte une démonstration de vérité. J'espère obtenir non seulement l'audience de l'opinion publique occidentale mais surtout celle des autorités soviétiques. Je m'adresse à ces dernières avec seul souci la franchise et sans la moindre intention polémique.

Pour tenter d'effacer un point de l'acte d'accusation dressé contre Olga Ivinskaja, je dois remonter au mois de mai 1956, lorsque je reçus de Pasternak le texte dactylographié de son livre « Dr Jivago ». Je dois dire que cet épisode n'est nullement chargé des péripéties romanesques décrites par quelques journalistes.

Je militais à l'époque dans le parti communiste italien. Je me trouvais depuis deux mois à Moscou, pour développer une activité susceptible de me retenir en Union Soviétique deux bonnes années encore. En marge de cette activité, je m'occupais de littérature. Je me livrais à cette dernière occupation à la fois par goût personnel et par obligation. J'avais, en effet, conclu avec l'éditeur milanais Feltrinelli, un accord aux termes duquel je devais lui signaler les nouvelles les plus intéressantes de l'édition soviétique aussi bien en ce qui concerne les romans que les œuvres poéti-

ques. Je conserve encore de cette période de prospection littéraire en U.R.S.S. des notes relatives à mes recherches et à mes découvertes. Divers noms d'auteurs soviétiques y figurent, ainsi que leurs adresses et les titres de leurs œuvres. J'ai encore sous les yeux des extraits de critiques littéraires parues dans la presse soviétique ou diffusées par Radio-Moscou. Je dispose toujours des copies des feuillets envoyés en Italie, où je mentionnais les plus récentes manifestations littéraires en U.R.S.S. les prix des ouvrages, etc.... Et j'ai là sur ma table de travail cet extrait d'une émission littéraire de Radio-Moscou :

« La publication de l'œuvre de Boris Pasternak, « Dr. Jivago », est imminente. Il s'agit d'un roman écrit sous forme de journal, qui relate les événements survenus en trois quarts de siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale. »

Je transmis cette note en Italie. Le rédacteur en chef de la maison Feltrinelli y attacha un grand intérêt. Il me demanda de lui procurer rapidement une copie ou les épreuves du manuscrit.

## Il me remet le manuscrit du "Docteur Jivago"

Mon correspondant italien était loin d'imaginer que sa demande pût contrevenir aux dispositions de la loi soviétique. Il n'entrerait nullement dans ses intentions de m'inciter à accomplir un acte délictueux ou simplement de nature à déplaire aux Russes. Il était du reste lui-même communiste convaincu. Son unique propos était de prendre de vitesse les concurrents occidentaux de la maison Feltrinelli, en assurant à cette maison le droit de publier le livre de Pasternak aussitôt après la parution de l'édition soviétique.

Dans le même esprit, je pris, par un beau matin ensoleillé, le train pour le village de Peredelkino, où vivait Boris Pasternak. Un très loyal citoyen soviétique, qui occupe actuellement des fonctions de confiance dans l'appareil politique de son pays, m'accompagnait. Il ne voyait rien de mal dans mes démarches. Tout au contraire, il estimait que cette initiative était heureuse.

Nous n'avions pas averti Pasternak de notre visite. Nous trouvâmes l'écrivain « bricolant » dans son atelier. Il était vêtu d'une

deux pièces et une longue conversation commença. Pasternak nous raconta qu'alors qu'il était étudiant, il avait effectué un séjour à Milan et à Venise. S'il n'avait pu voir Rome, ce fut faute d'argent. Il fut, naturellement, question de l'Italie d'aujourd'hui. Je remarquai qu'au cours de cet échange de propos l'écrivain n'employa — et c'est chose rare dans son univers littéraire — aucun lieu commun.

Pasternak se montra très surpris lorsqu'il apprit l'objet de ma visite ; de toute évidence, l'idée de nouer des rapports avec un éditeur étranger n'avait jamais traversé son esprit. Pendant que je développais mon argumentation, je le vis hésitant, pensif. Il ne paraissait pas convaincu que le « Docteur Jivago » serait publié en Union Soviétique. Il semblait croire plutôt le contraire. Je lui demandai si son livre avait fait l'objet d'une appréciation négative d'un quelconque collaborateur de la maison éditrice soviétique. « Non », me dit-il.

Alors j'insistai. Je fis valoir le fait que la publication de l'ouvrage avait déjà été annoncée officiellement, que le climat politique n'était en rien comparable à celui de l'ère stalinienne, que son manque de confiance ne se justifiait pas. Au terme de mon argumentation, il se rendit à mes raisons. Pasternak nous quitta quelques instants. Il revint avec le manuscrit qu'il me remit.

## "Venez à mon exécution"

Au moment de la séparation, sur le seuil de sa demeure, l'écrivain nous dit, en riant : « Vous, vous êtes dès maintenant invités à mon exécution ». La boutade me fit rire et je retournai à Moscou persuadé que Boris Pasternak ne se rendait pas encore compte de la valeur du « dégel ». Je pensais aussi que, dans le nouveau climat soviétique, les citoyens de l'U.R.S.S. ne sauraient être privés de la lecture de l'œuvre d'un grand écrivain.

Assurément, me disais-je, le roman reflètera l'esprit particulier de Pasternak, ses goûts et ses conceptions, que les communistes ne peuvent partager. Mais qu'importe ? Les communistes auront toute latitude de discuter et de critiquer l'œuvre de Pasternak publiquement. La confrontation des idées ne

Quelques jours plus tard, je partis pour Berlin. Ce déplacement, sans intérêt en soi, puisque son seul objet était la régularisation de certains détails de mon passeport, suscita des hypothèses rocambolesques. J'avais, certes, emporté une copie du « Docteur Jivago », mais à seule fin de la relire attentivement. On peut aisément supposer que j'aurais pu la faire parvenir en Italie directement de Moscou, ce qui rend inutiles toutes affabulations sur mon voyage à Berlin. L'éditeur Feltrinelli vint me rejoindre dans cette ville. Je lui remis le texte dactylographié du livre.

Je ne connaissais pas encore Olga Ivinskaja. Je n'entendis prononcer son nom qu'un an plus tard. Il est donc certain qu'elle n'avait pu en aucune manière déterminer la décision de Pasternak d'envoyer son ouvrage à l'étranger, puisqu'en tout état de cause, elle n'aurait pas eu le temps de le faire.

## Les nuages s'accumulent

Pour éloigner toute idée de polémique — au demeurant inutile — j'écarterai de ce récit l'histoire des rapports entre les autorités soviétiques et l'éditeur Feltrinelli pendant toute la période proche de la parution en Italie du « Docteur Jivago ».

En ce qui me concerne, je dirai simplement que, pendant toute la durée de mon séjour à Moscou, je n'ai jamais fait mystère de ma rencontre avec Pasternak et des résultats issus de cette rencontre. J'en avais parlé à des amis et à des personnages du parti communiste italien, sans provoquer chez mes interlocuteurs un sentiment de désapprobation.

Ce n'est que vers la fin de l'été 1956 qu'un Italien, communiste notoire, qui avait vécu longtemps en U.R.S.S. et souffert des exactions staliniennes, me fit savoir que les autorités soviétiques désavouaient mon initiative.

« Le dégel, me dit-il, ne signifie pas le droit de passer au-dessus des lois. Et la loi stipule qu'aucune œuvre inédite ne peut être exportée sans une autorisation spéciale des organismes compétents. »

Selon ce raisonnement, ma faute était indéniable. Je dois toutefois reconnaître que



# TOUTE LA VÉRITÉ SUR

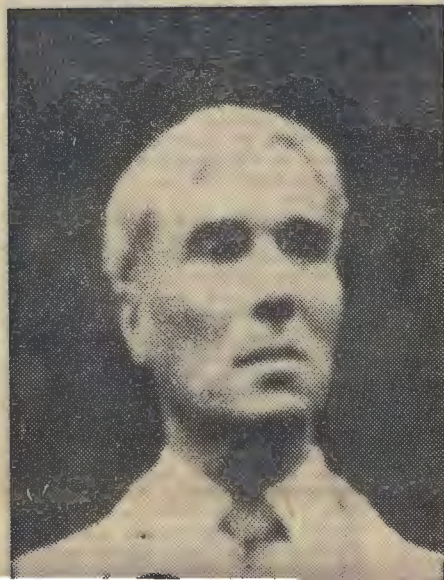
**S**ERGIO D'ANGELO, journaliste et écrivain, qui militait naguère dans les rangs du parti communiste italien, s'est lié d'amitié, à Moscou, avec le grand poète-écrivain soviétique Boris Pasternak (voir « Paris-Jour » du 6-7 mai). Celui-ci lui a confié en 1956 le manuscrit de son dernier chef-d'œuvre, « Docteur Jivago ».

L'éditeur milanais Feltrinelli, auquel d'Angelo remet ce roman, interdit en U.R.S.S., le publie en Italie. Rapidement, tous les pays occidentaux, la France en tête, sont enthousiasmés par l'extraordinaire fresque d'un demi-siècle d'histoire russe qu'a réalisée Pasternak dans cet ouvrage. Mais, bientôt, les ennuis commencent pour l'illustre écrivain, auquel les autorités soviétiques ne

pardonnent pas d'avoir été couronné « Prix Nobel 1958 ». À la veille de sa mort, il y a un an, Pasternak, âgé de soixante-dix ans, dit son inquiétude quant au sort qui sera fait, après sa disparition, à sa compagne, Olga Ivinskaja, et à la fille de cette dernière, Ira. Elles ne tarderont pas à être jetées en prison, comme il l'avait pressenti.

## 2<sup>e</sup> article

**P**OUR un temps l'affaire se stabilisa. Nul ne troubla la quiétude de Pasternak. La parution de son livre en Italie resta ignorée pendant un an encore du citoyen soviétique. Le cas Pasternak paraissait classé. Les derniers mois que je passai en U.R.S.S. me permirent de rencontrer à plusieurs reprises Olga Ivinskaja. Chaque fois que des fragments du « Docteur Jivago » me venaient à l'esprit, j'associais l'image de l'héroïne, Lara, à celle de la compagne de l'écrivain.



Olga Ivinskaja n'était plus très jeune mais elle restait vivace et énergique. Une vie chargée d'épreuves avait formé son caractère, dont le trait dominant était cette force d'abnégation dont elle usait jusqu'à l'épuisement pour écarter de Pasternak les risques de l'existence.

Olga Ivinskaja restait étrangère à la politique. Ses sujets de conversation préférés demeuraient la musique et le théâtre classique. Ira, sa fille, une belle adolescente aux yeux en amande, poursuivait des études de lettres ; son fils Dmitri rêvait de devenir marin.

Je revis Pasternak pendant cette période. Et ce fut le jour de mon départ, à Noël 1957, qu'un second litige nous opposa, sans pour autant rompre notre affection, car l'objet même du litige était d'ordre amical.

Je me trouvais dans la maison de Pasternak. J'étais sur le point de quitter l'Union Soviétique. L'écrivain me confia une lettre destinée à Feltrinelli. Mais il voulait que je la lise.

La lecture de ce document me laissa, un instant, sans voix. Pasternak signifiait à

# Boris m'écrit : « On me tend un piège ! »

par Sergio d'Angelo

Quelques mois plus tard, il est vrai, un personnage de l'état-major littéraire de l'U.R.S.S. lui conseilla d'accomplir cette démarche. Pasternak formula des soupçons sur les mobiles de cette suggestion.

Pour ma part, mon devoir me dictait d'obéir aux demandes de l'écrivain. J'étais à l'origine de ses déboires. Aussi, sans attendre davantage, me mis-je à la recherche d'une voie propre à faire parvenir à Pasternak

des prélèvements n'ont pas réduit le montant au-dessous de ce chiffre, disons jusqu'à cent mille dollars).

» Agissez ensuite sans m'en rendre compte (sur ce thème, voir [www.arnivaexilulupro](http://www.arnivaexilulupro) pour la correspondance) avec un certain avantage pour vous, car je ne voudrais pas que votre perte de temps et vos fatigues restassent sans récompense.

» J'ai mentionné ci-dessus les prélèvements faits chez Mme de Provent





● Abandonné de tous, Pasternak était la proie de l'angoisse et de la souffrance physique.

Soviétique. L'écrivain de ma lettre destinée à Feltrinelli. Mais il voulait que je la lise.

La lecture de ce document me laissa, un instant, sans voix. Pasternak signifiait à Feltrinelli qu'il me faisait cadeau de la moitié de ses droits d'auteur sur la vente du « Docteur Jivago ».

Revenu de ma stupeur, je pris la chose en plaisantant. Puis j'invitai Pasternak à reprendre sa lettre. Je ne voulais pas que Feltrinelli pût penser, ne fût-ce qu'un instant, que j'aurais pu provoquer une telle décision. L'écrivain, soutenu par Ivinskaja, ne voulut point en démordre. Il ne me restait plus qu'à tracer un grand « non » sur la lettre. « Vous êtes fou », me dit Pasternak en m'embrassant.

Je revins en Italie. Je ne sollicitai jamais la moindre gratification pour mes démarches. Le « Docteur Jivago », selon l'expression de l'auteur, effectuait « son voyage autour du monde ». Tout semblait calme. Pasternak s'adonnait à ses travaux habituels. Les nouvelles qui me parvenaient de Peredelkino faisaient état de sa bonne condition physique, de ses bonnes dispositions d'esprit.

La bourrasque se déclencha en octobre 1958 avec l'attribution à Boris Pasternak du Prix Nobel. L'Association des écrivains soviétiques exclut Pasternak de ses rangs. Son gagnepain — les traductions littéraires — lui fut enlevé. Abandonné de tous, Pasternak était la proie de l'angoisse et de la souffrance physique.

## Une fortune à Liechtenstein

C'est alors que je commençai à m'intéresser sérieusement à ses droits d'auteur. Je savais qu'une fortune était amassée à son nom dans une banque du Liechtenstein. Mais comment pouvait-il l'utiliser ?

Quelques modestes envois lui étaient déjà parvenus, mais non par mon intermédiaire. Le problème de son pain quotidien n'était pas résolu pour autant. Et, dès le début de 1959, Pasternak confia à ceux qui l'approchèrent ses préoccupations quant à son avenir immédiat.

Un de nos amis communs m'informa alors par lettre que Pasternak comptait sur mon aide. L'auteur du « Docteur Jivago » pensait que, grâce à mes nombreuses relations en Union Soviétique, j'étais en mesure d'agir rapidement.

Pasternak n'envisageait pas l'utilité de démarches officielles. Les temps n'étaient pas favorables. Certains de ses censeurs l'accusaient d'avoir publié à l'étranger « un pamphlet antisoviétique ». Le qualificatif de « traître » lui était souvent adressé. Il dut refuser le Prix Nobel. Comment pouvait-il, dès lors, demander aux autorités soviétiques le rapatriement de ses droits d'auteur, apparemment considérés comme « le prix de la trahison » ?

Pour ma part, mon attitude d'obéir aux demandes de l'écrivain. J'étais à l'origine de ses déboires. Aussi, sans attendre davantage, me mis-je à la recherche d'une voie propre à faire parvenir à Pasternak les sommes réclamées.

## "Envoyez-moi 100.000 dollars..."

Vers le mois de mars 1959, j'informai l'auteur, par lettre, de la réussite de mes efforts. Bien entendu, je fis acheminer cette lettre par une voie détournée. Je demandai à Pasternak une délégation auprès des dépositaires de ses fonds. L'emploi dans ma lettre d'un terme russe (« vklad ») peu clair fit penser à l'auteur du « Docteur Jivago » que je lui demandais une procuration générale.

Je crois opportun de rendre public le texte intégral de la réponse de Boris Pasternak. Un nom cependant disparaît de ce texte. L'omission est conforme au vœu exprimé par la personne intéressée.

« Le 6 avril 1959. Cher Serge, je vous remercie pour votre lettre. Dans notre souvenir il n'y a pour vous qu'amitié et gratitude. Bien des choses se sont passées depuis notre dernière rencontre. Nos plans, projets et vœux de l'époque (problèmes d'édition, traductions littéraires, etc.) ont été dépassés par la réalité, bien au-delà de nos plus audacieuses hypothèses. Les choses ont pris un aspect démesuré, compliqué. Mais tout n'est pas allé dans le mauvais sens. Certaines menaces qui pesaient sur ma sécurité ont disparu ; d'autres risques par contre se sont accentués.

« Je vous remercie pour l'aide que vous m'offrez. Je suis livré à un sentiment d'incertitude. On me propose le transfert officiel de mes fonds, mais je me demande si cette proposition ne dissimule pas un piège. Mes ennemis pourraient ainsi me couler plus rapidement (tant est grand le désir de me détruire, tant il est vrai que je ne vois chez mes interlocuteurs que ce désir, bien que l'on s'empresse de me dire que tout a été fait pour moi, pour mon bien, que mon comportement seul empêche la conciliation — quelle bassesse !).

« Aucune décision n'a été prise en ce qui concerne le transfert officiel des fonds. Aussi est-il possible qu'à la dernière extrémité je fasse appel à votre bonne volonté. Mais d'ores et déjà utilisez toutes vos possibilités en vue de toutes éventualités sans attendre le dernier moment.

« Je ne puis cependant vous délivrer une procuration générale parce que, depuis longtemps déjà, Mme de Proyard en détient une. Adressez-vous à cette dame pour lui demander conseil. Si elle approuve votre initiative (comme vous, Mme de Proyard est une amie ; comme vous, elle me l'a démontré pleinement) elle réservera pour l'accomplissement de votre plan une somme assez importante (disons, au cas où mes précéd-

vous, car je ne voudrais pas que vous, de temps et vos fatigues restassent sans récompense.

« J'ai mentionné ci-dessus les prélèvements d'argent sur mon dépôt chez Mme de Proyard. Je lui avais, en outre, adressé une liste de personnes auxquelles je désirais faire des dons. Vous figurez sur cette liste pour la somme de dix mille dollars, tout comme mes sœurs. Pardonnez-moi pour la modicité de la somme. Cela n'a plus aucun rapport avec mes premières propositions. Mais il est entendu que les fonds qui vous seront versés pour le soutien financier que vous voulez m'assurer n'ont rien de commun avec ces dix mille dollars qui, en tous les cas, vous appartiennent. J'ai demandé également que l'on remit deux mille dollars à...

## Les livres me parviennent

« La procuration donnée à Mme de Proyard est la conséquence des derniers événements. Comme je l'ai fait avec vous, de la même manière amicale, je lui ai parlé de l'autobiographie et de beaucoup d'autres choses. Elle en a fait la traduction et son travail a précédé l'édition italienne. En outre, nous sommes, elle et moi, spirituellement voisins. J'ai pu lui confier la tâche de surveiller maints aspects littéraires et philosophiques de l'œuvre. A propos, l'édition milanaise du texte russe est chargée de « coquilles ». Je suis horrifié de la quantité. Faites-moi parvenir, à l'occasion, deux ou trois copies et aussi deux ou trois exemplaires de l'édition russo-américaine que je n'ai pas encore vue. Des éditions étrangères de mes autres ouvrages, je n'en parle plus. Si possible, faites les expéditions par la poste, en colis recommandés, car de la sorte les livres arrivent à destination.

« Donc, la procuration à Mme de Proyard (21, rue Fresnel, Paris-XVI<sup>e</sup>), je l'ai délivrée non pour lier les mains de M. Feltrinelli, ni par manque de confiance à son égard ou en ce qui vous concerne, ni même pour marquer une préférence par rapport à mes sœurs, ni pour offenser mes autres amis, mais parce que je devais tenir compte, lors de nos rapports, des frais très importants dont était chargée Mme de Proyard, écrivain, professeur, personnalité publique et mère de famille qui, pour ses propres affaires, se dispose pas d'une minute de liberté.

« La lettre à Feltrinelli passera par vos mains. Prenez-en connaissance. J'ajoute un billet pour Mme de Proyard. Prenez contact avec elle pour votre plan. Faites-le par lettre ou de vive voix. Vous parlez et écrivez la russe merveilleusement. Mme de Proyard enseigne la langue russe. Je vous indique cela pour le cas où il vous serait difficile de vous entretenir avec elle en français ou en anglais. Informez... de ses deux mille dollars.

« Je vous serre très fort la main. Ne vous fâchez pas avec moi car je vous envoie un peu de bonté. Très reconnaissant, votre Boris Pasternak. »

www.archivalexil.ro



# L'AFFAIRE PASTERNAK

Je me rendis, fin mai 1959, à Paris, pour y rencontrer Mme Jacqueline de Proyart. Je ne la connaissais pas. Son nom ne m'était pas familier. L'accueil fut très affable. Le mari, avocat, me témoigna également beaucoup de cordialité. Le couple habitait une maison silencieuse, de belle allure, près de la Seine.

Mme de Proyart n'ignorait presque rien de la vie de Pasternak, de ses problèmes spirituels, de ses aspirations, de sa fragilité physique, des soins constants que lui prodiguait Olga Ivinskaïa, de ses difficultés financières. Boris Pasternak et Mme de Proyart s'étaient rencontrés à Moscou une ou deux fois et maintenaient, par correspondance, des rapports réguliers.

Mme de Proyart fut très rapidement convaincue de l'utilité de mon « plan ». Elle ne manifesta aucune réserve. Tout au contraire, elle n'eut pour mes efforts que des paroles de sympathie. Je devais simplement attendre qu'elle réglât les comptes d'auteur de Pasternak avec l'éditeur milanais Feltrinelli. L'arrivée à Paris de ce dernier n'était qu'une question de jours.

Cependant, mes démarches se heurtèrent à bien des obstacles. Etant donné la situation délicate de Pasternak, il me fallait redoubler de précautions et agir avec tact. Les tractations entre Mme de Proyart et Feltrinelli n'étaient pas non plus aisées.

## Olga était au courant

Pasternak avait désigné une quinzaine de personnes auxquelles des dons devaient être remis pour un total de 120.000 dollars. Toutes ces personnes résidaient en Occident. Je reçus les 10.000 dollars qui m'étaient destinés. Je décidai néanmoins de garder la somme à la disposition de Pasternak. Heureuse décision, car je dus employer cette somme à effectuer deux transferts au bénéfice de l'auteur, l'un en octobre 1959, l'autre en février 1960.

Je m'abstiens de révéler le côté technique de ces opérations ; pour le faire de manière convaincante, je devrais livrer à la publicité mains faits susceptibles de compromettre plusieurs personnes. Mais je déclare catégoriquement — et je défie quiconque de prouver le contraire — que jamais un rouble n'a été transmis à Pasternak par la valise diplomatique.

Les divergences entre Mme de Proyart et

Ce fut donc dans la période comprise entre cette date et la mort de Pasternak (le 30 mai 1960) que j'effectuai deux autres versements à l'auteur.

Compte tenu du procès intenté ensuite à Olga Ivinskaïa, la question que l'on me pose aujourd'hui est de savoir quelle part a prise la compagne de l'écrivain dans toutes ces tractations.

Depuis 1959, lorsque Pasternak décida de l'utilisation de ses droits d'auteur, elle était, naturellement, au courant.

Mais j'exclus absolument toute hypothèse selon laquelle Olga Ivinskaïa aurait exercé une influence déterminante dans les décisions de Pasternak. Je connais les faits. Il m'est permis, donc, de l'affirmer.

Pasternak — Je l'ai déjà dit — n'était pas homme à se laisser persuader ou dissuader facilement. Les personnes qui lui étaient chères ne pouvaient se flatter d'orienter sa pensée. Au demeurant, Olga Ivinskaïa se serait bien gardée de faire courir à Pasternak le moindre risque. Tous ses actes ont été inspirés par ce seul souci : préserver au maximum la sécurité de son compagnon. Elle accepta de retirer personnellement le produit de deux envois. Elle le fit parce que les intermédiaires jugèrent plus prudent d'éviter un déplacement jusqu'à Peredelkino, où demeurait Pasternak.

Il a été dit qu'Olga Ivinskaïa avait lésé Pasternak et ses héritiers légitimes. Mais cette accusation ne repose sur aucun fondement. Les sommes qu'elle a perçues, avant le 30 mai 1960, ont été transmises intégralement au destinataire. Quant à l'argent que je lui versai le 31 juillet 1960 — donc après la disparition de Pasternak —, je dois déclarer qu'il s'agissait d'un acte rigoureusement conforme à la volonté de l'écrivain.

## Son premier mari s'était suicidé en prison

L'existence d'Olga Ivinskaïa a été dramatique. Son premier mari s'est suicidé, en prison, pendant la terreur stalinienne ; le second est tombé en combattant les Alle-

*Peredelkino près de Moscou  
le 6 décembre 1959*

*Par cette présente je soussigné  
donne pouvoir à Mr Sergio  
D'Angelo de Toucher cent mille  
dollars (\$ 100 000) de mes  
honoraires dans les buts et  
pour les emplois qu'il voudra  
bien faire savoir et expliquer  
à des autres personnes de ma  
confiance, Rodolphe Jacqueline  
de Proyart de Bellarmet et  
Monsieur Giacomino Feltrinelli.*

*B Pasternak*

● Voici, de la main même de Boris Pasternak, un billet qui devait permettre à Sergio d'Angelo (l'auteur de cet article) d'envoyer des fonds à l'auteur du « Docteur Jivago ».

pénible incident du Prix Nobel, lui procurant les rares médicaments exigés par son état, lui trouvant une nourriture appropriée.

Après la mort de l'écrivain, un ami fit cette observation : « La plus grande preuve de son amour pour Olga, Pasternak l'a donnée le jour où il s'humilia pour la première fois... »

tique, puisque Ivinskaïa, d'ailleurs, est toujours restée dans l'ignorance des moyens utilisés pour introduire l'argent en U.R.S.S. ? La vérité est que toutes les remises ont été effectuées dans sa maison de Moscou, rue Potapovski. Et puis, les sommes ainsi manipulées



Dans la même lettre, Pasternak révèle ses propres inquiétudes, en notant que « tout un ordre idiot se dresse contre lui, réduisant à rien son passé ».

Vers la fin de 1959, tout espoir d'un arrangement par voie officielle semblait perdu, du moins dans l'esprit de Pasternak. Je pris donc l'initiative de demander à Feltrinelli de me remettre, sur les droits d'auteur du « Docteur Jivago », la somme de 100.000 dollars. Je lui promis de tenter de limiter les pouvoirs de Mme de Proyard. Cette dernière devait conclure — aux termes de son mandat — un nouvel engagement destiné à remplacer celui signé, en son temps, pour le « Docteur Jivago ».

La nouvelle autorisation, datée du 6 décembre 1959, ne parvint en Italie qu'avec un notable retard, si bien que je ne pus prélever les 100.000 dollars avant le 10 mars 1960.

1955. Ses enfants, Ira et Dmitri, nés de ses deux mariages, avaient, pendant sa détention, trouvé un chaud refuge dans la maison de l'écrivain.

Pour la glorifier, Pasternak en avait fait l'héroïne de son roman. Elle a prêté ses traits à l'inoubliable Lara du « Docteur Jivago ». Mais ce chapitre ne mettait pas un terme à l'histoire d'amour et d'abnégation, dont la protagoniste a été Olga Ivinskaïa.

## L'article 15...

Au cours de ces dernières années, s'exposant à de nouveaux risques, Olga affronta de hauts fonctionnaires de la « culture officielle » soviétique, dont l'intransigeance à l'égard du « Docteur Jivago » annonçait le scandale qui perdit Pasternak. Elle aida l'auteur jusqu'à la fin, l'encourageant après le

l'argent qu'il s'était réservé jusqu'alors ? Une telle décision ne pouvait léser les héritiers légaux. Ces derniers disposaient et disposent encore de la possibilité d'exiger une somme colossale, des dizaines de fois supérieure à celle laissée par Ivinskaïa. L'observation concerne aussi bien les héritiers demeurés en Union Soviétique. L'acte d'accusation dressé contre Olga et sa fille reconnaît implicitement leurs droits, puisqu'ils parle de « appropriation indue ».

Il est vrai que ce réquisitoire était parsemé de versions différentes. Olga Ivinskaïa se voyait reprocher d'avoir « spéculé sur la production poétique de certains étudiants ». Puis, Radio-Moscou annonça que l'application de l'article 15 était requise contre Ivinskaïa.

Ledit article stipule une peine maximum de quinze ans de réclusion pour le délit de contrebande. La définition du délit englobe la contrebande d'explosifs, de narcotiques, de poisons, d'armes et de munitions. Mais comment a-t-on pu condamner Ivinskaïa en vertu de cet article du code criminel sovié-

dénoncer sa mère ?

A toutes ces questions, je suis en mesure, aujourd'hui, de fournir des réponses. Mais il faut, d'abord, que je rapporte une étrange aventure qui m'est advenue à Moscou en septembre dernier...

(A suivre.)

Copyright Mondial Press Milan.  
Traduit de l'italien par Marcel GROS.

## DEMAIN :

### "L'étrange disparition d'Olga Ivinskaïa"

## CRÉDIT NATIONAL

Emission d'obligations 5 %  
de 200 nouveaux francs  
Amortissables en 20 ans  
soit par des LOTS soit au PAIR.

### LISTE DES LOTS ANNUELS :

- pour l'ensemble des titres émis quel qu'en soit le montant :  
1 gros lot de 250.000 NF.
- pour chaque tranche de 50 millions en valeur nominale,  
149 lots moyens ainsi répartis :

- 1 lot de 50.000 NF.
- 1 lot de 10.000 NF.
- 2 lots de 5.000 NF.
- 5 lots de 2.000 NF.
- 40 lots de 1.000 NF.
- 100 lots de 500 NF.
- et 1.000 petits lots de 250 NF,
- soit 1.149 lots pour 420.000 NF.

Intérêts et lots  
payés NETS D'IMPÔTS.  
Prix d'émission : AU PAIR.

Souscriptions reçues au  
**CRÉDIT NATIONAL**  
45, rue Saint-Dominique, Paris-7  
chez les Comptables du Trésor et  
des Postes y compris les Centres de  
Chèques Postaux, dans les Caisse  
d'épargne, les Banques.  
(B.A.L.O. du 8 mai 1961.)

# La semaine boursière

par Jean  
WIEDMER

## PARIS

### Marché irrégulier : les opérateurs se tiennent sur la réserve

La Bourse est complètement remise des heurts de la semaine précédente. Toutefois, une certaine inquiétude en ce qui concerne les suites du putsch militaire et l'évolution du problème algérien incite les opérateurs à la réserve. La tenue des valeurs de sociétés possédant des intérêts en Afrique du Nord est tout à fait symptomatique à cet égard.

Dans son comportement plus circospect, le marché parisien semble aussi faire preuve de sagesse sur le plan purement technique. Depuis de longs mois, en effet, on assiste à l'amenuisement du rendement des valeurs à revenu variable. Celui de mars s'établit à 1,52 %. C'est le plus bas depuis plusieurs années. En janvier 1959, il était de 2,60 % et, à la fin de l'année dernière, de 1,91 %. Même en tenant compte des dividendes majorés qui vont être annoncés, cette courbe descendante recèle un enseignement pour le public comme pour les professionnels : on ne peut impunément toujours monter.

Les valeurs françaises, dans leur ensemble, ont été irrégulièrement traitées. Les achats ont été avant tout sélectifs. Les rentes françaises ont fait preuve de fermeté et le 3 1/2 % 1952-58 a établi un record.

Des mouvements contradictoires ont été enregistrés aux constructions électriques. La baisse a été à peu près générale aux pétroles. En revanche, les métallurgiques n'ont pas manqué de résistance. Parmi les valeurs qui se sont le mieux comportées, citons les grands magasins.

### Principales fluctuations

3 1/2 % 1952-58 .....	123	+ 2
3 % perpétuel .....	78	+ 0,50
Dynamite .....	540	+ 10
C.A.P.A.G. ....	272	+ 22
Electro-Mécanique .....	240,50	+ 20,30
Radiotechnique .....	1545	+ 95,50
Compteurs .....	753	+ 43
Sidélor .....	781	+ 28
Toranda .....	408	+ 33
Fse des Glycérines ....	825	+ 35
Hachette .....	1000	+ 204
Galeries Lafayette .....	730	+ 100
Vieille Montagne .....	755	+ 135
Banque de Paris .....	570	+ 24
Cr. El. de France .....	267	+ 21
Finarep « A » .....	87	+ 8
Fse des Carburants ....	360	+ 16
Matra .....	586	+ 34
Pompey .....	223	+ 21,80
Kuhlmann .....	542	+ 33
Progil .....	845	+ 35
Phosphat. Constant ....	60	+ 5

## LONDRES

### Irrégularité

Le Stock Exchange a connu une nouvelle semaine très active, mais la tendance est devenue plus irrégulière, sous l'effet de facteurs contradictoires. Si la détente au Laos et la reprise de Wall Street favorisaient une hausse, en revanche, la grève des dockers londoniens et la menace d'une nouvelle vague de revendications sociales incitaient à des prises de bénéfices.

L'indice du « Financial Times », pour les valeurs industrielles, qui était monté à 362,9 mercredi, est finalement retombé à 359,1 (contre 362,8 le vendredi précédent).

Les mines d'or restent aussi déprimées que les précédentes semaines. Les mesures annoncées jeudi par le gouvernement sud-africain pour faire face à l'aggravation de la situation financière du pays n'ont eu aucun effet. La crainte de troubles, d'ici la proclamation de la République, le 31 mai, a entraîné de nouvelles pertes, et l'indice s'inscrivait, vendredi, au plus bas niveau atteint jusqu'ici, soit 55,3, contre 59,3 une semaine avant.

On a également constaté un fléchissement des valeurs pétrolières. Les cuprifères ont manifesté une certaine hésitation, en raison des événements du Congo.

## NEW YORK

### Reprise

Wall Street a connu une reprise assez vive, la semaine passée. L'indice des valeurs industrielles a enregistré un gain net de 11,96 points, passant de 678,71 à 690,67. La détente au Laos a joué un rôle primordial dans le redressement. D'autre part, les opérateurs ont été encouragés par les indices d'une reprise de l'activité économique, et notamment par la diminution du chômage, en mars, dans des proportions supérieures à l'évolution saisonnière normale.

Toutefois, un léger repli s'est produit, vendredi, sous l'effet des prises de bénéfices et malgré le lancement du premier Américain dans l'espace.

Les électroniques, les constructions électriques, les automobiles et les produits chimiques ont été particulièrement soutenus. Il en a été de même pour les actions des compagnies aériennes en raison de l'augmentation des tarifs envisagée à partir du 1<sup>er</sup> juillet. Enfin, les valeurs des sociétés de construction de fusées et d'équipements pour engins spatiaux ont, bien sûr, été très fermes.



# L'AFFAIRE PASTERNAK

Je n'oubliai pas pour autant, dans la soirée du 8 septembre, de tracer quelques lignes à l'intention d'Olga Ivinskaïa. Je lui exprimai ma déception devant son attitude, car elle n'ignorait pas, avant de fixer la date de ses vacances, que nous allions venir à Moscou. Je lui dis que, sauf éclaircissements de sa part, je m'abstiendrais de jouer les importuns.

Je n'eus pas à remettre la lettre à Dmitri. Rue Potapovski, où nous arrivâmes à l'heure convenue, une voix de femme, de l'autre côté de la porte, nous signifia que le garçon était absent et qu'il n'y avait plus lieu de le chercher.

Nous quittâmes l'U.R.S.S., perplexes, dans la matinée du 10 septembre. La semaine suivante, à Milan, l'éditeur Feltrinelli m'apprit la vérité : Olga Ivinskaïa avait été arrêtée le 23 août, soit douze jours avant notre arrivée à Moscou.

Je restai sans voix.

Je dois dire que, pendant un certain temps, le doute persista dans mon esprit. Était-il possible, disais-je, que Mitta m'ait dissimulé un fait aussi grave ? Ne devais-je pas penser que la police soviétique s'était contentée d'éloigner Olga Ivinskaïa de Moscou pendant toute la durée de mon séjour ? Les réticences de son fils ne traduirait-elles pas tout simplement un sentiment de pudeur ?

Je m'efforçai, pendant quelques mois, à obtenir la vérité. Chargé par moi, un ami résidant à Moscou tenta à maintes reprises d'obtenir une communication téléphonique avec la maison d'Olga. La réponse, invariable, était : Ivinskaïa était absente de la capitale. L'avocat de Feltrinelli me fit part, dans le courant d'octobre, de certaines rumeurs selon lesquelles Olga Ivinskaïa et sa fille seraient simplement frappées de l'interdiction de résider à Moscou. Il m'était donc permis de hasarder quelques hypothèses optimistes.

En janvier dernier, alors que je mettais la main aux derniers préparatifs en vue d'une enquête approfondie sur cette affaire, la lecture du « Daily Telegraph » de Londres me plongea dans la dure vérité.

Olga avait été effectivement arrêtée en août. Ira suivit sa mère en prison une quinzaine de jours plus tard, le 6 septembre, je pense, peu après mon appel téléphonique. Le 27 décembre 1960, Olga Ivinskaïa était condamnée à huit ans de réclusion ; sa fille à trois ans. À la lecture du verdict, la femme et moi, visés ainsi, sans que nos noms fussent prononcés.

J'ignore ce qu'il est advenu de Dmitri.

soviétique. J'imaginai que cette dernière tenait à priver l'Occident de la nouvelle de l'arrestation d'Olga. C'est ce qui expliquait le stratagème du faux télégramme, signé Olga. Dmitri, sur injonction de la police, s'est prêté à cette mystification. S'il n'a pas désobéi, c'est sans doute parce qu'il avait peur que nous alertions l'Occident et de la sorte aggraverions l'acte d'accusation. Je craignais que son obéissance ne l'ait point servi.

J'ignore les circonstances qui ont déterminé l'arrestation d'Olga. Son interrogatoire a permis au juge d'instruction d'élaborer l'accusation. Mais il reste qu'entre la dernière remise de fonds (31 juillet) et l'incarcération (23 août), un temps précieux avait été consenti à Olga pour qu'elle fût en mesure de prendre des précautions.

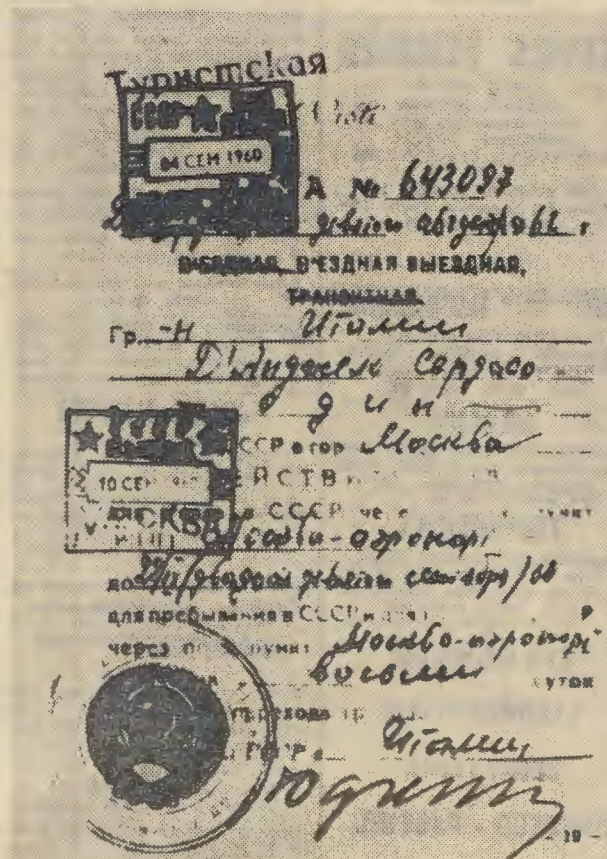
Peut-être n'y avait-il à l'origine de son arrestation qu'une banale imprudence, l'achat d'une grosse motocyclette à son fils. Peut-être y avait-il d'autres raisons.

Mais, par-dessus tout, je tiens à revenir à la question fondamentale : pourquoi s'est-on acharné contre Olga et sa famille ? Pourquoi cette persécution impitoyable ? Pourquoi cette peine disproportionnée à la responsabilité effective d'Olga ?

Beaucoup d'hypothèses ont été échafaudées en Occident. On a dit qu'en s'attaquant à Olga, les autorités soviétiques visaient à réhabiliter politiquement Pasternak. L'argument ne résiste pas à l'énoncé du simple fait que l'écrivain n'a jamais été un homme politique.

## Il n'y a pas de clés

Au cours de mon séjour en U.R.S.S., je me suis efforcé d'élargir le cercle de mes amitiés très au-delà des milieux officiels. J'ai pu ainsi établir des rapports confiants avec des gens de toutes catégories sociales : techniciens, ouvriers, écrivains et étudiants. Bref, toutes sortes de gens de la vieille et de la nouvelle génération. Rares sont ceux qui ont dissimulé leurs critiques à l'encontre de tel ou tel organisme officiel, voire du régime. Mais jamais, au cours de mes rencontres avec Pasternak, l'écrivain Pasternak était — cela, qui — passionnément épris de liberté ; il croyait à la dignité humaine : il défendait...



## Le dernier visa russe de Sergio d'Angelo

Ce fac-similé du visa accordé par les autorités soviétiques à Sergio d'Angelo en septembre 1960 porte témoignage du dernier voyage à Moscou de l'auteur du document « Toute la vérité sur l'affaire Pasternak ». C'est au cours de cet ultime aller et retour Italie-U.R.S.S. que d'Angelo acquit la certitude qu'Olga Ivinskaïa et sa fille Ira avaient « disparu » de la capitale soviétique.

l'écrivain ne s'attendait nullement que l'on chargeât son roman d'interprétations politiques. Et, lorsqu'il constata qu'une partie de l'opinion avait fait du « Docteur Jivago » un roman à clés, et que ces clés étaient politiques, il fut le premier à s'en plaindre. Non point par peur de l'événement, mais simplement parce qu'il y voyait une sorte de négation de son art.

La preuve la plus claire de ce que je viens d'avancer est que Pasternak n'a pas laissé de message politique. Son dernier ouvrage...

Alors, pourquoi a-t-on persécuté Pasternak...

sons personnelles. Je pense qu'il est triste que ce dirigeant ait continué à attaquer longtemps les deux femmes emprisonnées.

Tel est mon témoignage. Il est présenté devant l'opinion occidentale, soucieuse de savoir, mais aussi à l'intention des hautes autorités soviétiques, afin de donner aux faits leurs véritables proportions.

Je suis à la disposition de l'opinion internationale pour tout complément d'information, s'ils le désirent. Je sais que leurs droits ont été respectés. Mais qu'on libère Olga, cette mère qui a tant souffert. Et qu'on libère aussi ses enfants, pour qu'ils puissent connaître leur existence.



lesquelles Olga Ivinskaya a simplement frappées de pinterdiction de résider à Moscou. Il m'était donc permis de basarder quelques hypothèses optimistes.

En janvier dernier, alors que je mettais la main aux derniers préparatifs en vue d'une enquête approfondie sur cette affaire, la lecture du « Daily Telegraph » de Londres me plongea dans la dure vérité.

Olga avait été effectivement arrêtée en août. Ira suivit sa mère en prison une quinzaine de jours plus tard, le 6 septembre, je pense, peu après mon appel téléphonique. Le 27 décembre 1960, Olga Ivinskaya était condamnée à huit ans de réclusion ; sa fille à trois ans. A la lecture du verdict, la jeune Ivinskaya déclara : « Nous étions, ma femme et moi, visés ainsi, sans que nos noms fussent prononcés. »

J'ignore ce qu'il est advenu de Dmitri.

## Le télégramme était faux

Il me fallait l'explication de la procédure quelque peu étrange employée par la police

## Il n'y a pas de clés

Au cours de mon séjour en U.R.S.S., je me suis efforcé d'élargir le cercle de mes amitiés très au-delà des milieux officiels. J'ai pu ainsi établir des rapports confiants avec des gens de toutes catégories sociales : techniciens, ouvriers, écrivains et étudiants. Bref, toutes sortes de gens de la vieille et de la nouvelle génération. Rares sont ceux qui ont dissimulé leurs critiques à l'encontre de tel ou tel organisme officiel, voire du régime. Mais jamais, au cours de mes entretiens avec Pasternak, l'écrivain

Pasternak était — cela oui — passionnément épris de liberté ; il croyait à la dignité humaine ; il déplorait toutes les formes d'arbitraire et ne voulait, en aucun cas, admettre que l'emploi de méthodes violentes pût être justifié.

Lorsque Pasternak se vit atteint dans sa vocation d'artiste, dans ses droits de s'exprimer, tout son être s'insurgea. C'est là un fait indiscutable, révélé par des lettres imprégnées d'orgueil, de ressentiments et d'amertume. Il n'en est pas moins vrai que

l'écrivain ne s'attendait nullement que l'on chargât son roman d'interprétations politiques. Et, lorsqu'il constata qu'une partie de l'opinion avait fait du « Docteur Jivago » un roman à clés, et que ces clés étaient politiques, il fut le premier à s'en plaindre. Non point par peur de l'événement, mais simplement parce qu'il y voyait une sorte de négation de son art.

La preuve la plus claire de ce que je viens d'avancer est que Pasternak n'a pas laissé de message politique. Son dernier ouvrage de message d'amour dans la Russie pay-

Alors, pourquoi a-t-on persécuté Pasternak, pourquoi a-t-on si durement frappé sa compagne et les enfants de celle-ci ? Pour des motifs propres à la raison d'Etat ? L'explication me paraît trop légère.

Je vais livrer, en toute franchise, mon opinion. Je pense que sans l'attitude mesquine et irraisonnable de certains dirigeants de l'Association des écrivains soviétiques, le « Docteur Jivago » eût été un fait littéraire dont l'U.R.S.S. pouvait tirer orgueil. Je pense que l'un de ces dirigeants s'est acharné à détruire l'œuvre de Pasternak et à atteindre l'auteur pour d'inavouables rai-

sons personnelles. Je pense qu'il est triste que ce dirigeant ait continué à attaquer longtemps les deux femmes emprisonnées.

Tel est mon témoignage. Il est présenté devant l'opinion occidentale, soucieuse de savoir, mais aussi à l'intention des hautes autorités soviétiques, afin de donner aux faits leurs véritables proportions.

Je suis à la disposition des héritiers de Pasternak pour tout complément d'information, s'ils le désirent. Je sais que leurs droits ont été respectés. Mais qu'on libère Olga, celle mère qui a tant souffert. Et qu'on libère aussi ses enfants, pour qu'ils puissent construire leur existence.

Le monde entier apprécierait un tel acte de justice. Honneur serait rendu à la mémoire de l'écrivain. Et le dossier Pasternak serait définitivement fermé.

# FIN

Copyright Mondial Press Milan.  
Traduit de l'italien par Marcel GROS.

**LA SECRET DU VIEUX MOULIN**  
\* REALISATION P.S.S. \*

RESUME. — Mme de Saint-Maur avait pris ses précautions, et le coffret qu'ont volé les faux étudiants ne contenait pas ses formules secrètes.

LES VOLEURS ONT ROULÉ SANS DÉSEMPARER ET N'ONT PAS FRACTURÉ LA SERRURE DU COFFRET, PRESSÉS DE S'ÉLOIGNER ! D'AILLEURS, À QUOI BON ! ILS SONT SÛRS D'EMPORTER LE TRÉSOR CONVOITÉ.

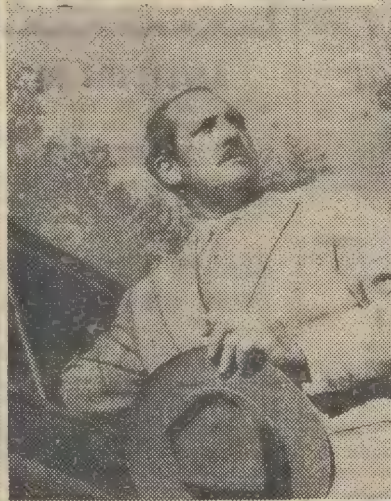


QUELQUES JOURS APRÈS CETTE NUIT MOUVEMENTÉE, PIERRE FORT REVIENT VOIR MADAME DE SAINT-MAUR.



Tiens, c'est fermé ! Il n'y a personne... J'avais pourtant annoncé mon arrivée...

Avec le bruit de mon klaxon, ils devraient venir même s'ils sont dans la campagne.



LE TEMPS PASSE, MAIS DÉCIDÉ À ATTENDRE, PIERRE A FINI PAR S'ENDORMIR QUAND Mme DE SAINT-MAUR ARRIVE AVEC SES ENFANTS.



Mais, ma parole, il dort.

ET DEVANT CETTE BOUCHE OUVERTE, VERA NE PEUT S'EMPÊCHER D'Y GLISSER LA TIGE D'UNE FLEUR.



Alors, père Noël, on est reparti au ciel ?

Oh ! Oh !



C'est de notre faute ! Nous avons dû nous rendre à la gendarmerie car les voleurs des formules ont été arrêtés...



# LA VIE DES

porté à le croire. Cela se voit si souvent.

Mais je m'aperçois que j'ai donné au *Journal* de Du Bos presque tout l'espace dont je dispose. Et j'ai d'autres livres à signaler. Celui-ci est sûrement le plus important. Il vous replace dans cette *Société des grands esprits* chère à mon vieil ami Souday; et ces deux hommes n'avaient presque aucun point commun. J'ai grand-peur qu'ils ne se soient pas aimés l'un l'autre.

## SAUF-CONDUIT

par BORIS PASTERNAK

J'ai nommé Pasternak, dont l'opinion s'est tant émue, après son refus forcé du prix Nobel. Qu'un Russe aussi profondément amoureux de sa terre natale — certes, il ne niait pas la nationalité ! — ait refusé le prix Nobel pour obtenir l'autorisation de demeurer en Russie; qu'il ait tremblé sur le sort de sa famille au cas où il choisirait l'exil, je l'admets tout de suite. Les lettres pourtant qu'il a écrites, si dociles et humbles, presque prosternées devant la tyrannie, il me faut avouer qu'elles m'ont été pénibles. Devait-il « aller jusque-là » ? L'auriez-vous pu ?

Ces questions n'auront leur réponse (qui sait) que si Boris Pasternak publie un troisième volume de *Mémoires*, où le temps présent sera inclus. Pour l'instant nous ne possédons que *Sauf-conduit* (2) et *Essai d'autobiographie* (3) publiés en France dans l'ordre inverse de leur composition par l'auteur. *Sauf-conduit*, qui sort des presses, a été écrit le premier et, comme on peut le prévoir, les deux volumes se recouvrent à peu près. *Sauf-conduit* est d'une écriture plus sensi-

Au fond, il y a du féminin, chez Du Bos. Disons, en exagérant, qu'il est le Schubert de la critique; avec des profondeurs, néanmoins, qui font songer aux derniers quatuors de Beethoven. On ne dira pas que je le mésestime ! Et ce n'est pas passer pour impie envers ce martyr de la critique. Le tome s'achève sur une troisième opération au foie, saintement tolérée.

ble, et plus artiste. Il ajoute, à l'*Essai d'autobiographie*, principalement, un épisode que Pasternak indiquait à peine dans l'autre livre : son séjour à Marbourg, comme étudiant en philosophie.

Il y avait alors à Marbourg une école de philosophie dirigée par Cohen, maître illustre. On voit comment Pasternak tenta de s'assouplir à la doctrine, et y renonça. Je suis plus touché par l'idylle malheureuse ébauchée par lui dans cette ville avec une jeune fille qui se déroba. La description de la ville, de ses poétiques environs, les inquiétudes du soupirant malheureux sont décrites avec une extrême sensibilité et de jolies effusions. Je ne me fais pas une idée nette de ce qu'il a pu être comme poète, à travers les traductions françaises, bien qu'à ses débuts il ait produit beaucoup de vers que ses « conscripts », comme on dit dans nos villages, les autres jeunes poètes, ont approuvés et encouragés. Mais l'auteur de ce « passage à Marbourg », le peintre ému de ses douces, mélancoliques amours, a un talent sensible...

Pour connaître sa jeunesse, sa formation,

ses relations littéraires — les plus tantes avec Maïakovski et Essenine, — il en nomme beaucoup d'autres, symbolistes et même futuristes, dont je ne sais rien. — l'*Essai* est plus utile.

Ce qui me frappe, c'est que Pasternak fut écrivain par déviation de sa vocation première. Il a rêvé d'être, il eût pu être poète. Son père, peintre, dessinateur, et illustrait les romans de Tolstoï, avait fait connaître de Scriabine, dont l'œuvre le jeu au clavier l'enthousiasmèrent. Il apprit la technique de la musique, et composa des œuvrettes dont Scriabine le félicita. puis, tout à coup, il se découragea et abandonna tout. Il en donna pour principale raison qu'il n'avait pas « l'oreille absolue » comme il dit; c'est-à-dire qu'une note étant donnée par un instrument, mettons piano, il ne pouvait pas la nommer aussitôt comme font les bons instrumentistes et chefs d'orchestre. Je me rappelle Chevillard qui eut l'oreille dure en ses dernières années, mais qui disait à un compositeur dont il entendait une symphonie pour la première fois : « Trop de si bémol mineur... »

Beaucoup de musiciens n'ont pas l'oreille absolue. Et je vois à cette infirmité deux causes très simples. D'abord, le *la* ne s'entend pas de monter, par la faute des violonistes qui pour briller, tendent trop les cordes — le larynx. Ensuite, et inversement, on étudie la musique aux débutants sur mauvais pianos, dont les cordes se relâchent alors le *la* est trop bas, parfois d'un demi-ton. Et voilà des oreilles gâchées. Elles seront jamais absolues.

Un peu de droit; beaucoup de vers; conférences sur des symboles, des poèmes infinis avec des poètes... Une vraie belle de jeunes poètes sur lesquels il

Moscou, 17 décembre (A.F.P.). — Boris Pasternak, le fameux poète soviétique dont la partition en Italie de son roman *Le Docteur Zivago* défraya récemment la chronique, a reçu hier dans sa « datcha » un groupe de journalistes occidentaux. « Je regrette que mon roman n'ait pas été publié en Union soviétique », a dit notamment M. Pasternak. Mais, a-t-il ajouté, on considère qu'il s'écarte quelque peu de la ligne officielle de la littérature soviétique. » Cependant, l'écrivain a déclaré qu'il était « très étonné que tant de bruit ait été fait à l'étranger autour de son ouvrage. De nombreux critiques ont écrit à propos de mon livre, et poursuivi M. Pasternak, mais ils ne l'ont même pas lu. Ils ont utilisé quelques pages, quelques extraits, quelques répétitions des personnages du roman et en ont tiré des conclusions erronées ».

Boris Pasternak  
regrette que son roman  
n'ait pas paru à Moscou

Roude

www.archivaezilului.ro



# DES LIVRES

## EXPLORATIONS

ses relations littéraires — les plus importantes avec Maïakovski et Essenine, — mais il en nomme beaucoup d'autres, symbolistes et même futuristes, dont je ne sais rien dire — l'Essai est plus utile.

Ce qui me frappe, c'est que Pasternak fut écrivain par déviation de sa vocation première. Il a rêvé d'être, il eût pu être musicien. Son père, peintre, dessinateur, et qui illustrait les romans de Tolstoï, avait fait la connaissance de Scriabine, dont l'œuvre et le jeu au clavier l'enthousiasmèrent. Il étudia la technique de la musique, et composa des œuvrettes dont Scriabine le félicita. Et puis, tout à coup, il se décourage et abandonne tout. Il en donne pour principale raison qu'il n'avait pas « l'oreille absolue », comme il dit; c'est-à-dire qu'une note lui étant donnée par un instrument, mettons le piano, il ne pouvait pas la nommer aussitôt, comme font les bons instrumentistes et les chefs d'orchestre. Je me rappelle Chevillard qui eut l'oreille dure en ses dernières années, mais qui disait à un compositeur dont il entendait une symphonie pour la première fois : « Trop de si bémol mineur... »

Beaucoup de musiciens n'ont pas l'oreille absolue. Et je vois à cette infirmité deux causes très simples. D'abord, le *la* ne cesse de monter, par la faute des violonistes qui, pour briller, tendent trop les cordes — pour la misère des chanteurs qui se ruinent le larynx. Ensuite, et inversement, on étudie la musique aux débutants sur de mauvais pianos, dont les cordes lâchent. Alors le *la* est trop bas, parfois d'un demi-ton. Et voilà des oreilles gâchées. Elle

nak s'étend. Mais comment contrôler quand on a déjà oublié les six mots de russe appris à Moscou pour demander à manger ?

Ses Mémoires ne sont pas passionnants, sauf sur les petits points que j'ai notés. Il me semble que l'auteur de *Jivago* avait plus

à nous dire. Il a vu l'ancien régime, assisté aux funérailles d'Alexandre III; une jambe cassée lui a épargné la guerre... Mais il a vu l'arrière; il a vu la révolution de 1917 et l'extension du système... Sa prudence le conduit au silence.

## AILLEURS ET AUTREFOIS

par MICHEL MATVEEV

**M**ieux que par lui, on « apprendra » l'âme russe en lisant un beau et bon livre de Michel Matveev, *Ailleurs et autrefois* (4) qui est l'histoire d'un petit Juif russe, Ossip, dont le père, qui ne savait pas lire, était un habile artisan en métaux. Ossip a grandi près de la forge et aux chocs du marteau. Et dans la misère.

Le père coléreux cassait la vaisselle en tirant la nappe quand il n'était pas content.

Et les affaires n'allant pas à Oumagne il transporta son foyer à Odessa, où il eut des procès avec un propriétaire, peintre de mauvais goût, qui lui faisait forger un faux arbre pour la pointe de son toit. Alors le père émigra à Elisabethgrad. C'était le temps (1900-1905) où la révolte grondait autour de Nicolas II; où l'on fusillait la procession du pape Gapone... Anarchistes, socialistes révolutionnaires et sociaux-démocrates se gourmaient. Le père d'Ossip s'en

mêle. Ossip, dégourdi, sert de courrier aux révolutionnaires. Le père voudrait qu'il étudiait, qu'il ne fût pas artisan... Il ne veut pas. Il préfère l'activité. Il ira en prison.

Timide et chaste, il ne se décide pas à se déclarer. Il se sent tout seul au monde. Nous le quitterons vagabond ou peu s'en faut et dans une profonde misère. Il a échappé, avec les siens, aux progroms, par miracle... Ce livre est peuplé de personnages curieux et incompréhensiblement russes. Joyeux pour un rien, dans la famine et sous les haillons. Pauvres, aimant les pauvres, naïfs, rêveurs et fraternels.

C'est très attachant. C'est très émouvant. M. Matveev, russe, écrivant en français, écrit bien. Pas de style artiste, d'épithètes rares, de raffinements décadents. Je dirais presque le style des *Contes* de Perrault. Mais une clarté et un naturel délicieux. J'ai beaucoup aimé.

(1) La Colombe. — (2) Buchet-Chastel. — (3) et (4) Gallimard.



# PASTERNAK

## fils de

# PASTERNAK

**V**oici un an mourait Boris Pasternak. On n'a pas suffisamment évoqué cette sorte d'envoûtement artistique qui marqua son enfance. On sait que sa mère était musicienne et que son père était peintre. Sait-on que cette pianiste, qui étonnait le grand Rubinstein, fit une éblouissante carrière ? Et sait-on que ce peintre modeste et consciencieux, dont l'influence assurément ne doit pas être surestimée, n'en reste pas moins le seul représentant de l'Impressionnisme en Russie ? Ils eurent pour amis la plupart des artistes de leur temps. Dans ce cercle prestigieux, qu'animèrent tout à tour Rachmaninov, Chaliapine, Rainer Maria Rilke, Scriabine, et dont la personnalité du grand Tolstoï n'était jamais absente, se passèrent les premières années de Boris. Peu d'écrivains auront bénéficié de circonstances aussi favorables.

« Le feu sacré vous a été donné par Dieu. » Cette inscription, je

tain passé, j'ai eu l'occasion de parcourir les commentaires enthousiastes des critiques de l'époque.

**S**uivant le conseil d'Antoine Rubinstein, Rosa partit en 1881 pour Moscou et Saint-Petersbourg, où elle se produisit avec un grand succès en compagnie du violoniste et compositeur Pablo Sarasate. Après plusieurs années passées à Vienne, elle revint à Odessa et épousa en 1889 un jeune peintre : Léonide Pas-

par Jacques Andrieu

ternak. Le couple s'installa à Moscou. Boris naquit le 10 février 1890. Son père devint un des amis intimes de Tolstoï, qui lui confia le soin d'illustrer ses ouvrages. On a remarqué, lors de la récente exposition de la Bibliothèque nationale, quatre toiles de cet artiste qui occupe en fait une place originale dans la tradition des portraitistes russes. Pour apprécier cette originalité, il faut lire l'ouvrage que Max Osborn a consacré à ce peintre et se rappeler certains commentaires désabusés qui accompagnèrent la rétrospective de la Royal Academy de Londres en 1959, dont le père de Boris avait été exclu.



Boris vu par son père.

ses liens avec la Russie. Un portrait de Lénine était sur son chevalet lorsqu'il mourut, en 1945. En visitant son atelier, en regardant les nombreux tableaux qui sont réunis à Oxford, on ne peut s'empêcher d'être frappé par certains thèmes obsessionnels et par une vision du monde que l'on découvre également chez Boris. Léonide Pasternak, à la différence de la plupart des impressionnistes français, conserve dans sa palette les couleurs sombres. La lumière est obtenue tantôt par le procédé de la composition des couleurs, et tantôt par la méthode traditionnelle des oppositions. Au-delà de ses modèles, ce peintre cherche à exprimer le moment irremplaçable de leur présence, la nuit qui les entoure ou les menace. Quand il peint un paysage, il rapproche l'horizon de son regard, accentue certains premiers plans, creuse la perspective. La lumière y trace des itinéraires à la fois mystérieux et familiers. Le paysage, pour ainsi dire, devient une chambre élargie, une demeure dans laquelle l'être humain se reconnaît, se déplace et habite. C'est une nature vue par un poète de la vie privée, et une sorte de dialogue entre la lumière et la nuit.

Moins « engagé » que les réalistes Pérov et Ripine, malgré sa sympathie pour l'évangélisme social de Tolstoï, Léonide Pasternak se rattache surtout à la tradition de l'art pour l'art.

« Tout ce que je suis, je vous le dois », écrivait Boris à ses parents. Ce serait ouvrir un long chapitre que d'étudier cette influence dont on trouve peu d'exemples aussi évidents en littérature. M. Bachelard, dans la





« Le feu sacré vous a été donné par Dieu. » Cette inscription, je



La famille Pasternak, vers 1930 : « Tout ce que je suis, je vous le dois. »

J'ai lue sur une petite montre en or pieusement gardée à Oxford par les sœurs du poète. Leur mère l'avait reçue des étudiants de Kiev après une triomphale tournée de concerts en Ukraine. C'est en 1875, qu'agée de huit ans, le « Mozart en jupons », comme on avait coutume de l'appeler dans sa ville natale, Odessa, apparut pour la première fois en public. Egalement à Oxford, dans ce cottage paisible où survit un si loin-

Suivant le conseil d'Antoine Rubinstein, Rosa partit en 1881 pour Moscou et Saint-Petersbourg, où elle se produisit avec un grand succès en compagnie du violoniste et compositeur Pablo Sarasate. Après plusieurs années passées à Vienne, elle revint à Odessa et épousa en 1889 un jeune peintre : Léonide Pas-

par Jacques Andrieu

ternak. Le couple s'installa à Moscou. Boris naquit le 10 février 1890. Son père devint un des amis intimes de Tolstoï, qui lui confia le soin d'illustrer ses ouvrages. On a remarqué, lors de la récente exposition de la Bibliothèque nationale, quatre toiles de cet artiste qui occupe en fait une place originale dans la tradition des portraitistes russes. Pour apprécier cette originalité, il faut lire l'ouvrage que Max Osborn a consacré à ce peintre et se rappeler certains commentaires désabusés qui accompagnèrent la rétrospective de la Royal Academy de Londres en 1959, dont le père de Boris avait été exclu.

Dans un pays où la peinture semble être considérée depuis longtemps comme un art mineur, le mérite de Léonide Pasternak est d'avoir voulu rapprocher l'inspiration slave et les tendances occidentales. Excellent dessinateur, il fut séduit par l'Impressionnisme, dont on retrouve l'influence sur le plan littéraire à chaque page de l'œuvre de son fils. D'autres eurent plus de puissance, mais il chercha sans cesse à renouveler ses expériences. Professeur à l'École de Moscou, et non pas directeur comme on l'a trop souvent affirmé, il fut en réalité un perpétuel étudiant.

Installé auprès de ses deux filles, à Oxford, il ne rompit jamais

thèmes obsessionnels et par une vision du monde que l'on découvre également chez Boris. Léonide Pasternak, à la différence de la plupart des impressionnistes français, conserve dans sa palette les couleurs sombres. La lumière est obtenue tantôt par le procédé de la composition des couleurs, et tantôt par la méthode traditionnelle des oppositions. Au-delà de ses modèles, ce peintre cherche à exprimer le moment irremplaçable de leur présence, la nuit qui les entoure ou les menace. Quand il peint un paysage, il rapproche l'horizon de son regard, accentue certains premiers plans, creuse la perspective. La lumière y trace des itinéraires à la fois mystérieux et familiers. Le paysage, pour ainsi dire, devient une chambre élargie, une demeure dans laquelle l'être humain se reconnaît, se déplace et habite. C'est une nature vue par un poète de la vie privée, et une sorte de dialogue entre la lumière et la nuit.

Moins « engagé » que les réalistes Pérov et Ripine, malgré sa sympathie pour l'évangélisme social de Tolstoï, Léonide Pasternak se rattache surtout à la tradition de l'art pour l'art.

« Tout ce que je suis, je vous le dois », écrivait Boris à ses parents. Ce serait ouvrir un long chapitre que d'étudier cette influence dont on trouve peu d'exemples aussi évidents en littérature. M. Bachelard, dans la *Poétique de l'espace*, a rappelé l'importance du « nid » chez Boris Pasternak. Ce nid fut d'abord une exceptionnelle atmosphère familiale. « La vie à la maison, me disait récemment Mme Lydia Slater, était calme et retirée. Ma mère avait cessé de donner des concerts publics, mais elle jouait souvent pour des amis. Les élèves du Conservatoire venaient lui demander conseil et, quand nous allions à Iasnaïa-Poliana, toute la famille Tolstoï se réunissait pour l'écouter. Alexandre, mon frère cadet, est devenu architecte. Boris voulait d'abord être musicien. Peut-être en passant de la musique à la poésie, a-t-il tout simplement changé d'instrument. »



Extrait de L'Exil  
21-22 janvier 1967

17

# Une nouvelle affaire Pasternak ?

ПРАВДА

31 АВГУСТА 1934 Г., К

ПРЕНИЯ ПО ДОКЛАДУ О СОВЕТСКОЙ

Поэзию,  
нашей  
Л.  
Дского.

е случаев чи-  
ых вещей, от-

й поэзии тов.  
Люди, о кото-  
хась за бортом  
поэзии пе-  
лностью. Сча-  
го у них был  
сны быть оби-  
ана?

авания совет-  
ть лишь не-  
И тогда при-  
точную идей-  
остное знание  
ны стиха, не-  
ковым тропи-  
ни затяжные,

тельностью.  
своей станции.  
тому изучает  
и Шагинян, и  
поэты? Мно-  
го на коньке



Группа поэтов (справа налево): гг. ТИХОНОВ, ПАСТЕРНАК, ЛУГОВСКОЙ, В. ЗРЛИХ и Д. ПЕТРОВСКИЙ.

## ЗА БОЕВУЮ, РЕВОЛЮЦИОННУЮ ПОЭЗИЮ.

РЕЧЬ тов. КИРСАНОВА.

Глубоко ошибаются те, которые думают, что советская поэзия расцветет тогда, когда законное. Такие стихи уже имеются. Вот, глаз не будет спорить, не будет дискуссий, скажем, у Бальмонта.

Тепло  
и госуд  
окружа

РЕЧЬ тов. П

Я приготовил и за-  
смысл и буду его сей-  
следнюю минуту я ш-  
нас происходят прени-  
наверное будут иска-  
я в этом смысле не  
моем слове не ищите  
моим оверстникам и я  
же меня.

12 дней я из-за ст-  
сте с моими товари-  
вами безмолвный раз-  
лись взглядами и сле-  
объявлялись знаками  
цветами. 12 дней об-  
яющее счастье того фа-  
поэтический язык сам  
беседе с нашей совре-  
ностью людей, сорва-  
ственности и свобод-  
ных и носящихся в  
фически мыслимом.

Поэтический язык,  
помнил, звучал здесь  
ступлениях людей о  
патетический

La photo de Pasternak dans la « Pravda » lors de la « première affaire ».

Est-ce une nouvelle affaire Pasternak ?  
Près de huit mois après la mort du  
D<sup>r</sup> Jivago, la poétesse Ivinskaja est con-  
damnée à huit ans de prison. Sa fille

Il semble en fait que les autorités  
soviétiques cherchent à jeter, par tous  
les moyens, le discrédit sur la mémoire



Est-ce une nouvelle affaire Pasternak ?  
Près de huit mois après la mort du  
D<sup>r</sup> Jivago, la poétesse Ivinskaia est con-  
damnée à huit ans de prison. Sa fille  
à trois ans.

Selon certaines informations, ce juge-  
ment aurait été rendu après que M<sup>me</sup>  
Ivinskaia et sa fille — condamnée à  
trois ans de prison — aient été envoyées  
dans quelque lieu de détention. Leur  
condamnation secrète étant ébruitée, on  
l'aurait ainsi régularisée.

Motif officiel : M<sup>me</sup> Ivinskaia aurait  
touché de gros honoraires pour des tra-  
ductions que l'Etat lui aurait comman-  
dées, et qu'elle aurait fait exécuter par  
des « nègres ».

Huit ans de prison pour cela ?

Il semble en fait que les autorités  
soviétiques cherchent à jeter, par tous  
les moyens, le discrédit sur la mémoire  
du poète. Car M<sup>me</sup> Ivinskaia n'est autre  
que sa compagne, inspiratrice du person-  
nage de Lara dans le *Docteur Jivago*.

Mais nous ne sommes pas près de re-  
nier la mémoire de Pasternak. Seghers  
vient d'éditer un recueil de nouvelles  
russes où figure notamment *Le subtil  
travail de la vie*. Ce morceau — dont  
on lira ci-contre un extrait — nous mon-  
tre une nouvelle fois Pasternak attentif  
aux lentes germinations de la nature, et  
cherchant son inspiration, recueilli, dans  
les silences de la terre.

Nous publions encore l'un de ses  
poèmes : *Leçon d'anglais*, traduit par  
Armand Robin.

## Le subtil travail de la vie

« La vie initie peu d'hommes au travail auquel elle se livre sur leur  
personne. Elle affectionne trop cette occupation et tout en œuvrant ne parle  
qu'à ceux qui lui souhaitent le succès et aiment son établi. Personne ne  
peut l'aider, chacun peut la déranger. Comment est-ce possible ? Voici  
comment. Si l'on confiait à un arbre le soin de sa propre croissance, il  
deviendrait tout branches ou s'en irait tout entier dans la racine ou  
s'épuiserait uniquement en feuilles, parce qu'il aurait oublié l'univers sur  
lequel il faut prendre exemple et après avoir produit une chose sur mille,  
il produirait des milliers de fois la même chose.

Pour qu'il n'y ait pas de nœuds dans l'âme, pour que sa croissance  
ne soit pas retardée, pour que l'homme ne mêle pas son esprit borné à  
l'organisation de son essence immortelle, il existe nombre d'objets dont le  
but est de détourner sa vulgaire curiosité de la vie qui n'aime pas travailler  
devant lui et fêrte comme elle peut. De là toutes les religions officielles,  
toutes les conceptions générales, tous les préjugés humains, et le plus  
brillant, le plus divertissant de tous : la psychologie ».

(Pasternak : *L'enfance de Luvers*).

## LEÇON D'ANGLAIS

Lorsque l'instant du chant vint près de Desdémone  
(Et si petit pour Desdémone son restant d'instant !)  
Ce ne fut pas d'amour, de son étoile que Desdémone  
Sanglota, mais de saule, de saule seulement.

Lorsque l'instant du chant vint près de Desdémone  
(Sa gorge fut pleine course, rênes en vain la retenant !)  
Sur le jour ténébreux Le Ténébreux plus en noir vers Desdémone  
Portait le psaume des fleuves gémissants.

Lorsque l'instant du chant vint auprès d'Ophélie  
(Et si petit pour Ophélie son restant d'instant !)  
Tout le foin sec de l'âme fut jeté hors d'Ophélie  
Chapme lain des granges cheminant dans l'ouragan.

Lorsque l'instant du chant vint auprès d'Ophélie  
(Dans sa gorge l'amertume des rêves fut nausée !)  
Quels furent dans sa chute les trophées d'Ophélie ?  
Un peu de saule, de chélidoine, peu de brassée.

Laissant chuter de leurs épaules, comme haillons, les passions,  
Avec l'expiration du cœur elles sont entrées  
Dans la piscine des mondes ; et les ablutions  
Des mondes battent, abasourdissent leurs corps de malaimées.

Boris Pasternak.

(Trad. Armand Robin.)



## URSS

## L'affaire Ivinskaya

● Qu'est devenue Lara,  
l'héroïne du « Docteur  
Jivago » ?

**BORIS PASTERNAK**, ce grand poète russe, a été, au cours des dernières années de sa vie, victime d'une femme sans cœur ni scrupules, qui se servait de son amitié pour accumuler des sommes d'argent fantastiques et pour devenir une millionnaire au pays des Soviets. C'est ainsi que Radio-Moscou expliquait, dimanche dernier, la condamnation à huit ans de prison d'Olga Ivinskaya, amie et collaboratrice de Pasternak, qui lui a inspiré le portrait de Lara dans « Docteur Jivago ».

On pouvait croire qu'il s'agissait de trouver un alibi à la réhabilitation de l'œuvre de Pasternak en Russie, et qu'Olga Ivinskaya n'était que la victime rituelle chargée d'expliquer les piteuses « anti-patriotiques » du poète. Mais l'émission de Radio-Moscou n'était pas destinée aux Russes. C'est en anglais et en français uniquement qu'elle a été diffusée. Les Soviétiques ignorent tout de ce procès qui s'est tenu à huis clos à Moscou au mois de décembre dernier, et dont on n'a appris l'existence que grâce aux indiscretions maladroites de la maison d'édition « Gosizdat ». C'est donc aux occidentaux que l'explication finale a été adressée.

## Un coup contre moi

Olga Ivinskaya était plus qu'une amie pour Pasternak. Elle était son agent littéraire et son conseiller. Plus d'une fois dans le passé, les bureaucrates de l'Union des Écrivains ont voulu se servir d'elle pour exercer une pression sur le poète. Pendant l'épuration « jdanovienne » de 1948, elle a été invitée à témoigner contre son ami et, après un refus formel, elle a disparu pour cinq ans. Ce n'est qu'après la mort de Staline que Pasternak — qui a survécu en gardant le silence — a retrouvé son amie. Elle était en prison, ou simplement assignée dans une de ces régions sibériennes décrites dans « Docteur Jivago » ?

Depuis le « dégel », elle était à nouveau à ses côtés et a mis toute son énergie et ses connaissances des langues étrangères au service du poète. C'est elle qui a mené la correspondance avec la maison Feltrinelli et qui a permis la parution de « Docteur Jivago » en Occident. On comprend qu'elle soit apparue aux officiels so-

viétiques comme le mauvais génie de Pasternak.

L'intérêt soulevé dans le monde entier par le cas Pasternak a protégé pour un certain temps aussi bien le poète que son amie. Mais Pasternak a vécu les derniers mois de sa vie dans la hantise que quelque chose n'arrive à Olga Ivinskaya. Dans une lettre à des amis anglais, il écrivait : « S'ils arrêtaient Olga — que Dieu ne le permette pas ! — je vous enverrais un télégramme disant que quelqu'un a attrapé la scarlatine. Faites sonner alors toutes les sonnettes d'alarme et sachez qu'une attaque contre elle serait, en fait, un coup contre moi. »

## A huis clos

Ce n'est que quelques mois après la mort de Pasternak que ce mauvais pressentiment s'est réalisé. Olga Ivinskaya et sa fille ont disparu. Les amis étrangers cherchaient vainement à obtenir de leurs nouvelles. Finalement, la semaine dernière, l'un d'eux a appris dans la maison d'édition d'État qu'Olga Ivinskaya avait été condamnée pour avoir exploité des étudiants en les faisant travailler comme des « traducteurs-nègres ». Elle leur aurait payé 3 roubles la page pour des travaux qu'elle se faisait payer ensuite 10 roubles. Sa fille, étudiante à l'Institut littéraire Gorki à Moscou, aurait été son agent recruteur et complice. Elle a été condamnée à trois ans de prison.

Mais, dimanche dernier, Radio-Moscou a présenté une version nouvelle. Olga Ivinskaya aurait conseillé à Pasternak de renoncer à ses droits d'auteur à l'étranger pour mieux les empocher elle-même plus tard. Evitant tout transfert officiel, elle se serait fait remettre de la main à la main des sommes considérables, sans compter des cadeaux en nature. Elle aurait accumulé ainsi 800.000 roubles (40 millions d'anciens francs, au taux de change antérieur au 1<sup>er</sup> janvier). Ce faisant, elle aurait violé les lois sur les devises qui sont en vigueur aussi bien en U.R.S.S. que dans la plupart des pays du monde. Elle aurait d'ailleurs reconnu son crime.

Mais, dans ce cas, pourquoi l'a-t-on jugée à huis clos ? Pourquoi aucun des étrangers qui lui ont fourni ces sommes gigantesques n'a-t-il été inquiété ? Pourquoi ce trafic — qui, selon Radio-Moscou, a duré toute une année — n'a-t-il pas été interrompu depuis le début, puisque les autorités le connaissaient ?

Les explications officielles ne sont guère convaincantes. Pour le monde entier, Olga Ivinskaya est victime d'une vengeance qui jette un doute sur les assurances de M. Krouchtchev et montre que, malgré les progrès du « dégel », les adversaires du conformisme en U.R.S.S. ont encore bien des obstacles à surmonter.

K.-S. KAROL.



# L'Observateur littéraire



## L'affaire Pasternak n'est pas classée

par Jacques MICHEL

Pasternak est mort il y a un an, le 30 mai 1960. Jacques Michel rappelle ici ce qu'a été son œuvre et évoque ce que fut l'affaire du « Docteur Jivago ». Une affaire, qui, malheureusement, n'est pas encore classée.

AUX yeux de la majorité des Occidentaux — de ceux qui ne lisent pas — le nom de l'auteur du *Docteur Jivago* correspond seulement à un épisode, parmi d'autres, de la guerre froide. Pour les Occidentaux qui lisent, Pasternak, c'est précisément l'auteur du *Docteur Jivago*. On sait qu'il a été poète, mais ses poèmes perdent beaucoup à la traduction. Il faudrait sans doute des poètes de sa taille pour restituer sa poésie dans les langues étrangères aussi bien que lui-même sut traduire les œuvres des plus grands classiques de l'Occident.

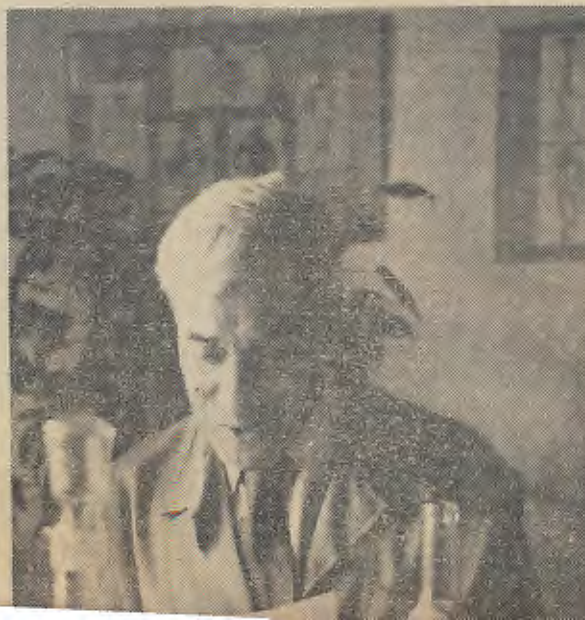
En U.R.S.S. — dans l'U.R.S.S. officielle — c'est, bien sûr, le contraire : le poète est reconnu comme un des plus grands de l'époque contemporaine, mais le prosateur — son œuvre essentielle, en prose, étant le *Docteur Jivago* — reste honni.

Mais il existe aussi un troisième point de vue qui, curieusement, rejoint celui des lecteurs occidentaux réduits à goûter surtout la prose de Pasternak : c'est celui de l'écrivain lui-même qui, à la fin de sa vie, a voulu choisir de façon assez paradoxale le destin de poète maudit, maudit non par les autres, mais par lui-même, car seul comptait désormais pour lui son grand roman : « *Ce ne sont là (mes poèmes) que brouillures... Des poèmes sans lien entre eux, et d'un caractère particulier, ne constituent qu'un piètre moyen de méditer sur des choses aussi vastes, aussi complexes et nouvelles (notre époque). Seules la prose et la philosophie autorisent une tentative dans ce sens. C'est pourquoi ce que j'ai réussi à faire de mieux dans ma vie, jusqu'à présent, c'est ce roman, le Docteur Jivago.* »

« Je méprisais tout ce qui est métier »

Il serait pourtant faux de dire que Pasternak a toujours ignoré l'histoire de façon aussi hautaine que dans le *Docteur Jivago*, mais dans ceux de ses poèmes où il prend parti pour le mouvement révolutionnaire russe du début du siècle, c'est, comme dans tout le reste de son œuvre, pour en chanter seulement quelques instants bouleversants. Quant à l'œuvre d'édification socialiste, laborieuse, patiente, qui exige non seulement une forme accessible à tous — « du métier » — mais aussi l'exaltation réaliste socialiste de tous les « métiers » du prolétariat triomphant, Pasternak n'a jamais rien voulu en savoir.

Dès 1934, l'*Encyclopédie Soviétique*, dans la



surtout atteint les membres du parti où, bien entendu, Pasternak n'était pas inscrit.

Quoi qu'il en soit, Pasternak est resté libre de traquer dans sa villa de Peredelkino, près de Moscou, Goethe, Shakespeare, Schiller, etc., et d'écrire d'autres poèmes dans lesquels il laissait déjà entendre que « *l'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre* », comme il devait l'écrire dans le *Docteur Jivago*.

Comme il l'a lui-même souligné, ce roman n'a été pour lui que le moyen « philosophique » de reprendre ce thème et d'essayer de montrer comment la Révolution, en prétendant transformer la vie, lui enlevait toute authenticité : « *La transformation de la vie !... Mais la vie n'est jamais un matériau ni une matière, elle est elle-même... un principe qui se renouvelle sans cesse et se reforme éternellement... Elle est elle-même infiniment supérieure à nos théories obtuses, aux vôtres et aux nôtres.* »

Cette thèse est sans doute discutable, et, de toute manière, elle ne pouvait pas être acceptée par le parti communiste, qui prétend que la vie de tous peut être transformée pour le mieux et que l'humanité doit « se préparer à vivre » — d'abord par l'industrialisation — avant que nous puissions en finir avec notre actuelle « préhistoire » et nous mettre enfin à « vivre » pour de bon...

On sait comment le pouvoir soviétique, après avoir refusé la publication du roman, en 1956, et après avoir permis à Pasternak de poursuivre paisiblement ses travaux, réagit soudain avec une extrême violence lors de l'attribution, en octobre 1958, du Prix Nobel à Pasternak. Pasternak fut exclu de l'Union des Écrivains, il dut renoncer au Prix Nobel et il n'échappa à l'exil dont on le menaçait qu'après une intervention, semble-t-il, de Khrouchchev lui-même, à qui il avait adressé une lettre déchirante dans laquelle il disait notamment : « *Le départ hors des frontières de ma patrie équivaldrait pour moi à la mort, et c'est pourquoi je vous prie de ne pas prendre à mon égard cette mesure.* »

Vers une réconciliation ?

Puis, peu à peu, en U.R.S.S. comme en Occident, le



sérait que littérature ordinaire.

De toute manière, il est certain que l'œuvre poétique de Pasternak annonce son roman. Elle contient déjà — avec moins d'amertume et davantage d'allant et de spontanéité — l'essentiel du message du *Docteur Jivago* : le roman est l'œuvre d'un vieil homme, tandis que ses plus grands poèmes, Pasternak les avait déjà presque tous écrits il y a près de trente années.

Poète de l'instant, des impressions immédiates, d'une nature où le poète a... naturellement sa place, et réciproquement, de l'homme entouré d'une nature spontanément accordée à lui, Pasternak n'a jamais sacrifié aux tâches de l'écrivain engagé. Poète, il refuse de retourner sans cesse à l'ouvrage, il ne veut croire qu'à l'inspiration, à une inspiration non pas d'origine surnaturelle — « je suis presque athée » — mais simplement donnée à l'homme de génie. Fils de musicien, très doué pour la composition, il abandonna tout jeune la musique parce qu'elle exigeait du « métier » : « Je méprisais tout ce qui n'était pas création, tout ce qui était métier. »

Ce mépris du métier se traduisit tout au long de son œuvre poétique par un véritable mépris du langage qu'il assouplit, qu'il tordit sans scrupule pour la syntaxe et pour la compréhension immédiate — tout étant sacrifié au flot des impressions par lesquelles il ne veut pas se laisser dépasser. D'où sa réputation de poète hermétique qui l'a fait comparer à Mallarmé aussi bien qu'aux surréalistes. D'où aussi son ralliement partiel au mouvement « futuriste » en 1914, celle des écoles poétiques russes qui prenait le plus de liberté avec le langage.

Maïakovski, lui aussi était futuriste, mais, révolutionnaire, il dit un jour à Pasternak : « Que voulez-vous, décidément nous sommes différents. Vous aimez l'éclair dans le ciel, moi je l'aime dans le fer électrique. »

## L'Observateur littéraire

COMITE DE REDACTION

André DALMAS, André DELCROIX, Guy DUMUR, Bernard FRANK, Jacques LEBAR, Louis MARCORELLES, François NOURISIER, Jean-François REVEL, Claude SARRAUTE.

Secrétaire de la Rédaction : Jacques LEBAR.



(Cornell Capa-Magnum)

BORIS PASTERNAK

*Est-il venu trop tôt ou trop tard ?*

longue rubrique qu'elle lui consacre, émet un jugement assez proche de celui que devait formuler vingt-deux ans plus tard le comité de rédaction de la revue *Novy Mir* lui refusant le manuscrit du *Docteur Jivago* : « Pasternak défend toujours, en toutes circonstances, la liberté de la création poétique. Tout d'abord, il n'a vu dans la Révolution qu'une force primitive de destruction. Finalement il l'a acceptée comme un sacrifice... Pour Pasternak, l'art est toujours l'expression du caractère unique de l'individu. Le socialisme est pour lui une théorie fumeuse et une époque de suspicion... » L'Encyclopédie Soviétique n'en ajoutait pas moins en 1934 : « Le grand talent de Boris Pasternak lui a conféré la gloire d'un poète original qui exerce une certaine influence sur la poésie soviétique. »

## « L'homme est né pour vivre »

C'est précisément en 1934 que Staline proclame le « réalisme socialiste » et que Jdanov explique : « La littérature soviétique est une littérature engagée parce que, à l'époque de la lutte des classes, il ne peut y avoir et il n'y a pas de littérature se dressant au-dessus de ces classes. » Au Congrès des écrivains soviétiques de 1934, Boukharine présentait cependant Pasternak comme le « plus grand magicien du vers de notre époque ». Boukharine devait être « purgé » quatre ans plus tard... Pasternak, lui, fut épargné. Il est vrai que les grandes purges de 1936-1938 ont

plus grand prix Nobel... même été attribué à un écrivain soviétique qui refusait explicitement d'admettre l'intérêt des réalisations de l'U.R.S.S. depuis quarante ans. En outre, la preuve était faite, une fois de plus, avec un éclat sans précédent, que, malgré la déstalinisation, il n'est pas toujours possible de publier en U.R.S.S. un ouvrage d'un intérêt certain mais qui refuse trop ostensiblement de prendre parti dans « le grand conflit de notre temps ». Enfin, les insultes adressées à Pasternak pendant plusieurs semaines révélaient sous un étrange éclairage certaines des plus hautes personnalités du monde de la littérature soviétique.

Cependant, en un sens, on pouvait, si l'on peut dire, conclure au match nul. Car, de leur côté, les Soviétiques étaient en droit de mettre l'accent sur les aspects « opération politique » et exploitation journalistique de l'attribution du Prix Nobel à un ouvrage dont la valeur littéraire était en partie discutable. Ils pouvaient insister peut-être, non sans raison, sur la fâcheuse tendance des jurés du Prix Nobel à récompenser des écrivains du genre « belle âme », spécialisés dans un certain humanisme, vague, pompeux ou utilisé à des fins d'autoglorification. Il n'y avait pas que cela dans le *Docteur Jivago*, mais il y avait aussi cela. Enfin, en laissant Pasternak en liberté, le gouvernement soviétique avait fait preuve d'une « générosité » à laquelle il ne nous avait pas habitués dans le passé.

C'était là un signe certain d'une évolution heureuse d'un régime de plus en plus détendu à mesure qu'il se sentait de plus en plus fort, à mesure que l'expérience historique du socialisme que Pasternak avait voulu nier, obtenait dans maints domaines des succès de plus en plus incontestables. Aussi pouvait-on peu à peu commencer à penser que, dans un avenir point trop éloigné, les écrivains soviétiques, bien que toujours invités par le parti à traiter essentiellement de questions d'actualité, recevraient pour tâche de réconcilier ce qui aujourd'hui nous semble inconciliable : par exemple « les petites affaires du monde, comme la reconstruction du bloc terrestre », que Pasternak rejette avec mépris, et les grandes amours, comme celles de Lara et Jivago, qui, à certains moments, ne peuvent que nier l'Histoire. On pouvait imaginer que, dans l'ère des loisirs déjà officiellement amorcée en U.R.S.S., il deviendrait bientôt possible, non plus seulement d'inviter à « se préparer à vivre », mais aussi, enfin, à vivre.

On pourrait imaginer que ce que les autorités de l'U.R.S.S. reprochaient à l'histoire de Lara et Jivago, c'était son caractère prématuré, sérieux « délit »

Cette semaine André DALMAS vous...

www.arhivaexilului.ro  
... de Dostoïevski, en U.R.S.S. des  
... On réédite bien, toutes sortes d'es-  
... La porte ouverte à toutes sortes d'es-  
... Pasternak semblait classée laissait donc  
... Pasternak la manière dont l'affaire  
... tion et l'exil. La manière dont l'affaire  
... pour entraîner la déportation  
... avaient grave desorment



Joural Musical Français  
5 janvier 1962

# Quand Boris PASTERNAK évoquait CHOPIN



Pasternak au piano, peint par son père

**L'**ATTRIBUTION du Prix Nobel de littérature à Boris Pasternak, en 1958, a suscité de nombreux articles, des essais, des études consacrés à l'œuvre et à la personnalité de l'auteur de *Docteur Jivago*.

On s'est intéressé au poète, à l'écrivain, au philosophe, mais on a généralement oublié le musicien et le mélomane. Pourtant, Boris Pasternak n'a-t-il pas écrit : « J'aimais la musique par-dessus tout, et celle de Scriabine plus que toute autre ! »

Cet amour de la musique, il le devait à sa mère, une parfaite pianiste, élève du célèbre Lechaitchik, un pédagogue russe qui enseignait

à l'occasion du 135<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Chopin, que Pasternak a fait paraître dans la revue « Léninegrad » un article dont nous avons traduit l'essentiel.

Grâce à l'amabilité des sœurs du poète, Mmes Lydia et Joséphine Pasternak, nous pouvons reproduire également un portrait de l'écrivain, œuvre de son père Léonide, un peintre très connu dans son pays.

(Note du traducteur).

**L**A peinture étant une conception visuelle d'un monde extérieur, un peintre peut recréer la réalité.

Mais qu'est-ce que le réalisme en musique ?

Nulle part ailleurs qu'en musique, les formules conventionnelles ne sont appliquées avec autant de désinvolture ; nul autre domaine créateur ne se laisse obscurcir davantage par le brouillard romantique, dont l'arbitraire est sûr de son effet puisqu'il défie l'analyse.

Pourtant, quelques grands génies échappent à la classification, et ce sont ceux-là justement qui déterminent les étapes de l'histoire musicale. Du petit nombre des exceptions deux noms se détachent encore : Bach et Chopin.

Ces deux créateurs, qui ont rénové la musique instrumentale, ne nous apparaissent point comme des héros de légende : à travers leur art, nous percevons leur présence réelle. Leur musique semble être une chronique de leur vie, et la réalité émerge de leur œuvre.

Quand je parle de réalisme en musique, je ne songe pas à la musique d'illustration, lyrique ou à programme : mon propos est tout autre.

Dans quelque art que ce soit, le réalisme ne saurait se réduire à une propension, à quelques traits surajoutés : il se traduit par une concentration et par une précision artistique suprêmes.

Pourtant, comme l'épanouissement est facile ! Le pathos pompeux, la profondeur factice, une sentimentalité affectée, en bref, toutes les formes de l'artificial constituent ses meilleurs auxiliaires.

Ces moyens-là ne peuvent être utilisés par un artiste dont l'œuvre prétend traduire la réalité de la vie, car cette œuvre est à la fois son propre destin et sa croix. Et il ne saurait se livrer à des improvisations, à des jeux futiles sur le propre thème de son destin !

Une question surgit : quelles sont les raisons qui incitent l'artiste à aborder le chemin du réel ? Comment un tel artiste est-il formé ?

Deux facteurs s'imposent à moi en premier

Prenons en guise d'exemple le thème de l'Étude de No 3 de l'opus 10, en mi majeur. Cette mélodie aurait connu une gloire égale à celle du plus beau lied de Schumann, même si elle avait été traitée d'une manière moins explicite.

Mais pour Chopin, ce thème est l'expression d'une image, d'un fait, d'un événement réel. C'est en l'entendant jouer ce motif qu'un de ses élèves s'écria : « O ma patrie ! »

Et, à force de multiplier les modulations et les notes de passage jusqu'à un degré presque insupportable, il fait sonner dans la partie médiane les secondes et les tierces de sorte que chacune des ondulations de cette musique mouvante ajoute encore à sa force expressive.

Quant à l'Étude en tierces (op. 25, en sol mineur), quelquefois surnommée « Voyage d'hiver », son atmosphère presque schubertienne aurait pu être recréée avec moins d'ostentation. Mais Chopin a voulu évoquer le glissement des traîneaux sur la neige, le miroitement des flocons, et, au loin, la ligne sombre de l'horizon qui coupe la flèche de la route... Cette image à plusieurs dimensions, qui semble évoquer une séparation, ne pouvait s'exprimer mieux que dans une tonalité mineure et par d'interminables tombées chromatiques qui s'évanouissent dans le néant. Si, dans sa Barcarolle, Chopin avait voulu obtenir le même effet que Mendelssohn dans le Chant du Gondolier ; s'il avait voulu réaliser l'approximation poétique habituellement suggérée par des titres de cet ordre, il aurait pu se contenter de procédés plus modestes. Mais, dans sa musique, les lumières des rivages se reflètent et se poursuivent ; les hommes, les bateaux, les vagues, les voix se mêlent, et, pour traduire tout cela, il faut que la Barcarolle, avec ses trilles, ses arpèges et ses appoggiatures, prenne son essor, s'élève, retombe et plonge, atteignant sa note de pédale, dispersant toutes tonalités majeures et mineures.

Dans chaque composition de Chopin, notre oreille — qui est l'œil de notre âme — distingue un point qui fixe son attention. C'est à nous de le trouver, de l'approfondir.

Parfois, c'est un bruit de gouttes qui tombent, comme dans le Prélude en ré bémol ; parfois, c'est l'assaut d'un escadron de cavalerie (la Polonaise en la bémol) ; les cascades qui se précipitent sur une route montagneuse, comme dans la Sonate en si mineur ; ou bien encore, la fenêtre d'une maison de campagne, qui s'entreouvre, par une nuit d'orage, au milieu du Nocturne en fa majeur.

Il est remarquable de voir que, quel que soit le chemin où nous entraîne Chopin, quels que soient les sentiments que nous inspirent ses





Pasternak au piano, peint par son père

**L'**ATTRIBUTION du Prix Nobel de littérature à Boris Pasternak, en 1958, a suscité de nombreux articles, des essais, des études consacrés à l'œuvre et à la personnalité de l'auteur de *Docteur Jivago*.

On s'est intéressé au poète, à l'écrivain, au philosophe, mais on a généralement oublié le musicien et le mélomane. Pourtant, Boris Pasternak n'a-t-il pas écrit : « J'aimais la musique par-dessus tout, et celle de Scriabine plus que toute autre ! »

Cet amour de la musique, il le devait à sa mère, une parfaite pianiste, élève du célèbre Lechetitzki, ce pédagogue viennois qui compta parmi ses disciples Paderewski et Schnabel. Pasternak s'est même livré à quelques essais de composition musicale, encouragés par son ami Alexandre Scriabine. Cependant, pour des raisons restées inconnues, il n'a pas persévéré dans cette voie.

Fait singulier, dans ses écrits, il n'est guère question de musique, et c'est seulement en 1945,

Pourtant, quelques grands génies échappent à la classification, et ce sont ceux-là justement qui déterminent les étapes de l'histoire musicale. Du petit nombre des exceptions deux noms se détachent encore : Bach et Chopin.

Ces deux créateurs, qui ont rénové la musique instrumentale, ne nous apparaissent point comme des héros de légende : à travers leur art, nous percevons leur présence réelle. Leur musique semble être une chronique de leur vie, et la réalité émerge de leur œuvre.

Quand je parle de réalisme en musique, je ne songe pas à la musique d'illustration, lyrique ou à programme : mon propos est tout autre.

Dans quelque art que ce soit, le réalisme ne saurait se réduire à une propension, à quelques traits surajoutés : il se traduit par une concentration et par une précision artistique suprêmes.

Pourtant, comme l'épanouissement est facile ! Le pathos pompeux, la profondeur factice, une sentimentalité affectée, en bref, toutes les formes de l'artificiel constituent ses meilleurs auxiliaires.

Ces moyens-là ne peuvent être utilisés par un artiste dont l'œuvre prétend traduire la réalité de la vie, car cette œuvre est à la fois son propre destin et sa croix. Et il ne saurait se livrer à des improvisations, à des jeux futiles sur le propre thème de son destin !

Une question surgit : quelles sont les raisons qui incitent l'artiste à aborder le chemin du réel ? Comment un tel artiste est-il formé ?

Deux facteurs s'imposent à moi en premier lieu : une impressionnabilité aiguë dans l'enfance, une parfaite conscience de soi-même à l'âge adulte.

Ce sont ces deux forces-là qui agissent sur l'artiste quand il entreprend une œuvre aussi étrangère au romantisme. Ce sont ces impressions, gravées dans sa mémoire, qui l'aident à découvrir les moyens techniques nécessaires à l'expression.

Le réalisme en art, tel que je le conçois, c'est l'impression profonde laissée par la vie dans une âme humaine transformée en force créatrice. Chopin était réaliste autant que l'était Léon Tolstoï.

Son œuvre est original d'un bout à l'autre, non point parce qu'il diffère de celui de ses contemporains, mais en raison de la vérité profonde de son contenu. Il est toujours subjectif, égocentriste même, mais, au travers de sa propre vie, Chopin a su voir l'humanité tout entière.

Son principal mode d'expression, il le devait à sa mélodie, la plus sincère, la plus puissante qu'on puisse imaginer. Ce n'est pas un court motif mélodique, qui réapparaît à chaque couplet, ni un air d'opéra sur un texte insignifiant ; c'est la traduction d'une pensée profonde, d'un récit captivant, d'un message d'une importance capitale.

Son langage mélodique est puissant non seulement par son emprise sur nous, mais parce que Chopin lui-même a subi sa force despotique au moment de la recherche de l'harmonisation et d'une forme précise, raffinée et captivante du moindre détail.

séparation, ne pouvant s'exprimer que dans une tonalité mineure et par d'interminables tombées chromatiques qui s'évanouissent dans le néant. Si, dans sa Barcarolle, Chopin avait voulu obtenir le même effet que Mendelssohn dans le Chant du Gondolier ; s'il avait voulu réaliser l'approximation poétique habituellement suggérée par des titres de cet ordre, il aurait pu se contenter de procédés plus modestes. Mais, dans sa musique, les lumières des rivages se reflètent et se poursuivent ; les hommes, les bateaux, les vagues, les voix se mêlent, et, pour traduire tout cela, il faut que la Barcarolle, avec ses trilles, ses arpegges et ses appoggiatures, prenne son essor, s'élève, retombe et plonge, atteignant sa note de pédale, dispersant toutes tonalités majeures et mineures.

Dans chaque composition de Chopin, notre oreille — qui est l'œil de notre âme — distingue un point qui fixe son attention. C'est à nous de le trouver, de l'approfondir.

Parfois, c'est un bruit de gouttes qui tombent, comme dans le Prélude en ré bémol ; parfois, c'est l'assaut d'un escadron de cavalerie (la Polonaise en la bémol) ; les cascades qui se précipitent sur une route montagneuse, comme dans la Sonate en si mineur ; ou bien encore, la fenêtre d'une maison de campagne qui s'entrouvre, par une nuit d'orage, au milieu du Nocturne en fa majeur.

Il est remarquable de voir que, quel que soit le chemin où nous entraîne Chopin, quels que soient les sentiments que nous inspirent ses œuvres, nous le suivons, nous nous soumettons, sans réserve, sans gêne et sans résistance.

Ses tourments et ses drames nous touchent directement : ils sont de tous les temps, de toutes les époques.

Même lorsqu'un univers légendaire — celui de Mickiewicz et de Slowacki — surgit, dans la Fantaisie, dans certains épisodes des Polonaises, dans les Ballades, des fils invisibles, quelque association le lie à la vie réelle.

Cette empreinte du réel, nous la sentons particulièrement forte dans les compositions les plus caractéristiques de Chopin, dans les Etudes qui portent nettement la trace des douloureux tourments que lui causait la vie.

Ces Etudes qui, en apparence, ne devraient servir que d'exercices de virtuosité, constituent bien plus des essais de psychologie que des pages d'entraînement digital.

Ce sont des investigations musicales sur l'âme enfantine, ou un pressentiment de la mort qui apparaît soudain (il est surprenant de savoir qu'une grande partie des Etudes a été composée par un jeune homme de vingt ans).

Dans certaines autres, nous percevons l'écho d'événements historiques. En bref, quoi qu'il en soit, leur but initial — la technique pianistique — se trouve singulièrement dépassé.

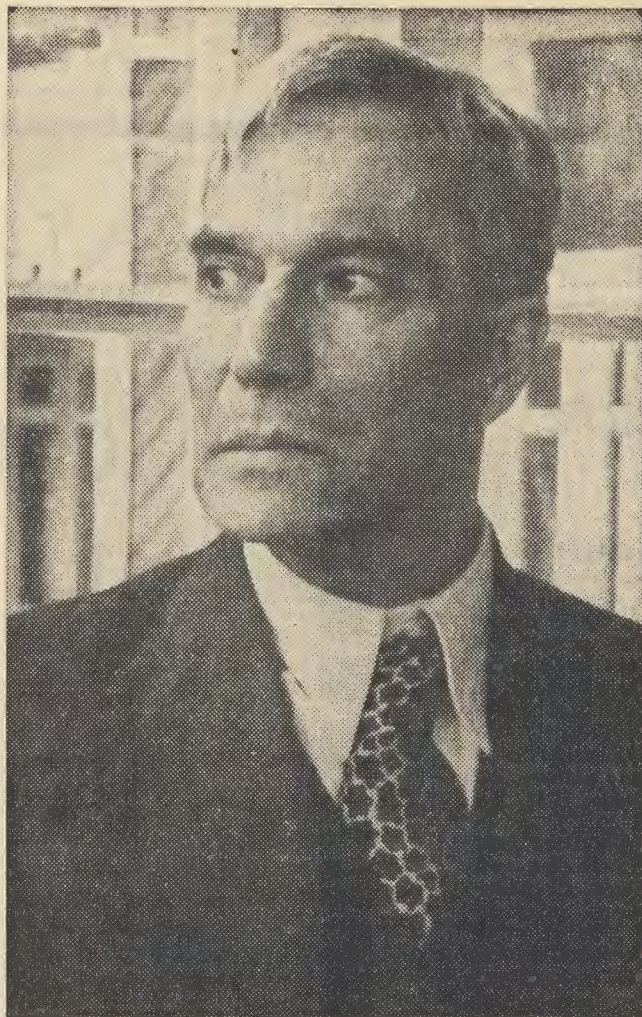
La propre importance de Chopin dépasse sa musique. Son œuvre nous apparaît comme la redécouverte de cet art.



# PASTERNAK:

## *littérature d'abord*

● Yves Berger (Prix Fémina 1962 pour *Le Sud*) vient d'écrire une préface pour *Les Trois Mondes* de Boris Pasternak de Robert Paynes, qui doit paraître prochainement aux éditions Arthaud. A propos de Pasternak, il définit ce que doit être la littérature. Sa préface, dont nous sommes heureux de présenter un fragment ci-dessous, est plus qu'une introduction à un auteur, elle a valeur de manifeste.



Boris Pasternak : Le Docteur Jivago le rendit célèbre dans le monde entier pour des raisons qui n'étaient pas toutes littéraires...

**P**OUR Pasternak la littérature est d'abord une tentative de sauvetage individuel, un problème personnel dont l'écrivain n'est comptable à l'endroit de personne (et pas même aux lecteurs : tant mieux si la solution les intéresse, qui s'exprime par le livre, et tant pis si elle ne les retient pas) et je pense qu'il eût trouvé dangereuse cette idée toute morale et utilitaire de la littérature telle qu'Evtouchenko, la sert, ressert et ressasse quand il dit et répète « ...J'avais l'impression que tout le monde oubliait les problèmes essentiels de la littérature : les œuvres en question étaient-elles utiles à quelqu'un ? » (dans l'Autobiographie). Et Pasternak, logique avec lui-même, terriblement logique, avait senti que la gloire est une méprise dans la mesure où elle traduit la reconnaissance et l'assentiment d'une masse dont l'écrivain et le livre, dans les cas les meilleurs, jamais ne se soucient. Pasternak faisait sienne cette réflexion de Rilke : « La gloire du poète est le résumé de toutes les incompréhensions et de toutes les erreurs qui se cristallisent autour d'un nouveau nom. »

C'est à partir de 1930 que Pasternak, semble-t-il, a pris une pleine et active conscience de ce qui fait tout à la fois la grandeur et la modestie de la littérature. Sa grandeur, car pour celui qui la pratique la littérature, est la justification profonde de la vie et il n'est pas de vie justifiée qui ne se ramène au livre. Sa modestie, car il n'est pas dans la nature (les pouvoirs) de la littérature de poser des problèmes autres que littéraires de sorte que lui sont étrangers et la politique et l'ambition de la connaissance, domaine des sciences. De même que Faulkner s'enfermait de plus en plus dans les visions du passé et, littéralement, se tuait à la vie, mourait au monde, de même Pasternak dans les trente dernières années de sa vie s'est de plus en plus enfermé, réfugié dans ses visions particulières, où le destin des autres (leur bonheur

et qui s'incline devant elle... voilà qui fait rêver. On dira que l'écrivain est un égoïste — et on s'indignera. Et c'est un mot qui n'a pas cours et n'a pas de sens en littérature.

On sait que Pasternak, jamais, n'aurait subi injures et maux dans son pays si les Occidentaux n'avaient fait du Docteur Jivago une machine de guerre anticommuniste. Cette dangereuse facilité et cette redoutable obstination à vouloir que la littérature

serve des causes pour lesquelles elle n'est pas faite, extra-littéraires, ne sont certes pas responsables de la mort de Pasternak (un cancer au poumon l'a emporté) mais sont causes d'une mort triste et amère. On parle souvent d'écrivains maudits. Comprendons que, à travers les hommes, c'est toujours à la littérature que les hommes en ont.

**Yves BERGER**



Le N. LNA

10 OCTOBRE 1963

# Pasternak en deux miroirs



Deux récents ouvrages consacrés au grand poète et romancier russe, présentent le grand inconnu de se compléter en utilisant des documents inédits et, pour chacun, différents. Yves Berger, lui-même présentateur d'un Boris Pasternak dans la collection des Poètes d'aujourd'hui, chez Seghers, a écrit une très sensible préface de l'impressionnisme du critique américain Robert Payne, qui nous fait pénétrer dans Les Trois Mondes de Boris Pasternak (1) : ceux du poète, du romancier, du personnage politique. Cette double révélation nous est apportée : par un certain nombre (qui est, encore trop restreint) de renseignements biographiques évoquant surtout l'enfance et la jeunesse de ce fils de peintre, d'abord puis par la musique, puis engagé activement dans la poésie en ce temps que dans la révolution ; aussi pour toute une partie de son œuvre, encore inconnue en France — ses nouvelles surtout — minutieusement analysée et dont plusieurs extraits nous sont, pour la première fois, présentés, dans l'excellente introduction de Marie-Pierre Castel-

Notre curiosité se trouve par conséquent et dès le départ excitée par l'actualité avouée de l'auteur ; que les jeunes poètes russes d'aujourd'hui — Voznessenski comme Pasternak — se réclament de Pasternak, et principalement de son roman de 1922 : Ma sœur la vie, Robert Payne le pose comme « le dernier grand de la littérature russe » dont les racines plongent dans le XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet essai (malheureusement privé de toute indication bi-

biographique) est assez convaincant pour nous faire comprendre la solitude, souvent dramatique, dont souffrit, pendant « les années terribles » du stalinisme puis au cours des dernières années, l'auteur du Docteur Jivago, abreuvé d'injures et de brimades officielles dont il faut lire les énoncés, dans les documents reproduits, pour avoir une juste idée de ce que peut être le monde des lettres en U.R.S.S.

L'étude, de plus petit format, mais tout aussi riche d'informations nouvelles et de réflexions personnelles, de Guy de Mallac, fait, bien au contraire, entrer Pasternak (2) dans les classiques du XX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, l'auteur, de formation philosophique, ne peut s'empêcher de rattacher le poète et romancier russe, de par la qualité de son « mysticisme », à de lointains mouvements religieux de l'âme russe — en particulier au « vitalisme » du XVIII<sup>e</sup> siècle —, insistant sur la place essentielle qu'occupe au plus profond de son être physique, artistique et spirituel, la nature. Ayant recherché jusqu'en Russie, le souvenir « si chaud encore » du célèbre écrivain, Guy de Mallac l'a, plus que son confrère américain, replacé dans l'ambiance historique, politique, esthétique et philosophique du communisme soviétique. Ses analyses, moins littérales, s'enrichissent de nuances complexes qui nous laissent une profonde impression de vérité humaine. Ajoutons que ce petit livre, fort sérieusement documenté, nous livre une moisson de références des plus intéressantes.

Edith Mora.

(1) Arthaud. — (2) Editions Universitaires.

est le résumé de toutes les incompréhensions et de toutes les erreurs qui se cristallisent autour d'un nouveau nom, »

C'est à partir de 1930 que Pasternak, semble-t-il, a pris une pleine et active conscience de ce qui fait tout à la fois la grandeur et la modestie de la littérature. Sa grandeur, car pour celui qui la pratique la littérature, est la justification profonde de la vie et il n'est pas de vie justifiée qui ne se ramène au livre. Sa modestie, car il n'est pas dans la nature (les pouvoirs) de la littérature de poser des problèmes autres que littéraires de sorte que lui sont étrangers et la politique et l'ambition de la connaissance, domaine des sciences. De même que Faulkner s'enfermait de plus en plus dans les visions du passé et, littéralement, se tuait à la vie, mourait au monde, de même Pasternak dans les trente dernières années de sa vie s'est de plus en plus enfoncé, réfugié dans ses visions particulières, où le destin des autres (leur bonheur, leur malheur) l'intéressait peu — et ne l'intéressait que dans la mesure où il réussissait à donner à ce destin une expression littéraire. La vie, moins forte que la littérature,

et qui s'incline devant e voilà qui fait rêver. On que l'écrivain est un ég — et on s'indignera. Et un mot qui n'a pas cou n'a pas de sens en littéra On sait que Pasternak mais, n'aurait subi injur maux dans son pays Occidentaux n'avaient f Docteur Jivago une m de guerre anticomm Cette dangereuse faci cette redoutable obstin vouloir que la litté



18 sept 1963

LETTRES

ÉTRANGÈRES

PAR

SONIA LESCAUT

## Le monde de la solitude

● Robert PAYNE : les Trois Mondes de Boris Pasternak (Arthaud).

● « Rappelez-vous que tout passera : argent, situation, les empires mêmes sont condamnés à disparaître. Seule vivra éternellement la petite parcelle d'art authentique que nous avons semée dans notre œuvre. » C'est l'ultime message de Tolstoï à Léonid Pasternak qui avait illustré son « Guerre et Paix ». Boris, le fils de Léonid Pasternak, n'a jamais oublié cette règle de vie.

L'Occident n'a découvert que tardivement Boris Pasternak et seulement à travers « le Dr Jivago », prix Nobel de combat, prix Nobel de défi, attribué pour la première fois à un romancier soviétique, mais parce que ce Soviétique semble exprimer toute sa déception devant une Révolution qui n'a pas tenu ses promesses.

Mais l'heure des polémiques est passée. Il est temps de découvrir qui était réellement Boris Pasternak et ce que furent en vérité sa vie et son œuvre. L'un des esprits les plus vifs des États-Unis, Robert Payne, aussi brillant comme romancier que comme historien et essayiste, s'efforce de nous le dire dans « les Trois Mondes de Boris Pasternak », qui restera comme un portrait saisissant du dernier des Symbolistes.

### Le feu de la poésie

CES trois mondes de Pasternak — celui du poète, celui du romancier, celui du politique malgré lui — n'en font qu'un en réalité : le monde de la solitude. Pour lui l'artiste n'appartient pas à une époque. Il est à

tous et de tous les temps. « Le poète est comme un arbre dont les feuilles bruissent dans le vent, mais qui n'a le pouvoir de conduire personne. » Voilà : Écoutons donc bruire ses vers dans le vent.

L'anecdote, dans sa vie, est de peu d'importance. Ses parents étaient des Juifs d'Odessa, lui, peintre, elle, pianiste. Ils ont d'abord vécu pauvrement à Moscou, dans cette rue de l'Arsenal, suante de misère, où passaient les charrettes menant à la boucherie les chevaux morts « aux belles têtes nobles de marbre bleu ». C'est sur cette vision que Boris a ouvert ses yeux d'enfant. Mais très vite le succès est venu à Léonid, portraitiste en vogue; dans son salon a défilé toute l'intelligentsia, Tolstoï, Rainer Maria Rilke, Scriabine le musicien qui sombrera dans la folie. Boris est allé achever ses études de philosophie en Allemagne à la veille de la première guerre mondiale. Brûle-t-il d'un feu révolutionnaire secret ? Cela n'apparaît guère alors. Le seul feu dont il brûle, c'est celui de la poésie.

L'été 1917, pour lui, c'est un air « qui sent le bouchon et le vin », « une odeur d'herbes folles », un temps qui s'arrête, bien plus que l'orage d'une révolution qui gronde.

Et lorsque celle-ci éclate, Pasternak est dans un jardin, il est ce jardin, et cette pluie et ce « coquelicot comme en syncope, au fond d'un ravin ». Il est toute mélancolie verlainienne. Dans un parc une maison abandonnée par des aristocrates en fuite devient pour lui le symbole de l'absence, de la mort, de tout ce que la Révolution a rejeté.

« Ma sœur la vie », l'un de ses premiers recueils, c'est la déclaration d'indépendance du poète. Il ne veut pas se

mêler à ce monde en ébullition, mais au cœur de l'hiver « fumer avec Byron et boire avec Edgar Poe ». Dix ans plus tard, il osera encore écrire : « Ignorerais-je vraiment que le Plan [quinquennal est mien aussi, « Que je tombe et me relève avec lui ? « Et comment y a-t-il en moi, dans [mon cœur, « Une telle indifférence à son sujet ? »

### A contre-courant

RAREMENT écrivain fut plus à contre-courant de son époque. C'est encore en 1918, année terrible, qu'il choisit d'écrire « L'Enfance de Louvers », l'histoire d'une petite fille heureuse, éblouie par la découverte du monde.

A son ami Blok, poète exalté, il répond : Oui, un grand vent est venu balayer le monde, les hommes sont presque devenus les égaux des dieux, mais c'est au-dessus des toits que le débat éternel se poursuit.

Dans un seul poème, en 1925, il se fait le chantre du communisme, celui des premiers mois pleins d'angoisse, quand le typhus tuait les gens dans la rue et que « le sommeil soudain troublé de la Terre ressemblait aux convulsions d'un enfant, à la mort, à l'ombre d'un tombeau ». Un poème qui s'achève sur un portrait presque mythique de Lénine, seul capable de conjurer les éléments, terrifiant comme un dieu, mais un dieu débordant d'amour pour les hommes.

Mais Staline ne ressemble guère à Lénine. Et dans la terreur qui monte en U.R.S.S., Pasternak se tait. Sa vie privée n'est pas d'ailleurs des plus heureuses. Peu à peu, il s'est dépris d'Eugénia, une jeune pianiste dont il avait été éperdument amoureux et qu'il avait épousée.

Séparé années, ment qu'un lin. Une grand p s'enfuient fuge à T casien 1937.

Déjà e nak a sa tes, ses y comme u vagabond dance, to sombres, pourtant gne étran lui la hac

« La l

UN jour de P delst ridiculise plus tard, téléphone. « Est-ce v Mandelstar Pasternak ment un. E il ne contr En plein core écrire que où i totale du p traint au chée », il traduire — Shakes Pendant défense pa alors, selor



mêler à ce monde en ébullition, mais au cœur de l'hiver « fumer avec Byron et boire avec Edgar Poe ». Dix ans plus tard, il osera encore écrire :  
 « Ignorerais-je vraiment que le Plan [quinquennal est mien aussi,  
 « Que je tombe et me relève avec lui ?  
 « Et comment y a-t-il en moi, dans [mon cœur,  
 « Une telle indifférence à son sujet ? »

## A contre-courant

**R**AREMENT écrivain fut plus à contre-courant de son époque. C'est encore en 1918, année terrible, qu'il choisit d'écrire « L'Enfance de Louvers », l'histoire d'une petite fille heureuse, éblouie par la découverte du monde.

A son ami Blok, poète exalté, il répond : Oui, un grand vent est venu balayer le monde, les hommes sont presque devenus les égaux des dieux, mais c'est au-dessus des toits que le débat éternel se poursuit.

Dans un seul poème, en 1925, il se fait le chantre du communisme, celui des premiers mois pleins d'angoisse, quand le typhus tuait les gens dans la rue et que « le sommeil soudain troublé de la Terre ressemblait aux convulsions d'un enfant, à la mort, à l'ombre d'un tombeau ». Un poème qui s'achève sur un portrait presque mythique de Lénine, seul capable de conjurer les éléments, terrifiant comme un dieu, mais un dieu débordant d'amour pour les hommes.

Mais Staline ne ressemble guère à Lénine. Et dans la terreur qui monte en U.R.S.S., Pasternak se tait. Sa vie privée n'est pas d'ailleurs des plus heureuses. Peu à peu, il s'est dépris d'Eugénia, une jeune pianiste dont il avait été éperdument amoureux et qu'il avait épousée.

Séparé d'elle au bout de quelques années, il vit seul dans un petit appartement qui donne sur les murs du Kremlin. Une nouvelle fois, il tombe amoureux. Il s'agit cette fois de l'épouse d'un grand pianiste, Zinaïda Nauhaus. Ils s'enfuient ensemble, trouvent enfin refuge à Tiflis, chez un ami, le poète caucasien Iachvili, qui se suicidera en 1937.

Déjà en ces années 30, Boris Pasternak a sa légende. Ses hautes pommettes, ses yeux brûlants, sa voix qui agit comme une incantation, ce goût du vagabondage, sa farouche indépendance, tout contribue, en ces temps sombres, à le distinguer des autres. Et pourtant la foudre du pouvoir l'épargne étrangement, alors qu'autour de lui la hache s'abat sur tous ses amis.

## « La langue arrachée »

**U**N jour de 1932, dans l'appartement de Pasternak, le poète Ossis Mandelstam récite quelques vers qui ridiculisent Staline. Quelques jours plus tard, Pasternak reçoit un coup de téléphone. C'est Staline en personne. « Est-ce vraiment un grand poète, ce Mandelstam ? », demande le dictateur. Pasternak lui assure que c'en est vraiment un. Et Mandelstam sauve sa tête ; il ne connaîtra que le bannissement.

En pleine purge, Pasternak ose encore écrire des poèmes de style biblique où il proclame l'indépendance totale du poète. Cette fois on le contraint au silence. « La langue arrachée », il se contente désormais de traduire — avec quel art merveilleux — Shakespeare, Goethe, Schiller.

Pendant la guerre, mobilisé dans la défense passive à Moscou, il vivait alors, selon son biographe, dans les

ruines d'un immeuble et dormait dans un réduit sous l'escalier. C'est seulement à la fin de l'offensive allemande, en 1943, qu'il peut retourner dans la retraite qu'il s'est choisie à la campagne, à Pérédelkino, près de Moscou.

Là encore, il s'agit pour lui de survivre. Au Congrès des Ecrivains communistes, à Vroslav en 1948, le romancier stalinien A. Fadéev (qui se suicidera à la mort de Staline), son voisin à Pérédelkino, l'attaque avec violence : « Traduire Shakespeare en temps de guerre, c'est prendre position contre sa nation ! », s'exclame-t-il. Dans sa datcha, Pasternak fait la sourde oreille et continue de travailler à son « Dr Jivago » qu'il a commencé à écrire dès 1945. Pour lui, il ne s'agit nullement d'une œuvre polémique, mais d'un livre qui exalte le génie de sa race.

Son Dr Jivago, c'est un homme qui refuse d'accepter le monde tel qu'il est. Il est l'éternel rebelle, il l'aurait été à n'importe quelle époque. Ce qu'il hait, ce n'est pas le régime soviétique, c'est la façon dont les hommes vivent leur vie. Pour son petit docteur roux, vivre c'est d'abord et surtout aimer. Et l'amour, c'est le visage de Larissa : en elle s'incarne toute la terre russe, ses fleuves, ses pluies, ses printemps. Jivago, comme le prince Michkine de Dostoïevsky, fait partie de ces innocents éblouis qu'on retrouve à toutes les époques de l'histoire russe, sortes de prophètes que rien n'arrête.

Cette analyse de l'œuvre de Pasternak, Robert Payne l'a faite avec beaucoup d'intelligence et d'enthousiasme. Il a réussi à nous rendre sensible ce charme du grand écrivain russe dont Evtouchenko a pu dire qu'il agissait sur nous « comme un parfum lumineux ».

Site  
ma  
cals



# A la recherche de Pasternak

**A**USSI paradoxal que cela puisse paraître, on ne connaît pas Pasternak. Peu d'écrivains contemporains, sans doute, ont vu publier simultanément dans tous les pays occidentaux un si grand nombre d'articles et même de livres consacrés à leur personne et à leur œuvre. Pourtant, cette abondante

*Jivago*. Et il y aurait beaucoup à dire sur la propagande occidentale qui a cherché, utilisant la situation, à faire de ce roman une « machine de guerre » anti-communiste.

Mais, sur un plan strictement littéraire, il faut regretter que *Le Docteur Jivago* ait été étudié, disséqué, interprété (oh ! combien...) à l'exclusion de tout autre livre, car *Jivago* n'est pas toute l'œuvre de Boris Pasternak, mais seulement un moment, qui n'est pas forcément le plus important. Pasternak d'ailleurs ne dut pas en être surpris qui, selon Payne, avait fait sienne cette réflexion de Rilke : « La gloire du poète est le résumé de toutes les incompréhensions et de toutes les erreurs qui se cristallisent autour d'un nouveau nom. »

Aujourd'hui que les passions se sont apaisées, nous devons remercier un Américain, Robert Payne, qui a entrepris avec « Les trois mondes de Boris Pasternak » (Arthaud), une étude approfondie de l'œuvre et de la vie, mais surtout de cet écrivain « célèbre ». Traduit de l'anglais et du russe par Marie-Pierre Castelnaud, le livre contient de nombreux textes de Pasternak ; à l'exception de quelques extraits de *Sauf-conduit* et de quelques fragments en prose du *Docteur Jivago*, tous les textes cités, poèmes et nouvelles, sont donnés dans une traduction nouvelle, directement faite d'après l'original russe. Et, précise la traductrice, « compte tenu du génie particulier des langues, et donc de l'impossibilité de toujours maintenir l'ordre strict des mots, c'est résolument pour la plus grande fidélité au sens et à la forme des textes de Pasternak que nous avons opté. » Un grand nombre de ces textes étaient encore inédits en France.

Robert Payne n'a pas hésité à recourir à la simple explication de textes et, à partir de leur étude minutieuse, une nouvelle image se forme. Jamais encore, remarque Yves Berger, aucun critique n'avait mis en lumière la continuité, sinon l'unité, de l'inspiration chez Pasternak, et Payne révèle combien, à quelque quarante ans d'écart, les nouvelles que le

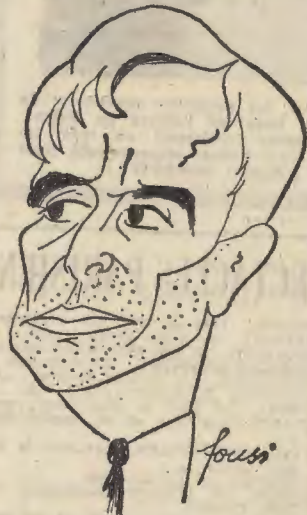
prosateur composa entre 1915 et 1923 (*Les Lettres de Toulà* et l'admirable *Enfance de Louvers*) annoncent *Le Docteur Jivago*.

Les trois mondes de Boris Pasternak : celui du poète, celui du romancier, celui enfin du personnage politique malgré lui, sont analysés par Payne. La vie de Pasternak n'a pas commencé avec l'attribution du prix Nobel de littérature en 1958. Il a vécu la période post-révolutionnaire, puis les « années terribles » de 1925 à 1940. Pasternak avait soixante-huit ans quand le prix Nobel lui

fut attribué, il mourut deux ans après, mais c'est à l'âge de trente ans qu'il avait connu la gloire.

Avec modestie, Robert Payne qualifie son livre d'*esquisse pour un portrait de Boris Pasternak*, le dernier géant de la littérature russe dont les racines plongent dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais cette « esquisse » nous est précieuse parce qu'elle est le fruit de beaucoup d'amour et d'honnêteté et que, loin de se servir de Boris Pasternak, l'auteur a simplement voulu le servir.

Pierre Dupont.



littérature n'a pas éclairé le problème d'un jour nouveau, n'a pas dissipé les malentendus et cela, pour deux raisons principales. D'une part, aucun de ceux qui ont écrit sur l'« homme » Pasternak ne le connaissait vraiment. Leur connaissance, leur jugement étaient le fruit de brèves rencontres ou de courtes correspondances. Sa biographie, qui n'est pas une énumération de dates et une nomenclature d'événements, reste à écrire. Et, comme le fait justement remarquer Yves Berger dans sa préface, c'est sans doute de Russie qu'elle nous viendra. D'autre part, les critiques qui ont abordé l'œuvre de Boris Pasternak n'ont traité que d'un seul livre : *Le Docteur*



QUOI QU'EN DISENT EHRENBURG ET KHROUCHTCHEV

## PASTERNAK TÉ



« Je ne méritais pas l'oubli  
de la patrie. »

**B**ORIS PASTERNAK est né le 10 février 1890, mort le 2 juin 1960. Sur sa tombe, le jour de l'enterrement, un jeune étudiant récita le premier des Poèmes du Docteur Jivago, qui se termine par ces deux vers :

Je suis seul, partout règnent les  
[Pharisiens.  
Vivre sa vie n'est pas traverser  
[un champ.

Aujourd'hui, Ilya Ehrenbourg est condamné par Khrouchtchev à cause de sa « théorie du silence ». Pour se laver lui-même du soupçon de lâcheté, le successeur de Staline établit une doctrine officielle : si les crimes du défunt dictateur n'ont pas été dénoncés avant sa mort, c'est parce que ses collaborateurs les ignoraient.

Un homme, pourtant, avait condamné toujours plus haut, toujours plus clairement l'un de ces crimes :

l'étouffement de la littérature, des arts, d'une société entière. C'était Boris Pasternak, qui échappa toujours aux griffes de Staline... et que le régime de Khrouchtchev a cruellement humilié.

Notre collaboratrice Marie-Pierre Castelnau va faire paraître aux éditions Arthaud la traduction d'une nouvelle étude sur le créateur de Jivago : Les Trois Mondes de Boris Pasternak, de l'Américain Robert Paynes.

Il ne s'agit pas seulement d'une traduction de l'anglais. Marie-Pierre Castelnau a repris dans le texte russe les poèmes et la prose cités par Robert Paynes et elle en propose une nouvelle et remarquable traduction en français.

Nous donnons ici quelques pages du chapitre intitulé Les années terribles — celles où Staline et Pasternak jouèrent le jeu du chat et de la souris — avec deux des poèmes « retraduits ».

**A**U DÉBUT des années 30, Pasternak était déjà un personnage légendaire en Russie soviétique. Ses pommettes très hautes, ses yeux d'un brun chaud, sa voix profonde au rythme incantatoire, tout contribuait à lui donner l'allure d'un poète-prêtre, d'un « shaman » en longue robe. Quand on le voyait, on évoquait tout de suite le « vates », celui qui a bu l'eau de la fontaine Castalie. Ses moindres caractéristiques physiques, son teint sombre qu'il tenait probablement de ses ancêtres Séphardim, sa légère claudication, les gestes qu'il faisait en parlant, et ses mains admirables qu'il avait l'habitude d'examiner soudain, comme s'il était tout étonné de les voir, étaient connues du public. Dès cette époque, on parlait de lui avec un respect mêlé d'enthousiasme.

Oui, il était déjà une figure légendaire et pourtant il restait un auteur d'accès difficile. Sa réputation ne cessait de grandir, mais très peu de gens avaient lu ses livres, qui ne connaissaient en Russie que de très petits tirages. Et parce qu'ils étaient incroyablement difficiles à rendre dans une autre langue, ses poèmes n'étaient que très rarement traduits à l'étranger — et ses traductions ne conservaient presque rien de l'éclat du texte original. Cependant, admiré, aimé, applaudi, il passait dans son pays pour le plus grand poète de l'époque, même si son public restait limité. Parmi ses admirateurs les plus fervents et les plus bruyants, on comptait les étudiants en littérature russe de l'uni-

plus grands écrivains s'il les sentait tièdes dans leurs sentiments à l'égard du régime. Plus tard, Pasternak devait déclarer : « Je n'ai traversé ces années que grâce à une série de miracles. » Souvent, il songe au suicide. Et il ne sut jamais pourquoi on l'avait épargné. Peut-être était-ce parce que Staline, qui frappait les romanciers sans l'ombre d'une hésitation, se sentait moins sûr de lui, au moment de s'attaquer à un poète qu'il savait grand.

S'il lisait peu de poésie lui-même, le dictateur respectait la poésie qui pouvait changer la vie des hommes. Naturellement, il craignait par-dessus tout les poèmes écrits contre sa personne. Un jour de 1932, dans l'appartement de Pasternak à Moscou, le poète Ossip Mandelstam récita quelques vers qu'il venait de composer et qui ridiculisaient Staline. Mandelstam était un petit homme sec et nerveux, dont la grosse tête semblait se balancer à l'extrémité de son très long cou. Ses cheveux étaient d'un roux flamboyant et il possédait un très grand courage moral. Quand il eut fini, il y eut un silence, puis chacun s'accorda pour dire qu'il était préférable d'oublier l'incident. Mais quelques jours plus tard, Staline entendit parler du poème et il ordonna aussitôt l'arrestation de son auteur. La femme de Mandelstam supplia Pasternak d'intervenir en faveur de son mari. Il fit tout ce qui était en son pouvoir et peu de temps après, alors qu'il séjournait à la campagne, chez un ami, il reçut un coup de téléphone. Quelqu'un de Mos-

mes amis. La veille du drame, je me suis surpris à penser longuement et profondément à Staline, je veux dire à y penser pour la première fois en tant qu'artiste. Le lendemain matin, quand j'ai appris la terrible nouvelle, j'ai été aussi bouleversé que si je m'étais trouvé là et avais tout vu.

Il est certain que Staline lut ce texte étrange et énigmatique et il est également certain que cette affirmation de Pasternak, selon laquelle il avait assisté « poétiquement » à la mort d'Alilouïeva, l'émut et l'inquiéta. Jusqu'à la mort du dictateur, les menaces d'arrestation, d'exil ou d'exécution rôdèrent autour du poète.

Entre 1930 et 1940, ce fut la période la plus dangereuse. Staline exigeait une obéissance absolue à ses moindres caprices et gouvernait en despote oriental, appuyé par sa police secrète. Chaque numéro de La Pravda chantait ses louanges et chaque ville ou village possédait sa statue. Un poète comme Alexis Sourkov faisait de son œuvre un hymne à la gloire de Staline. Et Pasternak s'obstinait à rester silencieux.

Il avait des protecteurs très haut placés, car le gouvernement comptait parmi ses membres des hommes d'une grande intelligence et d'une grande culture. Plusieurs d'entre eux allaient d'ailleurs être liquidés à l'occasion des purges. Au premier Congrès des Écrivains soviétiques, qui se tint en 1934, Boukharine se posa en défenseur de Pasternak et prononça un plaidoyer éloquent en faveur de sa poésie. Sour-

et en avait même des fragments dans des de la guerre, il ex ses notes et d'y t ment.

Il avait survécu à reur et à la guerre aussi à la terreur Ivre de sa victoire, ber les têtes de tou offraient pas le tri ration sans réserve, nak refait donc en

Au Congrès des ques, à Minsk, en proclamer son indégrès des écrivains Vroslav, en 1948, il veau. Il avait tradu rant toutes les ann et n'avait écrit au gloire de Staline et Alexandre Fadéiev attitude en faisait u Or, en tant que Pre l'Union des écrivai ou défaire des répu Et il avait résolu d

« Nous savons tou nion publique, que sous le régime sov un individualiste de à fait étrangère à que. Pourquoi, al cet homme qui de refuse d'accepter r

» Je vais vous d parce qu'on ne l'a tré sous son vrai sa véritable nature sidèrent comme u comme un homme d'originalité. Or, e participer à la gue laquelle des millio versé leur sang. Et nous donne-t-il ? S recueil de poèmes pas avec ses œuv



UN POÈTE AVAIT VIOLÉ LA CONSIGNE DU SILENCE

# MOIN DE L'ÉPOQUE STALINIENNE

lié quelques  
s. Dès la fin  
it de classer  
ter sérieuse-

années de ter-  
llait survivre  
après-guerre,  
e faisait tom-  
x qui ne lui  
leur admi-  
ie de Paster-  
er.

ains soviéti-  
il avait osé  
nce. Au Con-  
munistes, à  
taqué à nou-  
Shakespeare du-  
le guerre —  
poème à la  
armée Rouge.

ara que son  
emi de l'Etat.  
secrétaire de  
pouvait faire  
s à sa guise.  
er Pasternak.  
il à une réu-  
rnak a vécu  
e, mais c'est  
uvre est tout  
ciété soviéti-  
dmirons-nous  
ant d'années  
déologie?

urquoi. C'est  
jamais mon-  
Trompés sur  
unes le con-  
e modèle et  
ré d'un halo  
a refusé de  
elle pendant  
os frères ont  
re finie, que  
ent un mince  
se comparent  
écédentes.

"maître, au haut amphi"  
mas de Lorko, "Sous l'arc",  
en beaucoup. Elle n'est pas d'une  
plus vieille, proprement d'origine  
l'architecture elle-même n'est  
ni pas de l'architecture elle-même.

est des deux autres cordes  
deux.

3 Pasternak

est encore une courbure d'acier  
à part Rust Hawk, l'acier.

« J'ai déjà dit que traduire Shakes-  
peare était une tâche louable, sans  
aucun doute. Mais celui qui traduit  
Shakespeare « en temps de guerre »  
prend position d'une manière non  
équivoque. Certains écrivains croient  
que nous pouvons tolérer une idéo-  
logie étrangère parce que nous som-  
mes les plus forts. Mais je dis, moi,  
que nous vivons entourés d'ennemis  
qui cherchent à nous affaiblir en nous  
inoculant précisément le poison de  
l'idéologie étrangère. »

Malgré ces attaques, Pasternak con-  
tinua ses traductions. D'ailleurs, elles  
représentaient son gagne-pain. Son  
adaptation des poèmes de Sándor Pe-  
töfi parut en 1948, celle de « Faust »  
(2<sup>e</sup> partie) fut publiée dans la revue  
« Novy Mir » (« Monde Nouveau »), en  
1949. Vinrent ensuite en succession ra-  
pide cinq tragédies de Shakespeare,  
« Antoine et Cléopâtre », « Othello »,  
« Macbeth », « Henry IV » (les deux  
parties) et « Le Roi Lear ». En 1953,  
l'année de la mort de Staline, parut  
la première partie de « Faust ». Mais  
avec cette mort, la nécessité de tra-  
duire prenait fin.

Fadéïev, qui était l'un des proches  
voisins de Pasternak à Péredelkino,  
n'avait pas cessé de le persécuter de-  
puis 1948. Il y avait une étrange ironie  
du sort dans le fait que ce bourreau  
de la littérature vécût à un jet de  
pierre de la maison où Pasternak tra-  
vaillait au « Docteur Jivago ». En 1956,  
Fadéïev se suicida — mais le danger  
n'en subsistait pas moins.

## Pouchkine le prophète

*Les étoiles filaient. Les caps plongeaient dans la mer.*

*L'embrun aveuglait. Et les larmes se séchaient.*

*Il y avait des chambres obscures. Les pensées filaient,  
et le Sphinx écoutait les bruits du Sahara.*

*Les chandelles brûlaient. Et il semblait que le sang  
du Colosse se figeait. Des lèvres se gonflaient  
du sourire bleuté du désert.*

*A l'heure du reflux, la nuit se retira.*

*Une brise venue du Maroc rida la mer.*

*Le simoun se levait. Dans les neiges, Arkhangelsk ronflait.*

*Les chandelles brûlaient. Le brouillon du Prophète  
sécha et le jour se leva sur le Gange.*

## Postface

*Non, ce n'est pas moi qui ai causé votre peine.*

*Je ne méritais pas l'oubli de la patrie.*

*C'est le soleil qui brillait sur les gouttes d'encre,  
comme sur les grappes poudreuses des groseilliers.*

*Dans le sang de mes pensées et de mes lettres,  
des chenilles sont apparues.*

*Cette pourpre ne vient pas de moi,*

*non, ce n'est pas moi qui ai causé votre peine.*

*C'est le soir ourlé de poussière et étouffé d'ocre,  
qui vous embrassait, sous les caresses du pollen.*

*Ce sont les ombres qui tâtaient votre poulx. C'est vous, par-delà  
les barrières qui ouvriez votre visage aux prairies,  
vous étiez une flamme brillant dans la peinture des barrières,  
noyée dans le crépuscule, les coquelicots, les cendres.*

*C'était l'été tout entier brûlant sur les affiches,  
vers les étangs, comme des bagages tachés de soleil,  
le soleil qui scellait le cœur du vagabond de cire rouge  
et enflammait vos robes et vos chapeaux.*

*C'étaient vos cils que vous baissiez dans la lumière éclatante  
de ce disque sauvage aux cornes usées,*



ses poèmes par cœur et se les recitaient ensuite entre eux. Ils le suppliaient sans cesse de venir leur lire ses œuvres, uniquement, d'ailleurs pour le plaisir de le voir en chair et en os. Car Pasternak récitait très mal ses vers. Il en sautait, en oubliait et il n'était pas rare d'entendre alors les étudiants lui souffler les passages oubliés. Pasternak les remerciait de son sourire éclatant et de quelques mots, toujours les mêmes : *Spacibo, dorogué!* Merci, mes très chers!

En 1935, il faisait figure, dans le monde littéraire russe, d'aventurier étrange et puissant, qui n'obéissait à aucune des règles communément admises, restait à l'écart de grands courants de pensée, rejetait le marxisme comme il rejetait le réalisme socialiste mais auquel la critique ne pouvait malgré tout pas s'attaquer parce que sa poésie était infiniment supérieure à celle de ses contemporains. Les racines de son œuvre plongeant dans la Russie de Pouchkine et de Gogol, si sa technique était révolutionnaire, les sujets qu'il traitait lui étaient inspirés par son amour passionné de la terre russe. Et cela, les étudiants l'avaient tout de suite compris, qui voyaient en lui le protecteur de la tradition.

Pasternak était conscient de sa réputation grandissante et il semble s'en être alors sérieusement alarmé. Rainer Maria Rilke avait un jour parlé de la gloire du poète comme du « résumé de toutes les incompréhensions et de toutes les erreurs qui se cristallisent autour d'un nouveau nom ». Et Pasternak partageait ce point de vue. Il était stupéfait mais souvent aussi exaspéré de son succès. En outre, il avait toutes raisons de penser que faire parler de soi, même comme poète, était dangereux en Russie soviétique.

À partir de 1930, il s'écarta de plus en plus du monde communiste pour s'enfoncer dans son univers à lui, où les seuls prix véritables étaient ceux accordés aux choses de l'esprit et dont les frontières étaient les champs et les forêts, aux moments où les saisons changent. Explorer cet univers privé, au fur et à mesure où il se déroulait devant lui, devenait sa préoccupation essentielle. Il n'écrivait plus de poèmes à la gloire des héros socialistes, plus de morceaux à la louange de Staline ou du Plan quinquennal. D'ailleurs, il publiait très peu. De temps à autre, une courte pièce en vers ou un fragment de nouvelle paraissait dans une revue littéraire. Et comme il ne s'agissait jamais de textes mineurs, que chacun d'entre eux représentait un pas en avant à l'intérieur de ce monde qu'il avait fait sien et que ses lecteurs apprenaient peu à peu à connaître, on pouvait suivre de près sa progression dans cet univers poétique nouveau. En même temps, il devenait de plus en plus clair que l'univers de Pasternak n'était pas celui des maîtres de l'Union soviétique.

CE QUI est étonnant, c'est que Pasternak ait survécu. L'un après l'autre, les écrivains célèbres des années 20 tombaient dans les années 30. Ils se suicidaient, disparaissaient dans des camps de concentration ou étaient abattus par les agents de la police secrète. Cette police faisait régner la terreur dans tout le pays et Staline était prêt à sacrifier jusqu'aux

Pasternak pensa que si on avait su le retrouver jusque dans la datcha de ses amis, ce ne pouvait être que parce que l'heure de sa propre arrestation était arrivée. Mais non, ce qui intéressait Staline, c'était le cas Mandelstam. Il demanda d'abord à Pasternak comment il avait osé intervenir pour lui, à quoi celui-ci répondit que le sort d'un autre poète, donc d'un de ses frères, et d'un bon poète par-dessus le marché, dont l'enseignement lui avait été précieux, ne pouvait le laisser indifférent. « Mais est-ce vraiment un grand poète ? » demanda Staline. Pasternak fut assez évasif. « On ne peut pas, dit-il, évaluer la grandeur en matière de poésie, pas plus qu'on ne peut mesurer la beauté d'une femme. » Staline insista et répéta sa question. Pasternak ne fut pas plus précis. « Je veux absolument savoir si Mandelstam est un grand poète ou



non », redit Staline une troisième fois, à quoi Pasternak répondit qu'il l'était et méritait à ce titre d'être épargné. Staline n'insista plus, il savait ce qu'il voulait savoir et Mandelstam ne fut pas exécuté, seulement banni dans une petite ville obscure de province et, au bout de quelques années, on l'autorisa à revenir à Moscou. En tant qu'ennemi incorrigible du régime, il fut par la suite exilé à Vladivostok et il mourut dans un camp de concentration en 1940.

Peu après l'épisode Mandelstam, Pasternak se trouva une nouvelle fois en contact avec Staline. En novembre 1932, Alilulieva, femme du dictateur, mourut dans des circonstances restées mystérieuses — très probablement assassinée par son mari au cours d'une violente querelle. Trente-trois écrivains soviétiques, parmi les plus importants, adressèrent à Staline une lettre collective de condoléances, lettre remarquable par sa froideur et sa vulgarité. Parmi les signataires figuraient Boris Pilniak et Michail Koltzov, qui devaient disparaître pendant les grandes purges. Pasternak refusa d'ajouter son nom et rédigea un mot très court, dans lequel il disait avoir eu connaissance du texte de ses camarades, mais préférer écrire personnellement : *Je partage, ajoutait-il, les sentiments de*

vait d'écrire sur les problèmes de l'Etat soviétique. Pasternak se défendit comme il put, arguant sournoisement qu'il « n'avait pas encore acquis le droit d'écrire comme un communiste », et sans renoncer un seul instant à sa conception très personnelle de la poésie. Les débats furent très importants.

En juin de l'année suivante, c'est-à-dire en 1935, Pasternak se rend à Paris pour y assister au « Congrès des écrivains antifascistes ». Présenté au public par André Malraux comme « un des plus grands poètes de notre temps », il prononce un discours sibyllin, d'où le mot communisme est absent.

Mais le temps de la prudence est passé. En 1936, assistant, à Minsk, à un congrès des écrivains soviétiques, il prononce un discours qui pourrait, il le sait bien, lui valoir la mort. Thème : « Notre devoir est d'obtenir la liberté pour nous et nos facultés d'imagination. » La même année, il écrit quatre poèmes sur la condition de l'artiste :

Le temps seul sauvera mon œuvre de vos acerbes critiques.

Il refuse de signer un texte de félicitations à Staline pour la « liquidation » d'un groupe de généraux, et seul un malentendu, ou peut-être l'intervention d'un ami, le sauve cette fois de la police.

Mais, tandis que la mort ne veut pas de lui, voici la guerre.

PENDANT toute la guerre, il vécut à Moscou, ne s'absentant que de temps à autre pour rendre visite à sa famille qui s'était installée dans l'Oural, dans un petit village situé sur la Kama. Ce coin de Russie était célèbre pour avoir été le cadre, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de la grande révolte cosaque menée par Pougatchev. Pasternak avait passé là une partie de la première guerre et il voyait une certaine ironie dans le destin qui l'y ramenait une deuxième fois dans des circonstances analogues.

À Moscou, il était agent de la défense passive. En 1942, alors qu'il veillait sur le toit d'un immeuble de dix étages, une bombe tomba sur la maison voisine. Le souffle de l'explosion le jeta à plat ventre et il resta un long moment inconscient. Il ne devait jamais oublier la vision de Moscou en flammes et ce terrible sentiment d'exaltation tendue qui s'empara de lui pendant les bombardements.

D'étranges histoires couraient sur la façon dont il vivait. On disait qu'il s'était installé dans les ruines d'un immeuble et qu'il dormait dans un réduit sous un escalier. En 1943, l'offensive allemande prit fin et il retourna à Péredelkino.

Cette année-là, après un silence de neuf ans, il publia un mince volume intitulé « Dans les Trains du matin ». Un tiers des poèmes qui y figuraient datait de 1936, le reste était nouveau et se divisait en deux « cycles », respectivement intitulés « Mois de guerre » et « Péredelkino ». La plupart furent repris en 1945 dans une anthologie publiée sous le titre « Espace terrestre » qui n'ajoute rien à sa gloire. Les poèmes sont assez minces, couleur et lumière en sont absentes. Ils sont écrits par un homme épuisé par la guerre, qui n'a pas encore retrouvé ses forces.

Forces qui, cependant, allaient lui revenir. Depuis des années, Pasternak avait le projet d'écrire un très long roman qui raconterait tous les événements auxquels il avait assisté. A plusieurs reprises, il y avait travaillé

HATEZ

TRAN

Render

4

II

de  
De  
Vous



# AU SERVICE DE CHACUN



La BCV doit prendre place dans le décor de votre vie. Car aujourd'hui ce n'est plus un privilège, vous aussi pouvez avoir votre banquier. Ce conseiller habile qui résoudra vos problèmes, cet ami qui vous aidera à vous libérer de vos soucis, vous le trouverez à la **BANQUE NATIONALE VAUDOISE**.

... votre confiance.



qui heurtait les murailles et brisait les paissades.  
C'était le couchant, escarboucle dans vos cheveux,  
qui bourdonnait et bientôt s'éteignait  
dans la pourpre veloutée des gresselles.  
Non, non, ce n'est pas moi qui ai causé votre peine, c'est votre beauté !

# IMMO

**Direct**

**4.0 / AVAN**



Rende

**TRAN RITTIMA (Adriatique - Italie)**

**HOTEL S. GIORGIO**

1re cat., au bord de la mer. Toutes les chambres avec bain, WC, téléphone et balcon avec vue sur la mer. Service à la carte. Ouverture : 1er mai. Pension complète : basse saison Frs. 21.50. Haute saison Frs. 31.— (tout compris).

**HOTEL SERENA**

Moderne. Près de la mer. Chambres avec bains, WC, balcon et téléphone. Service excellent. Menu à la carte. Pension complète : basse saison Frs. 14.—/16.—, Haute saison Frs. 19.50/21.50 (tout compris).

Direction et propriété : FILL. GIORGI.



...ances seront encore plus belles  
**ENATICO! (Adriatique - Italie)**  
nts: Azienda Soggiorno Cesenatico (3)

[www.arhivaexilului.ro](http://www.arhivaexilului.ro)



# Boris Pasternak :

Pasternak, correspondant de guerre ! C'est un aspect nouveau du talent et de la personnalité du grand écrivain russe que nos lecteurs vont découvrir ici.

Les troupes soviétiques viennent de reprendre Orel.

**D** EPUIS peu nous sommes de plus en plus conquis par la marche et la logique de notre merveilleuse victoire. Chaque jour nous apparaît plus clairement la plénitude de sa beauté et de sa force.

C'est tout le peuple qui a été l'artisan de la victoire. Du maréchal Staline aux ouvriers enrôlés et aux simples soldats (à la guerre, ce sont eux les plus utiles héros), c'est le peuple qui a vaincu. Tout le peuple, toutes ses couches apportent leurs joies, leurs peines, leurs espoirs et leurs pensées. C'est cette diversité qui a vaincu.

Tous ont vaincu et ouvrent sous nos yeux, en ces jours mêmes, une ère nouvelle, plus glorieuse, de notre histoire.

L'esprit de grandeur et de communauté commence à pénétrer l'activité de tous. Son influence se fait sentir dans toutes nos occupations, y compris les plus modestes.

Formant une équipe qui comprenait entre autres plusieurs écrivains, nous allions rendre visite aux différentes troupes qui avaient pris Orel, aux jours déjà lointains où Briansk et Smolensk n'étaient pas encore à nous, mais où l'on sentait déjà qu'elles allaient bientôt l'être de nouveau. Heureux de vivre jusqu'à l'insouciance, nous partîmes le matin en camion, roulant à une allure folle, et les faubourgs colorés de Moscou défilèrent devant nous dans une impression fugace. La qualité du camion ainsi que nos papiers nous permettaient de dépasser comme une flèche le gros de la circulation, mais à chaque encombrement la situation s'égalisait, et les retardataires nous rattrapaient. Ainsi en allait-il d'un certain militaire trapu, à la lèvre inférieure duquel était collé, frémissant au vent, un mor-





# En Ukraine avec l'Armée Rouge



nous être familiarisés, à travers les paroles de ses inspirateurs, avec les lignes générales, nous nous séparons. Chacun rejoint un régiment ou une division pour être avec ceux qui ont directement participé à l'action.

Nous rendons visite à la 267<sup>e</sup> division. Elle se tient dans un bois clairsemé, aux arbres de toutes essences, et les feuilles tombées, mêlées aux morceaux de papier, donnent au campement cet air de désordre qui précède les départs. En effet, la division est sur le départ. Partout, on bourre et on ficelle des paquets ; d'une minute à l'autre on doit lever le camp.

La 308<sup>e</sup> se déploie à l'orée des bois et dans les prés. Nous tombons sur le commandant de la division, le colonel Koustov ; certains éléments de sa division, avec la 129<sup>e</sup>, furent les premiers à entrer dans Orel, à l'aube du 5 août. Auparavant, ces mêmes hommes, avec l'aide de la 308<sup>e</sup> division, avaient, au matin du 12 juillet, déclenché la fameuse offensive qui devait entraîner la rupture du front allemand.

Le colonel a un tel sens de l'organisation que les petits détails d'un déplacement ne l'inquiètent pas. Élégant et ironique, intentionnellement il joue le personnage du mondain très désinvolte. Après nous avoir salués, il continue comme auparavant à faire de l'esprit avec l'aviateur détaché auprès de lui d'une unité voisine en vue d'un accord pour l'action. Tous les deux guettent quelque chose ; apparemment, ils attendent des voitures. On amène à Koustov un beau cheval de concours. Avec légèreté, il le monte et, après avoir caracolé suivant les règles de la haute école, il revient et le rend à l'ordonnance. A ce moment-là arrive une voiture. Il salue spectaculairement et, disant qu'il est pressé, s'en va en s'excusant. Dans son profil d'aigle, on retrouve quelque chose des héros de 1812. Sa vareuse le moule impeccablement. Il s'exprime avec recherche et affectation. « Je me permets de me dépêcher », dit-il, parlant de lui-même. Les soldats l'adorent.

Depuis dix jours, nous ne faisons que marcher. Nous sommes à l'ouest d'Orlov et de Kaloug. Sur toute sa longueur le front se déplace vers le nord-ouest. Depuis trois jours, je suis à la recherche de la 308<sup>e</sup> division,



ceau de papier à cigarette. A plusieurs reprises il nous dépassa dans sa Jeep découverte, puis, de nouveau, fut distancé ; le temps passait, changeaient les sites et les paysages, le papier restait toujours collé à sa lèvre.

Nous déjeunâmes à Toula où étaient encore visibles les barricades, témoins de la défense des civils, il y a deux ans. Les gens de l'Obkome nous en faisaient un récit terne et ennuyeux quand survint un des héros qui l'avaient organisée, le camarade Javoronkov ; il nous dépeignit la lutte d'une façon vivante et colorée. Nous reprîmes la route. Le soleil descendait lorsque, dans le ciel tourmenté du couchant, se dressa la forme démesurée du géant industriel de Kossogorsk. Plus loin, nous rencontrâmes des vestiges d'un intérêt primordial, des endroits dont la résistance fut d'une renommée particulière, autant de monuments de la souffrance. Le soir tombait. Nous quittâmes la grand-route pour un chemin secondaire et, après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres, nous nous arrê tâmes.

Selon toute apparence nous étions dans un village. Le silence y régnait comme sur une île déserte. Rien d'autre ne nous entourait que l'intraduisible subtilité d'une chaude et quelconque nuit d'août. Comme un mur de pierre se dressait devant nous le ciel de la nuit. Les sept étoiles de la Grande Ourse tenaient à l'aise dans l'encoche biscornue que découpait une bâtisse au fond d'un jardin. Nous étions encerclés par les ombres de ruines indiscernables dans l'obscurité. C'était les ruines de Tcherni, le début de notre marche sur la route sans fin des ruines et des incendies que les décrets de l'ennemi appelaient de mots simples qui semblent tout excuser : « Zone désertique. »

Soudain le désert s'anima. Quelque part, on frappait à une fenêtre. Le silence se remplit de pas. Deux ou trois ombres féminines, sortant d'un coin, disparurent à un tournant. Suivirent des ordres. Nous emboîtâmes le pas aux brigadiers.

Une demi-heure plus tard, nous étions assis dans le cercle accueillant de la secrétaire du comité régional de Tcherni, A. A. Koukouchkina, et de ses jeunes aides. Le plafond en bois d'une petite maison, miraculeusement préservée, était violemment éclairé par une lampe à pétrole. Nos hôtes, qui faisaient partie des komsomols et travaillaient aux services municipaux, tantôt s'arrachant à notre conversation, tantôt y revenant, distribuaient du thé puis disparaissaient dans la cuisine pour y préparer des œufs frits. Elles portaient des blouses claires, des jupes droites maintenues par des ceintures et avaient des coiffures lisses et rondes. Leur culture et leur simplicité rappelaient quelque chose de familier, vécu par chacun de nous il y a longtemps. Ces jeunes filles nous rappelaient la meilleure jeunesse universitaire du temps jadis, étudiantes de l'année 1905.

La conversation tournait autour de deux thèmes : l'essence du temps

« L'ESSENCE DU TEMPS, C'ETAIT LA GUERRE. »

et les particularités de l'endroit. L'essence du temps, c'était la guerre. Les jeunes filles racontaient comment elles avaient fui Tcherni lorsque les Allemands commencèrent à l'encercler et combien cela avait demandé d'audace et d'adresse, parce que les Allemands approchaient de plusieurs côtés à la fois et que tous les villages des alentours étaient déjà occupés. Le danger principal venait de ce qu'elles étaient des partisans, mais la population les protégeait. Toutes étaient parties, sauf deux amies. C'étaient des jeunes filles, continuaient les narratrices. Si vous les aviez regardées une fois vous ne pouviez pas ne pas les aimer aussitôt, et il était impensable que quiconque pût les toucher ; et, en vérité, pendant longtemps, elles ne furent pas touchées, car personne ne savait combien grande était leur influence ni qu'elles maintenaient des liens avec les Soviétiques. Mais voici qu'une fois un Allemand, bienveillant pour elles, entra ivre et dit qu'il leur avait beaucoup pardonné mais que cela il ne le laisserait pas passer ; et il ordonna d'enlever les portraits de Lénine et de Staline. Les amies s'entêtèrent. Alors il se saisit de son revolver, tira sur les portraits puis tua les jeunes filles.

L'intelligente et énergique A. A. Koukouchkina, tout en nous recevant comme une maîtresse de maison qui s'occupe du souper et du logement, donne d'une façon alerte le ton à la conversation. Par elle nous apprenons non seulement les détails pénibles de l'occupation allemande de Tcherni, d'Orel et de Mzensk, mais aussi les détails curieux de l'histoire qui leur est chère, celle de toute la région.

Là sont les endroits où se situent les biographies de Joukovski, Delvig, Tolstoï, Tourgueniev, Fet, Leskov et Bounine. Tout d'un coup je comprends pourquoi les paroles et les manières de nos interlocutrices ont un tel accent de vérité. Nous sommes à la source de nos plus grands trésors nationaux. Dans ces parages se créa le dit, qui forme notre langue littéraire, à propos de laquelle Tourgueniev prononça des paroles mémorables.

Nulle part l'esprit de l'authenticité russe, dans ce qu'elle a de plus élevé, ne s'est traduit de façon aussi totale et volontaire. Nos amies sont les enfants de ces mêmes nids. Sur elles planent les plus hautes qualités russes. Elles sont la chair de la chair de Lisa Kalitina et de Natacha Rostova.

Le matin, lorsque nous sortons du foin où nous avons couché, nous voyons encore mieux le groupe d'hier soir à la lumière du soleil. Devant nous, il y a les décombres de la ville qui, autrefois, s'étendait probablement de colline en colline, ensevelie sous les jardins ; aujourd'hui ces ruines prennent un aspect cruel et vengeur, rappelant un campement du Daguestan du temps de Chamil.

A la place de la route goudronnée et confortable d'hier, nous pétaradons aujourd'hui sur un chemin caillouteux. De plus, il n'a pas été entièrement déminé et, par endroits, il a sauté. De plus en plus souvent, nous contourmons ponts et passerelles. Tressautant sur les parties défoncées, nous roulons sur de la ferraille, prenant du même coup une leçon de géologie d'après les différentes couleurs du terrain. En ce moment, c'est de la terre noire, grise de sécheresse, avec les reflets bleutés du charbon. Cette terre noire commence à la pauvre localité de Mzensk, dont les maisons se sont écroulées depuis ses bords rocheux jusque dans les eaux glaiseuses de la Souche, comme si quelqu'un avait porté la ville à bout de bras et, glissant, était tombé au fond de l'eau. La guerre et l'armée se rapprochent. En réalité, on commence à la sentir d'ici. De plus en plus souvent les champs sont entourés de barbelés, portant des avertissements sur des planchettes. Demain, le long de tels chemins, marcheront en file indienne les sapeurs avec leurs pinces ; aujourd'hui cheminent des colonnes de renfort, une jeunesse maigre et imberbe, noire de poussière et de fatigue.

Voici les premiers tanks endommagés, arrêtés au hasard parmi les rangs de choux ; voici les premiers restes calcinés d'avions abattus. Et voici que, depuis longtemps préparés par le panorama découvert, au sortir d'une forêt, nous entrons dans Orel.

Nous ne comprenons pas tout de suite que nous sommes en train de traverser le terrain de la gare. Comme si ici s'était fendue la réalité et que l'air avait explosé, partout où peut se poser l'œil, on ne voit que la matière désintégrée. Nous roulons sur des débris de rails écartelés, comme si ici-même on avait haché des serpents ou écrasé des mille-pattes. Nous contourmons le pont soufflé, dont on voit les piliers d'assise et les épaulements tordus et, par une voie fraîchement tracée, nous entrons dans la ville.

ILLUSTRATION

Domage que mais allés au fois elle a été niev, Leskov et être exceptionnelle permettent d'en à en juger par donner l'impre ville européenne ler était venu t ses échecs ; c' le chef de ses remplaçant sur Model.

Orel n'existe d'elle qu'elle espèce de mine se dresse, se ger, s'effondra Nous parvenons donné, envahi qui sert de P. du régiment d nous nous arré repos.

L'impression quée par le p forte que nous l'attribuer unique Le ciel de midi la sécheresse f est souillé par l tre côté du che belés qui ento commission ve une enquête si exécutions mas la Kommandant

Quelque par phone, avec un ciel d'outre-ton mière de deuil rage, on voit d leurs maisons g de pierre s'acc autres. Quelque de tonnerre, ja quelques briq leurs, glissent quartiers entier soubassements grand parc se bale, modeste du commandar de fusilliers, h d'Orel, le gén

Dans l'après- chaos des ruir Mais nous per pendant longte plusieurs repris son toute dén un drame en t trois sortes d de service, pr —, avec de l' sant vers l'into



## STRATION D'ALEXEIEFF

Dommage que nous n'y soyons jamais allés auparavant. Plus d'une fois elle a été décrite par Tourguenev, Leskov et Bounine. Elle devait être exceptionnellement belle, comme elle méritait d'en juger ses pierres, et, en juger par son tracé, elle devait donner l'impression d'une grande ville européenne. C'est à Orel que Hitler était venu tempêter au sujet de ses échecs ; c'est ici qu'il limogea le chef de ses blindés, Schmidt, le remplaçant sur place par le général Siedel.

Orel n'existe plus. On peut dire qu'elle qu'elle se dresse sur une pièce de mine à retardement. Elle se dresse, continuant à se désagréger, s'effondrant sous nos yeux. Nous parvenons à un jardin abandonné, envahi de mauvaises herbes, qui sert de P. C. au commandant du régiment de réserve chez qui nous nous arrêtons pour un court repos.

L'impression de surnaturel provoquée par le paysage est tellement forte que nous sommes tentés de attribuer uniquement à la lumière. Le ciel de midi est sans nuages. Dans la sécheresse fleurit la mauve. Tout est souillé par les mouches. De l'autre côté du chemin, derrière les barbelés qui entourent la prison, une commission venue de Moscou fait une enquête sur les tortures et les exécutions massives commises par le Kommandantur allemande.

Quelque part tourne un gramophone, avec un bruit nasillard. D'un ciel d'outre-tombe descend une lumière de deuil et, dans cet éclairage, on voit des rues entières avec leurs maisons gisantes, dont les pans de pierre s'accrochent les uns aux autres. Quelque part, dans un bruit de tonnerre, jaillissent vers le ciel quelques briques solitaires ; ailleurs, glissent et s'effondrent des quartiers entiers, affaiblis dans leurs éboulements ; en bordure du grand parc se dresse la pierre tombale, modeste et pourtant plaisante, du commandant de la 408<sup>e</sup> division de fusiliers, héros de Stalingrad et d'Orel, le général Gourtiev.

Dans l'après-midi, nous sortons du chaos des ruines convulsées d'Orel. Mais nous perdons notre chemin et, pendant longtemps, nous revenons à plusieurs reprises vers la même maison toute démantibulée. C'est tout un drame en plusieurs étages, avec trois sortes d'escalier — escaliers de service, principal et d'incendie —, avec de longs couloirs conduisant vers l'intérieur, le tout faisant

une multitude de décors. Nous imprimons en nous, pour toute notre vie, le dessin des papiers peints, et comme nous revenons vers cette maison pour la troisième fois, par hasard nous trouvons notre chemin et nous filons plus loin.

Que dire de Karatchev, que nous traversons dans la soirée, lorsque tant de mots ont déjà été dits pour Orel ? Nous pensions qu'il n'y aurait pas de fin à cette cité défunte, ville de riches fiancées et de minotiers. C'est une monstrueuse image que l'on se fait d'un tout quand on essaye de le reconstituer à partir de pièces détachées minuscules. C'est une chose de dire : cinq cents maisons de pierre et deux mille cinq cents maisons en bois. Vous vous représentez une ville de province d'importance moyenne. C'est une autre affaire quand on vous montre trois mille énormes tas, informes de débris et de décombres. Vous serez pris de vertige et vos yeux s'affaibliront, et vous demanderez miséricorde et sangloterez de pitié et de deuil.

En pleine obscurité, nous arrivons à Pessotchno. La rue du village est encombrée de monde et de voitures. Pas un civil ; rien que des militaires, des camions, des charrettes dans tous les coins et en travers de la rue. C'est ici l'état-major de l'armée vers lequel nous nous dirigeons, le but de notre voyage. Demain — ou, si les circonstances le permettent, cette nuit même — nous ferons la connaissance de l'état-major dont la main heureuse a été à l'origine de nos victoires, menées si conformément aux plans établis. Mais, en attendant, aller se baigner, enlever la poussière et la saleté du voyage, bien que l'obscurité soit telle qu'on pourrait se crever un œil !

« Il pourrait y avoir des mines, nous dit-on ; de toute façon, le fond est semé de ferraille déchiquetée, vous plongez et vous vous emparez ! »

Arrivés à la rivière, nous plongeons dans l'inconnu glacial qui coule devant nous, tel un épais brouillard...

Ainsi, les voilà, ceux qui sont notre fortune militaire, les créateurs de la victoire d'Orel, qui aideront aux victoires futures ! Nous sommes dans une spacieuse isba, faisant connaissance avec le Soviét militaire. Devant nous se trouve le commandant,

Dessin réalisé sur l'écran d'épingles

d'allure juvénile, le lieutenant général de la garde Alexandre Vassilevitch Gorbato, ami et assistant de feu Gourtiev. Son intelligence et sa personnalité sont telles qu'elles rendent inutile toute description. Il parle d'une voix basse, lentement et par phrases courtes. L'autorité qui en émane ne provient pas du ton de la voix, mais du choix des mots. C'est la forme la meilleure de commandement, mais aussi la plus difficile. A côté de lui se trouve le général Kononov, perspicace et profond, ainsi que le très cultivé et brillant général Sabennikov. Dans le courant de la nuit passée, nous avons fait la connaissance du général Ivachetchkine, habile et brillant stratège aux heures du danger et des complications, mais compagnon débonnaire à table et au repos. Lui et le général Terpilovski sont absents. Derrière leurs places laissées vides, par la fenêtre, on aperçoit la fin du village étiré en longueur. Le jour est gris et il fait mauvais. Depuis l'aube le village est traversé par une colonne sans fin, des fantassins portant des armes automatiques, des détecteurs de mines et des fusils antitanks. Les commandants des compagnies et des régiments évoluent à cheval autour de leurs unités et disparaissent avec elles au tournant de la route. C'est l'armée en marche. Après la rupture du front, en juillet, nous progressons sans arrêt vers l'ouest, par bonds rapides et rapprochés.

Nous sortons dans la rue. D'une colonne passant devant nous se détache un militaire à cheval qui s'approche de notre groupe. S'inclinant sur sa selle, il parle avec le chef de notre groupe et, après avoir salué, rattrape son unité. Notre chef d'équipe me dit que cet homme est des plus intéressants : Moscovite, chimiste, envoyé à la guerre comme capitaine de réserve, il commande aujourd'hui un régiment. Le visage du capitaine se grave dans ma mémoire. Sans raison, j'ai l'impression qu'il ressemble à l'un des nombreux visages entrevus hier et avant-hier sur la route, peut-être est-ce le militaire avec le papier à cigarette collé à sa lèvre. Je sens tout de suite l'erreur de ce rapprochement, mais je réalise sur-le-champ que la confusion n'est pas fortuite et que je dois, quitte à être absurde, retenir les traits du capitaine pour quelque chose que je saurai un jour. Deux jours après, j'apprends que le capitaine était mort en sautant sur une mine.

On suppose que nous écrirons un livre sur les opérations d'Orel. Après

mais elle est tout le temps en mouvement et je n'arrive pas à la traper. Elle est également recherchée par des détachements de fort que nous rencontrons, ainsi par des officiers de liaison. La liaison est introuvable. Ces recherches conduisent jusqu'à la rivière. Par trois fois, je traverse la rivière au-delà des territoires libérés. Vers le sud, d'interminables mètres de terre brune calcinée sans le moindre signe de vie. Au nord, des horizons riants et doyens, piqués de taches orange qui sont des villages de pierre, des propriétés au milieu d'espace vert olive et blanc bleuté, planté de choux et de pommes de terre. Convaincu que je ne peux rattraper la division, je décide de retourner à la 342<sup>e</sup>, qui est en train de prendre part à la prise de Mzensk.

En face de l'endroit où nous stationnons, quelques femmes sont venues devant les entrées des souterrains et des enfants jouent les emplacements des isbas brûlées et des âtres noirs et béants. Nous nous approchons d'eux. Les femmes portent des tuniques blanches et des galons rouges par-dessus des jupes à carreaux ; elles chaussées de savates de bouleau, les pieds enveloppés de chiffons, leurs fichus sont noués sous la queue, à l'ancienne mode. Tranquilles, et sans dramatiser, elles content le destin de leur village, tin commun à des milliers d'autres villages semblables et qui a été souvent décrit. Nous apprenons que les Allemands, avant de partir, avaient ordonné aux habitants de préparer, avec leur bétail et leurs hardes, à une migration provisoire l'ouest, jusqu'à leur retour. La plupart furent emmenés ; quelques-uns réussirent à se cacher dans les bois. Fermant la bouche des enfants et ficelant le museau des chiens pour les empêcher de méchamment attendre dans les fourrés la nuit, de la lisière des bois, ils regardaient comment on brûlait les maisons et comment on détruisait l'école, les puits, le moulin et les hangars de pierre.

Partout jouaient des enfants, les têtes étaient barbouillées de terre et de cendres ; il était choquant de voir, voisinant avec les ruines, des meubles de jardin en branchage, des bouleaux que les Allemands utilisaient pour décorer leurs coins de repos, avec, de-ci de-là, d'élégantes boîtes de conserve de la taille d'un demi-seau, ayant contenu de la croute provenant de Esslingen am Neckar.

(1943.)

Boris Pasternak

© Le Figaro littéraire et A. Traduit du russe par Jean Planchet

LA SEMAINE PROCHAINE  
UN NOUVEL INÉDIT  
DE PASTERNAK



# GE VICTORIEUSE



le lac. En hiver, on les jetait dans un trou pratiqué dans la glace.

Mes camarades parlent avec la femme du partisan Vostrooukine, Marie Kouzminitchna. Pendant longtemps, en courant de grands risques, elle était restée en contact avec son mari, jusqu'au jour où elle fut dénoncée et, après un long interrogatoire, sommée d'aider à le retrouver. Malgré le danger, jouant la comédie, elle parcourut les bois tout proches, escortée par les Allemands. Mais aujourd'hui, vraiment, elle ignore s'il est en vie et elle demande à Ivanov et à Fedine où s'installera le bureau militaire et si celui-ci pourra lui donner des renseignements.

Je bavarde avec Rimma, charmante jeune fille aux cheveux blonds ramenés sur le front. Son visage est empreint d'un sourire distrait, bouleversé, que des correspondants de guerre paresseux, habitués à ne penser qu'à leurs honoraires, baptisent du nom « sourire du bonheur ». Cependant, dans ce sourire, il y a tout un mystère historique. C'est le sourire de la fatigue, celui qui apparaît quand survient le soulagement... chez les êtres qui ont atrocement souffert... Rimma s'informe des formalités à remplir pour entrer dans l'armée.

Qu'est-ce qui pousse les jeunes filles à entrer dans l'armée? Souvent ce sont des solitaires qui ont perdu leurs proches... Leur cœur cherche une consolation et leurs mains du travail. L'armée est pour elles une famille, un coin propre, un morceau de pain et, ce qui est plus important, une source de paix...

Nous sommes tout le temps dérangés, Rimma et moi, c'est pourquoi notre conversation tourne autour de futilités. Comment gagnait-on sa vie pendant que les Allemands étaient là? De quoi vivait-on? Y avait-il des marchandises dans les boutiques? « Uniquement des produits soviétiques », répond Rimma. Et encore rien que des laissés pour compte. Puis très vite il n'y eut plus rien. Dans l'ancienne fabrique de diesels, on faisait des poêles à frêre. Les bureaux de l'usine transformés en chapelle funéraire servaient aussi de fabrique de cercueils pour les officiers.

Le travail principal était de creuser les tranchées, de transporter du bois et de camoufler les abords des routes. Pour une journée de travail, on recevait deux cent cinquante grammes de pain et une poignée de millet. Tout le monde était tenu par la peur et on humiliait les faibles...

Rimma raconte tout cela avec vivacité. Soudain elle s'arrête. Dans un groupe qui passe devant nous, il y a un commandant inconnu. « Arrêtez-le, dit-elle, ce militaire doit savoir où se trouve le mari de Vostrooukine, elle ne peut pas le savoir car ils ne se connaissent pas. » « Eh bien, arrêtez-le », dis-je. « Cela m'intimide », répond Rimma. Je fais signe au commandant. Rimma court vers lui. Bientôt ils appellent Vostrooukine. Elle revient vers Fedine et Ivanov, illuminée par le bonheur. « Mon mari est en vie, dit-elle, il a été décoré deux fois. »

L'air de la chanson « Tchigik » nous arrive sans arrêt, provenant de la maison en flammes au bord du lac. On nous dit que là pianote un garçon resté sans parents. Ici tout le monde le connaît. Aussitôt j'entends nos soldats qui décident ensemble de l'emmener avec eux. Le soir approche. Nous décidons de rentrer dans nos quartiers, en profitant pour faire un tour en ville. Rimma vient avec nous en qualité de guide. L'incendie prend de l'ampleur. En ville, l'institut des Hautes Etudes est entouré d'une mer de flammes. Nous approchons des bâtiments d'une autre école. Du fait de ses installations sanitaires, l'école avait été transformée par les Allemands en établissement de bains, auquel ils avaient adjoint une brasserie et une charcuterie. Voilà où a pu se donner libre cours l'envolée artistique de notre conquérant.

Aux murs, les frises représentent des jouvenceaux joufflus chevauchant des cochons et brandissant des couteaux, qui ressemblent à des amours voltigeants. En dessous sont peints de courts versets expliquant les scènes. Comme ces images idylliques s'harmonisent bien avec le crépuscule ensanglanté que l'on aperçoit par la porte et avec la nuit qui, prudemment, descend sur la terre minée...

Presque dans l'obscurité, nous allons dîner au mess du soviet militaire. A l'entrée du jardin, près d'une balustrade en bouleau comme les affectionnent les Allemands, se tiennent deux dames avec des boas gris et des petits chapeaux comme sur les toiles de Serov, qui nous demandent où a lieu le meeting solennel à l'occasion de la libération de la ville, et dont nous n'avons pas encore entendu parler.

1943.

Boris Pasternak.

Traduit du russe par Jean Planier.  
© Le Figaro littéraire and A.L.A.P.

« Êter un instant. Le des-  
nel de ce savant aura  
t les contradictions les  
ntes. Lui qui a usé ses  
éfense de la paix, il sera  
pensible direct du plus  
re militaire de l'histoi-  
Vallentin l'a interrogé à  
a commencé par se dis-  
une grosse naïveté d'éco-  
faute. « Mais ils avaient  
lettre, ergote-t-il, je n'ai  
signer. » Antonina Vallen-  
: « Vous avez quand mé-  
le bouton. » Ecoutez An-  
entin : « Le regard insie-  
tourne. Il va se poser sur  
de grands arbres qui mas-  
on. Et puis Einstein, con-  
ondaît à la cime d'un vieil  
quelle son regard est resté  
lentement, en détachant  
: « Oui, j'ai pressé le bou-

rd, il s'en expliquera ainsi :  
endais parfaitement compte  
le danger que la réussite  
entreprise (la fabrication de  
) présentait pour l'humanité.  
robabilité que les Allemands  
t en même temps le même  
a et avait la chance de  
n'a forcé à faire cette démar-  
ne pouvais pas faire autre-  
en que je fusse un pacifiste  
pu. Tuer à la guerre ne vaut  
ieux, à mon avis, que de com-  
un meurtre ordinaire. »

me ne peut douter d'une  
arole. Einstein est un homme  
à. Cette joie de vivre qui l'hé-  
on dirait qu'elle l'a déserté.  
se échapper des cris atroces :  
tais jeune de nouveau et devais  
er de l'orientation de ma vie, je  
ierais pas de devenir scienti-  
ou professeur. Je choisirais plu-  
être plombier ou colporteur. »  
qui a toujours proclamé sa foi  
homme, en sa sagesse finale, il  
rrive de douter : « Il est plus fa-  
de changer la nature du pluto-  
n que l'esprit du mal chez les  
mes. » Il n'abandonne pas le  
bat. Il prend la défense des Ro-  
berg. Il dénonce la chasse aux  
pières. Il mène campagne contre  
bombe à hydrogène. Mais un res-  
t semble brisé. L'éclair tragique  
hiroshima l'aura brûlé à jamais.

## E DIEU E SPINOZA

Dans cette existence dévastée con-  
mue de veiller une indomptable  
nergie et une flamme claire : la  
assion forcenée de la connaissance.  
Au sommet de sa gloire, le savant  
mène une vie simple dans le havre  
de silence de Princeton. Un peu  
alourdi, un peu cassé, de plus en  
plus débraillé, le vieux monsieur se  
promène tout seul, sur les pelouses  
pacifiques de l'université. Son re-  
gard est resté le même, il n'a rien  
perdu de son intensité. Il promène  
sur les arbres, sur les hommes, sur  
les nuages et sur le ciel les mêmes  
yeux tendres et interrogateurs. Il  
www.archive.xlululul.ro  
raitre en lui des secrets qui lui rot  
bien appeler métaphysiques. « Au  
end, qu'est-il la suite un silence

d'un vieillard bi-  
llemands mirent à  
ille et d'un jeune  
ne qu'ils sortirent  
avait été mis pour  
l'adjoint du vieil-

t de janvier 1942,  
ville, cent qua-  
es furent fusillées  
usine sur l'ordre  
la ville et ce sont  
nterrées dans la

que d'ordinaire on  
ondamnés, on les  
ge (on nous mon-  
façon que leurs  
re tombent dans



Un récit inédit de Boris Pasternak

# AVEC L'ARMÉE ROUGE

En 1943, Boris Pasternak faisait partie d'une « brigade » d'écrivains envoyés sur le front comme correspondants de guerre.

Le récit qu'on va lire fut écrit alors, comme celui que nous avons publié la semaine dernière, et envoyé par l'écrivain à sa femme. Il était jusqu'à présent resté inédit.

**Q**UAND nous entrâmes dans la ville, elle avait été libérée par nos troupes depuis la veille. Suivant les dernières instructions qu'avait reçues l'ennemi, il aurait dû tout détruire derrière lui, tout anéantir, mais ici il n'avait pas eu le temps de le faire, ayant été chassé plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Dépassant les troupes en mouvement, nous avions quitté une grande route poussiéreuse pour un cahoteux sentier forestier. Un peu plus tard, des avions étaient venus tourner au-dessus de nous, à la paresseuse. Pendant que nous les regardions, des dizaines de petits nuages noirs se mirent à éclater autour d'eux.

Depuis la fin 1941, je n'avais plus vu d'avions allemands... Arrêtant la voiture, nous entrâmes dans les fourrés. Quelque part, sur la route que nous venions de quitter, s'intensifia le bombardement.

La ville flambait de toutes parts. Comme des chiots sous le ventre de leur mère, des langues de feu léchaient avidement les toitures en fer, ou jaillissaient furieusement dans le ciel.

Dans l'esprit de l'ennemi, sa guerre devait être ce gouffre qui s'ouvre tous les millénaires pour engloutir l'Europe et ce qui lui est hostile, avec l'objet principal de sa haine : la révolution russe. Alors que justement c'est notre révolution, notre habitude des privations, notre modestie librement consentie, qui s'avèrent être le gouffre dans lequel s'abîma l'épopée de l'ennemi.

Les ponts de la ville avaient été détruits. Par hasard, est resté intact un monticule de terre qui sert



« L'AIR DE LA CHANSON « TCHIGIK » NOUS ARRIVE SANS ARRÊT... »

DESSIN D'ALEXEIEFF, SUR L'ECRAN D'ÉPINGLES

de digue à l'usine et sur lequel nous nous trouvons.

Devant nous, dans une des rues qui mènent vers la rive, s'affairaient les gens du pays. Les uns cherchent un infirmier pour les blessés, les autres transportent des tables, des châlits et des tonneaux vides. D'autres encore discutent au milieu de la rue. Ils ne sont pas très nombreux et leurs voix se propagent sans rencontrer d'obstacles dans la ville détruite... A gauche, s'étend le terrain de la fabrique de machines. Trois fois on l'a fait sauter. Une fois nous, en évacuant, deux fois les Allemands, lors de notre retour.

A l'emplacement des turbines monte une végétation gorgée d'eau.

A côté, sur les pierres s'étale plus haut que grandeur d'homme de la bardane aux reflets blanchâtres. Tout autour, partout, comme une Babylone détruite, il y a des fermes écroulées, des arches éclatées. Sur le tout, jusqu'au lointain horizon, un soleil d'automne s'attarde, clignant des yeux dans le ravissement.

Au milieu de l'usine, une fosse commune. A en croire l'inscription, ici ont été enterrés par la population, avec l'autorisation de l'ennemi, des soldats de l'Armée rouge. Mais voilà qu'on s'approche de nous. Par groupes de deux ou trois, nous entamons la conversation.

On nous apprend la vérité sur la fosse au milieu de l'usine. On nous

raconte l'histoire des lieux que les Allemands ont laissés dans la cour de l'ouvrier typographe de prison, où il volait, pour en faire lard.

Quand, au début, nous rendîmes visite à trois personnes dans la cour de la fosse commune.

On nous raconte qu'il n'y avait pas le cadavre du promoteur (l'endroit), du corps du promon



# Luc Estang a retenu

## Les voies aériennes et autres nouvelles

DE BORIS PASTERNAK

**D**ECLARATION préliminaire de M. Aragon, dans un bref avant-propos : « Il est inutile de présenter Boris Pasternak au public français. » Seule allusion au fait qui valut à l'auteur de *Docteur Jivago* d'être connu du public français. A moins que la dernière ligne de l'avant-propos ne soit encore une allusion à ce titre. M. Aragon, après avoir souligné que « cette unité de la prose et des vers (chez Pasternak) n'est pas hasard mais dessein profond du poète », conclut : « Et partout, même quand il est question d'autre chose, il ne nous parle que de sa profonde tragédie. »

La question, pour le profane, serait de savoir si cette « profonde tragédie » est appréhensible sans la confession qu'en représente *Docteur Jivago*, toujours à l'index, même au titre de simple référence. J'avoue que cela ne m'apparaît pas. Lorsque M. Aragon qualifie les quatre histoires réunies ici de « quatre énigmes » et qu'il nous invite à en chercher la clé « dans la première, la seule où le drame intérieur s'inscrive dans l'histoire », je ne puis le suivre qu'en me rappelant *Docteur Jivago*. D'ailleurs, ces quatre histoires, certes, « à les relire aujourd'hui, peut-être les comprend-on mieux que lorsqu'elles furent écrites » — bien antérieurement à *Docteur Jivago*, de 1915 à 1927, l'ordre du recueil, fixé par Pasternak, ne respectant pas la chronologie de la composition.

Au demeurant, si l'on s'en tient au fait « littéraire », M. Aragon

— et qui s'en étonnera ? — souligne l'essentiel : la fidélité à soi-même du poète Boris Pasternak écrivant des nouvelles.

Ce ne sont pas des nouvelles dans « le goût français » traditionnel. Leur économie est toute différente de celles de nos maîtres du genre, qu'ils se nomment. Mérimée ou Maupassant. Incomparablement plus que chez eux, le texte (poétique) l'emporte sur le prétexte (anecdotique). Le dessein de celui-ci reste flou et justifie que M. Aragon parle « d'étranges histoires du temps » et « de ces quatre énigmes ».

Le texte même, en certains endroits, fait mystère par sa seule forme. Je le crois remarquablement bien traduit parce que ce mystère, quant à son essence poétique, m'est perceptible en français.

L'auteur, dans la dernière nouvelle, intitulée *Un roman*, fait dire au personnage qui conçoit ce roman : « Ce sont les images, c'est-à-dire les miracles en paroles, c'est-à-dire des exemples d'assujettissement total et fléchiforme à la terre. » Voilà qui me semble définir avec exactitude la manière de Boris Pasternak dans ces quatre récits. Invoquons, pour simplifier, un art impressionniste.

Mais sans doute faut-il tenir compte de particularités syntaxiques envers lesquelles la traductrice s'est montrée peut-être trop scrupuleuse. Je pense à l'attribution des pronoms qui, si elle est claire en russe, laisse perplexe en

français. Et puis, du côté des images, l'« hominisation », comme dirait le père Teilhard, des éléments de la nature déconcerte — sauf (révérence littéraire gardée) à s'en enchanter comme de dessins animés. Ainsi, dans *Les Voies aériennes*, « le ciel de la Troisième Internationale » se comporte-t-il en être doué de conscience : ailleurs, les pièces d'une maison, au printemps, « poussaient de voluptueux soupirs de soulagement » ; les nuages sont « saisis d'une terreur panique » ; ou « l'air titubant s'agrippait à ce qui lui tombait sous la main » ; ou le fourneau dans lequel on jette quelques bûches fait « ah ! sous la morsure de la flamme » ; ou, hardiesse entre toutes : « Un rameau couvert de fleurs... cherchait à lire derrière la nuque de la jeune femme ce qu'elle écrivait », etc.

N'empêche qu'on est pris au-delà de ce qui est exprimé, par la manière dont c'est exprimé. Je dis « au-delà ». Je traduirais mieux son impression en évoquant une réalité sous-jacente, qui nous échappe en partie (dans le pour-quoi et le comment anecdotiques), mais s'impose à force de résonances ou de « correspondances » intimes.

*Les Voies aériennes* (1924) se ferment, ou s'ouvrent, sur le drame d'un ancien officier de marine qui, devenu « membre du présidium du comité exécutif de province », apprend qu'il aura à ju-

*L'Enfance de Luvers* (1918), œu-

vre la plus accomplie à mon goût, n'est rien, entre nouvelle et roman, que la perception des êtres et des choses par une sensibilité de petite fille qui « fabule » à leur sujet, mais avec une intuition sûre, poétique, gage d'expérience durable. *Le Trait d'Apelle* (1915), qui, à l'instar du peintre grec et de son rival Zeuxis, met en scène Henri Heine face au poète italien Relinquimini — pour que lui, Heine, se révèle conforme à son œuvre — est un marivaudage un peu appuyé.

En revanche, *Un roman*, construit sur l'hypothèse d'un homme qui se vend, à la vie à la mort, au plus offrant, sous réserve de disposer, pendant vingt-quatre heures, de son gain à des fins altruistes, nous renvoie peut-être à la « profonde tragédie » de Boris Pasternak.

De cette dernière nouvelle, je tirerai encore une citation explicite : « La force qui amplifiait à l'extrême ses sensations était la passion au sens le plus pur du terme, c'est-à-dire la qualité de la passion grâce à laquelle la langue regorge d'images, de métaphores et, plus encore, de formations énigmatiques qu'on ne saurait expliquer. »

Voilà de bonne « autocritique ». La critique « objective » ne peut que l'entériner !

Luc Estang.

Boris Pasternak, *Les Voies aériennes et autres nouvelles* (coll. « Littératures soviétiques », dirigée par Aragon). Traduction par Andrée Robel.



Le Monde 6 Aug 1966

# C O U R R I E R L I T T

## « LES VOIES AÉRIENNES »

### Les nouvelles de Boris Pasternak

Par MARCEL BRIÛN, de l'Académie française

Trente années et plus séparent les *Voies aériennes* (1), dont la traduction française vient de paraître chez Gallimard, du *Docteur Jivago*, qui, en 1958, valut à Pasternak le prix Nobel — qu'il refusa, on s'en souvient — et une renommée mondiale. Malgré la beauté de ses poèmes et la chaleur humaine de *Lieutenant Schmidt* et de *l'An 1905*, c'est le prosateur surtout qui est connu en France, où Pasternak est, avant tout, l'« auteur du *Docteur Jivago* », et l'on ne manquera pas de chercher dans quelques-unes des nouvelles contenues dans ce volume, particulièrement celles qui sont intitulées *Un roman* et *l'Enfance de Luvers*, les rapports qui relient la grande œuvre de sa vie à des récits anciens, datant de la trentième année.

Ces nouvelles ne sont pas des œuvres de jeunesse à proprement parler : c'est avec des poèmes que Pasternak a débuté dès 1914, et, en tant que poète, il mérite une place éminente dans l'histoire de la littérature russe moderne, pas tout à fait au même plan que Maïakovsky et Essenine, mais à peine un peu en retrait. La qualité poétique des œuvres en prose frappe quand on lit les *Voies aériennes*. Le raccourci de la métaphore, l'illumination de l'image, le chatoiement d'une écriture conduite par l'involontaire et presque par l'inconscient, sont aussi dignes de remarque ici que dans *Pardessus les barrières* et les *Thèmes et variations*, à peu près contemporains des nouvelles, *l'Enfance de Luvers* ayant été écrite en 1918 et *Un roman*, commencé en 1917, achevé en 1927.

C'est par la perception qu'il a de la réalité et par la manière dont il l'exprime que le prosateur des *Voies aériennes* manifeste la même personnalité et le même talent que le poète de *Ma sœur, la vie*. L'un et l'autre s'emparent de l'objectivité concrète des choses, s'incorporent leur authenticité élémentaire et la transfigurent à mesure qu'ils la « reconnaissent », c'est-à-dire qu'ils s'identifient à elle. Reconnaître, chez Pasternak, c'est adhérer, communier et assumer une nouvelle naissance. « Nous ne reconnaissons plus la réalité, a-t-il écrit dans les notes de *Haute maladie*. Elle nous apparaît sous une forme neuve ; et cette forme, qualité qui lui est inhérente, distincte du reste. Tout dans l'univers, en dehors de cette qualité, possède un nom. Elle seule en est dépourvue, elle seule est neuve. Nous nous efforçons de lui donner un nom. Ainsi commence la poésie. »

Donner un nom, en pareille circonstance, c'est créer l'image dans laquelle cette réalité s'inscrit. Pasternak a traversé tous les grands mouvements imagistes de la poésie russe de cette première moitié du siècle, depuis *Un jumeau dans les nuages*, de 1914, jusqu'à *l'Espace terrestre*, de 1945. Il a frôlé certains, et, s'il se tint toujours à distance du futurisme proprement dit, dans lequel triomphait ce Maïakovsky qui l'effrayait, l'amusait et le fascinait en même temps, ce fut afin de ne pas s'asservir à un maniérisme de la sensation et du style capable de tourner assez vite à l'artificiel. L'espace intellectuel et spirituel qui séparait ces deux grands poètes a été défini de façon singulière par Maïakovsky lui-même, le jour où il a dit à Pasternak : « Que voulez-vous, décidément nous sommes différents. Vous aimez l'éclair dans le ciel, moi je l'aime dans le fer électrique. »

Cet « éclair dans le ciel » résume l'essentiel de la manière dont l'auteur des *Voies aériennes* prend conscience de l'existence et de la forme du monde extérieur, et découvre l'importance des détails, qu'il souligne, qu'il cerne et auxquels, si humbles soient-ils, il attache une signification et une valeur presque sacrées. La sacralisation de l'image, aux moments de plus haute tension, s'associe à la sacralisation de l'émotion. « La vie est comblée de détails », disait-il volontiers, et il les observait avec l'œil du peintre, qui lui était venu, d'hérédité et de formation, de son père, artiste estimé de son vivant à l'égal de ses contemporains célèbres Répine et Lévitane.

Partagé entre son amour pour la musique, sa passion pour la

peinture et son intense vocation poétique, Boris Pasternak sut épargner au choix qu'il fit de la littérature l'amertume des renoncements ; il resta peintre et musicien tandis qu'il devenait écrivain. Sa vision des choses et des êtres est d'abord picturale : il perçoit vivement et délicatement les couleurs, à tel point qu'une émotion, dans une prose ou dans un poème, est accentuée, soulevée, par l'image qui l'exprime. Pasternak passe des touches de couleur avec autant de précision que Jens Peter Jacobsen ou Joseph Conrad, pour donner au tableau son maximum de vie dramatique, et cette couleur se charge également de sonorité, de mouvement. Au moment où Serioja va se séparer de Mrs. Arild qu'il aime, dans *Un roman*, le sentiment tragique du moment s'attache à un regard jeté sur la fenêtre : « La cour était toujours aussi vide et les bâtiments annexes paraissaient figés. Comme avant, les martinets voletaient au-dessus d'eux. La fin du jour brûlait tel un combat de preux. Les martinets approchaient, nuée entière de flèches au lent palpitement, et, brusquement, leurs pointes firent volte-face, ils repartirent dans le sens inverse en piaillant. Tout demeura comme avant. Seule la chambre était devenue légèrement plus sombre. »

C'est tout, et il n'est pas besoin de dire davantage. La rare et précieuse beauté des souvenirs d'enfance, dans *Un roman* et dans *l'Enfance de Luvers*, est préservée à la fois de la banalité et de l'artifice littéraire par la force et la franchise de ce contact avec les choses. Ce don que possédait Pasternak de percevoir, de recevoir, d'éprouver, et, ayant éprouvé, de transmettre, de communiquer, tient

d'abord à la nature des sentiments profondément et largement humains qui ont rempli sa vie et ses livres. Le côté autobiographique est important dans *Un roman* et dans *l'Enfance de Luvers* — et plus encore certainement dans *Jivago*, — mais cela ne nous regarde pas : seule compte cette puissance de communion avec la chose en soi, avec l'instant fixé dans son éternité. L'immobilisation du moment, non pas pétrifié mais, au contraire, saturé de bouillonnante vie intérieure, Pasternak la retrouve dans le souvenir des émotions de l'enfance et de l'adolescence, et on a rarement parlé de l'enfance avec autant d'exactitude et autant d'amour que dans l'évocation de la jeunesse de Genia et de Serioja. Ici s'épanouit totalement un aspect de Pasternak que *Docteur Jivago* nous avait montré, certes, mais la fraîcheur de l'impression, la franchise du regard, la sensation de l'éprouvement à l'état pur, le recueil de nouvelles des *Voies aériennes* nous les apporte à profusion. De là l'importance de ce volume pour qui souhaite connaître tout Pasternak et plus précisément encore le Pasternak de la trentième année.

*Jivago* est l'expérience de tout une vie, mais reste le livre de la dure maturité et de l'épreuve du vieillissement : une sorte de testament de l'homme et de l'écrivain. *Un amour* et *l'Enfance de Luvers* nous introduisent dans un monde qui naît, qui s'épanouit dans le tumulte des impressions innombrables. Aucune de ces proses, si belles soient-elles, n'a le poids, la densité, l'éclat sourd de *Jivago* et des tourbillons de passion et de tendresse qui y déchaînent leurs rafales d'hiver, mais toutes sont cependant nécessaires pour une juste et complète appréciation du génie de l'écrivain, et on y trouve quelques-unes des pages les plus parfaites qui aient été écrites à notre époque.



# Lettres géorgiennes de Boris Pasternak

PAR ANTOINE WENGER

**L**ES Lettres de Boris Pasternak aux amis géorgiens (1) constituent à leur manière le miroir de l'époque tragique des années 1930 à 1950 qu'il y a Ehrenbourg a décrite dans ses mémoires sous le titre évocateur *La nuit tombe*. Sans doute quelque 70 lettres ne peuvent-elles prétendre à exprimer toute une époque. Mais quand on considère l'auteur des lettres et ses correspondants qui sont les princes de la poésie symboliste géorgienne, on peut s'attendre à des éclairs. Les Lettres tiennent cette promesse.

Les deux principaux correspondants de Pasternak sont Paolo Iachvili, qui s'est suicidé en 1937, et Titsian Tabidzé arrêté en 1937 et mort quelques mois après. Mais ce n'est qu'en 1955 que sa femme et ses amis apprirent sa mort. Les lettres à Nina, la femme de Tabidzé, représentent dès lors le lot le plus émouvant et le plus important de cette correspondance.

D'abord, Pasternak demande à Nina de survivre. Mais à mesure que passaient les années, Pasternak se persuada que Titsian

n'était plus. Un homme de sa valeur ne pouvait vivre sans qu'on le sache. Il comprit qu'il ne fallait plus espérer. Mais bien loin d'en éprouver de la colère, il gagna en grandeur morale. Quand, en 1955, il apprit la nouvelle officielle de la mort de Titsian Tabidzé, il écrivit à Nina : « J'ai toujours deviné d'instinct la terrible vérité. Cela a déterminé mes convictions, mes rapports avec mon époque et son principal représentant, avec mon destin. » Devant ces crimes, en effet, il ne pouvait que se détacher de ceux qui prétendaient incarner l'esprit de la Révolution en faisant mourir ou en acculant à la mort ses plus purs enfants.

Au hasard des Lettres, on voit apparaître la douce figure d'Anna Ackmatova et celle tragique de Marina Tsvétaïeva. Dans une lettre à Nina de 1942, Pasternak rapporte la mort de la poétesse. « Cet automne, à Iélabouga, non loin d'ici, sur la Kama, Marina Tsvétaïeva s'est pendue. Si elle avait tenu un mois, un seul mois de plus,

nous aurions été là, Fédine et moi, et lui aurions assuré les moyens d'existence dont nous jouissons nous-mêmes. »

Pourtant, ces malheurs avaient un sens. Les joies, les énigmes, les tragédies engendrées par la Révolution, tout cela a été accompli pour les hommes. Malheureusement, les années qui ont suivi la guerre patriotique n'ont pas apporté la libération qu'elles promettaient. On sait que c'est le sens profond du roman *le Docteur Jivago* auquel Pasternak consacrait ses meilleurs forces tout en vivant de traductions de Goethe, Shakespeare, des poètes géorgiens.

Sur la vie, sur le credo de Pasternak, les Lettres aux amis géorgiens apportent des touches plus vraies que son *Essai d'autobiographie*. Que restera-t-il de moi quand je ne serai plus ? écrit-il à Nina en 1951 : « L'exemple que fut pour moi l'activité de mon père, mon amour de la musique et d'Alexandre Scriabine, deux ou trois notes nouvelles dans mon œuvre, la campagne russe la

nuite, la Révolution, la Géorgie. »

Atteint d'un infarctus alors qu'il se croyait près de la mort, il décrit ces instants pathétiques dans une lettre à Nina, en 1953 : « En ces instants que je croyais être les derniers, plus que jamais auparavant, j'avais envie de parler à Dieu, de glorifier ce que je voyais, de le saisir, de le fixer. « Mon Dieu, murmurais-je, je te remercie de poser sur tout des couleurs aussi denses, d'avoir fait la vie et la mort ce qu'elles sont, de ce que ton Verbe soit majesté et musique, d'avoir fait de moi un artiste, de ce que l'art soit ton école et de m'avoir, toute ma vie, préparé à cette nuit. Et je jubilais et je pleurais de bonheur. »

Mais c'est dans son âme que Pasternak allait connaître la souffrance extrême. La publication du *Docteur Jivago* à l'étranger et le prix Nobel de littérature indisposèrent contre lui les puissants du régime. On lui conseilla l'exil. Il savait qu'il ne pourrait vivre en dehors de la terre russe. Il se résigna

au silence et à la condition d'écrivain humilié. En 1958, il écrit à une amie : « Mais plus cela va, et plus mon destin dérive vers des régions que peu de gens encore connaissent et qui ne me sont, à moi-même, accessibles qu'à moitié. » La dernière lettre, de 1959, à un ami s'achève ainsi : « Chez moi m'attendaient les signes avant-coureurs de dangers et de souffrances. Mais dans le monde entier, il faut payer le droit de vivre uniquement par les réserves de son âme. »

Les rives vers lesquelles Pasternak dirigeait ses pensées étaient la foi en l'homme et la foi en Dieu. Car la foi en Dieu est la condition pour que puisse enfin s'épanouir l'homme libre et juste dont la Révolution avait rêvé, mais qu'elle n'a pas su réaliser parce qu'elle est revenue à la tyrannie des chefs, à la puissance du nombre aux dépens des personnes, c'est-à-dire de l'homme.

(1) Gallimard éd., 1 vol., 205 p., 13 F.

La nuit 23 Déc 1968

pourrais des nouvelles, l'Enfance de Pasternak ayant été écrite en 1918 et « Un roman », commencé en 1917, achevé en 1927. C'est par la perception qu'il a de la réalité et par la manière dont il l'exprime que le possesseur des *Votes aériennes* manifeste la même personnalité et même talent que le poète de *Le sentier*, la vie. L'un et l'autre s'expriment de l'objectivité concrète des choses, s'incorporent leur authenticité élémentaire et la transfigurent à mesure qu'ils la « reconnaissent », c'est-à-dire qu'ils s'identifient à elle. Reconnaitre, chez Pasternak, c'est adhérer, communiquer et assumer une nouvelle naissance. « Nous ne reconnaissons plus la réalité, a-t-il écrit dans les notes de *Haute maladie*. Elle nous apparaît sous une forme neuve ; et cette forme, qualité qui lui est inhérente, distincte du reste. Tout dans l'univers, en dehors de cette qualité, possède un nom. Elle seule en est dépourvue, elle seule est neuve. Nous nous efforçons de lui donner un nom. Ainsi commence la poésie. »

(1) Les *Votes aériennes* et autres nouvelles, par Boris Pasternak ; traduction d'Andrée Robel ; préface d'Aragon (Gallimard, 12 F.).



# PASTERNAK

par

## Armand Lanoux

Voici dix années qu'est mort, dans sa datcha des environs de Moscou, le grand romancier russe Boris Pasternak. Quelques mois auparavant, le prix Nobel de littérature lui avait été attribué pour son Docteur Jivago, et l'on n'a pas oublié les remous que provoqua alors cette consécration. Quels sont actuellement son crédit et son audience en U.R.S.S. ? C'est ce que va nous dire Armand Lanoux.

Il y a quatre ans, avec quelques écrivains et poètes, Anne Philipe, Catherine Tolstoï, Emmanuel Roblès, Claude Roy, Jean-Louis Bory, nous visitâmes le Caucase, de Piatigorsk à Tbilissi (autrefois Tiflis), sur les pas de Lermontov, de Pouchkine, de Tolstoï, jeune officier en garnison avec les Cosaques des aouls, des villages perchés des insouïs, et de Boris Pasternak, qui nous y avait conduits. On y trouva dans ces lieux ce qu'il appela une « Nouvelle Naissance ». Ce voyage ne se contentait pas du passé, aussi prestigieux qu'il fût. Le présent d'un peuple n'a pas de sens si on le coupe de son passé culturel. Mais le contraire est aussi vrai : le passé d'un peuple n'a pas de sens si on le coupe de son présent vivant. Il n'est plus alors qu'un herbier fané.

Donc, en même temps que nous visitâmes la petite maison de l'officier Lermontov à Piatigorsk ou sa tombe creuse comme un coquillage vide, d'où on voit les pentes violentes

du mont Kazbek où fut enchaîné Prométhée — il l'est encore — que nous allions boire, à trois mille mètres sur la route militaire du Caucase, les eaux à saveur de fer dont se désaltérait Tolstoï, ou que nous regardions l'indomptable Terek rouler sur ses cailloux

### LES ROSES DE PEREDELKINO

les vers de Pouchkine, nous visitâmes aussi les établissements universitaires dont les Soviétiques sont si fiers, et avec quelque raison.

Le Russe est sensible au rituel. Ces visites avaient donc leur formalisme, que je connais depuis mai 1959, à l'époque déjà lointaine où flottait encore sur le III<sup>e</sup> congrès des écrivains soviétiques le souffle tiède du dégel. C'était presque toujours le même scénario : réception officielle mais amicale par le directeur de l'établissement, devant des rafraichissements et des fruits, en présence des spécialistes de français, échange de toasts et d'idées élémentaires, que les Russes (même

communistes) aiment beaucoup plus que les Français (même communistes), et enfin la discussion ouverte avec de grands garçons timides et des filles audacieuses, gais comme la jeunesse du monde.

Les premières séances, je m'étais demandé quelle pouvait être la part d'organisation de ces rencontres « improvisées », les sous-entendus de propagande qu'elles contenaient, de propagande sur qui, visiteurs ou visités ? Cette méfiance était assez vite tombée. Bien sûr, ces sortes d'entretiens ont quelque chose de primaire. On n'est pas allé bien loin quand l'écrivain français a demandé à l'étudiant caucasien ou balte quels sont les écrivains de son pays qu'il préfère, quand l'étudiant a posé la question inverse, et quand enfin on a interchangé les pays. On obtient des catalogues (Emmanuel Roblès dira qu'on va plus loin quand une dizaine de garçons de Piatigorsk vous récitent sans erreur les noms des footballeurs de l'équipe de France).

Pourtant, une réponse me frappa par sa répétition. A Kislovodsk comme à Tiflis, comme les années précédentes à Moscou, à Léninegrad, à Kiev, à Odessa, je demandais à chaque fois : « Quels sont les poètes soviétiques que vous préférez ? » Les noms fusaient très vite, toujours les mêmes : Boris Pasternak, Maïakovsky, Evtouchenko. Parfois quelque autre s'y accrochait, un peu plus secret, Essenine, Blok ou Voznesenski. Mais à ce jeu Pasternak l'emportait royalement.

PAGE 12 ►





**EVTOUCHENKO SUR LA TOMBE DE PASTERNAK**  
Encore un tabou

ARMAND LANOUX

## SUITE

**L**e Français est méfiant. N'était-ce pas là des propos sincères de jeunes êtres qui s'expriment auprès du visiteur, lorsque le maître a le dos tourné ? Quelque chose comme « la soupe n'est pas bonne », dans le dos de l'adjudant ? Je l'ai cru d'abord.

refusé par Pasternak, double aspect d'un procès littéraire spécifiquement russe aussi difficile à comprendre en Occident que les terribles procès de Moscou, était encore dans toutes les mémoires, et plus particulièrement dans celles des responsables de l'enseignement, terre sacrée de demain.

Il n'y avait pas dix ans que la presse soviétique fulminait, en octobre 1958 : « Compte tenu

ce sens que Pasternak n'a jamais été dans une situation aussi tendue avec la justice de son pays que Bardamu avec le sien ».

En 1958, les Russes ne connaissent du *Docteur Jivago* que quelques passages parus dans la revue *Znamia*. De bonne foi, croyant que, dans le climat du dégel (Le Dégel, d'Ehrenbourg, et *L'homme ne vit pas seulement de pain*, de Doudintsev, ont paru sans trop de scandale), son livre va être autorisé, Boris Pasternak a traité avec l'éditeur communiste italien Feltrinelli, de Milan. L'Union des écrivains, par Alexis Sourkov, essaie de retarder l'édition italienne, Feltrinelli n'en tient pas compte et *Jivago* paraît à Milan en 1957, puis en français et en anglais. C'est un succès mondial. C'est évidemment *Jivago* que couronne l'Académie suédoise.

Le 25 octobre, Pasternak reçoit le télégramme lui annonçant le Nobel. Il arrose de vodka la bonne nouvelle avec ses amis. Le Pouvoir croit vite à la machination littéraire, dans le cadre de la guerre froide. Voit-il juste ? Il y a évidemment dans cette attribution une motivation anticommuniste chez certains jurés. Arbitre-t-il juste en demandant à Pasternak de refuser ? Certainement pas. Il eût été plus humaniste, et aussi plus habile, de relancer la grenade dans le camp ennemi en acceptant

encore : « Je ne veux pas que la Russie devienne le socialisme de l'Occident. » Il a aux yeux des yeux de doctrine jda pire : a-commu. Le 29 octobre, Pasternak est en exil. C'est trop tard, l'agence Tass, le gouvernement, pas à l'exil de la crise, ment où, stupeur, a pas d'autre, Eisenhower, à l'écrivain.

Kravchenko, liberté », Pasternak, patrie. Le bruit s'éteignent. Mais et les exclusions dans son petit promène dans et de boulevards, ductions de Shostakovich, adore, ou de corps osseux, val aux yeux gris et blancs, quette de cochon, indispensable, perdre que de ma vie et je suis. Je n'ai pas besoin d'appliquer une mentale. »

Bientôt, il tombe, mêmes confrères, né dans la boue, aussi sauvé, vin.



Le N. Lh.

23 MAI 1970

# IS PASTERNAK

se, moi aussi, est destinée à nier pays du que le monde sincère. Mais, melouks de la enne, il est ste.

sous la pres- refuse le prix. e 2 novembre, t savoir que ne s'oppose ternak. L'apo- situe au mo- ment (il n'y t), le général l'hospitalité

ait « choisi la ak choisit la et la fureur é les insultes Pasternak res- halet où il se bois de pins tre deux tra- speare, qu'il ethe, grand te de che- as, cheveux us la cas- Il est plus la vie de ner. J'aime tent d'elle. qu'on lui re supplé-

alade. Les l'ont trai- qui l'ont plus tôt,

sentie, voilà tout. L'Occidental aristotélécien vit sur un plan logique et essaie (en vain) de résoudre toutes ses contradictions. Le Russe vit sur plusieurs plans et se moque complètement des interférences. L'espace et le temps s'en chargent. Les Russes vivent comme sur une bande de Möbius multiple. Les mathématiciens me comprendront. Il est mal élevé de prendre les Russes en flagrant délit de contradiction. On est à la fois noir et blanc, en dessus et en dessous, le plus et le moins, le mal et le bien, en bref, A et non-A ! Ça nous gêne ? Eux, pas.

Ce peuple est Janus et c'est sa manière à lui d'être naturel.

## Le Revizor est permanent

**G**uidé par cette irrationalité presque inconcevable, on peut tenter de saisir la mesure du plus grand poète russe du siècle, avec Maïakovsky, auquel il s'opposait totalement, Pasternak étant la tradition et Maïakovsky la modernité, comme le montre ce mot :

« Que voulez-vous, dit Maïakovsky, nous sommes différents. Vous aimez l'éclair dans le ciel,

la littérature soviétique contemporaine, leur descendant sans solution de continuité.

Malgré le réalisme socialiste, le « héros positif », l'emploi tactique de l'écrivain considéré comme artiller de l'idéologie, voire comme « ingénieur des âmes » (propos de Staline bien singulier tout au moins quant

aux âmes ! Il est vrai qu'il avait été séminariste !), le communisme est passé sur la Russie comme une succession d'averses sans la pénétrer. Dostoïevsky et Gogol sont permanents. Le Revizor est un apparatchik et voilà tout. A nous de nous accommoder de ces inconfortables constatations.

## Les pins de Peredelkino

**P**asternak est mort, il y a dix ans, le 30 mai 1960, dans cette incroyable confusion, ne l'ayant jamais dominée.

Il est enterré dans le petit cimetière de Peredelkino, où il habitait une datcha du village des écrivains, construit vers 1925 par l'Union, et où il était voisin de Fadéïev, de Paoustovski et de Valentin Kataïev.

Avec le cher Evtouchenko, à l'issue du IV<sup>e</sup> congrès des écrivains soviétiques, en juin 1967, je suis allé porter des roses sur la tombe de Pasternak. C'est à une trentaine de kilomètres de Moscou, une campagne molle-tonnée, où alternent collinettes et thalwegs, arrosée de ruisseaux pour héroïnes de Tchekhov. Le bouleau, chandelier d'argent, y dialogue avec le sapin de bronze noir, dans un paysage délicatement funéraire.

des moires sur les prés. Alors, Evtouchenko me dit :

« Regardez, Armand ! Les trois pins... »

Trois grands pins dominent la tombe de Jivago.

« Regardez. Leurs troncs sont séparés par une barrière. »

Il y avait là une délimitation matérialisée, peut-être séparation entre le cimetière collectif et la tombe du poète, hommage ou exclusion, je ne sais. En fait, un tabou. Un interdit.

« Mais leurs branches se mêlent dans le ciel. Il en fut ainsi de la vie de Pasternak. Il en est ainsi de la nôtre. »

Les branches se mêlent dans la terre. Tu as raison, Génia. Il n'y a que les corps des arbres qui soient séparés.

En ce dixième anniversaire de la mort de Boris Pasternak, les nouvelles qui nous viennent de Moscou ne sont pas bonnes. Le printemps s'y renfrogne de nouveau. Pourtant, Pasternak



et refuse sous  
l'approbation  
néraux, lui en-  
bre 1958, les  
cins, ceux qui  
nds du régime.  
C'est ainsi !  
s auront lieu  
de la jeunesse  
officielle. Il n'y  
un désagréable  
on sans indul-  
financières à sa  
secrétaire Olga  
post-staliniens  
pas plus le tra-  
que le trafic de

dole — les mots  
trop forts — et  
du Pouvoir.  
as, je les fis à  
aitresse de fran-  
inquagénaire de  
kilos, aux che-  
s par un indéfri-  
e et à la face  
natriochka. Elle  
aa la tête et c'est  
egarda avec une  
étude sur ma  
est pas du tout  
e ! »

plus rien à dire.  
k, ce n'est pas la

c cela, être carté-  
e la forte femme,  
einté de tristesse  
ristalline. »  
Ne me faites pas  
Russes distingue-  
ète du citoyen,  
t le premier et  
le second. Ce se-  
ce que, quoique  
tordu, ce raison-  
ste aurait encore  
est trop simple.  
on n'est pas res-

moi je l'aime dans le ter ereo-  
trique ! »

Mais, pour débayer le ter-  
rain, il va falloir s'armer d'une  
hache et détruire les jugements  
aristotéliens, puisque Paster-  
nak est d'un monde où ils ne  
trouvent leur place (royale,  
d'ailleurs) que dans les mathé-  
matiques.

Frappons à tours de bras. Par  
exemple, *Le Docteur Jivago* (la  
racine veut dire la vie), qui a  
fait le triomphe suspect de Pas-  
ternak en Occident, n'est pas  
le meilleur de Pasternak. Com-  
me chez Pouchkine, comme  
chez Lermontov, le meilleur est  
dans la poésie, celle-ci étant à  
base de musique, de rythme et  
de bonheurs d'images, dans  
une tonalité quelque peu sym-  
boliste. *Le Docteur Jivago* est  
un roman passionnant et diffus,  
dont le cinéma a révélé, en les  
caricaturant, les défauts, parti-  
culièrement l'excès du senti-  
mentalisme et la technique  
déjà ancienne. Il est permis de  
considérer *L'Histoire d'une vie*,  
de Constantin Paoustovski, le  
seul des « vieux » écrivains qui  
eut le courage d'assister aux  
obsèques comme supérieur à  
*Jivago*. Mais nous n'en savons  
rien. Terrible injustice des tra-  
ductions et des modes où, par  
exemple, le succès d'un Lorca  
oblitére un Machado...

Continuons à débroussailler.  
Antisoviétisme de Pasternak ?  
On l'a clamé. Il n'y a aucun  
doute que Pasternak ait rêvé  
toute sa vie d'un régime plus  
ouvert, où circulent naturelle-  
ment ces droits au doute et à  
l'erreur qui sont les conditions  
absolues de toute création, qu'il  
ait eu le désir fou d'un prin-  
temps de Moscou... Mais ces  
sentiments ambigus à l'égard  
de leur société étaient déjà  
ceux des Grands Russes du  
siècle dernier, libéraux mais  
russes avant tout, même si cela  
était encore une fois contradic-  
toire. Pasternak est, avec toute

Les cimetières russes ont gar-  
dé leur âme. Le cimetière rural  
où est enterré Pasternak, on  
s'y rend par un sentier bordé  
d'avoines folles. Les amis vien-  
nent s'asseoir sur un banc, près  
de la tombé, sous les arbres.  
Parfois ils déjeunent avec le  
mort, dans une mélancolie dou-  
ce. Puisqu'il ne peut pas distin-  
guer le traître du génie, l'ami-  
tié de l'amour, le crime de la  
sainteté, le rire des larmes,  
pourquoi le Russe saurait-il di-  
viser la vie de la mort ?

Un léger vent faisait passer

disait : « On assiste à la nais-  
sance et à la croissance de  
quelque chose qui grandit len-  
tement et en silence, tout com-  
me l'herbe. »

C'est lui qui aura raison. Les  
graines sont toujours vivantes  
dans la nuit de la terre, avec  
les racines des grands pins, le  
rire franc des étudiantes amou-  
reuses de Youri Jivago et sœurs  
de Larissa, et les espoirs des  
hommes.

**ARMAND LANOUX**

de l'académie Goncourt.



**ARMAND LANOUX DEPOSANT LES ROSES**  
Faire fi des barrières

EUGENE EVTOUCHENKO



Bientôt, la fréquence de la réponse dans la diversité des situations me fit douter de mon oute. Enfin, un jour, dans une grande ville du Caucase romantique, je posai la question publiquement à deux ou trois cents élèves rassemblés. Ils étaient fort sages, dans la salle de ce théâtre. Quant à nous, nous étions alignés sur la scène, en rang d'oignons, avec des professeurs, situation nettement déprimante. Comme la plupart d'entre eux lançaient une fois de plus le nom de Pasternak, je glissai un coup d'œil sur mes voisins. Les professeurs, femmes et hommes, des représentants de la municipalité, les directeurs de l'établissement, les membres de l'Union des écrivains, les notables du Parti même, dodelaient de la tête avec une béatitude sans nuage.

Comme cela m'arrive souvent en Russie (le mot est voulu, bien sûr), j'avais envie de me prendre la tête à deux mains et de la secouer ! Car, tout de même, en 1966, l'affaire du Nobel refusé à Pasternak et

de la jeunesse morale et politique de Boris Pasternak, de sa trahison à l'égard du peuple soviétique et de la cause du socialisme, de la paix, du progrès, payée d'un prix Nobel dans l'intérêt de la guerre froide... (etc.), Boris Pasternak est déchu de sa qualité d'homme de lettres soviétique et exclu de l'Union des écrivains de l'U.R.S.S. »

Déchéance, trahison payée, exclusion... Je n'étais pas encore habitué (et je ne le suis toujours pas) au grossissement apocalyptique de l'injure chez les Scythes... Fils de chien, vipère lubrique, crapaud visqueux, porc abject ne sont parfois que des signes de mécontentement...

Oui, il y avait à peine dix ans que le secrétaire général des Komsomols (la jeunesse communiste, la force conservatrice la plus puissante de l'U.R.S.S. avec l'armée) avait traité Pasternak de porc ! Il y avait à peine dix ans que cette bouffonnerie gogolienne s'était déroulée. Et cette éclatante et permanente réponse ! Pasternak !

## L'affaire du Nobel 1958

Est-il possible de résumer aujourd'hui l'affaire Pasternak, entre l'insulte du Komsomol d'hier et l'acclamation de ceux qui ont maintenant le même âge ? En octobre 1958, le jury Nobel attribue son Grand Prix de littérature à Boris Pasternak pour son importante réussite dans le domaine de la poésie lyrique contemporaine et dans celui de la grande tradition épique de la Russie ». Rudement, *Le Docteur Jivago* n'est pas cité. Jusqu'alors,

les Russes n'ont eu qu'un Nobel, Ivan Bounine (1933), alors émigré, depuis réhabilité.

Ils ne s'attendaient pas à cette distinction. Ils espéraient voir triompher le romancier classique Choukhov, conservateur ennemi de tout esprit libéral. Ils hésitent d'abord, vacillent quelques jours, puis ressentent le choix comme une insulte. Pour les comprendre, il faudrait imaginer que le prix Nobel ait été attribué en 1948, par exemple, à Céline. (La comparaison est forcée en

Mais, en 1958, le stalinisme est mal liquidé en U.R.S.S., en dépit du XX<sup>e</sup> congrès (14 février 1956). Le conservatisme stalinien ne peut pardonner à Pasternak l'image de son héros, vieux révolutionnaire, « qui avait connu toutes les galères de l'ancien régime et découvrirait maintenant celles des temps nouveaux ».

*Le Docteur Jivago* est-il anti-soviétique ? Pasternak répond au journaliste allemand Gerd Ruge : « Mon roman n'est pas une mise en question de la société soviétique. » Il dit

qu'il avait refusé Staline de signer l'approbation du procès des généraux, lui voient, en octobre 1958, meilleurs médecins, ceux soignent les grands du régime. Inconcevable ? C'est ainsi.

Les obsèques auront dans la ferveur de la jeunesse et la froideur officielle. Il aura plus qu'un désagrément, l'application sans indulgence des lois financières : la compagne et secrétaire (Ivinskaya). Les post-staliniens ne pardonnent pas plus le trafic de devises que le trafic de liberté.

## Logique et russitude

En 1966, lors de ce voyage au Caucase, Soljenitzyne, lancé avec la complaisance de Nikita Khrouchtchev pour aider à la déstalinisation, commençait à prendre des ailes de soufre, héritier du rôle de bouc émissaire dévolu à Pasternak ; Siniavski et Daniel, qui avaient déjà manifesté leur admiration et leur chagrin à la mort de Jivago, en portant sur leurs épaules le cercueil du poète, étaient dans un camp de concentration. Le vent du regel passait sur la littérature russe.

Alors, comment expliquer, non pas l'amour du poète chez les jeunes, mais ces proclamations d'enthousiasme, si évidemment bien accueillies par tous, y compris le fameux appareil du Parti, et qui continuent aujourd'hui ?

Toute réflexion en Occident sur Pasternak — et sur bien d'autres choses — doit commencer par cette remarque : nous ne comprenons pas que, dans un pays où tout est réglé autoritairement, on puisse être à la fois le Maudit et l'Adoré,

le Diable et l'Idole — les menaces ne sont pas trop fortes — cela sous l'œil du Pouvoir.

Ces réflexions, je les fis une grosse maîtresse de français, blonde quinquagénaire, quatre-vingts kilos, aux cheveux moutonnés par un indéfrisable rustique et à la face poupine de matriochka. Elle m'écouta, remua la tête et celle qui me regarda avec une sorte d'inquiétude sur sa santé.

« Mais ce n'est pas du tout la même chose ! »

Il n'y avait plus rien à dire. Avec Pasternak, ce n'est pas la même chose !

« C'est donc cela, être cartésien, fit encore la forte femme, un reproche teinté de tristesse dans la voix cristalline. »

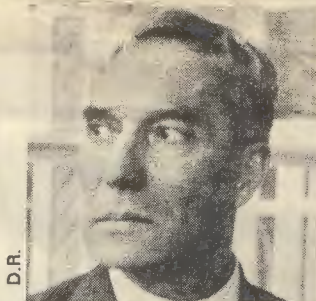
Attention ! Ne me faites pas dire que les Russes distingueraient le poète du citoyen : ils applaudiraient le premier et fustigeraient le second. Ce serait faux, parce que, quoiqu'il en soit, passablement tordu, ce raisonnement dualiste aurait encore sa logique. C'est trop simple. La contradiction n'est pas



# Un ange passe

par Claude Roy

LES VOIES AERIENNES  
par Boris Pasternak  
Gallimard (« Littératures  
soviétiques »), 218 p., 12 F.



BORIS PASTERNAK  
Le génie

*Rhétorique de l'injure en U.R.S.S* » et une thèse secondaire sous la forme d'un « *Dictionnaire des invectives politiques soviétiques* ». Le célèbre Pasternak, cet inconnu dont voici enfin traduites quatre nouvelles fameuses en Russie, « les Voies aériennes », que présente Aragon, en quelques lignes où il fait allusion à la « *profonde tragédie* » d'un « *génie* ».

Même si une traduction laisse échapper neuf cents étincelles sur mille de cette prose prodigieuse, c'est en effet le mot génie, c'est sa présence presque physique, dans la respiration de nuage et de vent de la phrase, dans l'évidence précieuse de chaque métaphore, jamais « tirées par les cheveux », mais chargées d'une nécessaire fulgurance, faisant éclater une vérité jamais vue, c'est le mot génie, oui, qui s'impose avec au moins deux des nouvelles des « Voies aériennes ».

## Un peu de soleil sur un mur

« Les Voies aériennes » est construit comme une tragédie dont de brefs éclairs surprendraient les points culminants. Un jour orageux, un enfant est ravi à sa nourrice. Une nuit de recherches folles. Un ami des parents, lieutenant de vaisseau, vient d'arriver dans la maison sens dessus dessous. La mère au visiteur : « *Nous sommes à bout. Sauve-nous ! Trouve-le. C'est ton fils.* ». Les années passent. Le lieutenant de vaisseau est devenu un des dirigeants de l'Armée Rouge pendant la guerre civile. Une femme arrive à son P.C., c'est la mère de l'enfant qui fut retrouvé. On va le fusiller, comme contre-révolutionnaire. Sous un nom d'emprunt. Le lieutenant appelle au téléphone, « *jusqu'au moment où s'ouvrit, béant, l'abîme du dernier renseignement* ». Et au-dessus des héros de la tragédie, dans le ciel, règnent les dieux du destin tragique. Par radio, par avion, « *c'étaient les voies aériennes par lesquelles partaient chaque jour comme des trains les pensées rectilignes de Liebknecht, de Lénine... C'était le ciel de la Troisième Internationale* ».

« L'Enfance de Louvers », ce n'est rien ? une petite fille qui va devenir... autre. Genis regarde le monde, de ce regard dont Ehrenbourg définissait le génie de Pasternak, « *le monde pour la première fois* ». La première grande fièvre, la vraie maladie de malen-

fance. Le premier sang sur le drap, un matin, au réveil. Les premières hontes, et les premiers pressentiments de l'autre vie. l'envers de l'enfance. Ce n'est rien, au sens où l'on dit : ce n'est rien, quand rien n'a l'air de se passer, quand c'est seulement « Béré-

L'ennui, avec les ennuis qu'ont les écrivains soviétiques, c'est la difficulté qu'on a à les lire. Je ne parle pas de l'obstacle de la langue, des retards ou des infidélités des traductions, des entraves apportées à leur publication en U.R.S.S., de ce mystère de l'édition d'Etat dans les pays socialistes, qui semble ignorer, à l'exception des classiques acceptés, ce qu'est un *fond*. (Un bon livre est épuisé en trois jours, rarement réimprimé, neuf fois sur dix introuvable, littéralement, cinq ou six ans après sa publication. On nous explique que c'est l'appétit de culture, la pénurie de papier, que c'est parce que l'esprit se porte trop bien et l'économie trop mal. N'importe : c'est bizarre, une littérature dont les neuf dixièmes des œuvres sont comme la partie immergée de l'iceberg, sous les eaux du non-réimprimé...)

L'ennui dont je parle vient de cette manière de lire que les directeurs de la culture d'Etat et les censeurs officiels nous communiquent à notre corps défendant. On dirait qu'un auteur soviétique ne parle jamais qu'en présence de son avocat ou face au praesidium de l'Union des Ecrivains, que l'innocence de l'écriture et le ravissement de la lecture sont interdits dès qu'on ouvre son livre. Si un Soviétique écrit : « *La marquise (ou le kolkhozien) sortit à cinq heures* », nous flairons aussitôt la phrase avec des arrière-pensées de *kremlinologue*. Si le kolkhozien sort à cinq heures, est-ce que cela n'est pas une critique voilée de l'abaissement des normes dans le cadre de la planification agraire socialiste ? Est-ce que ce n'est pas une allusion au fait que la commission centrale du Plan a précisément levé sa séance le mois dernier à 17 heures ? Examinons les choses de près : pourquoi le kolkhozien est-il sorti justement à cinq heures ? Est-ce que ce n'est pas parce que l'auteur, lors de son arrestation en 1938, a été embarqué pour le camp de concentration à cinq heures du matin ?

## Mille étincelles

C'est à l'écrivain dont l'œuvre et le nom ont cristallisé le plus ces constellations d'arrière-pensées qu'on doit miraculeusement cette semaine le nous restituer ce violent plaisir, cette joie souveraine d'une lecture qui oublie d'être socio-critique, histori-



L'ennui, avec les ennuis qu'ont les écrivains soviétiques, c'est la difficulté qu'on a à les lire. Je ne parle pas de l'obstacle de la langue, des retards ou des infidélités des traductions, des entraves apportées à leur publication en U.R.S.S., de ce mystère de l'édition d'Etat dans les pays socialistes, qui semble ignorer, à l'exception des classiques acceptés, ce qu'est un *fond*. (Un bon livre est épuisé en trois jours, rarement réimprimé, neuf fois sur dix introuvable, littéralement, cinq ou six ans après sa publication. On nous explique que c'est l'appétit de culture, la pénurie de papier, que c'est parce que l'esprit se porte trop bien et l'économie trop mal. N'importe : c'est bizarre, une littérature dont les neuf dixièmes des œuvres sont comme la partie immergée de l'iceberg, sous les eaux du non-réimprimé...)

L'ennui dont je parle vient de cette manière de lire que les directeurs de la culture d'Etat et les censeurs officiels nous communiquent à notre corps défendant. On dirait qu'un auteur soviétique ne parle jamais qu'en présence de son avocat ou face au praesidium de l'Union des Ecrivains, que l'innocence de l'écriture et le ravissement de la lecture sont interdits dès qu'on ouvre son livre. Si un Soviétique écrit : « *La marquise (ou le kolkhozien) sortit à cinq heures* », nous flairons aussitôt la phrase avec des arrières-pensées de *kremlinologue*. Si le kolkhozien sort à cinq heures, est-ce que cela n'est pas une critique voilée de l'abaissement des normes dans le cadre de la planification agraire socialiste ? Est-ce que ce n'est pas une allusion au fait que la commission centrale du Plan a précisément levé sa séance le mois dernier à 17 heures ? Examinons les choses de près : pourquoi le kolkhozien est-il sorti justement à cinq heures ? Est-ce que ce n'est pas parce que l'auteur, lors de son arrestation en 1938, a été embarqué pour le camp de concentration à cinq heures du matin ?

### Mille étincelles

C'est à l'écrivain dont l'œuvre et le nom ont cristallisé le plus ces constellations d'arrière-pensées qu'on doit miraculeusement cette semaine de nous restituer ce violent plaisir, cette joie souveraine d'une lecture qui oublie d'être socio-critique, historiciste, enquêteuse et questionneuse, une lecture pleine comme un fruit mûr, comme un baiser amoureux, comme une journée de printemps au soleil dans l'herbe. Oui, Pasternak, vous connaissez ? Le « *renégat bestial* », l'homme « *du chemin de la honte et du déshonneur* », le « *serpent abject* », la « *mauvaise herbe* » (Etiemble devait suggérer à un de ses étudiants une thèse principale sur « la

*Rhétorique de l'injure en U.R.S.S* » et une thèse secondaire sous la forme d'un « *Dictionnaire des invectives politiques soviétiques* »). Le célèbre Pasternak, cet inconnu dont voici enfin traduites quatre nouvelles fameuses en Russie, « les Voies aériennes », que présente Aragon, en quelques lignes où il fait allusion à la « *profonde tragédie* » d'un « *génie* ».

Même si une traduction laisse échapper neuf cents étincelles sur mille de cette prose prodigieuse, c'est en effet le mot génie, c'est sa présence presque physique, dans la respiration de nuage et de vent de la phrase, dans l'évidence précieuse de chaque métaphore, jamais « tirées par les cheveux », mais chargées d'une nécessaire fulgurance, faisant éclater une vérité jamais vue, c'est le mot génie, oui, qui s'impose avec au moins deux des nouvelles des « Voies aériennes ».

### Un peu de soleil sur un mur

« Les Voies aériennes » est construit comme une tragédie dont de brefs éclairs surprendraient les points culminants. Un jour orageux, un enfant est ravi à sa nourrice. Une nuit de recherches folles. Un ami des parents, lieutenant de vaisseau, vient d'arriver dans la maison sans dessus dessous. La mère au visiteur : « *Nous sommes à bout. Sauve-nous ! Trouve-le. C'est ton fils.* » Les années passent. Le lieutenant de vaisseau est devenu un des dirigeants de l'Armée Rouge pendant la guerre civile. Une femme arrive à son P.C., c'est la mère de l'enfant qui fut retrouvé. On va le fusiller, comme contre-révolutionnaire. Sous un nom d'emprunt. Le lieutenant appelle au téléphone, « *jusqu'au moment où s'ouvrit, béant, l'abîme du dernier renseignement* ». Et au-dessus des héros de la tragédie, dans le ciel, règnent les dieux du destin tragique. Par radio, par avion, « *c'étaient les voies aériennes par lesquelles partaient chaque jour comme des trains les pensées rectilignes de Liebknecht, de Lénine... C'était le ciel de la Troisième Internationale* ».

« L'Enfance de Louvers », ce n'est rien : une petite fille qui va devenir... autre. Genis regarde le monde, de ce regard dont Ehrenbourg définissait le génie de Pasternak, « *le monde pour la première fois* ». La première grande fièvre, la vraie maladie de malenfance. Le premier sang sur le drap, un matin, au réveil. Les premières hontes, et les premiers pressentiments de l'autre vie. l'envers de l'enfance. Ce n'est rien, au sens où l'on dit : ce n'est rien, quand rien n'a l'air de se passer, quand c'est seulement « Bérénice », ou les premiers chapitres de Proust, ou ces pages presque *abstraites* de Rilke, où il y a seulement un peu de soleil sur un mur gris, un grand silence de dimanche, et (comme on dit encore dans la conversation, quand elle se suspend) qu'un ange passe. Ici l'ange passe, un doigt sur les lèvres, pieds nus, grave et innocent.

*11.05 22 juin 1966*



# moments littéraires

par Michel Aucouturier

La Gazette de  
Lorraine  
11-12 I / 69

## une fidélité «en profondeur»

Dans l'*Essai autobiographique* qu'il rédigeait peu d'années avant sa mort, Pasternak arrêta le récit de sa vie quelque vingt-cinq ans plus tôt, au moment de sa découverte de la Géorgie et des poètes géorgiens. Le lecteur pouvait en être surpris, d'autant plus que, dans sa propre production littéraire, seules les œuvres postérieures à cet événement trouvaient encore grâce à ses yeux. La contradiction, cependant, s'explique aisément : les deux autobiographies de Pasternak (la première, *Sauf-Conduit*, était parue en 1932) sont l'évocation des événements et des personnages qui ont contribué à la formation du poète : son enfance, entre un père peintre et une mère pianiste ; le culte qu'adolescent musicien, il entretenait pour le compositeur Scriabine ; la découverte de la philosophie et de l'Allemagne, de la peinture et de l'Italie ; la fascination de Maïakovski et du futurisme. La Géorgie, dans cette perspective, apparaît comme la dernière de cette série d'expériences qui ont marqué, enrichi, modelé, la personnalité poétique de Pasternak. La phase d'absorption est désormais achevée. La sensibilité de Pasternak est comme saturée, et l'ère du roman autobiographique, c'est-à-dire de la réflexion sur la vie à la lumière du souvenir, va succéder à l'ère de la poésie, c'est-à-dire de la réaction immédiate à l'éblouissement devant la vie.

La correspondance de Pasternak avec ses amis géorgiens, les poètes Titsian Tabidzé, Paolo Iachvili,

sence de contraintes et la spontanéité chaleureuse que Pasternak découvre auprès de ses écrivains, lui fait oublier la contradiction douloureuse qu'il a connue en Russie entre un idéal socialiste exaltant et une réalité faite d'abstractions mensongères, de méfiance et de soupçons, bref de tout ce qui, peu à peu, rendra irrespirable l'atmosphère de la Russie stalinienne. Bientôt, la Géorgie n'aura rien à envier au reste du pays : en 1937, Tabidzé sera arrêté, puis exécuté (sa femme, jusqu'en 1955, ne saura rien de son sort et gardera l'espoir de le revoir vivant), tandis que Iachvili, menacé, se fera sauter la cervelle. Mais en 1931, et encore en 1933, l'antique Colchide, adossée au Caucase, ouverte sur la mer, pays du vin, des festins en plein air, des joutes oratoires et des improvisations poétiques, représente pour Pasternak l'équivalent concret de ce qu'autour de lui on nomme l'avenir socialiste : « un pays qui reste aujourd'hui encore terrestre, et ne se laisse pas emporter dans la sphère des abstractions, un pays d'une couleur jamais ajournée, et d'une réalité quotidienne, aussi grandes les privations dont il souffre à l'heure actuelle soient-elles », écrit-il à Paolo Iachvili en juillet 1932.

Tout cela montre l'intérêt exceptionnel de cette correspondance. Plusieurs des lettres de Pasternak ont pour point de départ les traductions auxquelles il s'est attelé pour s'acquitter de la dette contractée envers la Géorgie et ses poètes : il y aborde naturellement le problème de la tra-

fiance où se réalise, selon l'admirable formule qu'il emploie avec l'une de ses correspondantes, « la coïncidence absolue du don de vivre et du don de parole » — tout cela, c'est la poésie de Pasternak à l'état de brouillon, à l'état naissant. On comprend mieux, en lisant ces lettres, de quelles qualités humaines de spontanéité, de chaleur, de délicatesse dans les rapports avec autrui, sont faites les qualités poétiques de l'auteur du *Docteur Jivago*. Et l'on voit mieux aussi quelle oasis ont dû être pour Pasternak, au cours des dures années de solitude et de silence que recouvre cette correspondance, les amitiés nouées en Géorgie.

Sur l'atmosphère d'oppression et d'étouffement dans laquelle, après 1936, il lui a fallu vivre et travailler, Pasternak se montre ici très discret. Il ne faudrait pas en conclure, comme paraît le suggérer l'avant-propos, qu'il n'en a pas souffert. N'oublions pas que nous avons affaire à un choix de lettres établi en URSS, donc filtré en prévision des exigences de la censure : certaines coupures, signalées par des points de suspension, sont significatives. Néanmoins, l'arrière-plan historique sur lequel se profilent ces lettres est constamment tragique : les noms de Paolo Iachvili et de Titsian Tabidzé, leur souvenir implicite toujours présent, même lorsque leurs noms ne peuvent être prononcés, suffisent à le rappeler. Lorsque, dix-huit ans après la disparition de Tabidzé, son exécution sera confirmée, Pasternak écrira à sa veuve : « J'ai toujours deviné d'instinct la terrible vérité. Cela a déterminé mes convictions, mes rapports avec mon époque et son principal représentant, mon destin. » Ces rapports entre le poète et son destin historique sont le thème central du *Docteur Jivago*, conçu et composé au cours de ces dix-huit ans : on voit par là de quel poids a été dans l'évolution de l'œuvre

Lettres  
aux





# Amis géorgiens

de Boris Pasternak

Traduit du russe  
et préfacé par  
Lily Denis-Gallimard, 1968



Guéorgui Léonidzé, Simon Tchikovani, leurs femmes et leurs proches nous font mieux comprendre en quoi la Géorgie était prédestinée à jouer ce rôle dans la biographie du grand poète russe. A toutes les raisons que Lily Denis, excellente traductrice et présentatrice de cette correspondance, symbolise dans l'aventure merveilleuse du peintre géorgien Pirosmachvili, et que l'on peut résumer en effet par le mot de générosité — générosité de la nature, générosité des hommes de ce pays, où la poésie est une manière de vivre — il faut en ajouter une autre, essentielle : c'est que la Géorgie soviétique de 1931, avec l'ab-

duction poétique, et y défend la conception qu'il a si brillamment illustrée d'une fidélité « en profondeur », dont le critère serait la spontanéité, le naturel de l'intonation plutôt que l'exactitude du mot-à-mot. Mais, ce n'est là, répétons-le, que l'occasion de plusieurs de ces lettres. La plupart sont avant tout de libres messages d'amitié, mais qui versent constamment dans l'effusion lyrique, et nous offrent l'image d'une sensibilité bouillonnante, parfois exaltée, toujours expansive, toujours en quête de communication. Cette effusion, cet abandon total à la dictée du cœur et de l'imagination, cette improvisation con-

et de la pensée de ses amis géorgiens.

Il n'en reste pas moins, comme le dit très justement Lily Denis dans son introduction, que, pour le poète, le vrai combat est ailleurs, et que c'est de son œuvre seule, et non des conditions qui lui sont faites par le régime et le pouvoir, qu'il attend son bonheur et sa sérénité. C'est peut-être là l'aspect le plus extraordinaire de cette correspondance et de ce qu'elle nous apprend sur la personnalité de Pasternak : ce poète auquel on interdit tout contact avec son public, qui sait que le roman qu'il écrit ne sera jamais publié dans son pays, et risque de lui attirer les plus graves ennuis, ce poète persécuté est un homme heureux. En 1946, l'année du fameux rapport de Jdanov, qu'il ne peut manquer de ressentir comme une menace, il écrit : « Comment va la vie ? Il n'y a sans doute pas à se plaindre ; peut-être que si, je suis mauvais juge tant je suis ébloui de la joie intérieure d'exister. » Et, six ans plus tard, s'adressant au poète Tchikovani, député au Soviet suprême : « Ah ! si seulement je pouvais vous envoyer ne fût-ce qu'une parcelle de ma sérénité et de mon bonheur d'être ! » La réussite humaine, on le voit, est chez Pasternak à la hauteur de la réussite poétique.

M. A.

## Nicoloz Baratachvili

Nicoloz Baratachvili (1817-1845) est le premier et le plus grand poète romantique de la Géorgie. Les Editeurs Français Réunis viennent de lui consacrer un recueil bilingue, sous le titre *Le Destin de la Géorgie*, son poème le plus important.

Cet écrivain d'inspiration nervalienne nous est présenté par Serge Tsouladzé, à qui l'on doit déjà une remarquable version du chef-d'œuvre de la littérature géorgienne *Le Chevalier à la Peau de Tigre* (Unesco/Gallimard, 1964). Quatre poètes français ont collaboré pour faire connaître l'œuvre lyrique de cet aristocrate caucasien mort dans la solitude à l'âge de 28 ans. Ce sont Max-Pol Fouchet, Pierre Gamarra, Jacques Gaucheron et Guillevic.

Un magnifique hommage à l'un des plus grands poètes d'une petite nation

A. G.

## Un inédit de Youri Daniel

L'«Espresso» du 22 décembre a publié en avant-première mondiale un long poème en quatrains de Youri Daniel, condamné le 26 février 1966, pour avoir fait paraître ses romans en Occident, à cinq ans de travaux forcés. On peut se demander si cette publication ne va pas aggraver la situation du prisonnier qui vit dans un camp en Sibérie.

Dans ce poème, Daniel évoque sa jeunesse, son expérience de soldat, la révolte des écrivains russes, son procès, puis sa vie de prisonnier, sans maison, sans ami, sans illusions, qui doute de la valeur de son œuvre et de son sacrifice, mais que soutient un amour déchirant de la vie, qui lui apparaît comme en un songe, à travers les barreaux de sa prison.

## Des télégrammes à Alexandre Soljenitsine

Sur l'initiative de Friedrich Dürrenmatt des écrivains suisses (dont Nicolas Bouvier et Franck Jotterand pour la *Gazette littéraire*) ont envoyé des télégrammes de sympathie à Alexandre Soljenitsine à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Michel Aucouturier lui avait adressé également ses vœux. Nous apprenons aujourd'hui que l'écrivain soviétique a reçu 485 télégrammes du monde entier. Il a envoyé une lettre de remerciements à la *Literatournaya Gazeta*, en lui demandant de la publier. Il est douteux que le journal accède à cette demande.

Les Editions du Seuil (collection Combats) viennent de faire paraître sous le titre *Les Droits de l'Ecrivain*, ses lettres de protestation à l'Union des écrivains soviétiques et le compte rendu qu'il a rédigé de sa comparaison devant elle.



# Une visite à Boris Pasternak

Directeur de l'Institut d'études slaves de Stockholm, et spécialiste de la littérature russe, M. Nils Ake Nillsson s'est rendu l'automne dernier dans le petit village de Peredel-

kino, où il a rencontré Boris Pasternak. On trouvera ci-dessous le récit des entretiens qu'il a eus dans la « datcha » décrite par Michel Tatu (1), avec le nouveau prix Nobel

Par NILS AKE NILLSSON

Dès qu'il eut ouvert la porte, mon hôte m'invita à entrer ! Bien sûr, il avait le temps de me voir, « bien que, ajouta-t-il, ils disent au contraire à Moscou que je suis malade, que je suis très occupé, que je ne reçois pas de visiteurs. Ce n'est pas vrai ! »

C'est surtout le dimanche que Pasternak tient maison ouverte. Amis et inconnus viennent de Moscou lui rendre visite. Dernièrement des étrangers sont venus jusqu'à lui, et il apprécie beaucoup leurs visites. Il entretient une large correspondance avec des personnalités occidentales. « Oui, précise-t-il en réponse à ma question, la plupart de mes réponses semblent atteindre leur destinataire. »

## « Je n'ai jamais fait mystère de mon attitude »

Pasternak est élancé et vigoureux. Ses cheveux sont blancs, et il est difficile de croire qu'il aura bientôt soixante-dix ans. Son visage est fascinant. Il y a quelque chose de tendre, de presque féminin dans sa physionomie, surtout dans son sourire. Mais ses yeux et ses pommettes donnent une impression de force quasi sauvage. Tout dans son apparence et ses manières témoigne de sa vitalité.

Pendant les heures que je passai assis aux côtés de Boris Pasternak, il parla sans cesse, sans donner aucun signe de fatigue. De temps à autre, après un court arrêt, il revenait au thème central de notre conversation, reprenant parfois avec plus de précision un exposé antérieur. En fait il n'y eut proprement dit pas d'interview, et il n'y avait pas besoin de poser de questions. Parfois j'avais le sentiment qu'il menait une sorte de soliloque intérieur : comme sous l'impulsion d'un ressort, ses pensées se déclenchaient. Il parla aux murs blancs de la pièce, au jardin d'automne qui s'étendait devant nous, à tout ce qui souhaitait écouter ses paroles.

Sur les conditions de vie des écrivains russes il s'exprima de lui-même avec une entière franchise. « Je n'ai jamais fait mystère de mon attitude », dit-il. Puis, s'interrompant brusquement comme s'il se rendait compte que quelqu'un l'écoutait : « Excusez-moi si je vous ai blessé. Peut-être êtes-vous communiste ? »

Nous étions assis dans la « salle de musique » — une petite pièce que remplissait à peu près un grand piano.

« Je vis de mes traductions, dit Pasternak. Jusqu'à maintenant les traductions étaient très bien payées ici. Depuis peu elles le sont moins. Mais je ne me plains pas. Je ne souffre pas. » En ce moment le Théâtre d'art de Moscou joua la *Marie Stuart* de Schiller dans la traduction de Pasternak.

## « Le Docteur Jivago »

*Le Docteur Jivago* — nous devions bien sûr en venir là tôt ou tard. Pourquoi l'écrivit-il ? et comment ? C'est une longue histoire. En réalité sa vie entière et le développement

confrères qui m'avaient sauvé indirectement : aucun n'avait osé rapporter aux autorités que j'avais refusé ma signature.

« En fait, ils demandent si peu. Il n'y a qu'une chose à laquelle ils tiennent vraiment : que vous haïssez ce que vous aimez et que vous aimiez ce que vous avez en aversion ! Mais cela (Pasternak pèse ses mots) c'est précisément ce qui est le plus dur. »

Il se répéta à lui-même : « Ce qui est le plus dur. ». Je reconnus une citation du *Docteur Jivago*.

Pasternak ressentit la guerre presque comme une libération, un éveil d'un cauchemar dans la réalité. Il prit part à la protection anti-aérienne. Pour la première fois depuis de nombreuses années il publia deux petites plaquettes de poésie. Il fut invité à participer activement aux travaux de l'Union des écrivains. Il attendait beaucoup de la fin des hostilités. « Une guerre, me dit-il, n'est pas une partie d'échecs, cela ne se termine pas tout bonnement par la victoire des blancs sur les noirs. D'autres choses doivent en sortir. Tant de sacrifices ne peuvent pas se réduire à rien. »

## La rupture avec la conception matérialiste du XIX<sup>e</sup> siècle

*Le Docteur Jivago* se termine sur une note optimiste. Comment l'auteur justifiera-t-il cet optimisme ?

« Je crois, dit-il, que, depuis la guerre, la Russie est entrée dans une période d'intégration. Nous assistons au développement de quelque chose d'original : une nouvelle façon de concevoir la vie ; l'humanité a pris conscience de sa propre valeur. »

Pasternak demeure-t-il optimiste, bien qu'on n'ait pas autorisé la publication de son roman ? Oui, il le demeure. Les mesures officielles isolées ne sont d'aucune importance. La nouvelle Russie progresse en dépit de toutes les interventions administratives. Quelque chose d'organique grandit dans le peuple.

« Somme toute, à notre époque, les gens ont adopté envers la vie une nouvelle attitude. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'était la bourgeoisie qui gouvernait. Notre propre littérature le montre, et peut-être les pièces d'Ibsen le montrent-elles encore mieux. L'humanité voyait la sécurité dans l'argent, la terre et les biens matériels. La stabilité était l'indice de cette sécurité. Aujourd'hui l'humanité s'est rendu compte qu'il n'y avait pas de sécurité dans la propriété. Et pas seulement les Russes. À l'époque des guerres mondiales, à l'ère atomique, l'échelle des valeurs s'est modifiée. Nous avons appris que nous sommes des hôtes de passage dans l'existence, des voyageurs entre deux gares. Nous devons découvrir la sécurité en nous-mêmes. Au cours d'une vie fort brève nous devons cha-

xix<sup>e</sup> siècle. Cela signifie un réveil du monde spirituel, de notre vie intérieure — et de la religion. Non pas de la religion en tant que dogme ou Église, mais de la religion comme sentiment vital. Comprenez-vous ce que je veux dire ? »...

★ ★

...Nous passâmes dans le jardin, qui était agréablement envahi d'arbres fruitiers, de bouleaux, de parterres de fleurs et de carrés de pommes de terre. Pasternak n'a jamais répondu directement à ma question : pourquoi avait-il écrit *Le Docteur Jivago*. Mais son long monologue sur sa vie et son art suffit à l'expliquer. Il me semblait relire le roman et le voir maintenant en pleine lumière. Je considérais Pasternak comme un homme qui en se frayant son chemin était parvenu à voir clair en lui-même et s'était fait une conception personnelle de la vie. C'est son roman qui l'avait conduit là où il était arrivé. Il a atteint une sérénité et une harmonie intérieure qui s'expriment d'elles-mêmes dans toute son attitude. Sa position critique à l'égard de ses précédentes œuvres est la conséquence de cette progression. Ces œuvres étaient formelles, uniquement formelles. Et maintenant il recherche en écrivant l'essence même de sa propre vie. Son style est ainsi devenu plus clair, plus simple. Il n'est plus besoin de clés pour le déchiffrer. Et la parenté entre ses œuvres de début et ses œuvres récentes est évidente.

La sérénité intérieure à laquelle Pasternak a atteint est remarquable. L'auteur est totalement indifférent aux difficultés que peut lui attirer son *Docteur Jivago*. Certains avaient souhaité qu'il fût exclu de l'Union des écrivains. Il aurait aussitôt perdu sa maison, son foyer et, en fait, tous ses moyens d'existence. Il parle de ces choses comme si elles n'avaient aucune importance à ses yeux. Il ne montre aucun signe d'amertume, il ne s'apitoie nullement sur lui-même, il ne pose pas au martyr.

Il a vécu sous le régime soviétique mais n'a jamais été inquiété, quelle que fût l'équipe en place. Autant que je puisse en juger on le laissera en paix. Il semble qu'il ait été tout simplement accepté tel qu'il est. Loyalement, on ne voit pas pourquoi cela serait impossible. Pasternak n'est pas un adversaire qui se serait installé derrière les lignes de combat du réalisme socialiste. Il n'a pas créé d'école littéraire. Il n'y a pas de groupe autour de lui. Il est quelque chose d'unique, d'isolé, parmi les auteurs soviétiques. Cela, il le sait. Mais il sait aussi qu'il appartient quand même à son époque, à la Russie. Et, par-dessus tout, il sait qu'il est lié à ce qu'il y a d'éternel et d'indestructible dans l'humanité : l'effort de l'esprit vers la clarté. « Un écrivain ne devrait faire ni propagande ni morale ! », fit-il. « Non, ce n'est pas le point essentiel de mon roman ni de tous mes écrits. Mais un écrivain peut restituer aux hommes la vie dans sa plénitude et son intensité. Plus que n'importe quelle déclaration de paix ou que n'importe quel décret... »



apparaissent en filigrane. Ce roman occupe ses pensées et il le considère comme le couronnement de sa vie et de son œuvre. Ce qu'il a publié avant ne cesse plus. Les poèmes et écrits débutent ? Non, il ne désire pas en faire. Il me demande mon opinion sur le Docteur Jivago, mais m'interrompt de suite.

« Comme vous avez lu mes poèmes, vous pouvez comprendre que vous vous sentez désorienté, peut-être déçu. Certains de mes confrères ont réagi. C'est la raison pour laquelle mon roman n'a pas été imprimé ici ; dans les cercles officiels on dit que c'est un roman et que sa publication nuirait à ma réputation de poète. C'est bien sûr qu'un prétexte. Un poète doit pouvoir se dégager, il doit vivre et se développer. Je ne puis devenir esclave de mon prochain ! »

Pasternak me raconta comment le roman se construisait autour de ses pastiches lyriques, et combien il lui fut difficile de les réaliser dans son récit. Il travailla beaucoup et travailla. Dans sa préface définitive le livre représente à peu près le quart de ce qui a été écrit. Le roman ne s'est pas élaboré d'un jet, mais a pu, dans une certaine mesure, se composer. Pasternak commença à peu de temps après la guerre. Au moment où Jdanov était tout-puissant, il la laissa de côté. Des fragments du roman circulèrent alors parmi les confrères. En certaines occasions, un écrivain était arrêté, il advenait que des copies de ces fragments étaient découverts dans ses papiers. On lui en était l'auteur, mais on ne lui en faisait rien. Non, il ne fut pas inquiété. Il avait d'autres moyens. Il aime écrire un autre roman pendant les moments où lui restent à vivre, un roman qui fait différent — plus léger, plus étendu.

## « Ce qui est le plus dur »

Docteur Jivago a-t-il été inspiré par l'expérience personnelle de Pasternak ? Comme pour tous les romans, la réponse est oui et non. En ce qui concerne Larissa, le principal personnage du roman, Pasternak dit : « Oui, elle existe. C'était une femme qui était proche de moi. » En fait, l'idée d'un roman a toujours hanté Pasternak depuis qu'il a commencé à écrire. Mais, c'est à l'approche de la quarantaine que le caractère du docteur Jivago commença à apparaître et à prendre forme.

Pasternak parle ensuite des horribles purges de « purge ». Beaucoup de ses confrères furent arrêtés et disparurent.

Un jour, on est venu me demander si j'étais une espèce de papier comme on approuvait la décision du parti de la part des généraux. En un sens, c'était une preuve de confiance : ils n'allaient pas arrêter ceux qui étaient sur les listes de liquidation. Ma femme, en pleurant et me suppliait de siéger, je ne pouvais pas. Ce jour-là, je me suis levé pour et le contre et évaluai mes chances de survivre. J'étais persuadé qu'on allait m'arrêter ; mon tour était maintenant venu ! J'y étais prêt, j'abhorrais tout ce sang. Je ne pouvais plus y tenir. Mais rien n'arriva. Et, on me l'a dit plus tard, mes

Le Monde des 26-27 octobre 1958.

idée de la condition humaine. Cela signifie, à mon point de vue, une rupture avec la conception matérialiste du

son œuvre leur permet ainsi de vivre dans leur époque. »  
(Copyright le Monde et éditions Albert Bonnier, Stockholm).

# Un « ennemi de la société soviétique »

SELON LA « PRAVDA »

De notre correspondant particulier MICHEL TATU

Moscou, 27 octobre. — L'affaire Pasternak n'aura pas laissé longtemps les officiels dans la confusion. Une guerre impitoyable a été déclenchée sur toute la ligne contre la décision du jury de Stockholm d'attribuer le prix Nobel de littérature au « traître à la patrie », à cet « émigré de l'intérieur », à ce « snob petit-bourgeois » qu'est Pasternak.

Les hostilités ont été ouvertes samedi par le très violent éditorial de la Literaturnaja Gazeta, rédigé dans le plus pur style Vychinski et par la publication de la lettre adressée en septembre 1956 à Pasternak par la rédaction de Novy Mir pour expliquer son refus de publier le Docteur Jivago. Hier dimanche la Pravda reprenait ces accusations, sur un ton légèrement plus modéré peut-être, mais plus révélateur encore du rôle attribué ici à l'écrivain. Hier encore des milliers de jeunes gens ont défilé sur la place Rouge devant les dirigeants du parti à l'occasion du quarantième anniversaire du Komsomol, et juré « de consacrer toutes les forces de leur jeunesse, tous leurs rêves et leurs espoirs, leur raison et leur volonté, toute leur vie à la cause du parti, à la lutte pour la construction du communisme ». Demain les écrivains en vue diront avec quelle satisfaction ils approuvent la position de leur Union. Après-demain plus personne ne parlera de Pasternak, et cette « nouvelle sortie provocatrice de la réaction internationale » ne sera plus qu'un mauvais souvenir au sein de la grande famille de l'intelligentsia travaillieuse enfin tranquillisée.

L'article du commentateur Zaslavski dans la Pravda de dimanche reprend tout le thème de l'amertume éprouvée à la suite de l'attribution du prix Nobel : amertume contre le jury de Stockholm, « valet servile de la grande bourgeoisie », dont la ligne est de récompenser la littérature des « réactionnaires fieffés », des « obscurantistes militaristes », des « ennemis de la démocratie » et des « propagandistes de la guerre ». Amertume également contre les « correspondants suspects » de journaux étrangers qui s'étaient mis « à tourner comme des mouches autour de Pasternak ». Amertume contre tous les laudateurs actuels de l'écrivain, qui dans leur immense majorité n'avaient jamais entendu parler de Pasternak et ne lui ont porté intérêt qu'après la parution de ce « pamphlet politique » qu'est le Docteur Jivago.

Quant à l'écrivain lui-même, l'auteur reconnaît qu'il fut autrefois un poète « non sans talent » et même que ses poèmes l'Année 1905, le Lieutenant Schmidt, marquaient une sympathie pour le mouvement révolutionnaire et démocratique. Mais depuis la révolution, depuis quarante et un ans, Pasternak est un ennemi de la société soviétique, de la littérature soviétique, bien que

comme l'auteur le constate avec une ironie bien involontaire — le grand peuple soviétique ne s'en soit pas aperçu.

L'affaire Pasternak ne sera au fond qu'un épisode de plus dans la longue liste des sanctions, des attaques contre ceux qui refusent de penser, de parler et d'écrire à l'unisson des autres, dans cette lutte poursuivie avec opiniâtreté depuis des dizaines d'années contre les récalcitrants, les originaux, les ennemis du peuple. Les termes de l'accusation seront probablement jugés excessifs par tous ceux qui ont lu le Docteur Jivago, même ce chapitre cité à titre d'exemple dans la lettre de Novy Mir (seul passage du livre que connaît le Soviétique moyen) dans lequel Jivago a successivement pitié des blancs qu'il tue au cours d'un engagement, du téléphoniste rouge tué par ces mêmes blancs, puis finit par sauver un soldat blanc blessé. Ce passage ne peut être considéré comme féroce et antisoviétique.

Mais ce sont précisément ses hésitations qui déplaisent. « C'est du jésuitisme... constatent les critiques. Les héros du roman ne parlent jamais avec franchise, ne formulent pas de jugements directs sur les événements que vivait en ce temps le pays. » On admet que ces jugements ne soient pas tous favorables au socialisme, qu'ils émanent des ennemis de classe. Cela est nécessaire pour donner vie et couleur à l'œuvre d'art soviétique. Mais il faut que les héros, que l'auteur surtout, tranchent le débat dans le bon sens, rejettent cette neutralité bourgeoise que le système veut extirper. En refusant de prendre parti dans la vie de classe et de participer activement à la vie de la société communiste, qui se veut mouvement en avant, Pasternak s'est placé d'emblée parmi les ennemis. Il n'y a pas place pour la neutralité dans une littérature qui se proclame ouvertement, fièrement « tendancieuse et partisane ». C'est cela que lui reprochait il y a plus de deux ans le rédacteur de Novy Mir, quoique sur un ton beaucoup plus modéré que celui qui est employé aujourd'hui.

## LE TÉLÉGRAMME DE PASTERNAK A L'ACADÉMIE SUÉDOISE

Stockholm, 27 octobre (A.F.P.). — L'Académie suédoise a reçu samedi un télégramme de Boris Pasternak annonçant qu'il acceptait le prix Nobel de littérature. Le télégramme est ainsi rédigé : « Infiniment reconnaissant, touché, fier, étonné, confus. »

Profond embarras des délégués russes à l'O. N. U.

M. Henry Cabot Lodge, représentant permanent des États-Unis à l'O. N. U., a déclaré au cours d'une interview télévisée que les délégués russes à l'O. N. U. sont « profondément embarrassés » par le cas de Boris Pasternak.

Les attaques contre l'écrivain, a poursuivi M. Lodge, intéressent des droits de l'homme et constituent « un colossal aveu de faiblesse de la part de l'Union soviétique. Le résultat est qu'elle perd le terrain dans le monde entier et qu'il s'ensuit tout particulièrement des remous dans les partis communistes étrangers. Un gouvernement qui ne peut se permettre de tolérer la moindre déviation d'opinion, même dans un domaine comme celui du roman, doit se considérer comme dans une position très faible ».

Sans préjuger ce que pourraient être les conclusions de l'affaire, il semble pourtant généralement peu probable, étude faite des aspects juridiques du problème, qu'une mesure d'expulsion soit prise désormais à l'égard de Pasternak. Si des personnes vivantes à l'étranger et tombant sous le coup des articles du Code pénal russe ont été privées de la nationalité soviétique, les cas d'expulsion du territoire ont été très rares, appliqués à des ressortissants soviétiques résidant en U. R. S. S.

La Croix  
4 Nov 1958



**V**OICI Marie et Eugénie, les deux sœurs, d'abord jeunes, déjà fières, besogneuses institutrices de campagne, vouées au célibat afin de pourvoir à l'éducation d'un frère cadet trop aimé, rapetassant leurs vêtements,

(1) « L'Herbe », par Claude Simon. Editions de Minuit. 266 pages. 900 francs.

## NOBEL 58

**Pasternak ne vit pas que de pain**

● **La règle du jeu pour les écrivains soviétiques est rude, mais qui l'a établie ?**

**L'**AFFAIRE Pasternak attire une fois de plus l'attention sur la condition de l'artiste en Union Soviétique. Condition qu'il faut envisager sous un aspect double : situation matérielle de l'écrivain et rapport de celui-ci avec les pouvoirs publics.

Une loi de 1928 assure la défense de ses intérêts professionnels : les droits, perçus régulièrement, ne tombent dans le domaine public que 15 ans après la mort d'un auteur ; les traducteurs sont assez généreusement payés et, lorsqu'il s'agit d'œuvres théâtrales, perçoivent, comme d'ailleurs en Occident, un pourcentage sur la recette ; la protection et l'assistance juridiques des auteurs sont assurées ; enfin, un fonds d'entraide littéraire, créé en 1935, s'occupe de l'assistance sociale des écrivains (soins médicaux, logement, subventions ou prêts, etc.) et de l'aide aux débutants.

Ainsi donc, la condition matérielle de l'écrivain soviétique est enviable. En dehors de quelques grands savants et chefs d'industrie, personne ne gagne autant en U.R.S.S. que quelques écrivains « à succès ». Alexis Tolstoï, rallié tardif qui a chanté, à travers Pierre I<sup>er</sup>, la gloire de Staline, a laissé à sa mort, outre un important compte

un objet sur l'oreiller, la « botte d'os » du crâne chauve de Marie.

Décrit également à la façon d'un objet, voici Sabine, autrefois la « jeune femme iris », au « visage de porcelaine », qui, loin d'embrasser le renoncement de ses belles-sœurs, s'abandonne à ses passions, sa jalousie fantastique, et tourne à l'horrible, « les cheveux de plus en plus rouges, vêtue de robes aux couleurs de plus en plus agressives, les doigts de plus en plus chargés de

en banque, plusieurs appartements et maisons de campagne.

Mais il y a une rançon à cela : il s'agit de respecter la règle du jeu, c'est-à-dire de ne pas s'écarter de la ligne. Le conformisme est la condition de réussite de l'écrivain soviétique.

Il n'en a pas toujours été ainsi. A ses débuts, la société issue de la révolution d'octobre 1917 a favorisé et stimulé toutes les formes d'art. Aucune censure ne contrôlait la production artistique. Personne ne s'arrogeait le droit d'émettre un jugement définitif et la controverse était de rigueur. Lénine, grand lecteur des classiques russes et étrangers, avouait en souriant à Clara Zetkine, après avoir assisté à un récital de Maïakovski, qu'il se faisait vieux et qu'il s'était arrêté à Pouchkine. Il ne lui venait même pas à l'esprit que ses goûts personnels pourraient constituer un critère esthétique, au contraire d'un Staline ordonnant que fût retiré de l'affiche, après une seule représentation, un opéra de Chostakovitch qui lui avait déplu.

### LA LITTÉRATURE EST UN BUT EN SOI

Certes, la censure existait, pendant la guerre civile, sur la presse, sur les livres politiques, la révolution se défendait aussi sur le terrain des idées. Mais les éditions d'Etat publiaient des écrivains qui, sans combattre ouvertement le nouveau régime, gardaient à son égard une attitude réservée, parfois sourdement hostile. Poètes symbolistes, imaginistes, futuristes, écrivains expressionnistes et naturalistes, formaient des groupes d'affinités, publiaient des manifestes, proclamaient leur apolitisme... Les leaders de la révolution, tout en leur conseillant d'être accessibles au peuple, n'imposaient aux artistes nulle orthodoxie esthétique ou politique.

Ce faisant, ils se conformaient à l'opinion constante de Marx sur la liberté de la création artistique, et la nocivité de la censure.

« L'écrivain ne considère nullement ses travaux comme un moyen, écrivait Marx en 1842, dans la « Gazette Rhénane ». Ils sont des buts en soi : ils sont si peu un moyen... qu'il sacrifie, quand il le faut, son existence, à leur existence. »

Lénine, objectera-t-on, était bien moins tolérant que Marx. Ne parlait-il pas de littérature de parti, de l'esprit de parti ? Et l'on cite son fameux article écrit en octobre 1905 sur « l'organisation du parti et la littérature de parti ». Tout en préconisant le contrôle du parti sur l'œuvre des écrivains qui s'en réclamaient et qui n'avaient qu'à s'en séparer pour reprendre leur liberté, Lénine précisait :

« Il est indiscutable que la littérature se prête moins que toute autre chose à une égalisation mécanique, à un nivellement, à une domination de la majorité sur la minorité. Il est indiscutable qu'il faut, absolument, assurer une plus large place à l'initiative personnelle, aux penchants individuels, à la pensée et à l'imagination, à la forme et au contenu. »

Lénine ne s'est jamais départi de ce point de vue. Bien que Gorki eût rejoint en 1907, sur le plan idéologique, les adversaires de Lénine, celui-ci n'en reconnaissait pas moins en lui « le plus grand écrivain prolétarien ». Même lorsque Gorki eut pris, en 1917, position contre la prise du pouvoir par les bolcheviks, il put, en pleine guerre civile, garder son entière liberté de critique.

Tel était le climat intellectuel pen-

detour du récit. C'est le ressassement considéré comme un moyen de mieux dire en plusieurs fois ce qu'on ne saurait ou ne voudrait dire en une seule. Pourtant la technique s'écarte ici de celle de Faulkner que Claude Simon, dans « Le Sacre du Printemps », « Le Vent », évoquait parfois jusqu'à la gêne. En possession d'un ton, d'un style, ce singulier auteur s'affirme. Si « L'Herbe » demande au lecteur un labeur qui n'apparaît pas toujours justifié, c'est une œuvre marquante, souvent belle ; l'effroi mêlé d'ironie.

dant les premières années de la révolution russe. Puis, des cercles et groupements divers émergèrent en 1925 l'Association russe des écrivains prolétaires (R.A.P.P.) comprenant uniquement des communistes et sympathisants qui se proposaient de créer une littérature prolétarienne et de combattre les tendances bourgeoises dans l'art. L'adhésion à ce groupement était volontaire.

Accusés de « trotskysme », les dirigeants de la R.A.P.P. furent éliminés et la société dissoute. A sa place, on créa l'Union des écrivains soviétiques, par décision du parti du 23 avril 1932.

Situons l'événement : Staline a

**GREGORIO MARAÑON**

de l'Académie Espagnole

**DON JUAN**

ET LE

**DONJUANISME**

**Le mythe de Don Juan révéle.**

**passionnant !  
actuel !**

**STOCK**



# ALEXANDRE le GRAND

ou le roman d'un dieu

par

## DRUON

"CE GRAND ET GROS LIVRE QUI SE LIT  
AINSI QU'UN ROMAN, TOUR A TOUR  
REALISTE, POÉTIQUE, ÉPIQUE, HISTORIQUE"

Gérard d'Houville (la Revue des  
2 Mondes)

"UNE FRESQUE IMMENSE".

Henry Muller (Jours de France)

"UN OUVRAGE MONUMENTAL".

Jean-Marie Dunoyer (La Nef)

"UN GROS ROMAN QUI SE LAISSE DÉVORER"  
(France-Observateur)

"UNE SOMPTUOSITÉ, UNE MÉLANCOLIE  
TRÈS ORIENTALES".

Jeanine Delpèch (Les Nouvelles  
Littéraires)

"UNE ÉCRITURE NOURRIE A L'ASCÉTIQUE  
DIGNITÉ DE LA GRÈCE".

Georges Izard (l'Express)

"UN GRAND, UN IMMENSE SUJET".

Pierre de Boisdeffre (Combat)

"UN FORT BEAU LIVRE".

Morvan Lebesque (Canard  
Enchaîné)

"UN TON VIVANT, FAMILIER, DU PLUS  
HAUT INTÉRÊT".

Charles Exbrayat (Journal du Centre)

"UN LIVRE PASSIONNANT".

(la Tribune de Lausanne)

"APRÈS UN TEL LIVRE, ON IMAGINE DIFFI-  
CILEMENT QU'IL RESTE QUELQUE CHOSE A  
DIRE".

Annie Guilbert (Paris-Normandie)

"LE LIVRE COMPLET D'UN ÉCRIVAIN  
COMPLÈT".

Auguste Paillard (Nouveaux Jours)



33<sup>e</sup> mille

senberg », centre culturel cosmopolite  
et romantique des environs de Paris,  
que le snob fumeur de tabac blond  
emmène à Vérone une jeune commu-  
niste qui découvre à la fois la richesse  
et la volupté. A cet instant éclate la

(1) « Les Doublures », ro-  
man, par Michel Zérafra.  
Ed. Albin Michel, 294 pages.  
780 fr.

vaincu successivement tous ses adver-  
saires, il est devenu le chef suprême  
du parti et de l'Etat. L'Union des écri-  
vains est alors chargée de grouper  
tous ceux qui « adhèrent à la plate-  
forme du pouvoir soviétique et parti-  
cipent à l'édification d'une culture so-  
cialiste ». Ce n'est donc pas un  
simple syndicat, défenseur des intérêts  
matériels et moraux des écrivains,  
mais un groupement officiel, détenant  
en fait le monopole des publications  
littéraires soviétiques et y adhérer est  
pratiquement obligatoire.

### DIX BONS LIVRES EN VINGT ANS

Le premier congrès de l'Union se  
réunit en août 1934. Il se déroula sous  
l'égide d'un Gorki vieilli, rallié au  
régime et qui lança la formule de  
« réalisme socialiste » opposée au  
« réalisme critique » de l'époque pré-  
révolutionnaire. Mais c'est le délégué  
du parti, Jdanov, qui exposa au con-  
grès les conceptions stalinienne en  
matière de littérature. « Chez nous,  
déclara-t-il, les héros principaux des  
œuvres littéraires sont les construc-  
teurs actifs de la vie nouvelle... Notre  
littérature est imprégnée d'enthousiasme  
et d'héroïsme. Elle est optimiste...  
Nos écrivains doivent connaître la vie  
pour pouvoir en donner une  
représentation juste, non scolastique  
ni morte, ni simplement conforme à la  
« réalité objective », mais dans son  
développement révolutionnaire. »

Les années d'avant 1939 virent les  
persécutions intellectuelles, mais la  
guerre et ses exigences nationales ap-  
portèrent une certaine détente. Ce libé-  
ralisme ne dura guère. Jdanov reprit  
la direction des intellectuels dès 1946,  
en restreignant la liberté relative ré-  
cemment accordée.

Même après la mort de Staline, le

défroqués.

Ce double jeu permanent de la vie  
et de l'histoire, de la futilité et de la  
tragédie, du souvenir et de l'imagi-  
naire, Zérafra en fait le principe de  
son roman. On a beaucoup parlé, voi-  
ci une dizaine d'années, de son pre-  
mier livre, « Le Temps des rencon-

deuxième congrès de l'Union des écri-  
vains réuni en décembre 1954, ne  
s'écarta pas de cette ligne pour l'essen-  
tiel. Mais l'atmosphère était devenue  
plus clémentine : Ehrenbourg écrivait :  
« Le Dégel ». Aux écrivains, désor-  
mais, n'était plus imposée la refonte  
de leurs livres.

Cholokov en arrive même en 1956  
à faire applaudir par M. Kroutchev  
lui-même la tolérance en art (« Dix  
bons livres en vingt ans, c'est peu ! »  
s'écrit-il).

Les chefs-d'œuvre impressionnistes,  
naguère condamnés, sortent de leurs  
cachettes. Les œuvres interdites des  
grands compositeurs sont enfin jouées.  
L'amour redevient un thème en vogue  
et cesse d'être une simple récompense  
de la réussite sociale. On l'oppose  
même au devoir...

Mais en juin 1957, après que  
Kroutchev eut réussi à éliminer tous  
ses rivaux, ce libéralisme de façade  
s'estompe. Le secrétaire général du  
parti rappelle sévèrement à l'ordre les  
écrivains égarés, affirme que la liberté  
de création mène à l'anarchie, exige  
des artistes un strict conformisme  
idéologique. Il critique vivement Dou-  
dintsev pour avoir « calomnié »,  
« caricaturé » la réalité soviétique.  
On peut, on doit même, dénoncer les  
défauts limités et précis, affirme-t-il  
dans un de ses discours, mais sans ja-  
mais oublier que les aspects positifs  
l'emportent toujours en dernier lieu,  
et que les conflits se résolvent dans le  
processus même de l'édification socia-  
liste.

Le mot d'ordre courut dans la file.  
L'alignement se fit, qu'un seul homme  
vint rompre, Boris Pasternak.

« Il n'y a pas au monde de  
bassesse et d'abjection pires que  
celles dont Pasternak s'est rendu  
coupable... »

Cela est un des nombreux témoigna-

nir quelques scènes rapides arrachées  
à la vitesse du temps — une prome-  
nade à Vérone, les grands arbres de  
Riesenberg, une matinée après un  
duel dans la forêt d'automne, la mort  
du poète arabe, tué dans le maquis  
algérien par l'officier de Saint-Ger-  
main-des-Prés. Cela donne envie de  
relire le livre...

ges d'indignation et de colère qui par-  
viennent à la « Literatournaïa Gazeta »  
« en un flot ininterrompu » et « de tou-  
tes les couches de la société soviéti-  
que »... D'autre part, les ouvriers, mé-  
decins, militaires, ingénieurs qui s'in-  
dignent ainsi avouent tranquillement  
n'avoir pas lu une ligne de Pasternak  
car « cela ne les intéresse pas ». Pour  
nous, Occidentaux, le procédé est sin-  
gulier qui consiste à juger et à con-  
damner un homme sans connaissance  
du dossier. Mais qui juge-t-on ? Un  
homme ? Une œuvre ? Non, on juge le  
Mal. « Le Docteur Jivago », œuvre  
maîtresse de Pasternak, est interdit  
en U.R.S.S. Or le Prix Nobel a été dé-  
cerné à Pasternak. Donc le jury du  
Nobel a couronné ce qui en U.R.S.S.  
ne doit pas être. Ce qui n'est pas. Ce  
qui est impossible. Mais Pasternak  
existe. Il a écrit des poèmes —  
mais il y parlait surtout de vent,  
de soleil, d'averses et de « Péter-

## Jean FREUSTIÉ MARTHE

ou les amants tristes

"Marthe domine de loin toutes les  
histoires d'amour que nous avons  
lues ces temps derniers.

KLEBER HAEDENS (Paris-Préface)

### LA TABLE RONDE

L'EXPRESS. — 6 NOVEMBRE 1958.

www.arhivaexilului.ro



nelle respiration de l'univers » — et au congrès des écrivains en 1935, à Paris, définissant son art poétique, il déclarait :

*« Ne parlons pas de maladie mais de poésie : il y a le ciel, la pluie, le bouleau... »*

Pendant les vingt dernières années de l'ère stalinienne, on le laissa tranquille, dans son coin : il y traduisait Shakespeare, Verlaine, Kleist, Goethe. L'U.R.S.S. — et Staline — tolérait cette présence obscure, cette abeille qui faisait son miel hors de la ruche.

« Depuis Maïakovski, déclara un jour Staline, Pasternak est notre meilleur poète... » Dans la grande « famille » soviétique, on tolérait la présence de l'innocent, de l'idiot, du poète. Il était fou, bien sûr, mais pas méchant.

Après l'alerte, Ehrenbourg (« Le Dégel »), c'est avec Doudintsev que les vestales commencèrent à s'émouvoir sérieusement : l'homme ne vivait pas que de pain, prétendait ce jeune énergumène. On lui fit savoir, sans trop le bousculer, que s'attaquer aux bureaucrates était une chose que mettre en question la bureaucratie, c'est-à-dire les saints principes en était autre. Tout semblait calme lorsque, soudain, apparut celui qu'on n'attendait pas, l'oublié, l'idiot, le poète, le silencieux, le mort : Boris Pasternak.

Il parla mais, pour comble d'étrangeté et comme celle d'un fantôme, sa voix venait d'ailleurs et cet ailleurs était l'Occident. Que disait-il ? Tout simplement ceci : qu'il n'avait pas la

pouvoir et l'artiste se trouvent face à face. De cette lutte entre le pot de terre et le pot de fer, nous savons depuis toujours quel est l'éternel vainqueur. Le prix de sa victoire est d'ailleurs très élevé puisqu'il se traduit, en U.R.S.S. aujourd'hui (comme dans la France napoléonienne ou dans une Allemagne hitlérienne) par une nullité artistique quasi absolue.

Il est tout de même un progrès : autrefois on abattait la brebis galeuse. Aujourd'hui, on la montre du doigt et on l'invite à changer de troupeau. Mais voici le plus surprenant de l'affaire : la brebis, elle, ne veut pas s'en aller.

*« Le départ hors des frontières de ma patrie équivaldrait pour moi à la mort... »*

écrit-elle au « très estimé Nikita Sergueïevitch ». On ne sait ce qu'a pensé M. Kroutchev en recevant cette lettre mais on veut croire que s'il n'est pas facile, en Union Soviétique, de s'appeler Boris Pasternak, il ne doit pas être très plaisant non plus, lorsqu'on est Premier secrétaire du parti communiste de l'U.R.S.S. et lorsqu'on lit cette lettre écrite pourtant par cette pauvre chose qu'est un poète, de s'appeler Nikita Kroutchev.

T.L.

## Il n'est pas facile d'être Suédois

DEPUIS une huitaine de jours, l'Académie suédoise, qui décerne le prix Nobel de littérature, a une double face. Pour les uns, elle est le dernier rempart de la civilisation occidentale, alors que d'autres considèrent ses membres comme des stipendiés du capitalisme, des agents du F.B.I. et des fauteurs de guerre.

Essayons de regarder ce jury sans aucun préjugé politique. Il va de soi que le choix qu'il fait n'est pas purement littéraire. Son souci d'alternance entre les diverses nations suffirait seul à montrer que des considérations diplomatiques ne sont pas étrangères à certaines distinctions.

Ses membres ne sont pas des encyclopédistes et ils ont tous été élevés dans un certain climat culturel qui est celui de la littérature européenne. Le premier prix Nobel date de 1901 et la Russie soviétique n'existe que depuis 1917. Or, aucun écrivain russe n'a été choisi pendant ces dix-neuf



## VITTORIA PRINCESSE ORSINI

par ROBERT MERLE

Belle et trop tendre pour cette Rome du XVI<sup>e</sup> siècle où se déchaîne tragiquement la fureur de vivre. Dans la même collection LES FEMMES CÉLÈBRES de L'HISTOIRE, dirigée par Robert Merle : NINON DE LENCLOS, par Lella Arnaud. A paraître : La MARGRAVE de BAYREUTH par Michel Davet. Chaque vol. cartonné jaquette illustrée : 500 fr.

del  
DUCA  
PARIS



## NINON DE LENCLOS

par LELLA ARNAUD

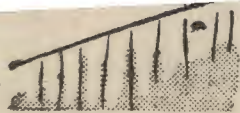
La plus intelligente, la plus choyée, la plus fascinante des courtisanes, elle sut se faire aimer jusqu'à un âge avancé.

Dans la même collection LES FEMMES CÉLÈBRES de L'HISTOIRE, dirigée par Robert Merle : VITTORIA, PRINCESSE ORSINI, par Robert Merle. A paraître : La MARGRAVE de BAYREUTH par Michel Davet. Chaque vol. cartonné jaquette illustrée : 500 fr.

del  
DUCA







(Sunday Times.)

« Avez-vous lu un bon livre ces derniers temps, camarade ? »

foi communiste et possédait, bien personnelle, bien à lui, bien mijotée pendant vingt années de silence, son idée de l'homme. Le jury de Stockholm trouva bon de répercuter, à travers le microphone du Prix Nobel, cette voix et ces propos aux quatre coins du monde. C'en était trop pour la « famille soviétique » dont parle la « Kom-somolskaia Pravda ». Qu'un de ses enfants fit des sottises, passait encore. Que les voisins détestés l'en félicitassent, voilà qui n'était pas tolérable !

#### NOUS SOMMES LIBRES, MAIS MAL

Certes, le cas Pasternak est exemplaire et, une fois de plus, il pose le problème des rapports du pouvoir et de la liberté de la création intellectuelle et artistique. Hors de quelques conjonctions incroyablement heureuses — siècles de Périclès ou d'Auguste, siècle d'or espagnol ou siècle de Louis XIV — hors de ces époques « classiques » ou l'art et la politique réussirent à vivre de prestigieuses noces, le lot des intellectuels et des artistes fut « chez nous » de mener contre le pouvoir un combat toujours recommencé.

Il se trouve que, dans « le monde libre », les techniques, rodées de subtile manière, sont au point. Entre l'artiste et le pouvoir, la multiplication des écrans évite les chocs trop brutaux. Par exemple : de nombreux livres ont paru sur la guerre d'Algérie, mais de quel film a-t-elle été le thème ? Par exemple : Genet publie ses livres en toute liberté mais quel théâtre a osé afficher « Le Balcon » ?

Non, on n'étrangle pas la liberté, on lui serre légèrement le cou. S'il se peut que nous soyons libres, nous le sommes mal...

En Union Soviétique, écrans, digues et barrages ont été pulvérisés et le

1930. De la même façon, les Américains ont été obligés d'attendre trente ans : leur premier lauréat, Sinclair Lewis, ne fut couronné qu'en 1930.

#### LE CHOIX DES LAUREATS

Mais jetons un coup d'œil sur les lauréats français. Depuis le début de la guerre de 1914, sept Français furent parmi les lauréats. Un philosophe (Henri Bergson) et six écrivains. Or, ces six écrivains appartiennent tous, avec diverses nuances, à la gauche.

Il convient même d'aller plus loin. Le jury Nobel a chaque fois choisi entre écrivains de la même génération ou de la même famille spirituelle ceux qui étaient à gauche. Ce n'est pas Paul Bourget (choix nullement ridicule à l'époque), mais Romain Rolland et Anatole France qui furent couronnés, André Gide et Roger Martin du Gard ont été préférés à Maurice Barrès et François Mauriac à Paul Claudel. Il est vrai qu'Albert Camus n'a pas eu de concurrent de droite, mais ce n'est pas la faute des Suédois si la jeune droite française manque aujourd'hui pathologiquement d'un écrivain de classe internationale.

Bien sûr, les lauréats de droite ne manquent pas non plus. Mais qui pourrait reprocher à l'Académie suédoise d'avoir choisi un romancier conservateur ou même un poète franchement réactionnaire, alors que l'œuvre de Faulkner et de T. S. Eliot dépasse de cent coudées l'importance de leurs options politiques ?

Et puis il y avait aussi Bertrand Russell, type même de l'intellectuel de gauche britannique. Et a-t-on déjà publié le lauréat de 1955, l'Islandais Halldor Laxness, alors membre du Congrès de la Paix ? A l'époque, « L'Express » avait dit que le choix de ce romancier médiocre ne s'expliquait que par une certaine solidarité nordique et nous fûmes sévèrement gourmandés par M. André Wurmser, grand défenseur du Comité Nobel devant l'Eternel.

Conformément aux statuts du Prix Nobel, l'Académie suédoise choisit de préférence, des humanistes. Elle a un faible pour les libéraux. Ce n'est quand même pas un crime.

F.E.



Votre vieux rêve se réalise !  
A la cadence d'un volume par mois  
à un prix auquel vous ne pourriez pas croire  
quand vous aurez vu un volume  
les Editions Rencontre  
société coopérative  
font paraître

# la comédie humaine

de Balzac, complète en 24 volumes

Introduction générale et à chaque œuvre  
notes de Roland Chollet, lauréat de l'Université de Lausanne  
typographie 2 couleurs, en caractère Diethelm, reliure de luxe,  
plein cuir Kiwar 8, fers originaux de P. Sollberger,  
étiquette de couleur, gaufrage or, tranche couleur, tranche-fil,  
chaque volume de 500 pages en moyenne

Seul un examen personnel vous convaincra  
de cette extraordinaire réussite coopérative

POUR UN EXAMEN GRATUIT  
de 8 jours, sans engagement ni frais.

Veuillez m'envoyer sans engagement à l'examen le 1er tome, et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous retournerai le tout, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.  
N°/Prénom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Signature : \_\_\_\_\_

à découper et envoyer aux :

680

le volume  
et par mois

ÉDITIONS RENCONTRE

« La Belle Portée »

36, rue des Saints-Pères Paris 7<sup>e</sup>



# PASTERNAK SERA-T-IL UN PARIA ?

Exclu de l'Union des écrivains soviétiques  
accablé d'outrages parce que l'Académie suédoise  
a consacré son grand talent...

*Les intellectuels français  
nous disent leur émotion*

**L**E jeudi 23 octobre, Boris Leonidovitch Pasternak, poète et romancier soviétique, se voyait décerner le prix Nobel 1958 de littérature. Moins de huit jours après ce juste hommage à un grand artiste libre, Pasternak se voit mis au ban du peuple parmi lequel il vit, qui connaît et admire son œuvre en vain étouffée ; couvert d'outrages par la presse russe, par les autorités littéraires et politiques, exclu de l'Union des écrivains, de l'Association des traducteurs, l'auteur du « Docteur Jivago » est menacé dans ses moyens d'existence parce que, fidèle à ses principes de dignité humaine et de liberté spirituelle, il veut rester lui-même. Un immense mouvement de solidarité intellectuelle avec l'écrivain persécuté s'ébauche à travers le monde. On verra par ces témoignages que nous avons recueillis la première réaction des écrivains français.

## FRANÇOIS MAURIAC

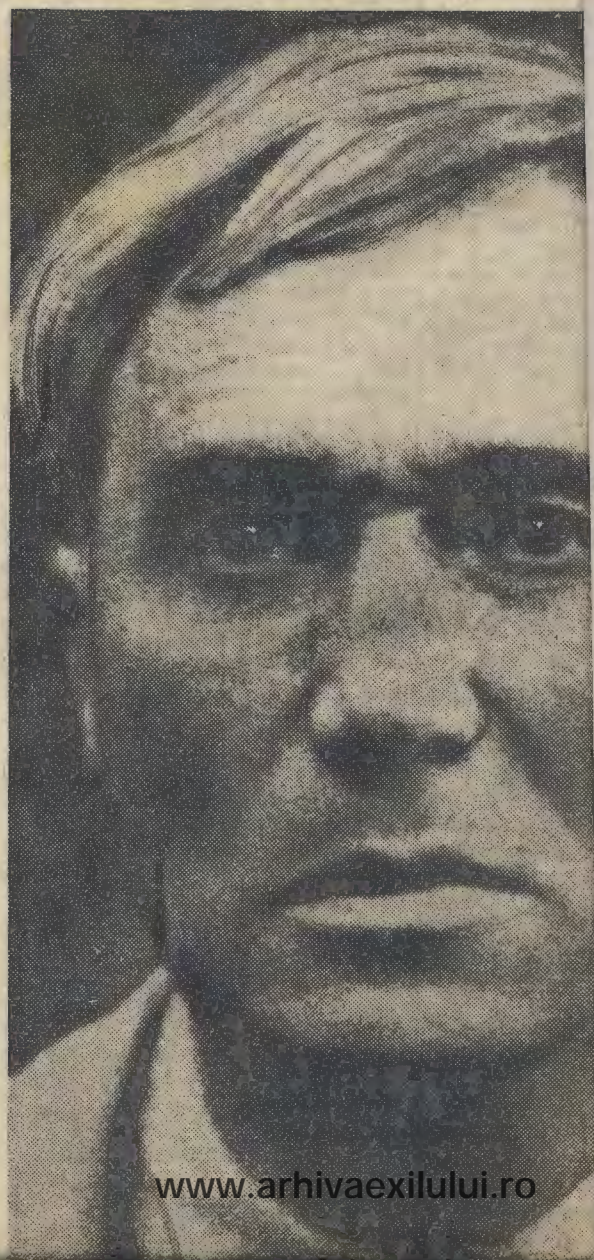
de l'Académie française — Prix Nobel 1952

— J'ai appris avec indignation la sanction qui frappe Boris Pasternak. Je souhaite, en tout cas, que le gouvernement soviétique revienne sur sa décision et ne lui interdise plus d'aller à Stockholm. Car son œuvre honore la Russie de tous les temps et nous a aidés à mieux comprendre la Russie d'aujourd'hui.

## ALBERT CAMUS

prix Nobel 1957

— L'Union des écrivains soviétiques vient de décider d'exclure Boris Pasternak, supprimant ainsi les fondements de sa vie matérielle. Mais je crois fermement que



Pr

I

PAR  
LE

P  
40

Belgique  
Italie :  
Suisse :

LE I

RÉDACTION



# Nobel de Littérature 1958

# LE FIGARO LITTÉRAIRE

DIRECTEUR : PIERRE BRISSON

Rédacteur en Chef : MAURICE NOEL

N° 654 — 13<sup>e</sup> ANNEE



« Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur. »  
BRAUMARCHAIS.

SAMEDI 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1958

IMPRIMERIE EN FRANCE

ADMINISTRATION : 14, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES — PARIS (8<sup>e</sup>) — Téléph. : ELYSÉES 98-31

## LE POÈTE ET SON PEUPLE

**L**e prix Nobel est toujours certes un événement. Le jury ne veut jamais que récompenser et signaler la grandeur, mais il arrive que les circonstances donnent à l'événement une valeur exemplaire. Lorsque Romain Rolland, au cours de la première guerre mondiale, reçut de la même manière un prix Nobel pour avoir osé penser et écrire au-dessus d'une mêlée à laquelle toutes les nations avaient pris part avec la même frénésie, toute la conscience du monde s'y trouva intéressée. L'attribution du prix à Boris Pasternak pour son livre écrit lui aussi au-dessus d'une certaine mêlée ne peut manquer de provoquer dans la conscience du monde un mouvement analogue. Le prix Nobel a cette fois ainsi tout son sens et toute son efficacité.

On ne peut croire que le gouvernement soviétique et M. Khrouchtchev souscriront au jugement rendu par quelques tristes plumitifs à leur service et laisseront longtemps dire que Boris Pasternak est « un corps étranger à la littérature soviétique ». On comprend qu'ils trouvent désagréable l'espèce de leçon que l'événement leur donne, qu'ils souffrent d'être, aux yeux du monde entier, odieux et ridicules, mais on voudrait espérer que cela les « dégèlera ».

Tous les « pouvoirs », comme disait Alain, toujours et où que ce soit, ont grand-peine à admettre qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir d'art officiel, que l'art se meurt en s'officialisant. Un poète est avec son peuple

PAR

**JEAN GUÉHENNO**

jugement, à la vision des poètes. C'est qu'ils savent — l'histoire, au reste, contraint à le vérifier — que ce sont les poètes qui, en fin de compte, ont toujours raison.

*Nascuntur poetae. Fiunt oratores.* Les orateurs et les politiques deviennent. C'est leur temps qui les fait. Mais Pasternak était né de la race indisciplinable des poètes. Pas plus que Blok, qu'Essenine, que Maïakovsky, les événements qui bouleversaient son

qu'il appelle les « stupidités modernistes de sa jeunesse ». Les pouvoirs auraient voulu qu'il écrivît sur commande quelque célébration de leurs derniers « plans ». Il refusait. Mais il demeura avec son peuple, à Peredelkino, dans le village des écrivains. Pour vivre, il a traduit les grands livres des autres, de Shakespeare, de Rilke, pour ne pas trahir la poésie et garder le ton, le vrai, le grand ton. Et, pendant ce temps même, la grande épreuve qu'il vivait avec son peuple lui révélait son ordre à lui-même, l'ordre profond de sa pensée. Alors il a écrit lentement, patiemment, une sorte de nonchalance alternant avec l'exaltation, cet énorme livre, *Le Docteur Jivago*, préoccupé seulement de rendre à tous justice, à tous, quels qu'ils aient été, dans l'effrayante mêlée. C'est cela que le prix Nobel reconnaît.

Comment la République soviétique, la Russie, de quelque nom qu'on l'appelle, refuserait-elle longtemps de reconnaître son poète ?

Je regrette de n'avoir que quelques repères pour m'orienter dans cette vie solitaire et pleine de travail de Boris Pasternak. Mais j'ai sous les yeux de longs fragments de l'un de ses poèmes. C'est un poème écrit en 1927 et qui a pour sujet la Révolution de 1905. C'est l'histoire du Lieutenant Schmidt, commandant de la flotte insurgée, et mort à Sébastopol pour la Révolution. Pasternak souscrirait lui-même toujours à ce testament qu'il faisait écrire au lieutenant Schmidt, à l'heure de la mort. Le lieutenant Schmidt parle à

**DERNIERE MINUTE**

**PASTERNAK  
est contraint de  
"refuser" le Nobel**

Au moment où nous mettons sous presse, les agences annoncent que Boris Pasternak vient d'adresser à Stockholm le tragique message suivant :

« En raison de la signification attachée à cette récompense dans la société dans laquelle je vis, je dois dire « non, merci ! » au prix immérité qui m'a été décerné. Ne prenez pas en mauvaise part mon refus volontaire. »

www.arnhivaexilul.ro



une affaire qui n'a aucun rapport avec la politique. Tout le monde sait que l'Union des écrivains soviétiques voulait voir couronner Choukhov plutôt que Pasternak. Mais l'Académie suédoise ne pouvait tenir compte de cette préférence intérieure. Elle ne pouvait qu'estimer, de l'extérieur, les mérites littéraires respectifs des deux écrivains. A cet égard, son choix, loin d'être un choix politique, marque simplement la reconnaissance d'un fait littéraire : Choukhov ne produit plus guère, tandis que *Le Docteur Jivago* est apparu au monde entier, en deçà et même au-delà du rideau de fer, comme un livre unique, qui domine de haut la masse de la production littéraire mondiale. Ce grand livre d'amour n'est pas antisoviétique, comme on veut nous le dire, il n'offre rien à aucun parti, il est universel.

Le seul fait qu'il serait raisonnable de retenir en Russie, c'est que le Nobel a récompensé un grand écrivain russe qui vit et travaille dans la société soviétique. Pour le reste, le génie de Pasternak, sa noblesse et sa bonté personnelles, loin de nuire à la Russie, la font rayonner au contraire et la feront aimer mieux que toutes les propagandes. La Russie ne commencerait d'en souffrir aux yeux du monde qu'à partir du moment où serait persécuté un homme aujourd'hui universellement admiré et particulièrement aimé.

## GEORGES DUHAMEL

*de l'Académie française*

— En rejetant de leur sein l'écrivain Boris Pasternak qui est estimé du monde entier, les écrivains soviétiques nous montrent une fois de plus qu'ils ont renoncé à la liberté véritable qui est la grandeur même de leur profession.

## ANDRÉ MAUROIS

*de l'Académie française*

— Je juge surprenante et scandaleuse l'expulsion de Boris Pasternak. D'abord parce qu'il est honorable d'être choisi par l'Académie suédoise. Ensuite parce que Pasternak n'est pas responsable de ce choix. Et enfin parce que cet acte arbitraire accentue la coupure entre la culture occidentale et la littérature russe alors que jadis les plus grands — Tolstoï, Tchekhov, Dostoïevsky, Gorki — étaient justement fiers de leur prestige en Occident.

## JULES ROMAINS

*de l'Académie française*

— Je suis prêt à protester, mais je suis persuadé que cela ne servira à rien. Les gens qui ont agi comme ils l'ont fait en Hongrie ne s'arrêtent pas à ces détails.

## ANDRÉ CHAMSON

*de l'Académie française*

— J'ai connu Pasternak il y a vingt-deux ans, et j'ai fait amitié avec lui. Je n'ai jamais connu de poète dont l'être physique et dont la présence soient revêtus d'autant de poésie. Je l'entends encore me dire — s'en souvient-il ? se souvient-il encore même de moi ? — alors que nous venions de parler des rigueurs et des peines de la vie : « Elle est quand même plus généreuse et, surtout, plus légère... » Et cette légèreté, c'était comme un reflet de l'âme du poète, la lumière d'un monde grave et fraternel... Il peut devenir la victime d'une atroce et stupide bataille, dans ce monde manichéen où nous devons vivre, mais je l'entends encore me dire : « légère », et je fais des vœux pour que son existence de chaque jour puisse, en dépit de tout, et, peut-être, par le poids d'une protestation universelle, garder cette grâce.

(Lire la suite en 3<sup>e</sup> page.)

EN PAGE 4 :

## LE VRAI VISAGE D'HENRI BERAUD

par Roland DORGELES, *de l'Académie Goncourt*



Lire en pages 3, 5, 6 et 11 les témoignages de Schlumberger, Armand Salacrou, Gabriel Martin-Chauffier, Yves Gandon, ainsi que les reportages et choses vues consacrés à Boris Pasternak par George Adam, Michel Gordey, Daniel Norman Peltier.

# PASTERNAK

UN traducteur de génie ! disent les compatriotes de Boris Pasternak. C'est à ses admirables traductions de Shakespeare et de Kleist, aux droits d'auteur de pièces jouées partout dans l'Union soviétique que l'écrivain doit de vivre très au large dans sa datcha, à vingt kilomètres de Moscou.

Cette maison de campagne, les jeunes écrivains de l'autre côté du rideau de fer la connaissent bien. Et aussi, mais depuis moins de temps, les correspondants des journaux étrangers à Moscou qui se sont précipités pour interviewer le lauréat du Prix Nobel.

Une demeure très confortable. Les familiers de Pasternak disent que la cuisine est pourvue de deux frigidaires. Une servante introduit les visiteurs dans une petite pièce meublée d'un divan, d'un piano crapaud, de quelques chaises. Aux murs, les dessins du père de l'écrivain, Leonid Pasternak, qui fut professeur à l'école des beaux-arts de Moscou et illustra des œuvres de Tolstoï. Voici un portrait de l'auteur de *Guerre et Paix*.

Par la fenêtre on aperçoit un jardin. Une centaine de mètres carrés, avec des fleurs, des arbres fruitiers, des groseilliers, des pommes de terre. Le jardinage est le meilleur passe-temps de l'écrivain et il est arrivé à Pasternak d'écrire quelques poèmes sur les fleurs.

La datcha, dans la banlieue moscovite, s'élève dans les bois parmi d'autres villas dont la plupart sont habitées par des artistes et des écrivains, membres de l'Union syndicale des Hommes de lettres. La palissade du jardin s'entrouvre et Pasternak paraît, chaussé de bottes. Il a fait, comme chaque jour, une longue promenade sous les arbres; patageant dans le sol gorgé d'eau.

Il a l'apparence d'un homme de plein air, les pommettes rouges par le vent. Le visage sec sous les cheveux épais et blancs. L'expression sympathique, séduisante.

Le dimanche, Pasternak reçoit, entre sa femme et un de ses fils, étudiant à Moscou. Repas plantureux, d'où la vodka n'est pas bannie. Pas même au lendemain d'une crise cardiaque qui a beaucoup fatigué l'auteur du *Docteur Jivago*.

Pierre Mams.

(Lire la suite en 6<sup>e</sup> page.)



vous, toujours un poète, ne sauraient jamais tout à fait le comprendre, ni, à plus forte raison, le contrôler. Les pouvoirs, par définition, n'ont guère d'autre objet que de gouverner et ont grand souci de rendre les hommes avant tout gouvernables. Un poète ne s'intéresse sans doute à rien davantage qu'à cette part de l'esprit des hommes qui est proprement ingouvernable, et même ne se réjouit jamais plus que quand il la voit augmenter, qu'elle soit ce qu'on appelle la liberté, ou même la fantaisie. Tout finit pour les pouvoirs, et d'autant plus qu'ils sont plus autoritaires, en lois, en commandements, en slogans, mais pour le poète rien qu'en ce chuchotement d'une âme à une autre âme qu'est un livre, un poème, sur leur commun bonheur ou leur commun malheur. On s'explique très bien que M. Khrouchtchev et Boris Pasternak ne regardent pas leur peuple avec les mêmes yeux. Mais d'ordinaire, à mesure que les pouvoirs deviennent eux-mêmes plus généreux et plus intelligents, ils finissent par se soumettre au

décision de l'Académie suédoise, un télégramme reconnaissant et ému d'acceptation. Nul ne peut se tromper sur la « liberté » dont jouit aujourd'hui un grand artiste qui, pour le monde entier, reste et restera le Nobel 1958 de littérature.

pays ne purent le distraire, quand il eut vingt ans, de ce qui est le problème des problèmes pour les poètes, reconnaître soi-même et faire sentir aux autres ce qu'est l'essence des êtres. Il espérait seulement des événements eux-mêmes qu'ils l'y aideraient. Mais dans la misère profonde du temps, il ne parvenait pas à découvrir quelle elle était. Il était dans une grande confusion, comme ses frères en poésie. Il se voulait futuriste, mais « sa sœur la vie » l'émerveillait, et même le chaos du monde, d'un monde qui était, dans tous les cas, à aimer. « Quel millénaire sommes-nous ? » demandait-il. Et puis, il a traversé les guerres et les révolutions. Il ne semble plus beaucoup tenir à ce

Il est vain, au temps du chaos, de chercher une fin heureuse. L'un plait, puis se repent. L'autre finit au Golgotha.

Comme vous, j'ai part au grand bouleversement des comptes, et j'accueillerai votre jugement sans colère comme sans reproche.

Certes vous ne tremblez pas en balayant l'homme. Hé quoi ! martyrs des dogmes, vous êtes aussi martyrs du siècle.

J'ai, moi, pendant trente ans, comme usé jusqu'à la corde l'amour de mon pays natal. Je ne refuse ni ne demande votre indulgence.

En ces jours-là — vous les avez vus et vous vous les rappelez, et quels ils étaient ! — j'ai été séparé du rang par la vague même des éléments.

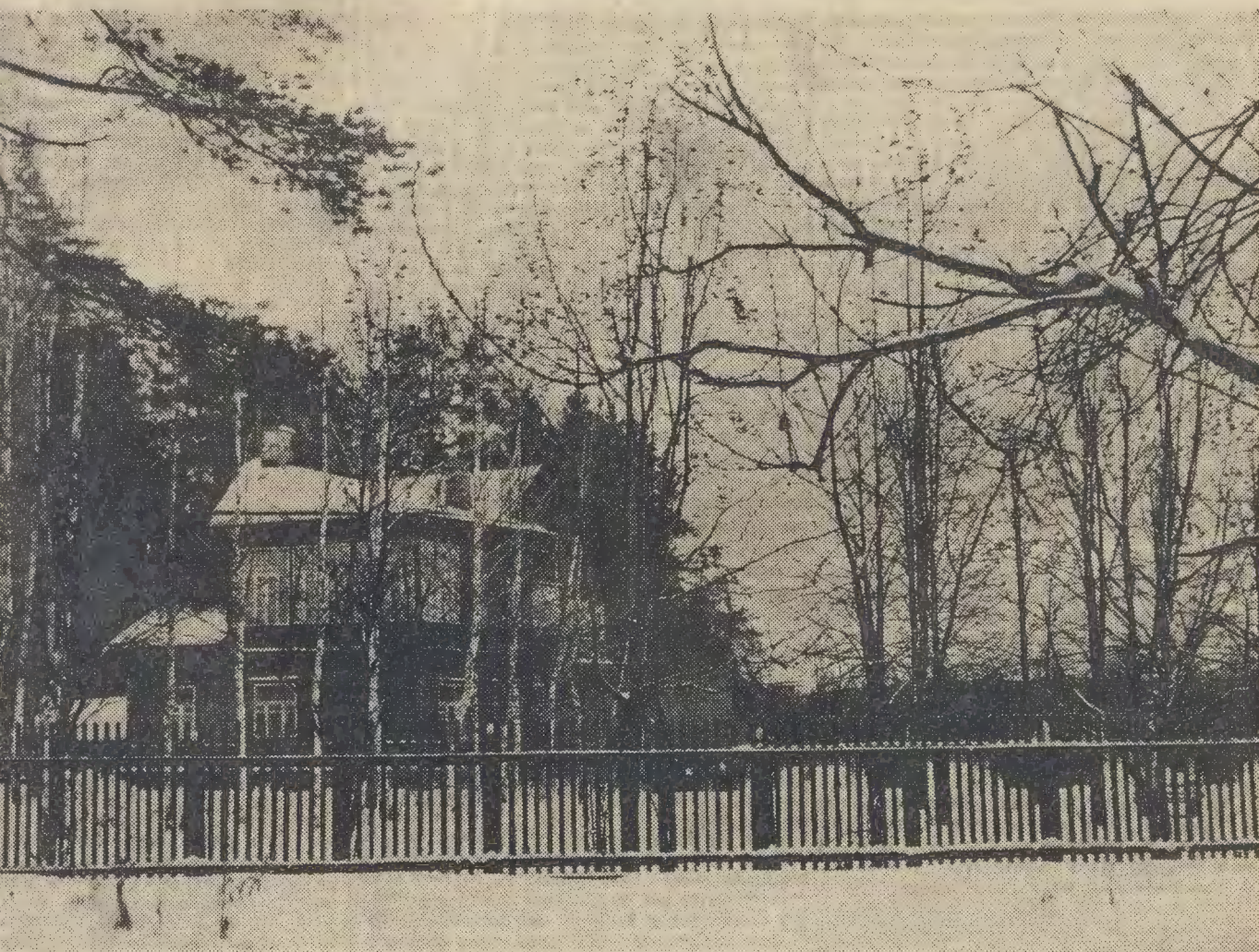
Ne pas me lever avec toute ma patrie aurait été pour moi plus pénible, et le chemin parcouru, maintenant je ne le regrette pas.

Je sais que le poteau contre lequel je serai debout sera la frontière de deux époques de l'histoire, et je me réjouis d'être choisi.

De tels accents ne trompent pas. Pasternak a connu la grandeur et la misère de son peuple, et ce sont elles qu'il a peintes dans *Le Docteur Jivago*, et c'est à elles qu'il est fidèle. Le peuple russe s'y reconnaîtra, et le gouvernement soviétique, s'il en autorisait enfin la publication, ferait seulement la preuve qu'il n'a rien à craindre de la vérité.

Jean Guéhenno.

## K CHEZ LUI...



La « datcha » de Pasternak dans la grande banlieue de Moscou. C'est là que le romancier du « Docteur Jivago » vit et travaille. Ces maisons de campagne sont mises à la disposition des écrivains et des artistes soviétiques. L'exclusion du syndicat des écrivains privera-t-elle Pasternak de cet asile ?



## DANS LA SEMAINE L

EXPLICATIONS A MOSCOU  
APRÈS LES SANCTIONS

Au moment où nous terminions ce présent numéro du « Figaro Littéraire », il nous arrivait de notre envoyé spécial permanent à Moscou, Nicolas Châtelain, un télégramme, hélas ! abondamment censuré et qui, au lendemain des sanctions contre Pasternak, éclairait les positions aux alentours du pouvoir et les impressions dans le public. En voici les traits principaux (où l'on remarquera l'assurance que le lauréat du prix Nobel n'est pas menacé dans sa vie matérielle).

Une décision a été prise hier au cours d'une séance commune réunissant le présidium du Syndicat littéraire de l'U.R.S.S., le bureau de l'Union des écrivains de la R.S.F.S.R. et le présidium de la section de Moscou. Le communiqué officiel publié ici aujourd'hui donne quelques détails sur cette séance. Une trentaine d'écrivains professionnels y ont pris la parole « avec chaleur ».

« Ceux qui sont intervenus dans ce débat, ajoute-t-on, ont tous exprimé la même opinion, et la décision de rayer Pasternak des cadres de la littérature a été adoptée à l'unanimité. »

On eût cru lire le protocole d'une cérémonie de dégradation militaire par contumace. Pasternak, en effet, n'était pas présent et n'a pas présenté sa défense.

On nous dit que la mesure qui vient de le frapper ne lui supprimera ni les droits d'auteur qu'il perçoit actuellement pour ses œuvres passées ni la jouissance de la maison de campagne de Peredelkino. Il ne lui est pas interdit de penser ou d'écrire.

Cela dit, une grave question se pose. Le régime est en train, comme on sait, « d'édifier dans l'enthousiasme la société communiste de l'avenir ». Peut-il se permettre le luxe de laisser subsister — au vu et au su de l'Occident réactionnaire ou révisionniste — un opposant notoire, déjà comparé à Djilas par certains commentateurs européens ?

Ne se verra-t-il pas obligé, au contraire, par fidélité à la doctrine et au nom de l'uniformité idéologique, d'arracher ou d'écraser la mauvaise herbe ? Il est difficile de prévoir quelle sera la solution adoptée. Nous savons qu'on en discute dans certains milieux intellectuels...

Depuis 1935, où il avait participé à Paris à un congrès d'écrivains antifascistes, son nom n'a figuré sur aucun

de ces manifestes par lesquels les gens de lettres soviétiques expriment si souvent leur approbation collective des sentiments politiques officiels. Le seul endroit où le nom de Pasternak ait pu jusqu'à maintenant être repéré, c'est le Théâtre d'art (ex-Stanislawski), pour lequel il avait traduit la *Marie Stuart* de Schiller. La pièce se joue de temps en temps, et c'est un très beau spectacle. Le nom de Pasternak figure en petits caractères sur le programme.

On aurait voulu annoncer dans le même souffle que le prix avait été offert et que Pasternak le rejetait... Il fallut s'y prendre autrement. On présenta donc la nouvelle en même temps que la critique. On connaît les termes du réquisitoire. Mais il fallait publier aussi les preuves de la trahison de l'auteur, de sa nullité artistique et de sa lâcheté morale. Pour cela il fallait commencer par identifier Pasternak à son héros, le docteur Jivago, et ce n'était pas tellement difficile, puisque l'auteur n'a jamais nié le caractère autobiographique de son roman. A coups de citations bien choisies, on y est arrivé aussi, mais en même temps on révélait au Russe moyen des textes tellement insolites dans leur anticonformisme que certains ont dû s'y prendre à deux fois pour en saisir le sens et la portée : il était difficile de trouver la *Literatournaïa Gazeta* dans les kiosques, dès samedi matin, 9 heures.

Nous avons recueilli des commentaires de ce genre : « C'est pour cela qu'il a donc reçu un prix ? » « Comment a-t-il fait pour se faire imprimer ? » J'ai expliqué que c'était en Italie, par les soins d'un éditeur milanais qui avait rompu avec le parti communiste au moment des événements de Hongrie, et l'étonnement de mes interlocuteurs ne faisait qu'augmenter. Pour beaucoup de lecteurs, la voix de Pasternak rappelle sans doute quelque chose. Mais elle leur paraît irréaliste, et la *Pravda* d'hier leur semble un vieux numéro défraîchi datant de 1925. D'autres ignoraient jusqu'à l'existence d'un prix Nobel de littérature. Certains se montraient sincèrement vexés que l'Académie de Stockholm n'ait couronné ni Tolstoï, ni Gorki, ni Tchekhov. La plupart demandaient simplement : « Mais qu'est-ce au juste que ce type-là ? »

Nous ignorons quelle sera la conclusion du drame Pasternak. On nous expliquera sans aucun doute que la littérature soviétique aura eu, dans l'affaire, la réaction normale d'un organisme sain devant un élément étranger et nocif ; les spécialistes de la *Pravda* sauront certainement le dire mieux que nous.

Le sourire  
de Karen Blixen

DE Copenhague, nos confrères danois s'en sont allés, l'autre semaine, sonner à la vieille demeure de Rungstedlund, près de Rungsted.

Là est née et là habite depuis son retour d'Afrique orientale, la baronne Karen Blixen.

— Vous allez recevoir le prix Nobel de littérature, madame...

Et la dame altière souriait :

— N'en croyez rien...

Mme Yvonne Manceron, aujourd'hui collaboratrice du *Mercure de France*, qui a fait connaître en France l'écrivain danois, l'a décrite sous un visage ardent et fin de chef berbère, des yeux noirs à la prunelle indiscernable mangeant tout le visage...

La baronne Blixen a vécu dix-sept ans au Kenya. Elle a livré son expérience d'Afrique en un volume, *La Ferme africaine*, qui atteste un talent éminent de conteur (Mme Manceron l'a traduit pour Gallimard) — d'un conteur comme on n'en rencontre guère, car celui-ci est, des Grecs aux Latins ainsi qu'à notre littérature, riche de tous les trésors de l'humanisme.

Familier du Kenya, Hemingway, lors de son prix Nobel, s'était étonné qu'on n'eût pas plutôt dirigé la récompense sur Mme Blixen.

Les électeurs de Stockholm étaient bien disposés à le faire si la désignation de Pasternak s'était révélée impossible. Il faut donc inscrire l'écrivain danois à l'état de suppléant au Nobel de cette année.

La littérature russe  
au palmarès

LA Russie n'avait pas été inscrite au palmarès du prix Nobel de littérature depuis 1933 — première et unique couronne.

C'est un martyrologe. Le prix Nobel a commencé d'être décerné en 1901. En 1901, un certain comte Léon Tolstoï entra dans le débat des candidatures, mais ce fut Sully Prudhomme qui l'emporta — l'Académie suédoise montrant ainsi qu'elle était une véritable académie pétrée des plus vénérables traditions. Tchekov vivait (il mourut en 1904), mais on l'ignora. Merejkovsky, Gorki auraient pu, dans le quart de siècle qui suivit, intéresser les électeurs de Stockholm au même titre (et avec des mérites peut-être supérieurs) que Grazia Deledda (Nobel 1927) et Sinclair Lewis (Nobel 1930). Rien ne se fit.

Le Nobel à Ivan Bouinine fut une bonne chose. Son œuvre ne faisait pas oublier les grands « oubliés » russes de l'Académie suédoise, mais elle était honorable. L'intéressante couronne tombait sur une tête qu'on ne regardait pas sans émotion. Bouinine s'était exilé en 1920 ; il avait cinquante ans, il gagna la France, et plus de trente ans il vécut, entre le seizième et le dix-huitième siècle de Grasse. Les Français aimaient de

A

mi tant poids im-  
cularité,  
sept cent  
cune rep  
phiée en  
en caract  
correction  
ginal.

Ce mai  
des chefs  
M. Brice  
littérature  
heureusement  
de quatre  
Un an plu  
res étaient  
teur Jivago  
Callimard.

Le gros  
tombé du  
Tirées en  
phiques rep  
ginal, propri  
milanais Fe

— Nous  
de n'avoir  
ticités après  
trinelli, sou  
dans la mes  
menues cor  
Boris Pastern  
l'écriture.

Aucun pr  
l'éditeur fran  
les droits mo  
le « copyright  
ta avec lui p  
comme on l  
agent pour

A la fin  
italienne étai  
quelques jour  
mille exempl  
nombreuses a  
du succès  
d'un roman  
n'avait lu da

Mais ce n

Dans les  
n'ignore pas,  
de Moscou,  
terminer un  
poèmes qu'il  
teur Jivago, o  
dans la revue  
note de la  
roman autour  
sefa incessam

La revue  
destinée à d  
tiques qu'ang  
— une pho  
par sa légend  
paraîtra quel  
Quant à  
part, et jusqu  
littéraires qu  
du Musée p  
Maïakovsky  
d'une secon  
avant la ré

P. GAXOTTE  
de l'Académie française

# histoire des français

volume de 720 pages, illustré  
de gravures et de 23 hors-texte en couleurs.

... chez tous les libraires



# tonnante odyssée du manuscrit original du « Docteur Jivago »

PAR GEORGE ADAM

de l'automne 1957, le léposa, 5, rue Sébastien — un paquet pesant près kilos : un manuscrit par- arrivés ce jour-là. Son 'était pas sa seule parti- composé de six cents à es photographiques, cha- t une page dactylogra- es cyrilliques, c'est-à-dire es, certaines montrant des es à la plume sur l'ori-

fut lu aussitôt par l'un département étranger, fin connaisseur de la Il en recommanda cha- publication. Une équipe teurs se mit au travail. les premiers exemplai- nés, brochés. Le Doc- de sortir aux Éditions

de Pasternak n'était pas ns leur boîte aux lettres. les épreuves photogra- aient un manuscrit ori- epuis un an de l'éditeur

s beaucoup de raisons doute sur leur authen- ourparlers avec M. Fel- M. Brice Parain. Et, je puis en être sûr, les s à la plume sont de ont j'ai connu, naguère,

ne se posa à M. Feltrinelli possédant du livre et ayant pris conséquence, on trai- traduction chez nous, t avec n'importe quel ur étranger.

embre 1957, l'édition à Milan. Épuisée, en emière édition de six it suivie aussitôt de as unique, peut-être, ie de la traduction atiquement personne nal.

original lui-même ? mois de 1956, on s milieux littéraires Pasternak vient de t roman. Quelques son héros, le doc- paru, en avril 1954, Le Drapeau). Une a précisé que le docteur Jivago »

iné. tée à Moscou et aussi bien sovié- ublie — en 1956 ernak, soulignant « grand roman » lus tard.

l prend souvent oque, aux soirées dans cette salle de Moscou où es poèmes. Lors- oviéto-hongroise ndaport, faut-il

dans des revues. Mais la censure lui re- fuse l'autorisation pour une anthologie de son œuvre poétique. Toutefois, il n'est pas interdit aux libraires d'occasion — li- brairies d'État, bien sûr ! — de vendre les livres anciens de Pasternak.

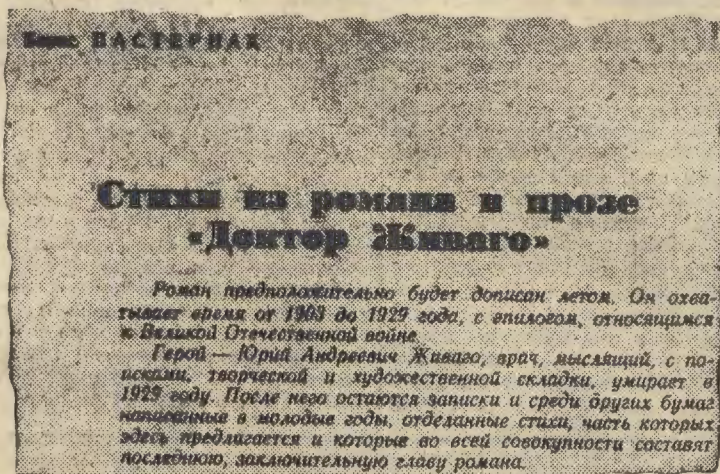
Une anecdote (rapportée l'an dernier par l'hebdomadaire italien Espresso, peu avant la publication à Milan du Docteur

Finally, Staline, excédé, se serait écrit :

— Moi, mes amis, je les défends mieux que vous !

Dans le courant de l'été 1956, Pasternak a donc envoyé à la revue Novy Mir le manuscrit du Docteur Jivago. En septembre, le livre est retourné à son auteur accompagné d'une lettre circonstanciée —

## On avait tout de même publié du « Jivago » à Moscou !



Dans sa quatrième livraison de 1954, la revue littéraire soviétique « Znamia » (Le Drapeau) a publié une bonne partie des poèmes de Jivago qui, dans l'édition française, sont en appendice au roman.

Titre de la publication : Poème du roman en prose, « Le Docteur Jivago ».

Voici la présentation qu'en a faite alors Pasternak et dont nous donnons ci-dessus le fac-similé :

« Le roman sera vraisemblablement terminé cet été. Il embrasse la période 1903-1929, avec un épilogue qui a trait à la grande guerre civile.

« Le héros, le docteur Iouri Andreivitch, un rêveur avec des recherches de caractère créateur et artistique, meurt en 1929. Il laisse derrière lui beaucoup d'écrits ; parmi eux, des poèmes datant de ses années de jeunesse ; en voici une partie ; on les trouvera en totalité dans le chapitre final du roman. »

Signé : l'Auteur.

Jivago) propose une explication de la relative mansuétude dont Pasternak aurait bénéficié sous Staline. Celui-ci aurait été personnellement reconnaissant à l'écrivain pour sa magnifique traduction en russe des principaux poètes géorgiens.

Staline, il est vrai, suivait avec beaucoup d'attention l'activité littéraire de son pays d'origine. Il lisait tout ce qui y avait trait ; les derniers temps, il s'en faisait faire la lecture, sa vue ayant faibli. On raconte ainsi qu'au moment de l'arrestation, en 1936, du poète Mandelstam le téléphone sonna dans la maison de Pasternak. Une voix au bout du fil dit : « Ici, Staline ! ». « Allez au diable ! » répondit Pasternak, croquant à une plaisanterie. Et il racrocha.

mais très dure — commentant le refus. Il a fallu « l'indignation » provoquée à la Literatournaia Gazeta par l'attribution du prix Nobel pour que cette lettre soit publiée, samedi, dans le numéro même du journal où l'écrivain était si violemment attaqué.

« Individualisme presque pathologique des héros du roman qui ne savent, ni ne veulent, rien voir autour d'eux et se donnent donc à eux-mêmes une importance comiquement exagérée ! écrivait le comité de rédaction de Novy Mir. La conclusion est dans la meilleure tradition de la dureté jdanovienne :

« Vous avez écrit un roman étroitement et avant tout politique, un roman à charge. Vous l'avez écrit pour le régime.

Pasternak accepta-t-il de retoucher son livre dans un sens qui lui était suggéré ? Une version soviétique le laisse entendre. En effet, une délégation d'écrivains russes se trouve en ce moment en Italie, où, invitée par l'Association pour les rapports culturels italo-soviétiques, elle a assisté au congrès littéraire de Naples. Samedi dernier, elle fut interrogée sur « le cas Pasternak » posé par l'attribution du prix Nobel. L'un des délégués, le critique Cornéli Zelinski, déclara :

« Je suis un vieil ami de Pasternak, l'un des très rares intellectuels soviétiques qui aient lu Le Docteur Jivago. Boris me fit lire son manuscrit au cours d'un mois que nous passâmes dans la même maison. Nous en discutâmes longuement. Je lui dis : « Ce roman falsifie l'histoire de « notre peuple ! » Boris accepta mes critiques et se remit au travail. Mais il dut l'interrompre pour cause de maladie. Je travaillais à préparer l'édition russe du volume lorsque l'éditeur milanais le publia à notre insu. C'était une malhonneté.

M. Feltrinelli, en effet, était apparu sur la scène, mais au cours de l'automne 1956. Comment était-il entré en relation avec Pasternak et comment le manuscrit lui était-il parvenu ? Quels accords avait-il pris avec l'auteur ?

Lorsque la publication à Milan du Docteur Jivago fut imminente, l'Espresso — qui en révéla alors de nombreuses « bonnes feuilles » — ne répondit pas à ces questions que tous se posaient. En revanche, l'hebdomadaire révélait que Moscou, d'une part, et les communistes italiens, de l'autre, s'efforçaient d'intimider l'éditeur milanais et d'empêcher la mise en vente du livre. Deux députés communistes italiens, MM. Alicata et Spano, auraient prié avec insistance M. Feltrinelli de renoncer à la publication de l'œuvre. L'éditeur aurait de même reçu de nombreuses lettres et télégrammes de Moscou l'invitant à surseoir parce que, disait-on, Pasternak réclamait son manuscrit pour le corriger.

Ce mercredi, nous avons pu joindre au téléphone M. Feltrinelli à son bureau de Milan et nous lui avons posé toutes ces questions relatives à l'odyssée du manuscrit.

« Je disposais à cette époque (en 1956) d'un agent littéraire à Moscou qui me signala l'ouvrage de Pasternak, dont on avait annoncé à ce moment-là la prochaine publication, nous a dit M. Feltrinelli. Ce fut ce même agent qui me fit parvenir une copie du manuscrit qui, après un premier examen de notre comité de lecture, fut immédiatement remis à la traduction.

« L'auteur, en effet, me demanda la restitution du manuscrit quand celui-ci était déjà sous presse et après que des avis aussi violents que ceux qui ont été prononcés aujourd'hui eurent été déjà exprimés par les représentants de la culture soviétique. Rien de nouveau donc dans l'attitude des dirigeants soviétiques.

« A vrai dire, en 1956, le cas politique n'existait pas encore. Et pourtant le jugement littéraire et politique des dirigeants de l'Union des écrivains soviétiques



**FLAMMARION**  
collection in 4°

## RÉVÉLATION

d'un écrivain de langue allemande  
du plus grand talent

**Friedrich Dürrenmatt**

## LA PANNE

texte français par  
**ARMEL GUERNE**

Déjà célèbre au théâtre  
et au cinéma

**F. DÜRRENMATT**

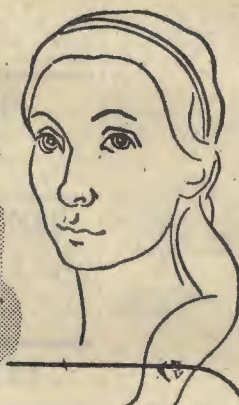
le sera demain  
en France comme romancier



**ÉDITIONS ALBIN MICHEL**

Françoise  
**MALLET-JORIS**

**L'EMPIRE  
CÉLESTE**  
roman



"Pourquoi lésiner ? Disons que Mme Mallet-Joris ruisselle de dons. Des dons les plus précieux du romancier : celui de bien écrire qui semble n'exiger d'elle que le moindre effort ; celui de voir et de montrer en relief des personnages ; de créer le décor, d'expliquer les actes et les sentiments ou d'en suggérer, de façon plus légère, l'interprétation..." ROBERT KEMP, (Les Nouvelles Littéraires) de l'Académie française

"Non, le cinquième ouvrage de Françoise Mallet-Joris, authentique romancière dont on sait la jeune notoriété, n'est pas un livre sur l'ancienne Chine. "L'Empire Céleste" c'est l'enseigne d'un misérable petit café-restaurant de la rue d'Odessa, près de la gare Montparnasse." JEAN BLANZAT (Le Figaro Littéraire)

"Il faut dès maintenant mettre Françoise Mallet-Joris au premier rang des romanciers de sa génération." GÉRARD MOURGUE (La Nef)

"L'Imagination et le souffle tranchent de manière éclatante sur la grisaille des écrivains de sa génération." JEAN MISTLER (L'Aurore)

JULLIARD

sur Le Village, Le professeur de San Francisco, Le Sacrement de l'amour. La Nuit et son grand roman autobiographique La Vie d'Arseniev, dont la publication coïncidait avec le prix Nobel.

La beauté de la vie de Bounine, c'est que dans son exil il avait emmené la Russie avec lui. Il n'a écrit durant trente ans que sur la Russie — comme clôturé, et imperméable à toute autre source d'inspiration que celle de ses souvenirs.

Un écrivain honnête, d'un confrère soviétique. — Vous admirez telle que ? — Ce n'est pas cela, mais il est traduit par... Le climat soviétique, ternak, fait tout de mêmes contradictions. Les ses poèmes en public et

## Des écrivains fr

**JEAN SCHLUMBERGER**

On a, une fois de plus, trop vite espéré et fait confiance. Mais devant ces lâches représailles l'indignation l'emporte vers le découragement.

**ARMAND SALACROU**

de l'Académie Goncourt.

Je désire trop la fin de tous les incendies pour aimer à jeter de l'huile sur le feu, — mais le moins que l'on puisse dire c'est que cette radiation est maladroite et qu'elle montre, hélas ! la persistance d'une volonté d'oppression qui aurait révolté des hommes respectés en U.R.S.S. tels que Diderot et Beaumarchais.

**LOUIS MARTIN-CHAUFFIER**

Ce que je ne croyais pas possible est arrivé. Pasternak chassé « à l'unanimité » de l'Association des Écrivains soviétiques, condamné au silence total, dépouillé de tout, privé des moyens de vivre ! Feindre de voir dans le prix Nobel une provocation pour pouvoir frapper un grand écrivain qui croyait encore à une certaine liberté, c'est la provocation, de qui Pasternak est-il la victime ? Tant de fourberie brutale met un point final en Union soviétique à toute apparence de respect de la culture et de l'esprit. Dans le silence de tous ceux qui là-bas prétendaient encore s'en réclamer.

L'Union des Écrivains pour la Vérité approuve entièrement la protestation de son président.

**GABRIEL MARCEL**

de l'Institut

La mesure d'exclusion qui vient d'être prise par ses confrères contre Boris Pasternak — mieux vaudrait dire l'hypocrite condamnation à mort prononcée contre lui — m'apparaît comme un des défis les plus scandaleux qui aient jamais été lancés contre ce que nous restons en droit d'appeler la conscience universelle. Il importe au plus haut point que ce défi soit relevé par tous ; je ne puis m'empêcher d'espérer qu'il se trouvera, ici et là, même des communistes pour s'associer à notre protestation. Ne pourrait-on émettre le vœu qu'un comité international, formé de hautes personnalités plutôt scientifiques que littéraires et honoré dans le monde entier, se constitue pour

**PIERRE TEIL**

Les grandes étapes de son évolution

PAR **CLAUDE CUENOT**



Et toute la  
audissements.  
tonna auprès  
it ce romanti-  
répondit-on,  
ernak.  
tour de Pas-  
paraître quel-  
ain peut lire  
faire paraître

tueux, Staline dit finalement : « Télé-  
phonez au numéro que je vais vous indi-  
quer et vous verrez que c'est Staline  
qui vous parle. » Pasternak s'exécuta. Au  
numéro indiqué il trouva un fonction-  
naire du Kremlin qui le mit aussitôt en  
communication avec Staline. Celui-ci de-  
manda alors à l'écrivain ce qu'il pensait  
de Mandelstam. Ignorant l'arrestation de  
son ami, Pasternak s'obstina à parler sur-  
tout de littérature, espérant incliner le  
dictateur vers un plus grand libéralisme.

service de certaines idées politiques. Votre  
roman est profondément injuste, histori-  
quement non objectif dans la peinture de  
la révolution, de la guerre civile et des  
années postrévolutionnaires. »

Si sévère fût-elle pour son destinataire,  
cette lettre — demeurée du domaine privé  
pendant deux ans — n'avait pas empêché  
des pourparlers de vive voix entre le ro-  
mancier et ses « amis », en particulier  
de l'Union des écrivains.

tement négatif envers l'œuvre du grand  
poète et romancier russe. »

M. Feltrinelli, d'autre part, s'est tou-  
jours senti fort de la confiance que lui  
témoigna Pasternak en lui remettant le  
manuscrit — intégral et non « arrangé »  
comme on le souhaitait — de son roman.  
C'est ainsi que l'éditeur milanais a pu  
traiter (en même temps qu'avec Gallimard  
pour une traduction française) avec la  
maison anglaise Collins. Le Figaro Litté-  
raire s'est fait l'écho, le mois dernier, de  
l'énorme succès rencontré à Londres, où  
le Times, fait rarissime, a consacré une  
page entière au Docteur Jivago.

Il a paru aux Etats-Unis au début de  
septembre et, moins de six semaines plus  
tard, il était au premier rang des « best  
sellers », soixante mille exemplaires en  
ayant déjà été vendus. C'est aux bons  
soins de M. Feltrinelli, bien entendu,  
que sont remis les droits d'auteur. Et la  
firme éditrice Pantheon Books laisse en-  
tendre que le premier chèque destiné à  
l'écrivain soviétique sera de l'ordre de  
quarante mille dollars (près de dix-sept  
millions).

A la dernière foire de Francfort, l'édi-  
teur allemand Fischer rayonnait. Après  
une dure bataille d'affaires, tous ses col-  
lègues étant sur les rangs, il avait pu obte-  
nir les droits et s'apprêtait à sortir à son  
tour Le Docteur Jivago.

Une seule ombre au tableau : un édi-  
teur pirate hollandais s'est empressé de  
publier une édition — en russe — du ro-  
man. Il s'agissait, en fait, d'une traduc-  
tion effectuée sur l'édition italienne. On  
dit qu'elle connut un vif succès lorsqu'elle  
fut vendue « à la sauvette » dans les pa-  
rages du pavillon soviétique à l'exposi-  
tion de Bruxelles.

— L'édition récemment imprimée en  
Hollande à tirage limité porte abusive-  
ment le nom de ma maison, nous a dit  
M. Feltrinelli. Je ne l'avais pas autorisée.  
Au contraire, d'ici peu nous publierons  
une édition en russe destinée surtout aux  
critiques littéraires du monde occidental  
et aux slavistes.

George Adam.

## Français disent leur angoisse

### Un télégramme du Pen Club

Après un échange  
de vues entre sa pré-  
sidence internationale  
et son secrétariat in-  
ternational, c'est-à-  
dire entre Paris et  
Londres, le Pen Club  
international a envoyé  
le télégramme suivant  
à l'Union des écri-  
vains soviétiques :

« Pen international  
très ému rumeurs con-  
cernant Pasternak,  
demande protéger  
poète en maintenant  
conditions libre créa-  
tion. Stop. Ecrivains  
du monde entier pen-  
sent à lui confrater-  
nellement. »

ANDRE CHAMSON,  
président international,  
DAVID CARVER,  
secrétaire international.

intercéder en faveur de Boris Pasternak ? Qui de nous  
pourra dormir en paix tant que cette mesure odieuse  
n'aura pas été rapportée ?

### JEAN GUEHENNO

J'avais déjà écrit l'article qu'on a pu lire d'autre part  
sur les rapports de Boris Pasternak et de son peuple  
quand nous est parvenue la nouvelle de son exclusion (à  
l'unanimité) de l'Association des Ecrivains soviétiques. On  
n'écrit pas sur Boris Pasternak, dans la situation étrange  
où l'a mis sa gloire même, sans inquiétude. Je l'avais  
fait avec grand souci de demeurer dans la justesse et  
dans la justice.

Mais il faut bien que j'ajoute ici quelques mots. Je ne  
puis dire dans quelle affliction me jette la nouvelle qui  
vient de nous parvenir. J'en ai honte. Je suis de ceux  
qui jamais n'ont pu croire que les hommes de ma profes-  
sion, les écrivains, quel qu'ait été l'autoritarisme du  
régime, aient en Russie, tous, renoncé à ce qui est la  
condition même de notre activité et de notre art, la pro-  
bité intellectuelle et l'amour passionné de la vérité.

Qu'est-ce donc ? Basse jalousie de misérables plumi-  
tifs, profiteurs à l'égard d'un véritable écrivain ? Servilité  
à l'égard des Pouvoirs ? Mais les pouvoirs ne peuvent pas  
être si bêtes !

Est-il donc si difficile en Russie de servir la vérité  
et de sauver l'honneur ?

Il n'appartient désormais qu'au gouvernement soviétique  
lui-même de faire la preuve que tout n'est pas là-bas  
tyrannie et servitude, de dire son mépris aux Ecrivains  
soviétiques associés pour leur zèle trop intéressé, et de  
remercier Boris Pasternak d'avoir démontré qu'un citoyen  
soviétique, en étant tout lui-même, peut écrire pour tous  
les hommes.

### YVES GANDON

président de la Société des Gens de lettres

Si Boris Pasternak était un écrivain français et, à ce  
titre, faisait partie de la Société des Gens de lettres, je  
ne crois pas m'avancer beaucoup en déclarant que non  
seulement l'idée ne nous viendrait pas de l'excommunier,  
mais que nous serions tous fiers de lui.

J'ai lu « Le Docteur Jivago ». C'est un maître livre,  
dans la meilleure lignée de Tolstoï, et tous ceux qui ont  
le culte de la haute littérature ne peuvent que l'admirer.  
Il est vrai que le fait de juger un livre avec d'autres  
critères que ceux de l'art m'a toujours paru absurde et  
funeste pour la vie de l'esprit dont la devise est « Liberté ».

## HARD DE CHARDIN

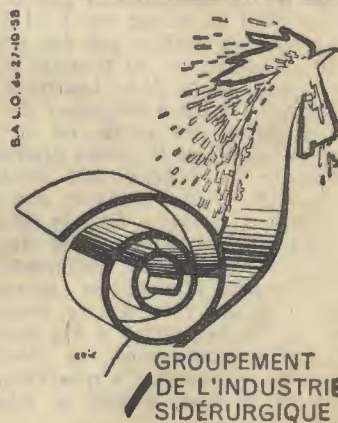
deux livres essentiels  
pour la compréhension  
de l'homme et de l'œuvre

PLON

Tel que je l'ai connu

PAR PIERRE  
LEROY s. j.

B.A.L.O. 4-27-10-33



GROUPEMENT  
DE L'INDUSTRIE  
SIDÉRURGIQUE

S. A. au capital de 7.600.000.000 de F.  
5 bis, rue de Madrid, Paris 8<sup>e</sup>  
R. C. 55 B 7508

## EMPRUNT ACIER 6%

capital et intérêt INDEXÉS

OBLIGATIONS DE..... 20.000 F.  
ÉMISES A..... 19.840 F.  
REMBOURSEMENT MINIMUM  
21.500 F A 26.000 F.

On souscrit aux guichets des banques.



**Londres**

# EN ÉCOUTANT ÉGRENER



La sœur de l'écrivain, Mme Lydia Pasternak-Slater, photographiée ces jours-ci à Londres devant son propre portrait, fait par son père, le peintre Leonid Pasternak.

**U**N soupir... Et la voix mélodieuse fleurie d'un sympathique accent russe, à l'autre bout du fil, reprend avec un soupir de résignation :

— Enfin, venez prendre le thé demain après-midi.

Les hésitations étaient dues à la peur de nuire et surtout de déplaire au grand frère qu'on adorait.

« Mais Boris n'aime pas cela » revenait comme un leitmotiv.

— Pourtant, la connaissance de

l'homme, de sa vie, aide à comprendre son œuvre. Retracer ses origines, le milieu dans lequel il a été élevé, dans lequel il a vécu, tout cela est indispensable, arguons-nous désespérément au téléphone.

Quand le lendemain, ayant fait le tour de l'ovale de verdure grillagé, nous frappons à la porte de la petite maison discrète, ce fut un accueil chaleureux qui nous attendait. La femme, petite, d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris coupés

court, au doux sourire, aux beaux yeux rieurs pétillant d'intelligence où dansait un petit feu-follet malicieux, cette femme qui nous souhaite la bienvenue, c'est la sœur cadette de Boris : Mme Lydia Pasternak-Slater.

Dans la pièce où nous sommes introduits, les murs sont couverts de toiles, toutes de Leonid Pasternak, dont nous en avons admiré bon nombre la veille à la Maison Pouchkine, où se tient actuellement une exposition rétrospective sous le titre : « The Russian Scene ».

Dans deux salles, on a rassemblé des peintures à l'huile, des dessins, des pastels, etc., de toutes les périodes de sa longue et prolifique vie.

Leonid Pasternak, qui naquit en 1862 à Odessa, est mort en 1945 à Oxford. Il y a dans l'exposition d'excellents portraits : Lénine, Bjalik, Remizov, Rilke, Chaliapine, Chestov, Micha Elman, Rachmaninoff, et surtout de Léon Tolstoï, à qui le liait une vieille et grande amitié.

Mais, en dehors de ces derniers, ce sont les membres de sa propre famille qui lui ont surtout servi de modèles. Et c'est avec un grand amour et souvent avec bonheur qu'il a pris sur le vif des scènes de la vie de famille unie et heureuse qui fut la sienne.

— On parle souvent de mon père en relation avec l'art de Boris, nous dit Mme Slater, et c'est vrai que bien souvent on le retrouve dans sa manière d'écrire la technique des peintres impressionnistes. Mais la source de sa vision poétique, la source de son inspiration est la musique. C'est tout à fait naturel. Car on peut dire qu'il a sucé la musique avec le lait de sa mère. En général, on ignore que ma mère a été une grande musicienne, une virtuose du piano.

Depuis l'âge de huit ans jusqu'à son mariage, en 1889, Rosa Kaufmann auparavant était une soliste en renom. Le grand Rubinstein, conquis par la jeune pianiste (quatorze ans), la poussa à faire sa première tournée et, à Moscou, il alla personnellement la recevoir. Là, comme à Odessa,

Kiev, Kharkov, à Varsovie triomphe.

Quoique lors de son qu'au début talent promettait était une pianiste renommée et dépassé déjà. Cependant, elle arriva en succès. Elle et l'abnégation de son génie au Conservatoire dévouer entièrement et d'épouse.

Rosa ne joua ses et ses a particulièrement naya-Polyana son mari et toute la famille pour l'occasion. Mme Pasternak affirmait que, part, un parfum persistait dans la maison.

En dehors de son, Rosa tenait son mari, orgueil.

**"No  
qui"**

# Ma rencontre...

Septembre 1956.

PAR

**Hélène PELTIER**

4 VEZ-VOUS lu les derniers romans de Pasternak ?

ment enraciné dans la culture russe et dans la vie soviétique, dont il a su exprimer, en poète, l'élan intérieur.



**28 octobre, dans un petit cottage**

# ANT LA SŒUR DU ROMANCIER ES SOUVENIRS DE FAMILLE

PAR  
**Daniel NORMAN**

Poltava, et plus tard  
Vienne, ce fut le

tionnellement doué  
lage, Leonid n'était  
carrière. Un jeune  
r. Alors que Rosa  
e unanimement ac-  
la renommée avait  
frontières de la Rus-  
oris et puis Alexan-  
Leonid va de succès  
a, dont la modestie  
étaient égales qu'à  
quitte sa chaire au  
es concerts pour se  
ent à son rôle de.

plus que pour les  
Ses visites étaient  
appréciées à Yas-  
elle accompagnait  
son art enchantait  
Tolstoï, rassemblée  
Dans une lettre à  
la comtesse Tolstoï  
né après leur dé-  
ubtil de grand art  
atmosphère de la

enfants, de la mai-  
correspondance de  
ait ses expositions,

s'occupait des éditions des livres de  
Tolstoï illustrés par Leonid, ce qui  
l'obligeait de se tenir en contact à  
la fois avec des éditeurs, des typo-  
graphes, des photographes de plu-  
sieurs capitales entre Moscou et New  
York. Il fallait corriger les épreuves.  
C'est elle qui faisait expédier ses co-  
lis « fragiles ». C'est aussi elle qui  
tenait compagnie aux modèles de son  
mari pendant qu'ils posaient pour  
lui.

— Notre maison était, celle d'une  
famille unie, heureuse, dont le fon-  
dement était l'amour et le dévoue-  
ment réciproques et dont le ciment  
fut le grand sacrifice de ma mère.  
Il faut aussi y ajouter la gaieté conta-  
gieuse et les talents de mime de mon  
père, qui était aussi un bon acteur  
amateur, et la musique de ma mère.

— Encore aujourd'hui, intervient  
le fils aîné, maman sait imiter les  
sons d'animaux et même les per-  
sonnes.

Et d'un air rêveur :

— Quant à maman, dès qu'elle le

pouvait, elle était au piano. La mai-  
son était baignée de musique. En de-  
hors de l'hérédité et de l'éducation,  
ce furent ce charme, cette atmosphère  
d'enchantement et de musicalité qui  
furent à l'origine poétique de Boris.

— Mes premiers souvenirs de Boris  
sont ceux d'un jeune homme. Il avait  
douze ans quand je suis née. Pour  
ses souvenirs d'enfance, il faut relire  
son *Essai d'autobiographie* qu'a pu-  
blié Gallimard. Quand je suis venue  
au monde, Boris et Alexandre — ce  
dernier est architecte à Moscou —  
étaient déjà de grands garçons et mes  
parents venaient d'emménager dans  
une maison de la rue Metchnitski,  
vis-à-vis de la Poste centrale. Le lo-  
gement avait été mis à la disposition  
de la famille par l'École de peinture,  
sculpture et architecture, où mon  
père enseignait. De là nous n'avons  
déménagé, avant d'aller à l'étranger,  
qu'une fois. Vers 1910. Notre nou-  
veau logis nous était aussi offert par  
l'école. Il était situé vis-à-vis de la  
cathédrale du Sauveur. Mais j'ai con-  
tinué à aller à l'école privée Manz-  
bach. C'était loin et on y allait à  
pied.

« C'est à la médecine que Lydia,  
la plus jeune des Pasternak, qui ve-  
nait de passer son bachot à seize ans,

voulait se destiner. Mais elle dut y  
renoncer sous pression d'un « chan-  
tage moral » de la famille.

« Le typhus faisait rage. Il n'y  
avait pas assez de médecins, et on  
mobilisait les étudiants...

« Tu vas l'attraper et nous le pas-  
ser à tous. Nous laisserons notre  
peau, et toute ta vie tu nous auras  
sur la conscience. »

Lydia se fit donc inscrire à la fa-  
culté des sciences.

Les difficultés et les inquiétudes de  
la guerre et de la révolution avaient  
sérieusement mis à épreuve la santé  
déjà minée de la mère. En 1921, ac-  
compagnés de leurs deux filles, José-  
phine et Lydia, Leonid et Rosa Pas-  
ternak purent enfin se rendre en Al-  
lemagne pour que la malade suive la  
cure qui lui avait fait tant de bien,  
dix ans auparavant.

— Mes frères sont restés à Moscou.  
Nous ne les avons revus qu'en 1923,  
quand ils sont venus nous rendre vi-  
site à Berlin. J'avais repris, entre  
temps, mes études de chimie, ma  
sœur aînée devait faire la philosop-  
hie. Nous devons terminer nos étu-  
des et travailler par la suite à Mu-  
nich, où j'ai rencontré mon mari...

Et, poursuivant :

— Je me rappelle que, pendant  
cette visite de 1923, mon père pré-  
chait à ses fils de ne pas se marier.  
Car, selon lui, les artistes, les poètes  
se doivent tout entiers à leur art...  
Evidemment, à peine rentrés à Mos-  
cou, tous les deux se marièrent.

« En ce qui concerne les relations  
avec la Russie, après la révolution,  
sans toutefois tout approuver, mon  
père était en excellents termes avec  
les nouveaux dirigeants, et ses œu-  
vres étaient très appréciées. Nombre  
de leaders soviétiques ont d'ailleurs  
posé pour lui. S'il partit en 1921, ce  
fut uniquement à cause de la santé  
de ma mère. Elle avait eu une pre-  
mière crise cardiaque vers 1911, et  
une cure en Allemagne lui avait fait  
du bien. Il aurait fallu refaire cette  
cure. Mais ce fut la guerre. Dès que  
cela fut possible, nous sommes donc  
partis. Nous avons toujours gardé de  
bonnes relations avec les autorités de  
l'ambassade russe d'Unter den Lin-  
den.

« Mes parents ont continué de sé-  
journer en Allemagne, même après  
notre départ pour la Grande-Breta-  
gne. Vers 1938, mon père avait pris  
la décision de rentrer. La nostalgie de  
Moscou était devenue intolérable.  
D'un commun accord avec l'ambas-  
sade, on commença même à embal-  
ler [www.arnivaexilului.ro](http://www.arnivaexilului.ro)  
Moscou, on était en train de leur  
chercher un appartement et de pré-  
parer une exposition des œuvres de  
mon père. Mais, alors que ma mère

**« Mon père, peintre connu, ma mère, virtuose du piano  
donna à Boris la passion de la musique »**





me dit un de mes voisins de chambre à l'université de Moscou, où je faisais un nouveau séjour. C'est très curieux, il est inspiré par des sujets religieux : Eve, Marie-Madeleine, Gethsémani... Comme c'est déconcertant et paradoxal à notre époque ! Mais le plus étonnant, c'est qu'il ose les traiter dans une langue simple et familière, une langue laïque pour ainsi dire. Je n'aurais jamais imaginé, pour ma part, qu'on pût parler de ces choses autrement que dans le vieux slavons d'église. C'est un fait remarquable dans l'histoire de notre littérature.

Sur ce, il me récita quelques-uns de ces poèmes qui me parurent très beaux. Il me promit alors de me procurer une de ces copies dactylographiées qui circulaient, nombreuses, dans les milieux étudiants. Il n'était évidemment pas question de les trouver imprimés en librairie. Quelle censure les aurait laissés passer ?

Il tint sa promesse et je pus les lire à loisir. Bouleversée, j'écrivis sur-le-champ à Pasternak pour lui demander s'il pouvait m'accorder un rendez-vous.

Quelques jours plus tard, il me répondit en m'invitant cordialement à venir le voir dans sa datcha de Peredelkino, située à une trentaine de kilomètres de Moscou.

Mes premières impressions ne firent que se confirmer. Pasternak me reçut avec une extrême bienveillance. Il me conduisit dans son bureau, une vaste pièce très dépouillée — presque aucun meuble, peu de livres sur les rayonnages. La lumière dorée de septembre entraînait à flots par une grande baie vitrée. Pendant plusieurs heures, je fus sous le charme de sa parole.

J'eus la joie de le revoir bien des fois par la suite, et j'appréciai toujours davantage son exquise hospitalité. C'était chaque fois une découverte de lui-même et de son entourage, de sa famille, en premier lieu, toujours très accueillante. Je rencontrai chez lui plusieurs de ses amis ou collègues, écrivains et artistes : Constantin Fedine et Vsevolod Ivanov, tous deux écrivains de talent, bien que dans la ligne

officielle ; l'admirable poétesse Anna Akhmatova qui s'attira, en 1946, les foudres de Jdanov ; Richter, considéré par beaucoup de mélomanes comme le meilleur pianiste soviétique ; sa femme, une excellente chanteuse ; le très sympathique chef d'orchestre Neigaus, homme fin, plein d'humour, d'une culture fort étendue ; un professeur de philosophie, dont la trop grande modestie ne m'aurait pas fait soupçonner qu'il connaissait à fond la philosophie scolastique ; des actrices du Théâtre d'art, etc.

Moments inoubliables où se révélait à moi un milieu soviétique que je n'avais guère soupçonné jusqu'à et qui me paraissait étrangement proche d'un milieu d'artistes occidentaux.

D'où venait cette impression ? Peut-être tenait-elle en partie au fait que, contrairement aux Soviétiques que j'avais fréquentés jusqu'alors, Pasternak et, je pense, la plupart de ses amis jouissaient de conditions matérielles qui paraîtraient normales en Occident, mais qui étaient nettement supérieures à celles de leurs compatriotes. (C'est un suprême luxe, en U.R.S.S., d'avoir un endroit tranquille pour travailler !)

C'était aussi parce que je n'avais pas été habituée à rencontrer dans la jeune génération soviétique la profondeur de connaissances que Pasternak et ses amis avaient de la culture occidentale, dont ils étaient nourris tout autant que de culture russe.

Cette communauté de culture me frappait enfin parce que l'on respirait chez Pasternak une atmosphère de véritable liberté. Certes, même du temps de Staline, j'avais connu en U.R.S.S. des esprits libres qui avaient fait mon admiration ; mais leur liberté restait souterraine par la force des choses, ne pouvant s'extérioriser dans l'ambiance de dictature intellectuelle qui était celle de l'après-guerre.

Si Pasternak est intimement lié à ce qu'il y a de plus grand en Occident, ce n'est pas à la façon des « cosmopolites ». Il est foncière-

ment ce qui m'avait attirée vers lui. Lors de notre première rencontre, je lui avouai que ma visite était moins dictée par la curiosité littéraire que par le besoin de le remercier d'avoir su rendre accessible à un esprit occidental cette Russie intérieure, si méconnue, si ignorée de l'Occident. Depuis des années, le monde extérieur n'avait rien entendu d'elle, sinon les dithyrambes de la propagande officielle à laquelle les écrivains soviétiques prêtaient leur plume, ensevelissant sous des caricatures de héros idylliques le véritable héroïsme et la réelle grandeur de leur peuple.

Boris Léonidovitch parut très touché de mes réactions, qu'il jugeait cependant trop vives et trop sévères pour ses collègues soviétiques ; il cherchait à les excuser (« Ce n'est pas leur faute. Qui peut leur jeter la pierre ? »), mais il était visiblement heureux que son œuvre pût renouer entre son pays et le reste du monde des liens brisés par les haines et les passions idéologiques. Il m'entretint bien volontiers des sujets qui lui tenaient à cœur, de sa Russie bien-aimée, de ses idées sur la littérature russe, des perspectives qu'il envisageait pour elle, etc.

Je l'écoutais donner son opinion sur les écrivains russes. J'ai retenu,

Le père de Boris illustra les œuvres Pasternak, avec les

## ...avec l'aut

entre autres, ses appréciations sur Alexandre Blok, auquel il voue un véritable culte et dont il se sent le plus proche parmi les poètes du vingtième siècle.

— On ne peut pas le traiter de symboliste. Il est bien au-dessus de toute définition. C'est le plus grand poète de notre temps. On peut le comparer à Dante, ne craint-il pas d'affirmer. Il y a tout en lui : toute son époque dont il a su rendre le coloris et l'esprit.

A propos de Maïakovsky, ses jugements étaient plus mitigés :

— Je l'ai aimé plus qu'un frère, disait-il. Au début, tout ce qu'il écrivait me plaisait. Mais ensuite, lorsqu'il a recherché gratuitement les difficultés techniques, j'estimai qu'il gâchait son talent. Son poème 150.000.000, par exemple, laisse complètement froid. Les mots glissent sans prendre racine...

Je l'écoutais plus avidement encore parler de son œuvre :

— J'ai beaucoup changé, déclarait-il. Lorsque je revois mes vers de jeunesse, j'éprouve un sentiment de grande gêne, comme si c'était complètement étranger et même caricatural, comme si j'assistais à la parodie de mes propres vers. Maintenant, j'écris de façon très différente. Cela a commencé au début des années 40...

Sa sévérité à l'égard de son passé littéraire est extrême et, sans nul doute, très exagérée. A l'entendre, il faudrait rayer de son œuvre presque tout ce qu'il a écrit avant guerre. Mais, s'il est agacé par cette admiration que continuent à sus-

citer ses poèmes anciens, tout parce qu'ils représentent une époque franchement dépassée, depuis ce qu'il considère de sa vie et qu'il met tous ses atres vers roman.

Cher d'œuvre Jivago en avoisinent pas Pasternak m'en avais manuscrit que j'avais même, presque d'un éblouie, importée p d'épopée qui l'anime

— Je l'ai pas cher une œuvre d'art, m'a nak, toujours trop st même. Est imparfait toutes o longueurs, lation idées, de dis sophique... Mais il a circonscrit l'ont morcel de ma vie, meilles de moi-même cherch d'homme et J'ai vu exprimer n

« Quant à ma p continué-il, je ne pas sille peut inter occidentale, si elle a chosee nouveau a rismee surréalisme « ism »... Seulement c'est la difficile. Pre soviétiques actuels. Il bien, es conscienci des sifs utiles, et poi je less, je sens qu'il ce (que chose q été « On a l'impre lu, déjà entendu. l y aurtant des jeu

## L'ART DES PAYS LOINTAINS

par W. et B. FORMAN

Deux magnifiques albums dans lesquels les auteurs s'efforcent de donner une vue d'ensemble des arts plastiques et de leur évolution historique en Egypte, Afrique, Amérique, Océanie, Indonésie (1<sup>er</sup> volume), Asie Antérieure, Inde, Indochine, Tibet, Chine, Japon et Tchouktsches (2<sup>e</sup> volume).

Cet ouvrage d'art, unique par sa conception et par une réalisation artistique de qualité peu courante dans ce genre de production, est spécifique aux Editions Artia de Prague.

Deux splendides volumes ; édition de luxe, reliés toile imprimée, sous jaquette couleurs en hélio, emboîtement décoré.

Illustrations en héliogravure sur papier hélio, dont plusieurs en couleurs, format 25x33,5.

Chaque volume..... 6.000 fr.

Les deux..... 11.000 fr.

En vente chez tous les libraires et à la

**LIBRAIRIE DU GLOBE**

21, rue des Carmes, PARIS (5<sup>e</sup>) — C.C.P. ALAP Paris 9694-67

Catalogue gratuit sur demande





Leonid Pasternak, était un peintre et dessinateur réputé qui connut Rilke, Tolstoï, dont il res ; voici une de ses toiles, charmant portait de famille qui évoque les noces d'argent du ménage les enfants, les deux filles et les deux fils, dont Boris, au premier plan, lisant son compliment.

d'énergie et d'espoir, mon père, surmené, commença à sentir les symptômes de la vieillesse. Les premiers signes d'une angine de poitrine le terrassèrent littéralement. Jusque-là il n'avait jamais été sérieusement malade, malgré sa frêle constitution. Nous les invitâmes donc, tous deux, à venir en Angleterre, pour quelque temps, revoir les leurs, voir leurs petits-enfants, se reposer et récupérer des forces avant de retourner pour de bon en Russie.

« Ils ont habité à Londres, Streat-ham Hill. Ce fut la dernière année de la vie de ma mère. Ensuite, ce fut la guerre... »

« Mon père, qui n'était plus guère que l'ombre de lui-même et qui avait perdu même la gaieté, vint habiter chez nous. Pendant les dernières années, il ne peignit que très peu. Mais il réussit encore à écrire ses Mémoires avant de s'éteindre à son tour à l'âge de quatre-vingt-trois ans. »

Avant de prendre congé de notre hôtesse, cependant, nous apprenions que Mme Slater a terminé la traduction d'un volume de poèmes de Boris Pasternak, dont pas mal d'inédits, même en russe, et que le volume sera mis en vente bientôt.

Daniel Norman.

## Le créateur du « Docteur Jivago »

anciens, c'est sur-représentent pour l'archaïsme, complètement depuis qu'il a écrit comme l'œuvre met au-dessus de l'œuvre : le fameux

vago ! Comme nous t parlé ensemble ! avait prêté le avait lu à Moscou d'un seul trait, par le souffle anime.

cherché à écrire m'assurait Pasternak sévère pour lui parfait, n'est-ce pas, ours, cette accumulation de discussions philosophiques il a été ce que les ont fait. C'est un vie. J'y ai mis le même, de ma re et non d'artiste. mer mon époque.

sa poésie récente, ne sais vraiment intéresser l'Europe elle apporte quelque au après le futurisme et tous ces ment, le nouveau, e. Prenez les poètes ls. Ils écrivent très tencieusement, sur et pourtant, lorsque se qui n'a jamais impression du déjà adu. Il est vrai qu'il es jeunes qui cher-

chent l'originalité. Ils rêvent de découvrir des formes étranges, inédites, quelque chose dans le genre de Mallarmé, mais ils ne songent pas à changer de sujets. Vous voyez cela, Mallarmé parlant de la conquête des terres vierges ? Je voudrais, pour ma part, exprimer quelque chose de différent : cet élan vers le bien, si fondamental de nos jours. On sait bien d'ailleurs qu'il n'est pas de bonheur sans exploit. »

Comme pour illustrer sa pensée, il commenta une de ses poésies récentes, intitulée *Le Pain*.

— J'avais voulu d'abord l'écrire dans le style moderne, glorifier le développement des céréales panifiables, etc., mais le résultat n'était pas brillant. Mes amis m'ont déconseillé de la publier. Alors, je l'ai reprise, et je l'ai modifiée à ma manière, et le pain est devenu le symbole de la lutte morale incessante que nous soutenons.

C'est par cet élan vers le bien, si caractéristique de Pasternak, qu'il se rattache au christianisme. A ce propos, il a développé à plusieurs reprises devant moi ce qu'il écrit dans son roman : pour lui, tout est dans le christianisme et les grands mouvements qui ont marqué l'histoire et qui ont apporté quelque chose de grand à l'homme se sont tous inspirés plus ou moins d'éléments chrétiens. Son christianisme me semble être, avant tout, plutôt que l'attachement à une doctrine rigide, une attitude lyrique et un élan moral de charité et de tolérance qui lui font juger

son époque de très haut, avec une acuité de visionnaire.

— Une grande période vient de se terminer, dit-il. Quelque chose de radicalement nouveau va s'éveiller. Cet âge historique auquel je fais allusion a commencé pendant les années 30 du dix-neuvième siècle, au moment où l'homme a pris une conscience plus aiguë de sa puissance technique (révolution dans l'industrie et dans la science, suppression des distances). Le marxisme a joué une part certaine dans l'évolution de ces cent trente années, surtout pour notre Intelligentsia russe qui a dû abandonner le romantisme sentimental et qui, par réaction, a découvert la Raison. Et l'on est allé dans cette voie jusqu'à l'extrême, jusqu'au dessèchement, au règne de l'abstraction pure au nom de laquelle on sacrifiait tout. Il y a eu juste l'intermède des années de guerre. Ce fut épouvantable, sans doute, mais au moins l'énergie vitale du peuple russe a secoué la torpeur de l'abstraction, a rejailli de nouveau, et c'est elle qui a sauvé notre pays.

« Il y a eu de bonnes choses et il reste de la Révolution un coloris, une musique ineffable — celle que chantait Blok. Et puis, la Révolution a apporté quelque chose d'extraordinaire, c'est que personne au monde, désormais, ne peut croire que l'argent que l'on reçoit en héritage peut tout résoudre et vous dispenser de travailler pour les autres. Nous pouvons en être fiers. C'est un fait historique d'une importance immense.

« C'est vrai, nous avons beaucoup souffert. C'est mieux ainsi. On s'aperçoit par la suite que la souffrance est bonne. On ne crée rien sans souffrir. Cette couleur est maintenant celle de notre vie et tous ces changements de structure sont acquis, mais nous allons vers quelque chose de nouveau ; une force nous tire hors de ce monde d'abstraction et c'est cela qui est bon. En ce moment, une immense croûte recouvre encore tout, et l'on ne voit pas encore les traits de la nouvelle époque qui s'ébauche, mais elle est là et déjà nous pousse en avant. »

Dans ce monde futur, Pasternak assigne à la littérature un rôle d'investigation et de découverte :

— Ces quarante années ont passé comme un seul jour de travail. Une besogne immense a été accomplie. Il faudrait maintenant aussi se reposer. La littérature serait ce rêve qui permettrait à l'homme de lui faire comprendre ce qu'il a gagné. Oui, il faut maintenant une littérature nouvelle, une littérature libre qui embrasse la société soviétique, bien sûr, mais aussi le reste du monde...

Comment Pasternak le réalisera-t-il dans son œuvre future, c'est encore son secret. Le témoignage qu'il nous a déjà livré par sa vie et par ses écrits nous persuade qu'il ne nous décevra pas.

Hélène Peltier,

assistante de langue et littérature russes à l'Université de Toulouse.



# AVEC PASTERNAK

## au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture

PAR LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

**L**E nom de Boris Pasternak est lié à mes souvenirs de 1935 et de 1937. Son nom, ce que j'ai connu de son œuvre, mais non pas sa présence. Si je me souviens de l'avoir rencontré en 1935, à Paris, je ne me souviens pas moins d'avoir, en 1937, décliné le plaisir de le saluer, à Moscou.

Pasternak faisait partie de la délégation russe venue pour assister au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui tint ses assises à Paris, à la Mutualité, du 21 au 25 juin 1935. Bien que je ne fusse point partie de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires, qui l'avait organisé avec la revue *Commune*, j'avais contribué, aux débuts, à sa préparation.

Ce fut un fort beau congrès, un peu univoque, comme on peut penser, mais avec des nuances et des variations de tonalité assez satisfaisantes. Du côté français, André Gide, récent et éphémère converti aux vertus du marxisme-stalinisme, tenait la tête d'affiche. Dans un grand discours, il tenta de marier l'individualisme, qui était de sa nature, et le communisme, qui était son goût du moment : « Je prétends rester profondément individualiste, en plein assentiment communiste et à l'aide même du communisme. Car ma thèse a toujours été celle-ci : c'est en étant le plus particulier que chaque être sert le mieux la communauté. Il s'y ajoute aujourd'hui cette autre thèse, pendant ou corollaire de la première : c'est dans une société communiste que chaque individu, que la particularité de chaque individu, peut le plus parfaitement s'épanouir ; ou, comme le dit Malraux, dans une préface toute récente et déjà célèbre : « Le communisme restitué à l'individu sa fertilité. »

Ces accordailles malaisées n'étaient pas le prélude à un mariage d'amour ou de raison. Le « corollaire » ne tenait que par un fil à la « thèse »,

elle-même un peu arrangée pour la circonstance. Le voyage en U.R.S.S. mit promptement fin à une liaison surprenante.

Si je rappelle ce laborieux exercice d'adaptation, c'est que Pasternak était, me semble-t-il, tout à l'opposé d'une telle recherche. Il ne se souciait pas de trouver une justification à son individualisme. Il s'épanouissait, non pas grâce à la société communiste, ni contre elle, mais par un mouvement

lui et s'essayait, pour son plaisir autant que pour le mien, à traduire devant moi ses poésies. J'en devinaï plus que je n'en éprouvais la grandeur, et plutôt par les commentaires enthousiastes et pertinents de mon ami que par le texte même qui tentait de transposer le sien. Au vrai, il me paraît que Pasternak est, plus encore qu'un autre poète, intraduisible.

Il semblait moins faire partie de la délégation soviétique que l'accom-

### Quand Ehrenbourg exaltait le génie du réprouvé d'aujourd'hui

naturel, comme il eût porté fleurs partout, et ses propres fleurs. Il n'avait à fournir aucun effort pour s'adapter, n'ayant pas à s'adapter, aussi à l'aise à Paris qu'à Moscou, c'est-à-dire dans son seul et libre univers où la grandeur et la bonté étaient filles de poésie.

C'est ainsi que m'apparut Pasternak, derrière l'estrade de la Mutualité, vers la fin du congrès. On le connaissait peu en France, un seul, je crois, de ses livres de poèmes ayant été traduit. Mais j'avais la chance d'avoir un ami russe, Joseph Pouterman, qui le tenait pour le plus grand poète de sa langue, avait tout lu de

pagner, comme un ange plein de douceur et d'absence, volant au-dessus d'elle. Presque effacé, parmi ses confrères qui ne se laissaient pas oublier. Il y avait là Alexis Tolstoï et Babel. Il y avait Ehrenbourg qui était encore en ce temps-là plus montparnassien que moscovite, Nicolas Tikhonov, Séoyanov, et Michel Koltsov, qui avait à Moscou trois fonctions, trois appartements, trois maîtresses, arriviste bruyant, cordial, péremptoire et louche, habile à flairer le vent jusqu'au jour où, l'odorat lui ayant failli, il disparut.

Ses confrères russes ne paraissaient pas en vouloir à Pasternak de ce non-

## LA PRAVDA : «TAPAGE DE LA PROPAGANDE RÉACTIONNAIRE»

autour d'une mauvaise herbe littéraire »

confor  
tenu  
présen  
fensait  
preuve  
bourg,  
aller à  
quer q

« J'e  
qui m  
ressen  
Paster  
tre ry  
travail  
et po  
l'amou  
place d  
pas seu  
est org  
de la te

Ainsi  
marqué  
il était  
la libre  
toucher  
labeur  
marxiste

Lui-m  
cours d  
parla de  
sage de  
tement  
dans un  
à le rep  
ami Pour

« Je  
Elle ser  
sera tou  
ner pou  
jours tro  
cute dan  
tera pou  
nique d  
de tout  
crispée  
lourd de  
d'homme  
elle d'étr

Deux  
débarqua  
de tourist  
largement  
lecteurs de  
cédés, et,  
quable, les  
ningrad et  
des églises  
rations.

Je me  
Culture, o  
beaucoup  
Je souhaita  
Babel, que  
meilleurs



# PASTERNAK A PARIS EN 1935

## Écrivains Culture

ne sans provocation. Il était un très grand poète et sa même prouvait qu'il n'offrait pas les pouvoirs. La meilleure en fut donnée par Ehrenbourg ne se fût certes pas laissé louer s'il en avait pu risquer un dommage :

« dit-il, de jeunes ouvriers confié ce qu'ils avaient la lecture des poèmes de un autre souffle, un autre, une autre volonté. Ils aux usines métallurgiques Pasternak parle de la pluie, des arbres. La fête dans notre pays n'est pas sensible au cœur, elle ne : boîte de vitesses, sel aorte. »

Pasternak avait-il sa place dans le plan quinquennal : preuve que pouvait jouer l'inspiration et qu'on pouvait écrire sans chanter le saint des saints ou la grâce des turbines.

Il intervint brièvement au cours des dernières séances. Il me dit : J'ai retrouvé un pasternak, à peu près complètement, à ma connaissance, un domadaire qui fut seul, par les soins de mon oncle :

« Je parlerai ici de poésie. Toujours dans l'herbe, il est nécessaire de s'incliner pour percevoir, elle sera toujours simple pour qu'on en discute en assemblées. Elle restera toujours la fonction organique, heureux, regorgeant de félicité du langage, le cœur natal toujours chargé, et plus il y aura d'écriture, plus il sera fataliste. »

Plus tard, en 1937, je me rendis à Moscou avec un groupe. La porte était alors assez ouverte aux visiteurs. Des amis m'ont raconté une coïncidence remarquable : des antireligieux de Leningrad, installés dans des appartements fermés, pour représenter

à la Maison de la Culture, on me demanda, avec une courtoisie, quels écrivains je voulais rencontrer. Je nommai Pasternak pour l'un des écrivains soviétiques, et,

naturellement, Pasternak. Le lendemain, le secrétaire général, après m'avoir montré le télégramme enthousiaste que Gide leur avait adressé en quittant l'U.R.S.S., et que, par hasard, il avait dans sa poche, me dit que Babel viendrait me voir, de la « datcha » qu'il habitait près de Moscou. Pasternak était en vacances sur la mer Noire, mais on le ferait revenir si j'en exprimais le désir. Je me récriai devant une telle proposition et priai qu'on le laissât se dorer sur les plages. Sur quoi, rendez-vous fut pris

avec Babel pour le lendemain. Avais-je un interprète ? Non ? Qu'à cela ne tienne, la Maison de la Culture m'en fournirait un.

Une jeune étudiante, fort charmante et parlant le français avec beaucoup d'aisance, vint me prendre, en effet, à l'hôtel. C'était peine inutile, Babel connaissait notre langue comme les Russes de Tolstoï et de Tourgueniev, à merveille. Nous eûmes une très longue conversation, uniquement littéraire, on s'en doute, devant la jeune fille qui, en partant, me dit

toute sa joie d'avoir assisté à de tels propos. Elle était sincèrement ravie, et point gênée du tout. Là-dessus nous nous quittâmes fort bons amis, et elle alla faire son rapport.

Je n'ai jamais revu Babel, et, nul ne le verra plus. J'espère bien retrouver Pasternak, malgré le Docteur Jivago et tout le reste. On l'a fait la-bas autour du prix Nobel. Qui oserait si fort n'a pas envie de mourir. Ilya Ehrenbourg me dira si j'ai raison. Mais ne me dira pas si j'ai tort.



C'est un jeune écrivain révolutionnaire, plein d'élan et de gaieté, que Louis Martin-Chauffier rencontra en 1935 à Paris. Pasternak est ici au premier plan sur cette photo du Congrès des écrivains pour la défense de la culture.



Ferdinand  
ALQUIÉ

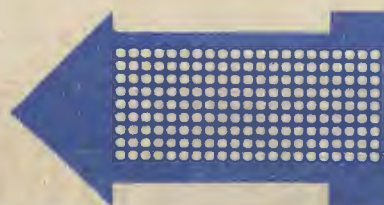
Georges  
BATAILLE

Jacques  
LANZMANN

Henri  
LEFEBVRE

Jean-  
François

R E V E L



**PASTERNAK**

a choisi « sa » liberté

# ART

140, faubourg Saint-Honoré. — ELY. 21-14

## MOURIR POUR NOBE

par Roger NIMIER

● La presse tout entière a consacré de larges colonnes au « cas Pasternak ». L'attribution à l'illustre écrivain russe du Prix Nobel de littérature, son acceptation émue, bientôt suivie d'un refus poli, dû à la violente campagne que suscita en U.R.S.S. l'honneur que lui faisait l'Occident, excitèrent, selon les tendances, les réactions les plus diverses : tristesse, pitié, sympathie, fureur, ironie. L'ampleur pourtant du problème posé par l'écrivain dans le télégramme qu'il envoya au jury pour expliquer son refus échappa généralement. « Considérant la signification qui a été donnée à l'attribution de ce prix dans la communauté à laquelle j'appartiens, je dois dire « non merci » au prix immérité qui m'a été décerné ». C'était l'occasion douloureuse de traiter « en situation » le problème souvent débattu dans l'abstrait des rapports de l'écrivain avec la Société — quelle qu'elle soit — de l'influence de celle-ci sur celui-là, bref, de la liberté du créateur et de l'artiste. Personne n'en profita. C'est pourquoi « Arts » interroge aujourd'hui Roger Nimier, Henri Lefebvre, Jacques Lanzmann, Jean-François Revel, Ferdinand Alquié, Céline et Georges Bataille.

**Z**ASLAVSKY, dans la *Pravda* traite Pasternak de « mauvaise herbe » et juge que les académiciens suédois l'ont « gratifié d'un gros baiser pour récompenser précisément le caractère réactionnaire de son roman. »

Moins sévère et même encourageant, *l'Express* pense qu'il assume « les risques du métier, du métier d'humaniste, du métier de socialiste ». Dans *Le Figaro littéraire*, Mauriac a le sentiment que « son œuvre honore la Russie de tous les temps et nous a aidés à mieux comprendre la Russie d'au-

jourd'hui ». Le choix de Pasternak a pu correspondre à une volonté de réconciliation, tout autant qu'à une provocation.

Le refus de Pasternak est beaucoup plus clair et plus important. Comment l'écrivain doit-il vivre en société ? Les classiques français ont répondu que les lois du pays dans lequel on naissait étaient bonnes et qu'il fallait les respecter. On a vu trop d'artistes persécutés depuis lors, pour croire que cette maxime, d'ailleurs ironique, réponde à toutes les cir-

PIERRE BRASSEUR

UN CASANOVA  
SÉVILLAN DE 66 ANS